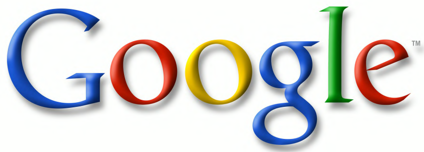
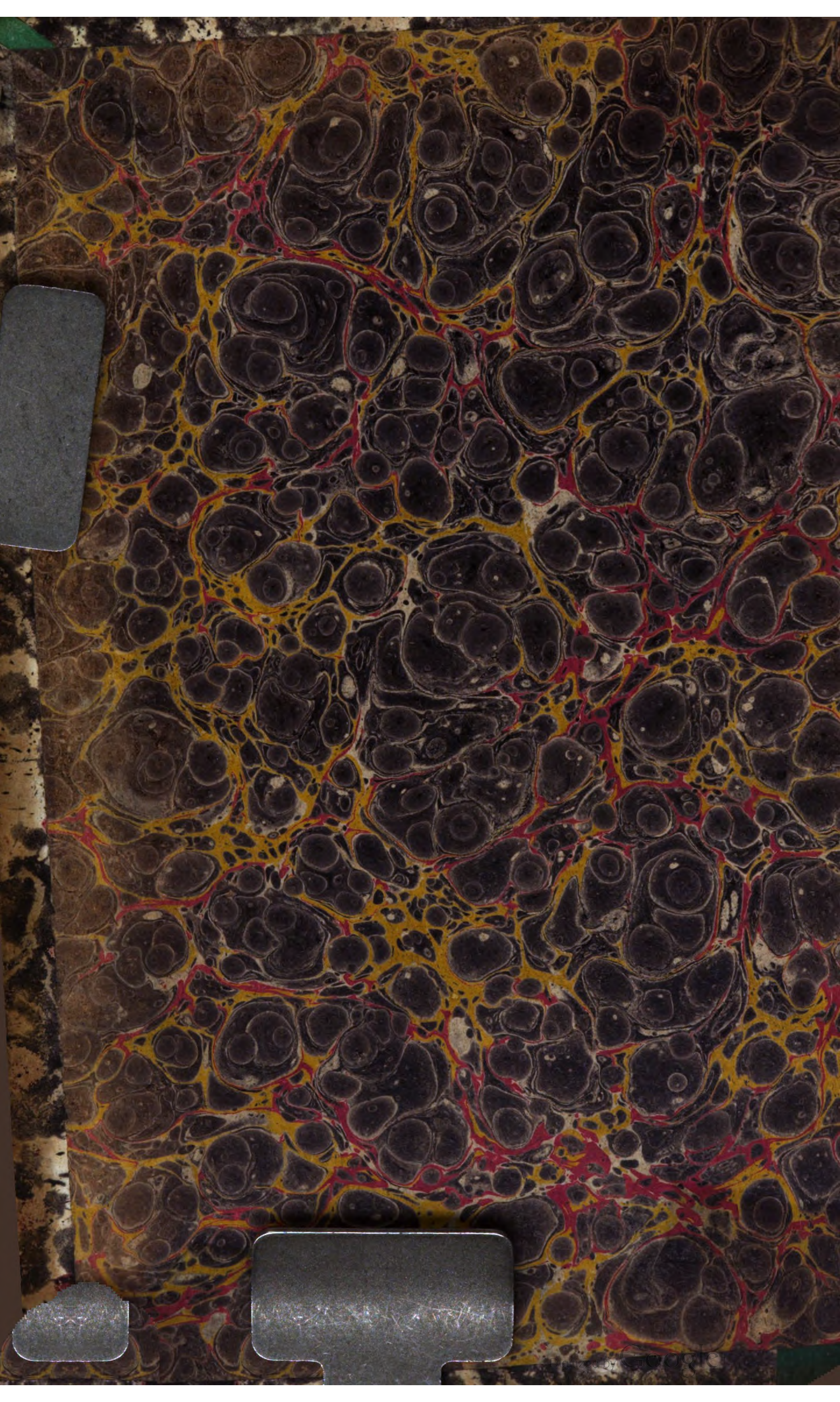
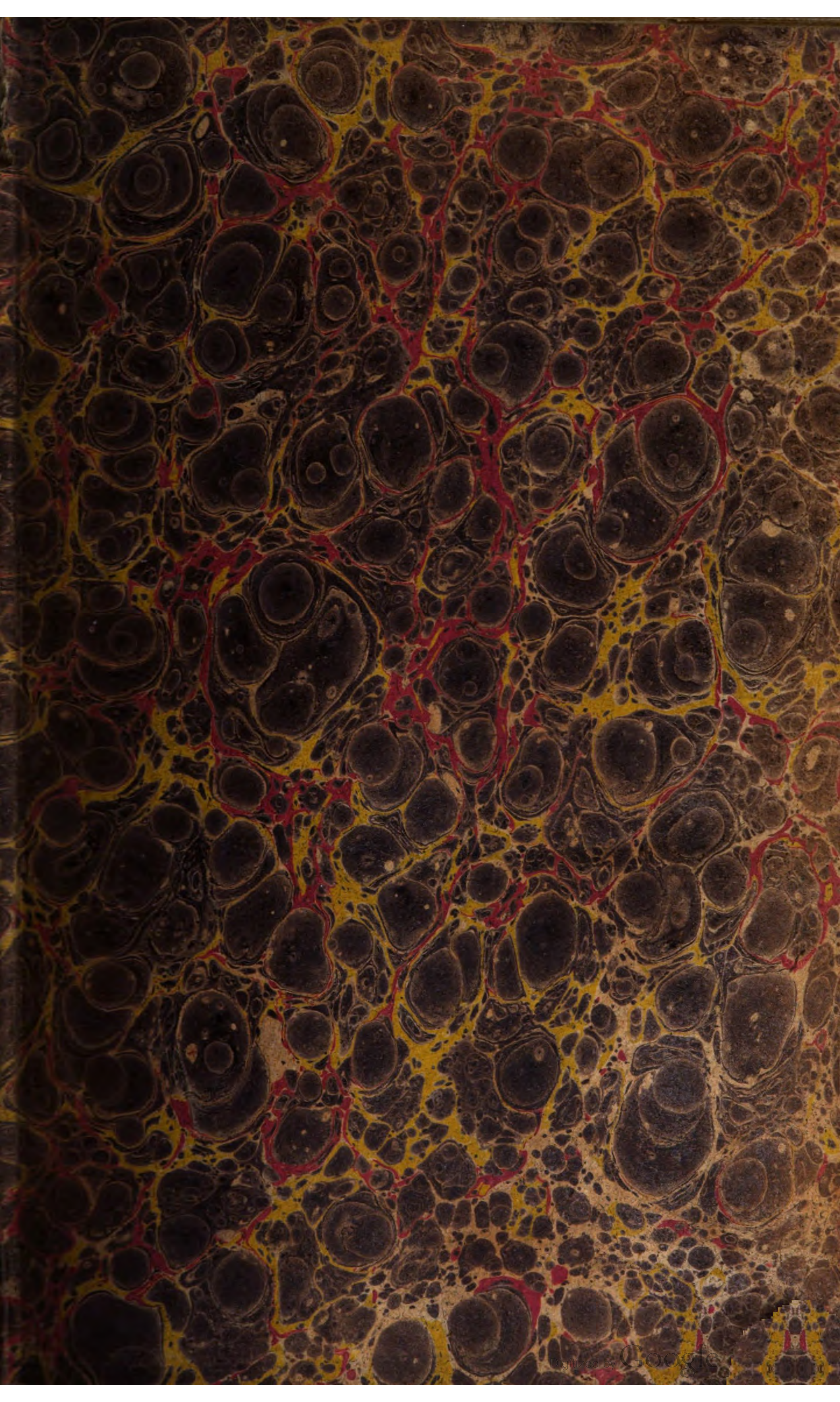








J. [illegible]

COURS COMPLET

DE MAÇONNERIE.

Messieurs les souscripteurs sont priés d'envoyer le montant de chaque livraison pour n'éprouver aucun retard dans les envois successifs.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

COURS COMPLET
DE MAÇONNERIE,

OU

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INITIATION,

DEPUIS

SON ORIGINE JUSQU'A SON INSTITUTION EN FRANCE.

PAR LE DOCTEUR VASSAL,

ANCIEN SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DU GRAND-ORIENT DE FRANCE, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON POUR PARIS.	1 F. 25 C.
POUR LES DÉPARTEMENTS.	1 F. 50 C.



PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, RUE DES FOSSÉS ST-GERM.-DES-PRÉS, N. 18.

1832.



INTRODUCTION.

Quelque versés que nous soyons dans l'enseignement maçonnique, et quelque habitude que nous ayions de parler devant nos frères, nous ne pouvons nous défendre aujourd'hui de la profonde émotion que nous éprouvons, en nous présentant devant un auditoire aussi nombreux qu'éclairé, pour y traiter des questions d'autant plus graves qu'elles ont été considérées jusqu'à présent comme des abstractions tellement obscures que peu de personnes ont encore osé tenter de les approfondir. Toutefois, dans le siècle de lumières où nous vivons, les idées les plus étroites s'agrandissent, les intelligences les plus obtuses se développent avec avantage, et la plupart des institutions ne tarderont pas à atteindre le degré de perfectionnement dont elles sont susceptibles.

Ce mouvement progressif de toutes les connaissances humaines contraste d'une manière si frappante avec l'état stationnaire dans lequel la maçonnerie semble seule croupir, qu'il a déterminé plusieurs maçons instruits à démontrer que notre institution, presque aussi vieille que le monde, devait être soumise à une réforme géné-

rale, parce qu'elle ne devait plus et ne pouvait plus être en rapport avec l'état actuel de la civilisation.

Quelque fondée que nous parût cette opinion, nous ne fûmes pas entièrement convaincus par ces raisonnements, et nous résolûmes d'examiner les avantages et les inconvénients que l'institution pourrait retirer d'une réforme sagement combinée; mais à peine eûmes-nous soumis à une sévère méditation ce projet de réforme, que nous fûmes persuadés, pour ne pas dire convaincus, que son exécution était impraticable, ou du moins qu'une question préalable, dont l'immensité nous effraya, devait être abordée et éclairée, parce que les développements qu'elle exige peuvent seuls faire juger de l'opportunité ou de l'inopportunité de réformer la maçonnerie. En effet, pour bien apprécier l'utilité ou l'inutilité d'une institution, pour juger de ses rapports, plus ou moins directs, avec l'état actuel des connaissances humaines, pour s'assurer enfin si cette institution est en arrière ou si elle est à la hauteur de la civilisation de notre époque, il faut parfaitement connaître la doctrine sur laquelle repose son système et le but qu'elle se propose d'atteindre.

Or, nous demandons si quelqu'un a su, jusqu'à ce jour, développer la doctrine de la maçonnerie et exposer nettement son but positif: nous ne le pensons pas.

On conviendra donc que, tant que nous ne

connaîtrons pas ce que la maçonnerie représente et ce qu'elle exprime, nous ne serons pas à même d'apprécier positivement si elle est ou si elle n'est pas susceptible d'une réforme, parce que nous ignorons si le système qui la renferme est ou n'est pas en rapport avec la civilisation. Mais comment pénétrer et approfondir une institution qui n'est caractérisée que par des symboles, et dont chaque symbole constitue un mystère? Nous sommes forcés d'avouer que la tâche nous a paru pénible et difficile. Si on réfléchit néanmoins que tout mystère doit renfermer une vérité plus ou moins utile, on sentira combien il est utile de trouver une méthode au moyen de laquelle on puisse parvenir à mettre en lumière toutes les vérités plus ou moins importantes que le symbolisme a dérobées jusqu'à ce jour à notre intelligence; car, il est temps que nous sachions si la maçonnerie renferme des vues instructives, si elle a un but positif qui puisse être utile à chacun de ses adeptes et à la société en général, ou bien si elle n'est qu'une chimère enfantée par quelques esprits exaltés et plus propre alors à faire des dupes qu'à instruire les initiés. Dans le premier cas, il faut s'en occuper sérieusement, il faut la soumettre à une sévère investigation scientifique, afin de développer les vérités qu'elle renferme, pour les enseigner et les propager ensuite; dans le second cas, il faut renoncer à toute recherche scientifique et à toute espèce d'enseignement, et

nous attacher exclusivement à développer et à étendre son noble but philantropique, qui pourra du moins inspirer aux adeptes l'amour du prochain sans distinction de peuple ni de croyance religieuse, et la moralité sera la seule garantie qu'on devra réclamer alors de chaque néophyte. Mais la maçonnerie ainsi restreinte ne serait plus qu'une pâle image de l'antique initiation qui fut le phare de la plupart des peuples primitifs. Interrogez les hommes instruits qui demandent à être initiés à nos mystères, ils vous répondront qu'ils sont venus parmi nous dans l'espoir qu'on leur ferait connaître à fond tout ce que nos mystères doivent renfermer, c'est-à-dire qu'on leur dévoilerait les vérités obscures que nos symboles représentent; et l'expérience peut attester que, tant que nous nous bornerons aux explications religieuses et morales, qui constituent en apparence tout le fond de chaque grade, nous n'aurons que des initiés par curiosité. De là, le petit nombre d'hommes supérieurs que peut compter la maçonnerie, parce que, déçus et trompés dans leurs espérances, le dégoût s'empare d'eux, et ils désertent nos temples presqu'aussitôt qu'ils y ont pénétré; voulez-vous un exemple frappant de cette vérité? examinez quels sont les ateliers de la capitale qui sont le plus fréquentés, et vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'il n'y a que ceux qui, ayant abandonné la routine ordinaire, ont eu le courage de s'élever à des considérations scientifiques plus ou moins

précises, qui peuvent offrir aux néophytes quelques restes des grandes idées de l'initiation de l'antiquité qui inspirèrent le sublime enthousiasme dont furent pénétrés tous les adeptes.

L'état de dépérissement qui mine journellement notre institution nous a fait vivement sentir le besoin de nous en occuper sérieusement, parceque nous fûmes persuadés que l'antique initiation dont la maçonnerie est la filière non interrompue, devait représenter quelque chose de grand, de noble et d'utile, puisqu'elle fut fondée par des hommes graves, supérieurs, et que particulièrement la plupart des philosophes grecs ne se contentèrent pas de se faire initier, mais qu'ils en firent un éloge justement mérité.

Or, ces hommes, aussi religieux que moraux, durent trouver dans l'initiation quelques connaissances positives qui vinrent éclairer leur esprit et agrandir le cercle de leurs propres connaissances. Cependant, on pourrait nous taxer de présomption, en nous objectant que d'autres, avant nous, ont parcouru la carrière épineuse dans laquelle nous allons nous engager; c'est précisément parce que nous connaissons toute la solidité de l'objection, que nous avons cru devoir la prévenir en vous exposant succinctement les divers systèmes que nous connaissons, lesquels se réduisent à quatre bien distincts.

Court de Giblin fut un des premiers qui chercha à expliquer la maçonnerie; mais son travail

est exclusivement philosophique, et il n'envisage l'initiation que sous un seul point de vue. Après lui, parut le grand système astronomique du célèbre Dupuis, qui en fit une si judicieuse application à l'origine des cultes. A son tour le savant F.·. Lenoir crut devoir l'appliquer à la maçonnerie. A l'aide de plusieurs monuments de l'antiquité et de profondes recherches astronomiques, il voulut expliquer les trois grades symboliques et les quatre grades capitulaires du rit français, qui a le grand défaut d'être un rit mixte, puisque ses degrés capitulaires appartiennent au rit écossais; et, malgré ses vastes connaissances, le F.·. Lenoir sentit le défaut de son système astronomique, car il n'osa pas aborder les grades au-dessus du Rose-Croix, parce que tout son système se fût écroulé, attendu que l'astronomie, dans les anciens mystères, ne commence qu'après le dix-huitième degré. Quoiqu'il en soit, ce maçon distingué n'envisagea l'initiation que sous le seul point de vue astronomique. En fouillant dans les archives du Grand-Orient, nous avons trouvé deux gros volumes manuscrits, in-f°., et par conséquents inédits; l'auteur a cherché à expliquer tous les grades du rit français à l'aide des mathématiques, de manière que chaque symbole, chaque allégorie, la partie morale et religieuse de chaque grade, sont développées et expliquées par la science des nombres, science qui ne constitue pourtant qu'un seul grade, et sur lequel ce maçon a établi son système, pour l'adapter à tous les de-

grés du rit français. Parut ensuite le brillant poëme de la maçonnerie, riche d'une poésie mâle et harmonieuse, qui inspire l'enthousiasme le plus élevé.

Cet ouvrage est d'autant plus remarquable que les nombreuses notes dont l'auteur l'a enrichi, lui servent à développer toute l'étendue de ses grandes idées, et elles décèlent un esprit d'autant plus vaste, qu'il a donné les preuves d'une profonde érudition, d'une connaissance parfaite de la plupart des langues anciennes et de la plus haute antiquité.

Mais l'auteur de ce savant ouvrage n'aborda que les trois premiers grades symboliques, parce qu'il était persuadé que ces trois degrés renfermaient tout le système de l'initiation. Ce travail précieux manque néanmoins d'ordre et de méthode, parce qu'il est le résultat d'inspirations soudaines, dans lesquelles le génie s'élance sans trop mesurer l'étendue de la course réglée qu'il a à parcourir.

Si nous exceptons ce dernier ouvrage, tous les autres sont le produit de systèmes établis d'avance, auxquels l'initiation a été obligée de se soumettre et de plier; et, loin de représenter le système de l'initiation, ils ne représentent que des systèmes particuliers, applicables à quelques grades seulement, d'où il résulte que tous ces ouvrages réunis, et même convenablement coordonnés, ne représenteraient pas tout le système de l'initiation; et ils ne purent par conséquent nous servir de guides.

Nous présumâmes que, pour parvenir à débrouiller du chaos du mysticisme les connaissances positives que doivent renfermer les symboles, les hiéroglyphes et les allégories de chaque grade, nous devions les soumettre à l'analyse expérimentale, et aborder par conséquent tous les degrés de l'initiation sans système préconçu; parce que les ouvrages que nous avions médités nous avaient démontré que l'idée dominante d'un système ramène tous les objets qu'on examine sous sa puissance irrésistible; et dès-lors on ne peut avoir pour résultat que des vérités incomplètes, et toute vérité qui est encore susceptible de doute n'est pas une vérité positive. Loin de suivre l'exemple de nos prédécesseurs ou de nos contemporains qui sont partis de l'inconnu pour arriver au connu, nous crûmes devoir partir du connu pour arriver à l'inconnu. Cette marche nous a paru plus sûre et plus positive.

Les premières questions que nous examinâmes furent les suivantes : D'abord, qu'est-ce que c'est que l'initiation? est-ce une institution purement philantropique? mais, en parcourant la chronologie des temps, on trouve une foule d'institutions philantropiques dont les unes furent fondées et soutenues par le pouvoir, d'autres furent richement dotées par des familles opulentes, et malgré leur utilité, les unes et les autres ont été ensevelies dans la nuit des temps, tandis que l'initiation qui parait avoir eu l'antiquité pour berceau, et qui

fut si long-temps poursuivie et persécutée, a seule survécu. Elle représente donc quelque chose de plus. Serait-elle une science? mais, elle ne renferme ni principes scientifiques, ni règles précises, ni enseignement spécial. Serait-elle une religion? mais elle ne possède ni dogme religieux particulier, ni rituel, ni discipline exclusivement religieux, et cependant, l'initiation renferme la théogonie, le culte, la morale, la philantropie, les arts, les sciences et la philosophie primitive. Ces dernières vérités générales nous frappèrent, et elles nous conduisirent à nous demander s'il ne serait pas possible que les symboles, les hiéroglyphes et les allégories qui caractérisent l'initiation, représentassent la plupart des connaissances humaines du monde primitif? Question immense qui nous fit d'abord reculer, parce que nous sentîmes que sa solution complète exigeait que nous nous enfonçassions dans l'antiquité la plus reculée; qu'il fallait pénétrer jusque dans ces temps fabuleux, que la chronologie des siècles n'a pu suivre pas à pas, et que nous serions forcés de traverser une foule d'époques dans l'obscurité la plus profonde, et dès-lors, nous nous exposions à nous égarer, parce qu'il fallait nous frayer une route inconnue, sans guide et sans lumière: pour nous assurer néanmoins si notre hypothèse offrait quelque degré de réalité qui nous laissât l'espoir de découvrir une voie qui pût nous conduire à la vérité que nous cherchions, nous dûmes nous assu-

ter si la littérature possédait un ouvrage qui embrassât l'ensemble des connaissances humaines; nous pressentîmes d'avance qu'un pareil travail ne pouvait avoir été entrepris que par des hommes graves, d'un caractère froid, d'un esprit méditatif, et dont la tenacité semble se fortifier par les obstacles qu'ils rencontrent et par les difficultés qu'ils ont à vaincre.

L'Allemagne nous parut seule capable d'une pareille entreprise, et un littérateur distingué nous assura que Tiedeman et Tenneman avaient publié une histoire générale qui embrassait tout à la fois l'histoire de l'industrie, des arts, des sciences, de la législation, des religions et de la philosophie de chaque peuple et de chaque siècle; et le cours de philosophie de M. Cousin nous confirma cette assertion.

Cette découverte précieuse nous démontra qu'il était possible de renfermer dans un même ouvrage toutes les connaissances humaines, soit d'un ou de plusieurs peuples et même de tous les peuples connus : un des points les plus importants pour nous, était de nous assurer quelle était l'époque du monde qui avait servi de point de départ aux deux savants d'Allemagne, et nous ne tardâmes pas à nous convaincre que ce fut l'époque de la Grèce, qui fut le berceau de l'histoire; époque d'autant plus brillante, que le règne de la liberté brisa les liens qui enchaînaient le génie, et fit éclore cette pépinière de philosophes dont les ouvra-

ges ont éclairé le monde, et nous trouvâmes qu'un des grades du rit écossais renfermait les chefs-d'œuvre de cette époque mémorable; mais avant la Grèce régénérée, le vaste et antique Orient existait; il renfermait dans son immense enceinte l'Indoustan, la Perse, la Syrie, l'Arabie, les Babyloniens, les Chaldéens, les Sidoniens, les Egyptiens; et, est-il probable que la plupart de ces peuples si versés dans les sciences n'aient rien conservé, rien consigné, rien transmis? nous restâmes encore dans le doute, et, quoique des philosophes bien modernes aient avancé que l'histoire de l'Orient était toute monumentale, nous espérons démontrer qu'elle est en partie consignée dans nos cahiers.

Notre analyse ne se borna pas là, parce que le point de départ du vaste répertoire scientifique de Tiedeman et de Tenneman ne nous parut pas remonter assez loin; un parallèle lumineux vint éclairer nos doutes, nous examinâmes successivement quels étaient les caractères dont s'étaient servi tous les historiens, et ceux dont les Orientaux se servirent, et nous reconnûmes que depuis la Grèce jusqu'à nous on avait écrit l'histoire avec des barres et des rondes; en combinant ces deux caractères, on forme toutes les lettres de l'alphabet, et en combinant et multipliant ces lettres, on peut transmettre toutes les pensées.

Les symboles ou les hiéroglyphes et les allégories, furent les deux caractères généraux dont se ser-

virent long-temps les Orientaux pour consigner les faits, les événements, les époques, les arts, les sciences, etc.

Or, la maçonnerie n'étant caractérisée que par des symboles ou des hiéroglyphes et des allégories, nous avons dû conclure que l'initiation devait renfermer en tout, ou en grande partie du moins, les connaissances humaines du monde primitif, puisque ses caractères et son langage furent ceux de l'Orient; l'identité de méthode de transmission de la part des Orientaux et de la part des initiés nous persuada que notre première supposition avait déjà acquis un degré de certitude, et, pour dissiper le faible doute qui nous empêchait d'en faire une affirmation positive, nous recherchâmes quelles étaient les bases sur lesquelles reposait l'histoire générale des deux savants d'Allemagne, et nous nous convainquîmes qu'elles étaient les mêmes que celles de la philosophie positive, lesquelles sont au nombre de trois, savoir : l'unité, la variété et le rapport qui doit exister entre l'unité et la variété. Examinant ensuite quelles sont les bases de toute initiation, nous trouvâmes qu'elles sont au nombre de trois, représentées par les trois grades symboliques, et nous démontrerons que le premier grade renferme et représente l'unité, le second grade la variété, et le troisième grade le rapport qui doit exister entre l'une et l'autre, et dès-lors la similitude des faits consignés dans nos cahiers, quoique consommés

dans l'Orient, et non consignés dans l'histoire générale de Tiedeman et de Tenneman, puisqu'elle ne commence qu'à l'époque de la Grèce, qui est celle de l'histoire ancienne.

Notre proposition devint positive pour nous, et elle ne le sera pour vous qu'après les développements que nous exposerons dans notre cours.

L'identité que nous avons trouvée entre les éléments fondamentaux de la philosophie et ceux de la maçonnerie, nous a conduit à pouvoir établirune définition claire et précise qui puisse indiquer ce que la maçonnerie représente ; elle diffère de la plupart de celles qui ont été consignées, et sans vous en offrir la nomenclature, nous nous bornerons à deux : la première appartient à un exconventionnel, homme de beaucoup d'esprit, qui définit la maçonnerie, une sublime futilité; définition ironique, qui décèle dans son auteur une ignorance profonde du véritable sens des symboles et des allégories qui renferment des vérités positives.

La seconde est d'un trinosophe lettré, qui a défini la maçonnerie *le lien des peuples*; cette définition quoiqu'éminemment philosophique et par conséquent positive, ne renferme qu'un des résultats de l'institution, mais elle ne la caractérise pas toute entière, puisqu'elle n'exprime pas tout ce que l'institution doit représenter : mais elle prouve, dumoins, que son auteur avait bien mieux pénétré le sens des symboles et des allégories, que celu

de la première définition; quant à nous, nous définissons la maçonnerie, la philosophie symbolique, par opposition à la philosophie positive, et en exposant la différence qui existe entre ces deux philosophies, nous espérons justifier notre définition. La philosophie positive a toujours eu pour mission d'approfondir les abstractions les plus subtiles, de les envisager sous toutes leurs formes, dans leurs différents rapports, de les résumer et de mettre en lumière les vérités qu'elles dérobent aux yeux du vulgaire; la philosophie symbolique eut mission au contraire d'envelopper chaque vérité qu'elle découvrait d'un voile impénétrable, pour ne la montrer qu'à ses adeptes, ce qui donna naissance aux mystères; et pour que ces vérités ne fussent connues que des initiés, au lieu de les consigner, on se servit de symboles pour les représenter d'une manière positive.

La définition que nous venons d'établir, quoique laconique en apparence, est néanmoins d'une vaste étendue en réalité par les immenses développements qu'elle exigerait pour en prouver toute la justesse; car il ne faudrait rien moins qu'établir un parallèle entre l'histoire de la philosophie et le système de l'initiation qui doit renfermer tous les éléments propres à établir l'histoire du monde primitif; car, si l'histoire de la philosophie doit se composer de l'histoire des religions, des cultes, de la morale, de l'industrie, de la législation, des arts et des sciences, nous devons trouver dans le sys-

tème de l'initiation, la thégonie, le culte, la morale, l'industrie, la législation, les arts et les sciences du monde primitif : il résulterait de ce parallèle que tout ce que la philosophie primitive ou symbolique représenta d'une manière obscure et énigmatique, la philosophie classique et notamment la moderne, se sont appliquées à le représenter d'une manière plus claire et plus intelligible; mais un pareil travail détruirait l'ordre méthodique que nous sommes forcés de suivre d'après la classification des degrés qui constituent le grand système de l'initiation.

Nous serons forcés toutefois, d'exposer d'abord quels sont les éléments fondamentaux de la philosophie positive, parce qu'ils en forment la base, ce qui exigera que nous les analysions l'un après l'autre; les connaissances philosophiques sont d'autant plus indispensables pour pénétrer avantageusement dans l'initiation, qu'il faudra que nous retrouvions ces mêmes éléments dans les trois grades symboliques qui constituent la base du système de l'initiation.

Nous avouerons toutefois que nous avons été fort embarrassés dans le choix que nous devions faire du système de philosophie qui doit nous servir de point de comparaison; devions-nous puiser les éléments dont nous avons besoin dans les systèmes de Platon, d'Aristote, d'Héraclite, de Pythagore ou de Socrate, ou bien abandonnant ces anciens systèmes philosophiques à cause

de leur obscurité, devions-nous puiser dans les systèmes de Descartes, de Malebranche, de Locke, de Condillac ou de Leibnitz?

Nous avons craint de nous égarer si nous adoptions d'une manière exclusive les idées fondamentales de l'un des systèmes que nous venons de signaler, parce que presqu'aucun d'eux ne renferme tous les éléments fondamentaux de cette vaste science. En effet plusieurs philosophes n'ont embrassé, poursuivi, développé et éclairci qu'un seul élément; quelques-uns d'eux, Leibnitz, ce vaste et profond génie, est presque le seul qui ait embrassé tous les systèmes philosophiques et développé par conséquent tous les éléments fondamentaux de la philosophie. Une considération non moins importante qui ne nous a pas permis de puiser dans tel ou tel système, c'est qu'ils diffèrent entre eux d'une manière remarquable par l'influence indispensable qu'exerça sur chacun d'eux l'élément qui dominait le siècle dans lequel parurent ces divers systèmes; il en résulta que chaque système de philosophie ne put se développer qu'incomplètement, parce que les lois religieuses et même les lois civiles traçaient des limites que les philosophes ne pouvaient franchir sans s'exposer à des dangers plus ou moins imminents, et ces obstacles invincibles durent souvent enchaîner la pensée et ne lui permirent pas de se développer avec la liberté illimitée quelle réclame. Nous avons cru éviter toute espèce d'erreur en puisant ce dont nous

avons besoin dans le cours de philosophie de M. Cousin, non pas parce que cette philosophie est la plus moderne, mais par l'unique raison que ce savant professeur a résumé en peu de pages tous les systèmes de philosophie, et qu'il a nettement exposé les éléments fondamentaux de toute philosophie.

Ce ne fut qu'après ce travail préliminaire que nous examinâmes toutes les généralités que nous devions connaître avant d'aborder aucun des grades; et après avoir soumis chaque degré à une investigation spéciale, nous fûmes obligés de reviser notre travail, parce que nous l'avions entrepris sans idée préconçue et sans aucun système établi d'avance. Ce moyen nous parut indispensable pour pouvoir bien apprécier tout ce que le système de l'initiation devait renfermer, parce qu'en rapprochant chacune de ses parties, après l'avoir parcouru tout entier, nous pûmes distinguer ce qui était inhérent à ce système d'avec ce que les modernes avaient ajouté. Ce second travail nous offrit, entre autre avantage, celui de pouvoir mieux développer les trois grades symboliques qui lui servent de bases, parce que la connaissance de l'ensemble du système de l'initiation nous fit apercevoir des lacunes qui durent nous échapper en exposant des bases qui ne sont, pour ainsi dire, que des principes qu'on ne peut bien connaître que par les développements des grades subséquents qui les rendent bien plus intelligibles. Enfin une

dernière difficulté vint nous embarrasser, et elle ne nous parut pas la plus facile à vaincre : dans le cas où notre travail serait jugé digne de l'impression, comment devions-nous nous exprimer pour éclairer convenablement les initiés sans compromettre l'initiation envers le monde profane? A nos risques et périls, nous avons cru devoir nous placer dans un juste milieu dont ne doit jamais dévier un écrivain impartial. Nous nous sommes astrints à écrire de manière à ce que la lecture de notre travail pût éclairer suffisamment les divers initiés qui possèdent tous les grades, à offrir aux initiés qui ne les possèdent pas des connaissances assez positives pour leur faire désirer de les acquérir, et à ne présenter aux profanes qu'un ouvrage scientifique, dont les détails de chaque grade ne soient pour eux que des paraboles. Il résultera de cette restriction que nous n'exposerons ni ne développerons presque aucun des mots sacramentels; nous offrirons peu de chose sur le rituel de chaque grade, ou d'une manière tellement voilée que les initiés puissent seuls nous bien comprendre. Nous conservons cette forme allégorique sur les obligations des grades qui nous ont paru indispensables pour rendre le grade plus intelligible; nous observerons un silence absolu sur les questions qui peuvent déceler les grades, parce que chaque initié doit les connaître. Telles sont les précautions oratoires que nous avons dû prendre pour conserver à l'antique initiation sa gravité et toute son importance.

Maintenant que nous avons exposé les motifs qui nous ont fait entreprendre notre travail, que nous avons indiqué la méthode analytique au moyen de laquelle nous espérons développer le système de l'initiation; que nous avons fait connaître la nouvelle définition de la maçonnerie, parce qu'elle précise positivement ce qu'elle doit représenter; que nous avons signalé le parallèle qu'il faudrait établir pour la justifier, et que nous devons trouver dans ces détails, nous sommes dans l'obligation de vous exposer la classification des objets qui doivent faire le sujet de notre cours.

Nous diviserons notre travail en quatre parties.

PREMIÈRE PARTIE. — INTRODUCTION.

Motifs de notre travail. Exposition de la méthode au moyen de laquelle nous espérons développer le système de l'initiation. Définition positive de la maçonnerie. Nécessité de connaître les éléments fondamentaux de philosophie, comme bases de toutes les connaissances. Division de l'ouvrage.

DEUXIÈME PARTIE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Section Première.

Origine présumée de l'initiation primitive. Définition des symboles, des allégories, des hiéroglyphes

et du mot mystère. Exposition générale des mystères égyptiens, ainsi que des petits et des grands mystères grecs. Opinion sur le sacerdoce primitif. Description particulière des mystères de l'Inde ; de ceux d'Isis ; de ceux des Cabyres ; de ceux des Cabyres de l'île de Samothrace. Des mystères d'Éleusis, de Cérés et d'Orphée. Des mystères juifs ou esséniens, et des mystères du christianisme primitif. Vénération qu'on eut pour les mystères de l'antiquité.

Section Deuxième.

Description des grandes épreuves physiques des Égyptiens. Des épreuves particulières, du rituel, du cérémonial des divers degrés égyptiens et grecs; sciences qu'on enseignait dans chacun de ces degrés.

Section Troisième.

Rapports de la maçonnerie avec les anciennes initiations. Modifications qui établissent une différence utile. Voies qu'a parcourues l'ancienne initiation avant son institution en France.

Section Quatrième.

Exposition des éléments fondamentaux de la philosophie, comme bases de toutes les connaissances humaines et des trois premiers grades symboliques.

TROISIÈME PARTIE. — DES GRADES ET DE LEURS DIVISIONS.

1° Grades symboliques comme bases du système de l'initiation. 2° Grades corrélatifs à l'initiation. 3° Grades de sectes et de parti. 4° Grades qui représentent une époque, un événement ou un fait remarquable. 5° Grades scientifiques. Développement de chaque grade depuis le premier jusqu'au trentième inclusivement. Origine de chacun d'eux. Explication de leurs symboles et de leurs allégories. Date chronologique de chaque personnage historique, et dans chaque grade scientifique, histoire et origine de la science dont il traite.

QUATRIÈME PARTIE. — RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Section Première.

Bases fondamentales de toute initiation.

Section Deuxième.

Des motifs qui firent instituer les divers mystères de l'antiquité.

Section Troisième.

Du but que chacun de ces mystères se proposa.

Section Quatrième.

De l'influence que l'initiation exerça sur la civilisation des divers peuples de la terre.

Section Cinquième.

De la réforme dont la maçonnerie est susceptible.

Section Sixième.

De la mission de la maçonnerie et du but qu'elle doit remplir.

Ce résumé général renfermera par conséquent tout le système de l'initiation que nous ne pouvions résumer qu'après l'avoir parcouru et examiné dans toutes ses parties. Malgré l'ordre méthodique qui a présidé à la classification des nombreux matériaux qui doivent nous servir à développer le système de l'initiation; malgré dix-huit mois de veilles, de recherches et de méditations qu'a réclamés notre travail, aurons-nous atteint le but que nous nous sommes proposés et qui consiste à pouvoir connaître ce que l'initiation représente? Nous n'osons l'assurer dans la crainte de tromper votre attente. Ce doute philosophique et cette défiance de nous-mêmes nous ont déterminé à vous soumettre notre travail avant d'en faire aucun usage, parce que nous avons compté sur le concours de vos lumières; nous ne nous dissimulons pas tout le besoin que nous en avons et nous les réclamons; nous recevrons avec reconnaissance toutes les observations écrites que chacun de vous voudra bien nous adresser. Nous

prenons l'engagement de les méditer et d'en profiter pour donner à notre ouvrage le degré d'instruction positive que nous désirons lui imprimer, et si vous daignez encourager notre entreprise, en concourant par des critiques judicieuses au perfectionnement de notre travail, il pourra devenir un guide plus certain pour ceux qui se livreront par la suite à l'enseignement maçonnique ; nous parviendrons à former en commun un ouvrage susceptible de devenir d'une utilité générale ; et si l'orient eut la gloire et la prudence d'envelopper de symboles une foule de vérités dont la connaissance fut trop long-temps dérobée au genre humain, l'Occident aurait à son tour la gloire et l'avantage d'avoir mis en lumière la plupart des vérités de la philosophie occulte du monde primitif, dont la promulgation peut éclairer l'humanité et concourir puissamment à l'affranchissement des divers peuples de la terre.

COURS COMPLET

DE MAÇONNERIE.

DEUXIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

SECTION PREMIÈRE.

Origine de l'initiation, symboles, hyérogliphes, mystères, vénération qu'on eut pour ces derniers.

L'OBSCURITÉ qui règne encore sur l'origine de l'initiation primitive doit être principalement attribuée à la croyance générale dans laquelle on a toujours été, que les divers degrés de cette antique institution furent tous établis à la même époque par une réunion de philosophes, vivant

en commun, et des travaux desquels surgit au même instant le grand système de l'initiation. Si avant d'examiner ce système comme un tout homogène, on eût préalablement étudié chacune des parties qui le constituent, l'on n'eût pas tardé à se convaincre que les faits, les événements, les époques et les sciences que renferment le plus grand nombre des grades indiquent d'une manière indubitable qu'ils ne purent être établis que successivement et d'après les progrès plus ou moins lents que fit la civilisation du monde primitif; cette importante considération doit faire assez pressentir que le développement du système de l'initiation a dû suivre la marche de l'esprit humain : cette assertion est si positive que chacun des trois grades symboliques dont la réunion forme néanmoins le triangle mystique sur lequel repose tout le système de l'initiation, représente séparément l'élément sous l'influence duquel chacun d'eux fut institué; et s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que l'élément qui prédomine dans un siècle, imprime son caractère spécial à la religion, à l'industrie, à l'état, aux lois, aux arts, aux sciences, à la philosophie et à toutes les institutions; en examinant attentivement l'élément prédominant de tel ou tel siècle, on pourra par avance indiquer le caractère des diverses connaissances humaines et des institutions de ce siècle, parce qu'il existera un tel rapport entre l'élément prédominant et la marche de l'esprit humain de

la même époque, qu'il en résultera une identité uniforme et parfaite, soit de stagnation, soit de progrès. Si nous appliquons ces mêmes principes à l'initiation primitive, nous ne tarderons pas à nous convaincre qu'elle dut prendre naissance dans un siècle où l'élément de l'infini, de l'absolu prédominait, et qu'à cette époque, le gouvernement dut être despotique, l'industrie bornée, les arts gigantesques et sans formes régulières, les sciences dans le maillot de l'enfance; la force physique dut être la loi générale, la religion exclusivement dominante dût tenir les peuples dans l'esclavage, et la philosophie de cette époque théogonique dut se renfermer dans la théologie. La sévère investigation à laquelle nous nous livrons tendra à prouver que l'initiation fut instituée dans l'Orient où l'élément de l'infini prédominait et où pendant une longue série de siècles, la religion, l'industrie, les lois, les arts, les sciences et la philosophie furent représentées d'abord par des symboles et plus tard par des hyérogliphes; d'où il résulte qu'il est plus que probable que la plupart des connaissances humaines de l'Orient furent concentrées dans le symbolisme; or, les symboles et les hyérogliphes ayant toujours formé le caractère distinctif de l'initiation, il est hors de doute qu'elle doit tirer son origine de cette époque; mais avant de la décrire, pour procéder avec méthode, examinons d'abord ce qu'étaient les symboles et nous verrons ensuite en quoi con-

sistaient les hyérogliphes. On doit entendre par symboles une figure ou une image qui sert à désigner quelque chose, soit par le moyen de la peinture ou de la sculpture, soit par le discours. Le triangle, l'équerre, le compas, la règle, etc. sont des symboles. L'image du soleil, de la lune, des étoiles sont aussi des symboles, ainsi que les statues de toutes les formes. Les tissus et les couleurs qu'on leur imprime constituent aussi des symboles; un style obscur et plus ou moins énigmatique constitue les allégories et le langage parabolique. En philosophie on entend par symbole, une vérité obscure représentée par une image vive et plus ou moins expressive. Les premiers philosophes se servirent de symboles pour dérober le sens de leurs pensées. Les prêtres, les législateurs et les philosophes adoptèrent ce langage emblématique jusqu'à l'époque de l'Égypte, où *Menés*, second mercure égyptien, substitua aux images symboliques, les hyérogliphes, dont l'invention selon les annales de l'Égypte, est attribuée au premier Mercure.

Les hyérogliphes étaient des signes, des caractères dont les Égyptiens se servaient pour exprimer leurs pensées, sans le secours de la parole. Les bois, les pierres, les plantes, les animaux, les procédés des arts, les parties du corps humain, servirent à cette communication et devinrent autant de caractères et d'énigmes, pour représenter surtout les choses sacrées, la méthode hyéro-

glique fut employée en metant la partie pour le tout, ou en substituant une chose qui avait des qualités semblables à la place d'une autre; on établit deux méthodes hiéroglyphiques; la première s'appela *curiologique* : ainsi la lune était quelquefois représentée par un demi-cercle, et quelquefois par un cyno-céphale; la seconde méthode, appelée *tropique*, produisit l'hiéroglyphe symbolique, qui se raffina lui-même et se compliqua de manière à n'être plus qu'un langage mystérieux, dont la connaissance exclusive fut réservée aux prêtres; et nous verrons dans le 30e degré par quels moyens l'hiérophante pouvait expliquer les hiéroglyphes, parce que les combinaisons des hiéroglyphes devenaient si multipliées pour enseigner une science quelconque, qu'aucun esprit humain n'aurait pu en retenir le sens pour pouvoir les expliquer.

Quelques exemples donneront une idée de la science hiéroglyphique, lors de son institution et des difficultés qu'elle dut présenter au fur et à mesure qu'elle se compliqua.

Pour représenter la nature presque toute entière, un homme avec un visage de feu, des cornes et une barbe, une crosse à la main droite, sept cercles à la gauche, et des aîles attachées à ses épaules, en formaient l'hiéroglyphe; le feu du visage exprimait la chaleur de l'astre qui vivifie toutes choses, les cornes en étaient les rayons; la barbe figurait les éléments, la crosse était le symbole du pouvoir que cet astre exerce sur tous les

corps sublunaires; ses cuisses représentaient la terre chargée d'arbres et de moissons; les eaux sortaient de son nombril; ses genoux indiquaient les montagnes et les parties raboteuses de la terre; ses aîles, les vents et la promptitude de leur marche; enfin les sept cercles étaient le symbole des sept plantes; ainsi, le portrait d'un homme gigantesque et quelques attributs, exprimaient le ciel et la terre; deux mains, dont l'une tenait un arc et l'autre un bouclier, représentaient deux armées rangées en bataille; un serpent roulé en forme de cercle symbolisait l'univers; pour montrer que rien n'échappe à Dieu, on représentait des yeux et des oreilles sur un mur et principalement sur le frontispice des temples: l'Égypte même fut symbolisée, tantôt par un crocodile, tantôt par un encensoir allumé et surmonté d'un cœur. On ne peut disconvenir que les hiéroglyphes ne fussent ingénieux pour représenter quelque chose de particulier, et ils étaient plus expressifs que les symboles; mais, pour tracer une époque, consigner un fait, une sentence seulement, il fallait réunir plusieurs hiéroglyphes dont l'explication était très difficile; un seul exemple suffira pour faire apprécier la vérité de notre assertion.

On avait peint sur la porte intérieure du temple de Minerve à Saïs un enfant, un vieillard, un faucon, un poisson et un cheval marin; ce groupe n'exprimait que la sentence morale suivante: « O vous qui naissez et qui mourez, sachez que

» Dieu hait tous ceux dont le front large ne rou-
» git jamais. » On voit, d'après ces exemples, que les Indiens, les Persans, les Chaldéens et les Égyptiens, au lieu de se servir comme nous d'un système d'écriture en rondes et en barres, transmettaient leurs pensées par des symboles, des figures d'hommes, d'animaux, de fleurs, etc., et, au lieu de proscrire les images, ainsi que le font les religions spiritualistes, (telles que le mahométisme, par exemple,) les encourager et les propager, non comme idoles mais comme symboles, étaient des moyens propres à favoriser puissamment les arts et l'industrie; mais la mémoire humaine était insuffisante pour expliquer le grand nombre d'hiéroglyphes qu'il fallait réunir pour représenter une époque, un évènement, ou conserver les découvertes scientifiques de l'Égypte ; les hiéroglyphes furent l'écriture du peuple et non celle des mystères, et, quoique l'initiation ait toujours été caractérisée par des symboles et des hiéroglyphes, on peut se convaincre, d'après ce qui précède, que les symboles sont bien plus anciens que les hiéroglyphes, et que l'initiation primitive doit tirer son origine de l'Inde et non de l'Égypte. Nous ne pouvons, non plus, partager l'opinion du savant M. Cousin, qui assure que la philosophie a pris naissance dans les mystères; nous croyons, au contraire, que la philosophie primitive des mages constitua la doctrine des mystères et qu'elle fut cause de leur institution, et la philosophie de l'O-

rient nous paraît d'autant plus sublime, que les symboles de la maçonnerie qui la représentent renferment tous les éléments de la philosophie moderne. Pour prouver que notre méthode est logique, après avoir exposé la valeur des symboles et des hiéroglyphes dont on se servit dans l'Orient et notamment dans les divers cultes que nous ferons connaître plus tard, nous devons examiner ce qui constitua les mystères : connaissance qui nous conduira à exposer les mystères qui ont des connexions plus ou moins directes avec la maçonnerie.

Le mot *mistêrion*, mystère, dérive primitivement de *mu*, c'est-à-dire silence, qui se trouve également dans le *sanskrit muka*, muet et *muni* silentiaire, (espèce d'ermite.) Ce mot a la même signification dans le grec, le latin et le français.

Les mystères indiens qui sont les plus anciens paraissent avoir été dans l'origine une instruction secrète qu'on ne donnait qu'aux prêtres, dont l'âme était pénétrée d'effroi par la terreur qu'on leur inspirait. Ce n'était qu'après avoir parcouru des routes ténébreuses qu'on les conduisait enfin dans un endroit fort éclairé, ce qui fit naître l'idée de copier les phénomènes de la foudre et du tonnerre; et toutes les sectes religieuses qui ont existé depuis ces temps reculés jusqu'à nous, eurent des mystères; mais un grand nombre de ces mystères n'eurent pour objet que le culte particulier que les sectes voulaient symboliser, tandis que plusieurs

autres eurent au contraire pour objet les connaissances scientifiques, et la satire trop générale de Chénier que renferment ces vers:

> Or, notez bien, qu'en fait d'allégorie,
> Tout de la part du prêtre est censé fourberie.

ne nous paraît pas applicable au sacerdoce primitif; nous devons juger les prêtres de la haute antiquité, comme s'ils n'avaient point eu de successeurs, et nous serons dès-lors convaincus qu'ils n'eurent pas besoin de tromper le peuple, parce que l'ignorance de ces siècles grossiers allait au devant des erreurs; il est vrai que les prêtres ne crurent pas devoir les soustraire à cette ignorance, et qu'ils n'instruisirent que peu d'initiés; mais ils pensèrent que la société serait mieux organisée, si l'étendue des connaissances ne s'y trouvait jamais sans l'élévation de l'âme; ils étaient persuadés que la doctrine réservée aux cœurs généreux, aux esprits sublimes, ne devait pas plus ressembler à celle du commun des mortels, que la nourriture de l'homme doit ressembler à celle de l'enfant qui vient de naître. Leur conduite eut pour base les deux maximes suivantes : « Tout pour le peuple; rien par le peuple. » Maximes justes chez un peuple ignorant; maximes absurdes chez un peuple éclairé. Ce qui confirme notre opinion, c'est qu'ils pensaient, avec raison, qu'il ne faut dire la vérité qu'aux gens de bien. Eh! qui pourrait connaî-

tre assez peu le génie de ces siècles reculés, pour n'être pas frappé des grandes vues des premiers précepteurs du genre humain, et pour ne pas apercevoir leurs institutions animées d'un puissant esprit de vie et toutes dirigées d'intentions vers l'utilité générale, plutôt que l'unique et froid calcul du sacerdoce; car nous ne tarderons pas à démontrer que dans les mystères de l'Égypte, les prêtres d'Isis, tantôt s'enfonçant dans les sciences les plus abstraites, découvraient les fameux théorèmes géométriques que Pythagore vint leur emprunter, car, lors de son initiation, il trouva le carré de l'hypoténuse sur les colonnes souterraines d'Herms, qui passaient pour être antérieures au déluge; les initiés égyptiens calculaient les éclipses, ou réglaient, treize siècles avant César, l'année que nous appelons Julienne; cette forme d'année était connue des prêtres d'Héliopolis, au moins depuis le règne d'Aseth, 1325 ans avant notre ère; tantôt ils descendaient à des recherches pratiques sur les besoins de la vie, et ils livraient alors à leurs compatriotes le fruit de leurs découvertes, telle est l'incubation artificielle, que nous ignorons encore, et qui nous serait utile, puisqu'à Bermé il éclot dans un jour autant de poussins qu'on voit briller d'étoiles au firmament dans une belle nuit. Cette métaphore donne la mesure de cette importante découverte; tantôt se livrant aux beaux arts, ils en inspiraient l'enthousiasme à ce peuple qui construisit les avenues de

Thèbes, le labyrinthe, les admirables temples de Denderah, d'Edfou, de Philæ. Ce fut le peuple égyptien qui dressa tant d'obélisques monolithes; qui creusa, sous le nom de Lac-Moeres, un océan, qui enfouit le coloris des plus belles peintures, dans les hypogées de ses ancêtres. Il suit de ce qui précède qu'il existait deux modes d'enseignement, ou deux doctrines, ce qui donna l'idée d'établir deux degrés de mystères, les petits et les grands.

Tout porte à croire que dans les petits mystères, on y enseignait la morale et quelques arts mécaniques, qu'on y donnait des notions nautiques et de stratégie, et que leur secret consistait en grande partie dans une interprétation historique de la mythologie; on y purgeait seulement le polythéisme de ses principales bizarreries et de ses immoralités. Le dernier dogme consistait à persuader aux initiés que l'Olympe s'était peuplé de mortels qui avaient été divinisés à cause de leurs vertus : ce fut cette doctrine qui porta plusieurs philosophes à pratiquer presqu'exclusivement la vertu et à la préférer à toutes les grandeurs de la terre.

Dans les grands mystères, au contraire, on ne s'occupait que de sciences plus ou moins positives, ainsi que nous le démontrerons dans les épreuves de chaque degré des mystères égyptiens, et lorsque les initiés avaient acquis une instruction profonde et solide. On commençait l'explication des allégories, la seule qui satisfasse à toutes les

difficultés et qui concilie les mytes les plus disparates; c'était alors que le polythéisme était sapé dans sa base, et que la doctrine de l'unité de Dieu était enseignée aussi pure que dans le temps même de Jérusalem; on y dévoilait l'immortalité de l'âme; on y démontrait l'erreur de la métempsycose, de manière qu'on encourageait les bons et qu'on faisait trembler les méchants par la seule perspective d'une véritable immortalité; enfin on exposait au grand jour toutes les vérités de la philosophie symbolique; d'où il résulte que les petits mystères avaient pour objet de former des citoyens vertueux et utiles à leurs semblables, et que les grands mystères avaient pour objet de former tout à la fois des philosophes vertueux, utiles et savants: ces derniers furent le phare de la civilisation.

Nous pourrions donner des détails plus étendus, mais nous anticiperions et nous sortirions des généralités dans lesquelles nous devons nous restreindre, et en outre, parmi ces détails, les uns appartiennent aux divers mystères que nous allons exposer et les autres à des grades que nous développerons plus tard.

§ DESCRIPTION DES MYSTÈRES CORRÉLATIFS AVEC LA MAÇONNERIE.

Parmi le nombre prodigieux de mystères que renferme l'*Histoire générale des divers âges du Monde*, les uns furent purement religieux, d'au-

tres n'expriment que les mœurs, les usages et la croyance de quelques peuples, et plusieurs enfin ont des rapports plus ou moins directs avec notre institution, et nous avons cru ne devoir exposer que ces derniers, parce que leur ensemble se trouve renfermé dans les divers grades de la maçonnerie. Les mystères qui nous ont paru avoir des connexions plus ou moins intimes avec notre ordre sont les mystères des Brachmes ou de l'Inde, ceux d'Isis ou de l'Égypte, ceux des Cabyres, ceux des Cabyres de l'île de Samotrace, ceux d'*Eleusis*, de *Cérès* et d'*Orphée;* enfin les mystères juifs et ceux du christianisme primitif.

MYSTÈRES DE L'INDE.

Les mystères des Brachmes sont d'une si haute antiquité qu'on n'a pas craint de faire remonter leur origine à plusieurs milliards d'années avant l'ère vulgaire, et nous préférons rester dans le doute à cet égard, plutôt que de leur assigner une époque dont la date nous paraît arbitraire, quoiqu'elle ait servi de point de départ à M. *Buret de Long-Champs*, pour établir l'Histoire générale et abrégée des divers âges du monde, qu'il a divisés en cinquante siècles avant notre ère. Nous dirons, toutefois, que les dates que renferme son immense répertoire, sont parfaitement concordantes avec les personnages, les faits, les époques et les sciences que renferment les divers grades de la maçon-

nerie, et cette chronologie générale nous a servi à relever une foule d'erreurs consignées dans des ouvrages très scientifiques et qui traitent de l'initiation.

Les mystères des Brachmes, dont nous nous occupons, consistaient dans l'initiation des prêtres. Il paraît d'autant plus incontestable que les Brachmanes avaient une initiation, que les Brachmes ou initiés indiens furent originairement électifs. L'usage s'introduisit bientôt d'y recevoir avec de faibles épreuves, les fils d'adeptes, à peu près comme en maçonnerie on favorise les *Lowton*. On en vint, enfin, jusqu'à substituer totalement les droits du sang à ceux du mérite réel, et le corps des Brachmes se changea en caste. D'après *Strabon*, les prêtres égyptiens tenaient des Brachmes la première idée des mystères, et Pythagore, qui, bien des siècles après, alla les consulter dans l'Inde, en rapporta des lumières semblables, et les secrets de sa philosophie diffèrent peu de ceux de Memphis et de Samotrace; le nom de *Mages* si long-temps honorable, établi par les Perses et les Chaldéens, n'appartenait dans le principe qu'aux prêtres assyriens; ils s'appelaient mages du mot caucassien *Mâgh*, qui signifie grandeur, élévation, suprématie; mais, depuis ce temps, l'usage a prévalu de n'entendre par mages que les initiés persans, qui furent les disciples de Zoroastre, et, quoiqu'on admette plusieurs Zoroastre, il n'en a réellement existé qu'un seul qui floris-

sait sous Gustasb (Darius Hystaspe), à peu près à la même époque que Pythagore, dont il fut le maître, et qui fut aussi l'époque de Confutzée, l'oracle des Chinois.

Ces derniers documents que nous avons puisés dans le poëme de la maçonnerie sont trop erronés pour que nous les passions sous silence; en effet, plusieurs philosophes persans et chaldéens se réunirent pour former une association, et ils prirent le nom de mages, et leur institution remonte à 100,000 ans avant notre ère, tandis que les mystères égyptiens sont bien postérieurs, ainsi que nous le prouverons bientôt; d'où il résulte déjà que les mages n'ont pas pu être les disciples de Zoroastre, et, malgré l'affirmation trop positive du poëme de la maçonnerie, il a existé trois Zoroastre; le premier vivait 2164 ans avant l'ère vulgaire et il rectifia le culte du feu qui avait été établi par les mages ainsi que nous le prouverons dans le 29e degré. Le second Zoroastre vivait en 1096 avant notre ère, et le troisième en 491 avant notre ère. Calculez la distance immense qui sépare les mages des trois Zoroastre, et voyez si les mages ont pu être les disciples d'aucun des Zoroastre; l'unique Zoroastre admis par le F.·. Guerin-Dumas, florissait sous Gustasb et Darius Hystaspe, à peu près à la même époque que Pythagore; d'abord Gustasb vivait en l'an 720 avant notre ère, Darius Histaspe en 522, et Pythagore en 580; d'où il suit que Gustasb vivait 260 ans avant Pythagore

et trois siècles avant Darius Hystaspe ; toutefois, il résulte de notre examen que Pythagore, Darius Hystaspe et le troisième Zoroastre vivaient à peu-près à la même époque, ce qui a sans doute induit en erreur le savant auteur du poëme de la maçonnerie, dont nous ne cessons d'admirer le profond savoir et qui appartient à la loge des FF.·. Artistes, pépinière d'hommes de lettres et de savants.

Cette digression nous autorise à conclure que la philosophie primitive donna naissance aux mystères établis par les mages, mais qu'elle ne naquit pas des mystères, ainsi que l'assure M. Cousin dans ses leçons de philosophie ; quoi qu'il en soit, la doctrine des mystères des brachmes était toute théogonique, et leurs épreuves physiques se rapprochent de celles de la maçonnerie ; leur théogonie se trouve presque entièrement consignée dans le *Védam* et le *Shastal*, livres sacrés des Brachmes écrits en langue sanskrit. Cette théogonie admettait comme premier principe Para-Brahma ou dieu, qui créa Brahma et le chargea de créer le monde ; il lui donna deux anges *Wisnou* et *Siva* ; le premier de ces anges veillait à la conservation du monde, et le second était chargé de sa destruction, de manière que *Brahma*, *Wisnou* et *Siva* ou *Iswara*, constituent la trinité indienne, qui, quoique toute mythologique se trouve néanmoins conforme à celle des Hébreux qui se compose de Jehovah, et de deux

classes d'anges, dont les uns représentent le bien, et les autres le mal.

Les Brachmes étant les seuls hommes lettrés de l'Inde et les plus proches voisins de la Perse, eurent sans doute connaissance de la philosophie primitive des mages, ce qui porte à croire qu'ils l'adoptèrent, et explique la possibilité que les prêtres égyptiens aient pu tirer de l'Inde la première idée des mystères, car, avant les mages, les mystères indiens étaient exclusivement religieux, et, malgré notre hypothèse, nous doutons encore que ces mystères aient été scientifiques, puisque les annales du monde n'en font aucune mension, tandis qu'elles nous représentent les mystères égyptiens comme les plus scientiques et les plus réguliers de tous les mystères de l'Egypte.

MYSTÈRES ÉGYPTIENS.

L'institution de ces derniers mystères connus sous le nom *d'Isis*, et pratiqués à Memphis, remonte à 2900 ans avant notre ère, et ils eurent pour but le culte égyptien d'une part et les connaissances humaines de l'autre, ce qui les fit diviser en deux degrés; le premier fut exclusivement religieux, et le second fut scientifique; le culte des Egyptiens fut celui du soleil et de la lune, parce que d'après la métempsycose, les égyptiens croyaient que l'âme *d'Osiris* résidait dans le soleil, et celle *d'Isis* dans la lune, de manière que ce premier

degré fut ostensible et public, et on le représenta par des hiéroglyphes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du temple établi à Colpte, et les prêtres de ce temple expliquaient au peuple ces hiéroglyphes. Nous ferons toutefois remarquer que la fête principale des mystères *d'Isis* était célébrée au mois de mars, époque de l'équinoxe du printemps, où la navigation est la plus périlleuse; cette fête n'avait été instituée que pour payer un tribut d'hommage au vaisseau *d'Isis* lorsqu'il fut à la recherche *d'Osiris*, et pour rendre les vents prospères aux navigateurs; cette solennité a été très bien décrite par Apulée, et elle se trouve consignée dans le savant ouvrage du F.·. Lenoir.

Le deuxième degré exclusivement réservé aux initiés fut secret et divisé d'abord en trois parties; la première partie fut consacrée au développement des principes d'une morale pure et austère, et on éprouvait l'ame des initiés par des épreuves longues et périlleuses; la deuxième partie était exclusivement consacrée à l'étude de l'astronomie et de la théogonie, et dans la troisième on apprenait aux initiés à faire une juste application de l'astronomie, pour bien concevoir le système de la formation de l'univers; on appelait cette partie cosmogonie, et plus tard les prêtres égyptiens ayant embrassé les connaissances scientifiques de l'Orient, divisèrent l'initiation en sept degrés, ainsi que nous l'exposerons quand nous nous occuperons des épreuves

et du rituel de chacun de ces degrés. Ce fut dans les mystères égyptiens que les rois législateurs, les prêtres, les philosophes et les grands qui formaient le gouvernement de l'Egypte, acquirent les hautes connaissances qui les firent remarquer, et les égyptiens ne furent si heureux que parce qu'ils furent gouvernés par des hommes excessivement instruits.

Les prêtres égyptiens, voulant donner une idée de la sublimité de leur theogonie, firent graver sur le frontispice du temple de la nature l'inscription suivante : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui » est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a encore » percé le voile qui me couvre. »

MYSTÈRES DES CABYRES.

Les mystères des Cabyres, institués en 2522 avant notre ère, et par conséquent près de cinq siècles après ceux d'Isis, ne furent qu'une imitation de ceux des Dioscures et des Sidoniens ; leur but était tout astronomique, et on ne les célébrait que la nuit. Le néophyte subissait des épreuves effrayantes et périlleuses dans lesquelles plusieurs succombèrent.

Après les épreuves le néophyte était placé sur un trône éclatant de lumière ; on le ceignait d'une ceinture de pourpre et on ornait sa tête d'une couronne d'olivier ; tous les initiés exécutaient autour de lui des danses hiérogly-

phiques destinées à cette cérémonie, et nous trouverons ces danses dans le 7e degré des initiations égyptiennes; cette similitude est d'autant plus positive que le temple de Memphis fut alors consacré aux mystères des Cabyres, qui furent, comme ceux d'*Isis*, divisés en trois degrés, et chaque degré fut consacré à une divinité particulière; celle du premier degré était *Proserpine*, qui représentait la terre; on donnait à chaque initié des développements fort étendus sur le globe terrestre et ses productions, et la manière dont il fallait gouverner le peuple; le second degré était consacré à *Pluton*, qui représentait l'enfer, et on déroulait aux initiés les principes de la morale; on leur indiquait les moyens propres à combattre les passions qui asservissent l'homme; on leur inspirait l'horreur des délits et des crimes par l'effrayante peinture des châtiments éternels que devaient subir après la mort tous les hommes pervers.... Le troisième degré était consacré à *Mercure*, qui représentait la puissance divine; ce n'était que dans ce dernier degré qu'on enseignait l'astronomie, la théogonie et le polythéisme, et, à l'aide de cette dernière croyance religieuse, on donnait l'espoir aux initiés qu'ils participeraient après leur mort à la puissance divine; quoique ces mystères fussent en apparence mythologiques, ils étaient en réalité religieux, moraux, et scientifiques.

MYSTÈRES DES CABYRES DE SAMOTHRACE.

En l'an 1950 avant notre ère, les mystères égyptiens passèrent en Grèce, et les premiers mystères furent ceux des cabyres établis dans l'île de Samothrace, et nous présumons que les pélasges, qui en furent les instituteurs, n'avaient été initiés qu'aux petits mystères, car la principale science des mystères de Samothrace fut la stratégie et, chez les Athéniens, les officiers qui commandaient l'armée s'appelaient *stratéges ;* tous les Grecs qui s'étaient distingués par leur courage militaire étaient couronnés et figuraient chaque année dans la célébration publique des mystères de Samothrace, et nous ne les avons relatés que parce qu'ils ont un rapport direct avec le 3e et le 4e point du trentième degré du rit écossais, car ces mystères n'étaient consacrés, en apparence, qu'au courage et à la valeur ; mais ils furent en réalité une école militaire scientifique, et les grands capitaines de la Grèce en sont une preuve incontestable.

MYSTÈRES GRECS.

Les Athéniens ayant donné la royauté à la famille d'Erechtée et la dignité d'Hyérophante à celle d'Eumolpe, Erecthée, premier roi d'Athènes, institua en 1373, avant notre ère, les mystères

d'Eleusis, et la famille d'Eumolpe conserva, pendant douze cents ans, la dignité d'hyérophante. Ces mystères furent divisés en petits et en grands, les philosophes et les savants de la Grèce s'y firent initier, les étrangers n'y furent point admis ou du moins très-rarement.

Les hiéroglyphes de ces mystères furent moins multipliés que ceux de l'Égypte, parce que les prêtres qui étaient chargés d'instruire les initiés et qu'on appelait *Eumolpides*, possédaient les mystères de Cérès, qui étaient inscrits et conservés sur des feuilles de plomb, de manière qu'il n'y avait d'hiéroglyphes qu'à l'extérieur du temple, et les prêtres étaient chargés de les expliquer au peuple, réservant les développements des symboles scientifiques pour les initiés, et nous présumons que toute la science de ces mystères se réduisait à des explications mythologiques, d'après lesquelles on promettait aux initiés des récompenses sans nombre ; tout devait leur réussir pendant le cours de leur vie, et, après leur mort, ils étaient sûrs d'obtenir les premières places dans les Champs-Élyseés, tandis que les profanes devaient être précipités dans le Tartare, ce qui donnait aux initiés un pouvoir et une supériorité sur tout le peuple ; l'auteur des annales du monde assure que ces mystères furent une véritable jonglerie.

Cette assertion nous paraît d'autant plus fondée que les philosophes éclairés de la Grèce, peu satisfaits de l'instruction qu'on y puisait, furent

chercher dans les mystères de Memphis des connaissances positives; et, dans le nombre de ces philosophes, nous ferons remarquer Orphée, prince des Ciconiens, en Thrace, qui, après avoir puisé de profondes connaissances scientifiques en Égypte, revint en Grèce, et, en 1830, avant notre ère, il régularisa les mystères d'Éleusis, et détruisit les erreurs qui leur servaient de base; il fonda une doctrine véritablement instructive, et, par conséquent utile; il établit en Grèce la divination d'après les dogmes qu'il avait appris en Égypte, lorsqu'il fut initié aux mystères de Cérès et de Bacchus; tout en respectant les préjugés populaires, il établit sur des bases plus rationnelles et moins superstitieuses les fêtes de Bacchus et d'Hécate; les éleusines, les panathénées et les thesmophories; la mythologie des Grecs n'étant qu'un amas confus de superstitions isolées, Orphée en forma un corps de doctrine, et il admit des esprits, des démons et des héros, et cette dernière partie était concordante avec le but des mystères de Samothrace. C'était l'esprit national sur lequel reposait la sûreté de la patrie; Orphée n'eut qu'une faiblesse, c'est qu'il ne put pas se garantir d'une superstition égyptienne, qui consistait à mettre une pièce de monnaie dans les urnes funéraires pour obtenir de *Charon* le passage des fleuves infernaux; ce fut Orphée qui institua cet usage chez les Grecs. A part cette innocente erreur, Orphée fut un philosophe au dessus de ceux de son siècle; car après

avoir régularisé les mystères d'Éléusis et les avoir ramenés dans le véritable but scientifique des mystères de Memphis, il les divisa en deux degrés d'initiation, et, malgré les terribles épreuves physiques auxquelles tout initié était soumis, le silence qu'Orphée exigea de chaque initié était d'autant plus rigoureux, que divulguer les mystères ou les entendre étaient deux crimes égaux; ceux qui avaient trahi les secrets comme ceux qui avaient eu la faiblesse de les entendre raconter, étaient bannis de la société, l'entrée de tous les temples leur était défendue; on évitait de se trouver avec eux; on ne pouvait plus habiter la même maison ni respirer le même air; et cette punition morale en imposait plus que la détention et les tortures, car jamais aucun initié n'a promulgué les mystères soit verbalement, soit par écrit.

Dans le premier degré des mystères d'Éléusis réorganisés par Orphée, on développait la théogonie, et les objets du culte qu'Orphée établit, consistaient dans des emblêmes qui représentaient sous un image sensible quelques points de la théogonie égyptienne, de manière qu'on y développait les principes d'une saine morale; on y donnait quelques notions générales sur la nature des dieux et le culte qu'on devait leur rendre.

Le second degré était tout scientifique : on exposait en détail tout le système physique de la nature; on cherchait à démontrer la formation de l'univers et des êtres qui le peuplent; et l'on sent

combien les études devaient être longues et difficiles pour acquérir les connaissances qui devaient conduire à des résultats assez positifs pour que leur utilité tournât au profit de la civilisation. On assure que les deux degrés d'initiation furent suggérés à Orphée par la connaissance qu'il acquit de la double doctrine que professèrent les mages de Perse, plus tard, les brachmes de l'Inde, les druides des Gaules, les prêtres égyptiens et la plupart des anciens théologiens. Orphée appela la première doctrine, exotérique, parce qu'elle pouvait être enseignée à tout le monde, et la seconde, ésotérique, exclusivement réservée pour les initiés. Il est à remarquer que Moïse et Orphée, imbus de ces antiques principes, imitèrent les prêtres égyptiens, car ils furent tout à la fois législateurs et juges; et le bien public dut être le principal but de leurs recherches et de leurs soins. Aussi ce fut dans les mystères réformés par Orphée que tous les législateurs grecs apprirent l'usage de la double doctrine dont ils firent une des parties les plus essentielles de leurs établissements politiques.

MYSTÈRES ESSÉNIENS.

Nous arrivons aux mystères juifs, qui, quoique moins célèbres que ceux qui les précédèrent, n'en sont pas moins intéressants à connaître, parce qu'ils ont eu l'avantage de survivre à leurs prédécesseurs, et plusieurs érudits ont pensé que les

mystères juifs étaient la souche des maçonneries modernes... Les initiés d'Israël se nommaient *esséniens;* on peut à cet égard analyser le portrait que Philon, Josephe, l'historien, et Pline nous en ont laissé.

Les esséniens vivent comme frères ; ils font profession d'une grande piété envers l'Être suprême ; ils n'accordent pas indifféremment l'entrée de leur société. Quand un postulant se présente, ils l'éprouvent pendant trois ans, un an au dehors de la maison et deux au dedans.

Avant de l'admettre, on lui fait promettre avec des serments terribles de servir Dieu, d'aimer les hommes, de fuir les pervers, de protéger les gens de bien, de garder la foi envers tout le monde, et surtout envers le prince. On lui fait jurer aussi qu'il ne découvrira jamais à d'autres les secrets de l'association ; qu'il les tiendra cachés au péril de sa vie ; n'enseignera que ce qu'il aura appris de ses maîtres, conservera les livres mystérieux de l'ordre et les noms traditionnels des anges (1).

(1) Maimonide et les Rabbins donnent à ce mot d'*ange* la signification la plus étendue : tous les attributs de Dieu, tous les penchants de l'homme, tous les nombres; en un mot, toutes les abstractions sont des *anges*. Les lettrés de la Chine entendent par bons et mauvais esprits les causes générales avec leurs effets et leurs influences, et, en outre, les puissances et les passions de l'âme, l'habitude des vertus ou des vices. Les anges ne furent honorés du peuple juif que depuis ses communications avec les Chaldéens pendant la captivité.

Les esséniens ne parlent pas avant l'apparition du soleil, si ce n'est qu'ils prononcent quelques prières qu'ils ont reçues de leurs pères, comme pour inviter cet astre à se lever. Ils restent en travail jusqu'au soir, prennent pour le repas des vêtements blancs, et font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est survenu.

Ils demeurent autant que possible éloignés des bords de la mer; leur principal établissement est dans les vallées d'Engaddi. Ils emploient de fréquentes purifications et craignent de souiller les rayons de Dieu.

Eux seuls n'offrent point de sacrifices sanglants dans le temple de Jérusalem. Les symboles, les paraboles, les allégories sont pour eux d'un usage très-familier : ils imitent en cela les anciens. Habiles dans les connaissances des minéraux et des plantes médicinales, ils prennent soin gratuitement des malades qu'on leur amène; quoiqu'ils soient sous la dépendance de leurs supérieurs, on leur laisse la liberté de secourir d'eux-mêmes leur prochain, et de faire le bien autant et aussi souvent qu'ils le veulent. Ils n'ont point d'esclaves à leur service : ils regardent l'esclavage comme injurieux à la nature humaine. Tels étaient les membres de cette corporation remarquable : éclairés au milieu d'un peuple ignorant, bienfaisants au milieu d'un peuple avare, tolérants au milieu d'un peuple fanatique, ils présentaient le

spectacle d'une classe d'hommes doués de toutes les supériorités morales. Josephe, l'historien, est frappé de leur ressemblance avec les Pythagoriciens.

Salomon, qui passait pour leur instituteur, quoiqu'il ne soit que le restaurateur de leur ordre, en avait pris en partie les bases dans la hiérarchie et les réceptions observées par Moïse parmi les Lévites; en partie dans les statuts des énoséens, secte de date immémoriale et d'origine arabe ou chaldéenne, dont les mystères étaient remplis des souvenirs du sabéisme primitif et bien plus favorables par leur esprit aux liens de la bienveillance universelle que l'initiation mosaïque.

Dom Calmet observe qu'il est bien étonnant que ni les évangélistes ni les autres écrivains du Nouveau Testament ne prononcent pas une fois le nom d'une secte si célèbre parmi les juifs et qui faisait tant d'honneur à leur religion.

Des auteurs allemands, s'appuyant de certains passages des évangélistes tels que ceux-ci : « Que celui qui peut deviner devine; que celui qui a des oreilles pour entendre entende; le Christ ne parlait que par paraboles », prétendent que la doctrine du Christ est la simple révélation de ces initiés; en sorte que les premiers chrétiens auraient été des esséniens. Ces savants proposent pour exemple les thérapeutes d'Égypte, qui formaient une branche des esséniens, et dont on n'a jamais pu dire s'ils

étaient chrétiens ou juifs (1); et la communauté des biens prêchée par les apôtres, comme le prouve l'histoire de Saphire et d'Ananias, ils crurent reconnaître sous des termes obscurs, dans le XIVe chapitre de saint Luc les épreuves du Christ et la manifestation complète de tous ses secrets devant quelques disciples choisis dans le XVIIe chapitre de saint Mathieu. Que ces idées aient seulement pu être connues, n'importe comment, ajoute l'auteur du poème de la maçonnerie, auquel nous avons emprunté la connaissance de ces derniers mystères, c'est déjà pour les esséniens le plus magnifique éloge.

Quelque positifs que paraissent être ces importants documents, nous avons voulu nous assurer par nous-même de leur exactitude ou de leur supposition, et, en parcourant l'histoire générale du monde, nous avons trouvé qu'en l'an 1550 avant l'ère vulgaire les juifs qui revinrent d'Egypte se divisèrent en trois sectes.

La première fut la secte *cynéenne*, la seconde fut la secte *recabite* et la troisième fut la secte *essénienne*; les juifs esséniens, ajoute l'histoire, étaient des espèces de *quakers*, qui étaient parmi les juifs ce que furent les moines parmi les chrétiens; ils fuyaient les villes, ils vivaient en communauté; leur discipline était très-austère.

(1) L'auteur des *Fastes Universels* assure que les thérapeutes étaient une secte juive, issue des esséniens.

Ces documents historiques ne laissent aucun doute sur l'existence des mystères esséniens dont l'institution précéda de quatre siècles ceux de *Salomon*, et nous avons trouvé en outre, que, cinquante-cinq avant l'ère vulgaire, *Judas* de Jérusalem, qui fut prophète et qu'il ne faut pas confondre avec *Judas* ou Aristobule, fils d'Hircan, qui n'était qu'un juif philosophe et qui passait parmi ses disciples pour avoir le don de prophétie, rétablit la secte des *esséniens* avec toutes ses austérités; on les appelait aussi judaïstes, du nom de leur fondateur.

Ce dernier document confirme tout ce que *dom Calmet* a avancé et que nous avons relaté plus haut.

D'après la classification chronologique que nous avons adoptée pour les mystères qui ont des connexions plus ou moins intimes avec la maçonnerie, nous allons terminer par l'exposition succincte des mystères du christianisme, qui sont une suite immédiate de ceux des esséniens.

MYSTÈRES DU CHRISTIANISME.

Que le Christ, en sa qualité d'homme, eût puisé son admirable morale dans les mystères juifs ou esséniens, ou qu'en sa qualité divine il posséda la préscience, il nous paraît probable qu'il voulut rectifier les mystères auxquels on présume qu'il avait été initié, et leur substituer les

mystères du christianisme primitif dont la simplicité et la sublimité renferment néanmoins la base principale des mystères juifs et toute la morale que ses sectateurs enseignaient et pratiquaient; affligé, sans doute, de l'esclavage de la plupart des hommes, frappé des doctrines erronées qu'on professait alors et qu'il combattit avec tant de supériorité, au milieu des docteurs de la loi, réunis à cet effet dans le temple; instruit par ses observations et par l'expérience de l'abus du pouvoir sacerdotal et des castes privilégiées, l'Homme-Dieu résolut, dans sa haute sagesse, de remplacer les anciens mystères par des nouveaux, qui fussent à la portée des hommes les moins instruits.

Comment concevoir que des intentions aussi louables, qu'une morale pure, qu'une conduite irréprochable et aussi exemplaire que la sienne, et qu'une doctrine aussi sublime aient pu faire condamner le Christ à un supplice ignominieux? Tant de perfections ne pouvaient lui attirer que le respect et la vénération, et le peuple en donna une preuve éclatante le jour de son entrée à Jérusalem; mais, en sa qualité d'initié, le Christ était lié par un serment terrible et solennel.

Les prêtres et les grands qui dirigeaient les mystères, se trouvant humiliés par la réforme philantropique du Christ, puisque le pouvoir leur échappait, durent se liguer pour ameuter le peuple qui, sans motifs et sans discernement, demandait la mort du réformateur avec tant d'opiniâtreté.

Que le Christ eût prévu ou non les périls auxquels il s'exposait en publiant sa doctrine, instruit par le noble courage de Socrate, rien ne put le détourner d'accomplir non sa mission, mais son vaste et hardi projet......

Trois grands principes constituent toute la doctrine des mystères du christianisme primitif; l'unité de Dieu, la liberté et l'égalité. Le Christ ne donna à Dieu d'autre nom, d'autre dénomination que celle de son père, et, en cela, il suivit l'exemple de tous les peuples, qui ont désigné Dieu sous la dénomination générale de père de la nature; il se présenta comme son mandataire, mais il ne parla jamais de la trinité chrétienne, qui n'est, au reste, qu'une imitation de la trinité des Indiens, des Chaldéens, des Égyptiens et des philosophes de tous les temps. La trinité chrétienne est une institution sacerdotale, et les prêtres ont été forcées de reconnaître l'unité de Dieu, quoique composée en apparence de trois essences différentes; c'est une allégorie et non une réalité.

Le Christ proclama comme second principe de sa doctrine la liberté de l'homme, et par conséquent celle de la conscience; le sacerdoce, au mépris de l'auteur du christianisme, viola ce principe, parce qu'en torturant la conscience il était sûr de ravir à l'homme la liberté que le créateur lui avait départie, et que le Christ voulut rétablir; l'auteur des mystères du christianisme fonda l'égalité la plus parfaite parmi les membres de la

même famille, et la seule dénomination qu'il imposa à tous fut le doux nom de frères.

Doctrine admirable! qui, loin d'être le patrimoine d'une seule secte religieuse, est applicable à toutes les croyances; et, en sa qualité de législateur religieux, et non politique, le Christ se renferma dans la théogonie et la morale; les passages obscurs de saint Luc et de saint Mathieu, que quelque savants d'Allemagne ont interprétés, ne prouvent pas, à notre avis, que le Christ ait adopté la double doctrine d'Orphée, ni celle de la plupart des anciens mystères; il n'admit, au contraire, que la doctrine exotérique qu'il démontra par ses prédications publiques, et pour ne heurter aucune croyance, il employa toujours le langage parabolique, parce qu'il est applicable à toutes les sectes religieuses; il n'institua qu'un seul degré d'initiation, qui fut le baptême, qu'une seule épreuve, qui fut celle de l'eau, et, pour être concordant avec sa doctrine *exotérique*, il se fit initier publiquement par saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain; et, comme tout son système reposait sur l'unité de Dieu, il n'eut qu'un seul hiéroglyphe, qui fut la croix, et remarquez que les disciples du Christ et tous ceux qui se firent initier dans les mystères du christianisme primitif furent appelés frères galiléens, fidèles nazaréens, et ils conservèrent ces diverses dénominations jusqu'à la 41e année de l'ère vulgaire, époque à laquelle ils prirent le nom de chrétiens dans la ville d'Antioche.

Pendant près de deux siècles les mystères du christianisme furent pratiqués dans des lieux retirés ou dans des souterrains, car ce ne fut qu'en l'an 221, que Sévère VII, dit Alexandre, empereur romain, permit aux initiés d'élever un temple, qui fut le premier temple chrétien, et, quatre-vingt-neuf ans après, c'est-à-dire, en 312 de notre ère, le grand Constantin, tourmenté par les remords de sa conscience, se présenta aux mystères de Memphis pour y être purifié de tous ses crimes, mais le grand hyérophante le repoussa avec la même sévérité que *Néron* l'avait été 242 ans avant cette époque; ce refus inattendu produisit une profonde impression sur l'âme de l'empereur romain, mais un courtisan adroit s'empressa de lui signaler un culte nouveau dont les prêtres avaient le pouvoir d'absoudre les plus grands criminels.

Constantin revint à Rome, il embrassa le christianisme, qui fut plus tolérant à son égard que le paganisme supposé, et, en échange de l'absolution générale qu'il reçut du sacerdoce chrétien, il abolit les lois sévères et injustes établies contre les chrétiens, ainsi que le supplice de la croix; il donna des livres aux prêtres qui, contrairement aux intentions de leur instituteur, adoptèrent la double doctrine, car ils joignirent aux prédications qui constituèrent la doctrine exotérique du Christ, la doctrine ésotérique réservée aux initiés et qu'ils divisèrent en trois degrés, savoir, le sous-diaconat,

le diaconat et la prétrise ; enfin, en l'an 1139, dans le 11e concile général, un pape établit la théocratie, d'après laquelle les évêques ne sont que les subdélégués du souverain pontife, nouvelle transgression de la doctrine du Christ, qui fonda l'égalité ; car si le pape n'était que le *primus inter pares*, cette dignité serait conforme à la doctrine exotérique du Christ, qui symbolise l'unité de Dieu, et on conçoit que l'unité de l'Église était une conséquence naturelle du principe de l'unité de Dieu ; mais il fallait bien se garder d'y adjoindre le pouvoir temporel et encore moins de le convoiter ; d'où il résulte que les prêtres des mystères du christianisme primitif ont défiguré leur institution originaire.

D'après la description que nous venons d'exposer des divers mystères, on peut se convaincre que le perfectionnement de chacun d'eux a suivi la marche lente et progressive de la civilisation, et que tous les mystères ont eu deux buts principaux, la religion et les sciences ; et parmi les mystères exclusivement religieux, ceux du christianisme sont les plus simples, mais en même temps les plus sublimes, si on a soin de ne pas les confondre avec le catholicisme, qui les a totalement défigurés.

Les mystères durent exercer une si puissante influence sur les peuples du vaste Orient que nous nous trouvons entraîné malgré nous à faire connaître la vénération qu'on eut pour eux, ce qui

nous détermine à exposer l'opinion émise à leur égard par plusieurs philosophes ainsi que celle de quelques pères de l'Église.

Il ne faut pas se dissimuler, dit M. Ouvaroff, dans son intéressant ouvrage sur les anciens mystères, l'impossibilité où l'on se trouve de pouvoir déterminer d'une manière positive les notions que recevaient les époptes, c'est-à-dire, qui voit d'en haut. Mais le rapport que nous avons reconnu entre les initiations et la source véritable de toutes nos lumières suffit pour croire qu'ils y acquirent non-seulement de justes notions sur la divinité, sur les relations de l'homme avec elle, sur la dignité primitive de la nature humaine, sur sa chute, sur l'immortalité de l'âme, sur les moyens de son retour vers Dieu, enfin sur un autre ordre de choses après la mort, mais encore qu'on leur découvrit des relations orales et même des traditions écrites; peut-être joignit-on à ces documents historiques des notions sur le système de l'univers, ainsi que nous l'avons exposé dans les mystères égyptiens et grecs, quelques doctrines théurgiques; peut-être même des découvertes positives dans les sciences humaines; ce dernier doute est d'autant moins fondé que le séjour des traditions orientales en Égypte aura dû les lier à ces grandes découvertes, à cette sagesse des Égyptiens, que l'écriture elle-même atteste dans plusieurs endroits.

Il n'est pas probable, en effet, continue M. Ouvaroff, que l'on se soit borné dans l'initiation supé-

rieure à démontrer l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme par des arguments philosophiques. Clément d'Alexandrie dit expressément, en parlant des grands mystères : Ici finit tout enseignement, on voit la nature et les choses : d'ailleurs les notions morales étaient trop répandues pour mériter seules aux mystères les magnifiques éloges des hommes éclairés de l'antiquité, car si on suppose que la révélation de ces vérités eût été l'unique objet des mystères, n'auraient-ils pas cessé d'exister du moment où ces vérités furent enseignées publiquement? Pindare, Platon, Cicéron, Épictète, en auraient-ils parlé avec tant d'admiration? Si l'hyérophante s'était contenté de leur exposer de vive voix ses opinions, ou celles de son ordre, sur des vérités dont ils étaient eux-mêmes pénétrés? d'où l'hyérophante aurait-il tiré ses idées? quelles sources avait-il à sa disposition qui fussent demeurés inaccessibles à la philosophie? Concluons donc qu'on découvrait aux initiés, non-seulement de grandes vérités morales, mais aussi des traditions orales et écrites qui remontaient au premier âge du monde. Ces débris, placés au milieu du polythéisme, formaient l'essence et la doctrine secrète des mystères. Ce qui concilie les contradictions apparentes du système religieux des anciens et s'accorde encore parfaitement avec nos traditions sacrées.

Il faut remarquer ici, que les premiers pères de l'Église qui fournissent des notions si intéressantes

sur les mystères, en font tour à tour de grands éloges et des peintures fort odieuses. Saint Clément d'Alexandrie, qui passait pour avoir été initié, tantôt leur prête le but le plus frivole et même le plus honteux et les transforme en école d'athéisme, tantôt il prétend que les vérités qu'on y enseignait avaient été dérobées par les philosophes à Moïse et aux prophètes; car selon lui ce sont les philosophes qui ont établi les mystères, et nous partageons cette dernière opinion.

Tertullien en attribue l'invention au diable; Arnobe, Aténagore et Saint-Justin, en ont presque tous parlé de la même manière; leurs éloges et leur blâme pouvaient être également vrais, sans être également désintéressés; car, il faut distinguer les époques, il est certain qu'au moment où les pères écrivaient, de grands abus s'étaient glissés dans les mystères; ils avaient dégénéré, puisqu'ils étaient devenus l'appui du polythéisme, et l'on sent bien qu'à cet égard, les pères, qui les regardaient comme le sanctuaire de l'erreur, ne pouvaient mettre trop d'ardeur à les discréditer; la corruption avait commencé à répandre quelques notions sur les cérémonies qui s'y pratiquaient: l'indiscrétion des mytes avait divulgué les symboles, tout tendait à profaner les mystères, déjà déchus de leur dignité primitive.

Mais reportons-nous au temps où ils florissaient; nous ne manquerons pas de témoignages en leur faveur; partout ils sont présentés comme l'origine

des arts, des sciences, du travail et surtout des lois. On conçoit, en effet, qu'une association religieuse et d'une morale philantropique, ait servi comme de noyau à la formation du premier peuple civilisé au milieu des farouches pélasges, et que les règles de sa hiérarchie soient devenues celles de l'ordre social; c'est sous ce rapport qu'Athènes célébrait les thesmophories en mémoire de Cérès législatrice.

Plutarque, Isocrate, Diodore, Platon, Euripide, parlent des mystères dans les termes les plus honorables. Nous verrons la même opinion partagée par Cicéron, Socrate, Aristophane; si les mystères n'eussent été inventés que dans l'intérêt des prêtres, si réellement ils n'eussent pas mérité toute espèce d'éloges, comment auraient-ils pu frapper d'admiration des personnages justement estimés; des philosophes ennemis de l'esprit sacerdotal; des historiens attachés par état à rechercher la vérité, et jusques à des poètes comiques?

Quoi qu'on en dise, et, malgré quelques abus, les mystères étaient toujours estimables, même à leur déclin; on peut s'en rapporter à cet égard au jugement de deux hommes tels qu'Épitecte et Marc-Aurèle. Au IVe siècle de notre ère, *Prétextat*, proconsul d'Achaïe, homme doué de toutes les vertus, disait encore que ce serait rendre la vie insupportable aux Grecs, que de les priver des *mystères sacrés qui lient le genre humain*. Il n'ap-

partenait qu'à des barbares de renverser le monument conservateur des principes de la civilisation; et *Alaric* premier, chef des Goths, dévança le zèle aveugle des Césars du Bas-Empire. En 396, il détruisit de fond en comble le temple d'Éleusis. Cet édifice était magnifique et vaste, bâti en entier de marbre pentilique et tourné *vers l'Orient* : il était beaucoup plus moderne que les mystères, car sa construction ne remontait qu'au siècle de *Périclès*. Sous le glaive visigoth périrent la plupart des prêtres, d'autres moururent de douleur: de ce nombre fut le vénérable Priscus, d'Éphèse, alors âgé de 90 ans. Les documents historiques que nous venons d'exposer sont trop positifs pour qu'on puisse récuser en doute la haute renommée qu'acquirent les mystères égyptiens et grecs, ainsi que ceux de Samotrace; dans le cours de notre grand travail nous rendrons positifs tous les doutes émis par M. Ouvaroff, qui a trop négligé l'étude des symboles et des allégories qui caractérisent tout le système de l'initiation.

SECTION DEUXIÈME.

Des Épreuves.

Nous abordons la partie la plus obscure des anciennes initiations, et on trouvera peut-être qu'il y a de la témérité à oser s'en occuper.

L'historien ne doit pourtant passer sous silence aucun des points qui composent le système qu'il se propose de développer, et doit le faire connaître, parce que son travail serait incomplet. Mais comment exposer des faits dont on n'a pas été témoin ? Ce ne peut être que par des traditions orales ou écrites, et la plus grande partie de l'histoire de l'Orient n'ayant été consignée que dans des symboles et des allégories, la tâche serait presqu'impossible à remplir, si des écrivains anciens et modernes n'avaient point décrit les épreuves des initiations de l'antiquité ; nous avons cru devoir les placer ici, parce qu'elles sont ignorées de la plupart des maçons, et leur connaissance est indispensable pour pouvoir bien apprécier l'analogie ou la différence qui existe entre l'initiation moderne et celle de l'antiquité. Si l'on ne considérait que le silence obstiné que les anciens initiés gardèrent sur les épreuves, on serait tenté de croire que celles que nous allons exposer ne sont que le produit de quelques imaginations exaltées, et non l'exposé fidèle de la réalité. Cependant, si on fait attention que les mystères grecs ne cessèrent qu'au commencement du troisième siècle de notre ère, on pourra supposer que cette époque est assez récente, eu égard à l'institution des mystères égyptiens, pour que la description des épreuves puisse être positive ; en effet, nous verrons plus tard que, lors de la décadence de l'empire romain, des initiés s'expatrièrent et furent

implanter l'initiation dans la Scandinavie; bien avant cette époque, les mystères d'Éleusis ayant dégénéré, la plupart des initiés consignèrent les épreuves, le rituel et le cérémonial des divers mystères; de là, la probabilité que ceux qui émigrèrent emportèrent avec eux tous les documents nécessaires pour fonder l'initiation dans des lieux où elle n'avait point encore pénétré, et ils le purent avec d'autant plus d'assurance, qu'ils n'étaient plus soumis alors à la sévérité des lois de l'initiation : cette probabilité deviendra presque une vérité positive, quand on saura que le *Crata Repoa*, traduit en Français par le F∴ Bailleul, est un ouvrage allemand qui fut d'abord publié en 1770, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, et que les épreuves qui y sont consignées ne renferment, selon nous, que le rituel et le cérémonial qui furent observés dans les réceptions des petits et des grands mystères grecs; car l'auteur allemand n'a point mentionné les grandes épreuves physiques des Égyptiens, omission d'autant plus importante qu'elles constituaient les épreuves préparatoires que les prêtres de Memphis faisaient subir à chaque néophyte avant de commencer celles qui étaient inhérentes au premier degré de l'initiation. Car, dès qu'on avait subi les grandes épreuves physiques, on était presque initié de droit au premier degré, et cette sévère précaution était un moyen infaillible pour que les épreuves ne fussent point divulguées. *Triptolême*, qui vivait en

1409, avant l'ère vulgaire, se présenta à l'initiation égyptienne, et, n'ayant pu supporter les grandes épreuves physiques, il ne fut initié qu'après avoir séjourné pendant sept ans dans les souterrains mystérieux de l'Égypte; et, quoique *Orphée* eût été initié aux mystères grecs, lorsqu'il se présenta à ceux de Memphis, n'ayant pu supporter les grandes épreuves physiques, il eût subi le même sort que *Triptolême*, sans les sons harmonieux de sa lyre enchantée : c'est ce dernier épisode qui constitue tout le fond du grand opéra des mystères d'*Isis*.

Les grandes épreuves physiques étaient d'autant plus indispensables à subir qu'elles symbolisaient le grand système de l'univers qu'on se proposait de développer aux initiés dans le cours de leurs études..... La terre, le feu, l'eau et l'air étaient les quatre éléments qui constituaient les grandes épreuves physiques de Memphis, et le courage de chaque initié devait braver la fureur et le danger de ces quatre éléments. Nous allons exposer ces terribles épreuves qui manquent au *Crata Repoa*. Plusieurs voyageurs ont assuré que les grandes pyramides de l'Égypte servaient d'entrée aux souterrains où se passaient les initiations : il est du moins incontestable que les routes qui conduisaient aux souterrains mystérieux, par lesquels les aspirants devaient passer, étaient tellement difficiles à pénétrer, que ceux qui s'y engageaient couraient, en apparence, les plus grands

dangers. Le dernier initié conduisait le néophyte jusqu'à l'entrée intérieure des souterrains ; il lui donnait une lampe allumée pour lui servir de guide ; il l'abandonnait et fermait sur lui la porte d'entrée ; le néophyte marchait ainsi seul et presque dans les ténèbres, et traversait, sous terre, des galeries tellement basses, qu'il était souvent obligé ou de ramper, ou de joindre l'emploi de ses mains à celui de ses pieds pour pouvoir avancer. On ne pouvait mieux symboliser le chaos, ou la matière inerte ; lorsque le néophyte était arrivé au terme de sa course, une ouverture immense se présentait à sa vue ; ce précipice, nullement défendu, était enduit dans son intérieur d'un cîment si dur et si uni qu'il offrait à la vue le vif poli d'une glace, en rendait l'aspect extrêmement effrayant. Le néophyte n'avait plus d'autre choix à faire que d'avancer, ou de périr sans aucun secours ; pour l'encourager on avait placé dans ce précipice une échelle de fer, scellée et plaquée contre le mur, dont l'abord paraissait d'autant plus périlleux que les échelons étaient polis et brillants comme de l'acier, et, pour désespérer les hommes les plus intrépides, cette échelle ne s'arrêtait qu'à soixante pieds de profondeur ; parvenu au dernier échelon, la lumière de sa lampe lui permettait de voir au-dessus de lui une distance dont il ne pouvait calculer toute l'étendue, sans pouvoir découvrir aucun moyen d'achever son entreprise. Occupé du danger qui

le menaçait, il était obligé de remonter quelques échelons pour arriver à une petite ouverture qu'il n'avait point aperçu en descendant, et qui servait d'entrée à un chemin creusé dans le roc, en forme de spirale, lequel conduisait au fond d'un précipice qu'on doit appeler *puits mystérieux*, parce que nous le trouverons dans les grades. A Éleusis il y en avait un dans le temple de *Cérès*. A Potnie, près Thèbes, un puits était consacré à Cérès et à Proserpine, sa fille; à Épidaure, la statue d'ivoire d'Esculape était placée sur un puits; dans la plupart des vieilles églises, il y avait un puits à l'eau duquel on attribuait des grandes vertus; de là, sans doute, l'axiome si connu que la vérité est au fond du puits.....

Cette première épreuve était terrible, et il fallait un courage presque surnaturel pour la supporter; toutefois un initié était chargé de suivre de loin le néophyte sans que celui-ci pût l'apercevoir, il lui était défendu de lui parler, encore moins de l'approcher sous aucun prétexte, et on prévenait le néophyte que, s'il lui arrivait de regarder derrière lui, il trouverait la mort; parvenu au fond du puits on trouvait au nord une grille d'airain, et au midi une forte grille de fer bien fermée, à travers laquelle on voyait une allée à perte de vue, bordée des deux côtés d'une suite d'arcades, éclairée par de grandes lueurs de lampes et de torches qu'on avait soin de placer de distance en distance les jours de réception, et l'initié qui avait suivi le néophyte s'approchait de lui sans lui parler, et le conduisait à la

grille d'airain par laquelle il devait passer, et disparaissait aussitôt. Cette porte, formée de deux parties mobiles, était si bien ajustée sur ses pivots, qu'elle s'ouvrait entièrement et sans bruit dès qu'on la poussait un peu; mais, les deux battants, en retombant d'eux-mêmes pour se joindre, fesaient un bruit extraordinaire qui se reportait en un instant jusqu'à l'extrémité du souterrain et la redondance des voûtes rendait encore le bruit plus affreux; il servait à avertir les prêtres du grand collége, que le néophyte s'engageait dans la première épreuve du feu.

A peine l'aspirant avait-il fait cinquante pas, qu'il apercevait une lumière très-vive qui augmentait à mesure qu'il avançait et il ne tardait pas à se trouver à l'entrée d'une voûte qui avait, d'après l'abbé Terrasson, plus de cent pieds de long et de large, et dont le premier aspect donnait l'idée d'une fournaise ardente que le néophyte était obligé de traverser. On produisait cette illusion d'optique, à l'aide d'un bois léger très-inflammable, de bitume, de branches d'arbres et de baumes; le tout rangé en forme d'allées d'arbres plantés en quinconces, et distants les uns des autres d'environ neuf pieds; voilà la première épreuve du feu.

La seconde, qui se présentait aux yeux du candidat, consistait à marcher dans les vides d'un gril de fer rougi par un feu ardent, et fermé en lozanges, qui ne laissaient, dans leurs divisions, que la place de poser le pied; lequel avait vingt

pieds de long sur huit pieds de large et six de haut. Il commençait à l'extrémité du bucher et finissait au bord d'un canal de cinquante pieds de large, dont l'eau, qui venait du Nil, entrait d'un côté du souterrain avec un bruit et une rapidité étonnante, et en sortait de même par l'autre; il fallait traverser ce canal à la nage avec la lampe à la main, ou à l'aide de deux balustrades qui sortaient du fond de l'eau, et qui servaient à guider le candidat: voilà l'épreuve de l'eau.

Parvenu à l'autre côté du canal, le candidat, qui avait été obligé de se déshabiller pour le traverser, reprenait ses vêtements, et il se trouvait près d'une grande arcade, dans laquelle il était obligé de monter par le moyen de plusieurs degrés pratiqués exprès et qui le conduisaient à un pont-levis qui cachait un mécanisme assez compliqué; au bout de ce pont, dont les côtés étaient fermés par deux murs d'airain, se trouvait une porte recouverte d'ivoire, et garnie de deux filets d'or qui marquaient qu'elle s'ouvrait en dedans, ce qui engageait ordinairement le candidat à la pousser pour l'ouvrir; mais, après avoir vainement tenté d'y parvenir, il saisissait deux gros anneaux qu'il apercevait à la lueur de sa lampe, qui étaient fixés au chambranle de la porte; à peine l'aspirant avait-il touché à ces anneaux qu'une détente faisait mouvoir des roues qui ébranlaient le pont-levis et l'enlevait avec l'aspirant, qui, en faisant plusieurs fois le tour rapide que produisait cette mécanique,

se trouvait suspendu en l'air, et lui laissait voir un précipice immense duquel soufflait un vent impétueux qui éteignait sa lampe; le candidat restait environ une minute dans cette cruelle position, après quoi il se trouvait rendu à son premier état par l'effet d'un contre-poids qui le redescendait doucement, et le plaçait devant la porte d'ivoire: voilà la manière dont on administrait l'épreuve de l'air.

Ces diverses épreuves, employées à Memphis par les prêtres de la grande déesse des Égyptiens lors de l'admission aux mystères, sont parfaitement représentées sur une gravure composée par M. Moreau le jeune, et de pareilles épreuves devaient rendre les initiations bien plus rares que celles des mystères grecs; toutefois, avant de les faire subir, les prêtres attachés au collége des initiations, dont le pouvoir surpassait celui du gouvernement, avaient établi une police extérieure d'autant plus sûre, qu'elle était exercée par leurs femmes et par des officiers sous les ordres des prêtres, et la fréquentation de la société permettait aux femmes et aux officiers de recueillir des documents sur la conduite morale de chaque initié, de manière que les prêtres connaissaient parfaitement tous les candidats qui se présentaient à l'initiation.

Après ces dernières épreuves préparatoires, le tesmosphores, ou introducteur, prenait le candidat par la main, et, après lui avoir bandé les yeux, il

le conduisait à la porte dite *des hommes*, dont l'extérieur était gardé par le dernier initié reçu, et qu'on appelait *pastophoris*; l'introducteur frappait sur l'épaule du gardien extérieur du temple et l'invitait à annoncer le récipiendaire, et le pastophoris frappait à la porte d'entrée; des questions étaient adressées au candidat et d'après ses réponses, la porte des hommes s'ouvrait, et il était introduit; à peine était-il entré qu'un des prêtres du collége déroulait devant le candidat étonné, toute sa vie profane; l'hyérophante l'interrogeait, et s'il résolvait convenablement les questions qui lui étaient adressées, l'introducteur le conduisait dans l'enceinte de la *birantha*, qui était le circuit extérieur du temple, où une corde tendue au pourtour lui servait de guide, et, pendant ce voyage, on cherchait à l'effrayer de nouveau, en produisant artificiellement autour de lui les effets de la grêle, de la tempête et de la foudre; si son courage ne l'abandonnait pas, on le ramenait dans le collége, et le *menies* ou lecteur des lois, lui lisait les statuts des initiés, la peine de mort qu'entraînait la moindre divulgation, ou l'inexécution des statuts; et s'il promettait d'exécuter les conditions qu'on lui imposait, l'introducteur le conduisait, tête nue devant l'hyérophante; il s'agenouillait, on lui mettait la pointe d'un glaive sous la gorge et on lui faisait prêter le serment de fidélité et de discrétion. Le néophyte invoquait le soleil, la lune et les astres pour témoins de la sincérité du serment qu'il pro-

nonçait volontairement. On lui ôtait alors le bandeau qui couvrait ses yeux, et il était ébloui par l'éclatante lumière dont brillait le trône de l'hyérophante ; on le plaçait entre deux colonnes carrées, nommées *Bétilies* et devant lui et à ses pieds était une échelle à sept échelons ; on donnait à l'initié le mot d'ordre qui était *amoun*, qui signifie soit discret. Jamblique, qui a écrit la vie de Pythagore, assure que les initiés avaient un attouchement manuel, chaque initié portait un bonnet en pyramide et un tablier de peau autour de la ceinture, appelé *xylon* ; et au tour du cou un collet tombant sur la poitrine ; la théogonie, la physique, la cause des vents, des éclairs et du tonnerre, l'anatomie, la médecine et l'art de composer les médicaments, la langue symbolique et l'écriture vulgaire des hiéroglyphes, étaient les sciences qu'on enseignait tour-à-tour à chaque nouvel initié ou apprenti. Ces derniers documents tirés du *Crata Repoa* nous paraissent plutôt appartenir aux initiations d'Eleusis qu'à celles de Memphis, ce qui explique pourquoi les grandes épreuves physiques n'y figurent pas. Ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'est que les sociétés qui s'exilèrent de Rome pour aller en Suède tenaient l'initiation des Grecs, et ces initiés instituèrent les mystères consacrés à la déesse Herta, comme nous l'exposerons ; voilà pourquoi les Allemands ont dû posséder le Crata Repoa : mais nous doutons que les épreuves qu'il décrit soient précisément celles des

Égyptiens, puisqu'il ne renferme point les plus difficiles et les plus périlleuses, et nous nous convaincrons plus tard que l'échelle mystérieuse n'était expliquée qu'au dernier degré des grandes initiations, représenté par le grade de kadosch, et non au premier degré, comme le prétend le *Crata Repoa*, qui divise les grandes initiations en sept grades, et, sous ce dernier rapport, il est conforme au rit philosophique et au rit français, qui ont réduit toute la maçonnerie en sept grades; et le rit philosophique rectifié de Dresde expliquerait encore comment, en 1770, on a pu publier le *Crata Repoa*; les épreuves de chacun des sept grades n'étant pas généralement connues, nous avons cru devoir les consigner dans l'histoire générale de l'initiation, dont nous nous occupons, afin de ne rien omettre.

ÉPREUVES DU DEUXIÈME GRADE.

Si, pendant le cours des études, le pastaphoris donnait des preuves d'intelligence dans les premières sciences qu'on lui enseignait, on lui imposait un jeûne sévère et plus ou moins prolongé pour le préparer à devenir néocoris. Les ecclésiastiques destinés à recevoir les ordres sacrés observent le même jeûne avant chaque ordination. Après douze ou quinze jours de jeûne, on plaçait l'initié dans une chambre obscure appelée *endimion*, et des femmes séduisantes lui servaient des mets dé-

licats, pour ranimer ses forces épuisées et acérer l'aiguillon de l'amour ; les épouses des prêtres, et même les vierges consacrées à Diane allaient visiter l'initié ; elles l'excitaient à l'amour par toutes sortes d'agasseries, et il devait résister, pour prouver l'empire qu'il avait sur lui-même. Cette épreuve était d'autant plus surhumaine qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de Tantale, et les Egyptiens connaissaient trop bien la nature pour exposer l'initié à un danger que les vestales ne purent éviter, malgré le sort affreux qui leur était réservé. Quoi qu'il en soit, si l'initié triomphait, le thesmosphores l'interrogeait sur les sciences qu'il avait étudiées, et d'après ses réponses, le stolistas (ou aspergeur) jetait de l'eau sur l'initié pour le purifier et pour lui rappeler l'innocent péché d'Eve. Le thesmosphores courait vers l'initié, il lui lançait sur le corps un serpent vivant, le saisissant par son tablier, il l'entraînait dans un local qui paraissait rempli de reptiles, pour tâcher de porter l'effroi dans l'âme du néocoris. On le ramenait ensuite entre deux colonnes très-élevées qui représentaient l'orient et l'occident, au milieu desquelles on apercevait un griffon qui poussait une roue devant lui : il était l'emblême du soleil, et la roue, du centre de laquelle partaient quatre rayons, figurait les quatre saisons. Le néocoris recevait pour insigne un bâton entouré d'un serpent : c'était le caducée de Mercure ; le mot d'ordre était Eve, et l'hyérophante lui racontait l'histoire mythologique de la

chute du genre humain; le signe était de croiser les bras sur la poitrine; le service du néocoris consistait à laver les colonnes; les études de ce deuxième degré avaient pour objet l'art de calculer l'hygromètre (qui servait à évaluer les inondations du Nil), l'architecture, la géométrie, l'arithmétique et les échelles des mesures dont on devait se servir dans la suite.

ÉPREUVES DU TROISIÈME GRADE.

L'initiation à ce degré dépendait des progrès plus ou moins rapides que faisait le néocoris dans les sciences qu'on lui développait, et lorsque le collége le jugeait digne de ce grade on donnait au candidat le titre de melanephoris; il était conduit par le thesmosphores dans un vestibule, au dessus de l'entrée duquel était écrit en gros caractères : *Porte de la mort.* C'était le titre du grade. Ce vestibule était rempli de différentes espèces de momies et de cercueils figurés. Comme c'était l'endroit où on déposait les morts, le nouvel initié y trouvait les paraskistes, c'est-à-dire ceux qui ouvraient les cadavres, et les heroi, hommes sacrés qui embaumaient les morts, qui s'occupaient de leurs travaux. Au milieu de ce local était le tombeau d'Osiris, qui était teint de sang pour figurer son récent assassinat supposé; cette dernière description nous paraît douteuse, parce qu'il n'est pas présumable que les morts fussent déposés dans

l'enceinte des mystères où personne ne pouvait pénétrer. Les annales du monde nous apprennent en outre que l'institution des momies ne remonte qu'en l'an 1996 avant l'ère vulgaire, tandis que les mystères égyptiens furent institués 2900 ans avant notre ère; ce qui établit un anachronisme de plus de mille ans, et l'art des momies est celui des embaumements. D'ailleurs l'époque des momies répond à cette époque obscure et incertaine des connaissances scientifiques de l'Égypte, parce que la plupart des documents qui les renfermaient disparurent dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, qui eut lieu sous Jules César et sous Omar, calife des Sarrasins, il n'en reste que quelques fragments dans Sanchoniathon, qui vivait en 1556 avant notre ère, et dans Manéthon, prêtre de Diospolis, qui n'a écrit qu'en l'an 272 avant notre ère; c'est encore l'antiquité qui nous a fait découvrir cette nouvelle erreur du *Crata Repoa*. C'était dans le temple de la mort qu'on demandait au melanephoris s'il avait pris part à l'assassinat de son maître. Après sa réponse négative, deux tapixcytes ou fossoyeurs s'emparaient de lui et le conduisaient dans une salle où se trouvaient réunis tous les melanephoris habillés en noir; ce qui suppose qu'ils avaient tous des robes noires selon l'usage oriental. Le roi assistait à cette réception; il abordait le récipiendaire avec un air gracieux, et lui présentait une couronne d'or, qu'il lui proposait d'accepter pour le mettre à même de supporter les

épreuves qu'il allait subir. Tertulien assure que le candidat sachant qu'il devait rejeter cette couronne, la foulait aux pieds ; aussitôt le roi s'écriait : *Outrage, vengeance!* et s'emparant de la hache des sacrifices, en frappait doucement le nouvel initié à la tête.

Les deux tapixcytes renversaient le récipiendaire, et les paraskistes l'enveloppaient de bandelettes de momies, et tous les initiés présents gémissaient autour de lui. On le conduisait près d'une porte où était écrit *Sanctuaire des esprits*. Apulée assure qu'au moment où on ouvrait la porte, des coups de tonnerre se faisaient entendre, des éclairs brillaient, et le prétendu mort se trouvait entouré de feu. Caron s'emparait de lui comme d'un esprit, et le descendait dans un sanctuaire où étaient les juges des sombres bords, et Diodore de Sicile affirme que Pluton, assis sur son siége, avait à ses côtés Rhadamante et Minos, ainsi qu'Alécton, Nicteus, Alastu et Orpheus. Le candidat subissait là un interrogatoire moral et scientifique, et on le condamnait à errer dans des galeries souterraines ; on le débarrassait de son maillot, et on lui prononçait les trois sentences suivantes :

1° N'avoir jamais soif du sang et voler au secours de son semblable lorsque sa vie est en danger ;

2° Accorder la sépulture à tout mort ;

3° Attendre une résurrection des morts et un jugement futur.

Le F.·. Baileul pense que ce dernier dogme n'ap-

partient pas aux Égyptiens, et qu'on doit l'attribuer à Platon; et nous, nous croyons que la résurrection des morts était un dogme égyptien, puisque les Égyptiens croyaient à la métempsycose : le culte d'Osiris et d'Isis en est la preuve. Le jugement futur fait partie de la doctrine de Platon.

Le signe de ce degré consistait dans une embrassade particulière, qui devait exprimer la puissance de la mort; les mots étaient *Monach, Caron, Mini*, c'est-à-dire *je compte les jours de la colère.*

Les sciences qu'on enseignait dans ce troisième degré étaient le dessin, la peinture, une écriture appelée hiérogrammaticale pour pouvoir lire l'histoire de l'Égypte, la géographie et les éléments d'astronomie, qui étaient tracés dans cette langue; nouvelle preuve que les momies mentionnées dans ce grade n'existaient pas encore, et que c'est à tort qu'elles y figurent; enfin on enseignait la rhétorique, art indispensable pour l'enseignement. Le Crata Repoa assure que les initiés à ce grade restaient dans les souterrains jusqu'à ce qu'ils donnassent des preuves de capacité pour pouvoir acquérir des connaissances scientifiques plus abstraites; nous pensons que cette assertion est erronnée, on ne retenait dans les souterrains que les initiés qui se destinaient au sacerdoce, pour leur inspirer le goût de l'étude, pour les habituer à la vie solitaire et les faire renoncer à la société; et le seul exemple de Moïse qui, après avoir été initié,

rentra dans le sein de la société, suffirait pour justifier notre opinion.

ÉPREUVES DU QUATRIÈME DEGRÉ.

Bataille des ombres chistophoris.

Le temps des études du troisième degré, qu'on appelait temps de colère, durait dix-huit mois; et d'après les progrès de l'initié le thesmosphores se rendait auprès de lui, lui donnait une épée et un bouclier. L'épée n'était point connue des Égyptiens, et les Orientaux ne la connurent qu'à l'époque de la première croisade régulière. Il l'invitait à le suivre. Ils parcouraient ensemble des galeries sombres, et, parvenus à une encoignure, des hommes masqués sous des figures hideuses, entourés de serpents, ayant des flambeaux à la main, attaquaient tout à coup l'initié en criant : *Panis.*

Le thesmosphores excitait le candidat à affronter le danger et à les combattre; il se défendait avec courage, mais il succombait sous le nombre. On s'emparait de lui, on lui bandait les yeux, on lui passait une corde au cou, fixée sans doute à un colier, avec laquelle il était traîné par terre jusqu'à la salle où il devait être initié; les ombres s'éloignaient subitement en poussant de nouveaux cris. On le relevait et on l'introduisait dans l'assemblée; mais il était tellement exténué qu'il pouvait à peine se soutenir; la lumière lui était rendue, et ses

yeux étaient frappés des décorations les plus brillantes. Le roi siégeait à côté du demiourgos ou inspecteur. Nous présumons que l'auteur allemand a voulu désigner l'hiérophante par le mot de roi, car à cette époque reculée le sacerdoce exerçait le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, et l'hyérophante présidait à toutes les initiations.

L'*Odus*, ou l'orateur, prononçait un discours pour encourager le candidat, car il devait subir d'autres épreuves; en effet, après l'allocution de l'orateur, on présentait au néophyte une coupe remplie d'une boisson très-amère, qu'on appelait *cice*, et qu'il buvait toute entière; on le revêtait de divers ornements, il recevait le bouclier d'Isis ou celui de Minerve; on lui chaussait le brodequin d'Anubis, on le couvrait du manteau d'Orci, orné de son capuchon. Nous ignorons où l'auteur allemand a puisé qu'Anubis eut des brodequins, car, d'après la gravure de M. Moreau jeune, Anubis est représenté, avec la tête d'un chien, la gueule ouverte, des rayons entourent sa tête; il tient de la main droite une baguette entourée d'un serpent, et de la gauche la clef du Nil, qui est la clef tautique ou cruciforme des divinités égyptiennes; une côte-maille fixée à la ceinture couvre la partie supérieure des cuisses, et tout le reste du corps est nu: cette divinité n'avait pas d'autre costume dans les temples égyptiens; le brodequin et le coturne appartiennent plutôt aux Grecs qu'aux Égyptiens, ce qui ne permet pas de croire que les brodequins

figuraient dans un des degrés de l'initiation égyptienne; on armait en outre le néophyte d'un cimeterre, avec ordre de trancher la tête d'un individu qu'il trouverait au fond d'une caverne peu éloignée où il allait pénétrer, et de la rapporter. Au même instant, chaque membre du collége s'écriait : *Niobe, voilà la caverne de l'ennemi.*

En entrant dans la caverne le récipiendaire apercevait la figure d'une très-belle femme composée de peaux très-fines, et si artistement faite qu'elle semblait être vivante.

Le nouveau chistophris s'en approchait, il la saisissait par les cheveux et lui tranchait la tête, qu'il apportait à l'assemblée, et, tout en le louant de son action héroïque, on lui annonçait que cette tête était celle de la Gorgo, épouse de Typhon, laquelle avait occasionné l'assassinat d'Osiris; c'est d'après cette fable mythologique qu'on a créé le grade d'élu des neuf. On engageait le candidat a être toujours le vengeur du mal; ce dernier précepte est contraire aux lois de l'Egypte : elles étaient si justes que la vengeance fut inconnue aux Égyptiens, qui furent pendant long-temps les plus heureux des mortels. . . . .

Le nom de l'initié était inscrit dans un livre où se trouvaient ceux de tous les juges du pays ; on lui remettait une décoration qu'il ne pouvait porter qu'à la réception d'un chistophoris ou seulement dans la ville de *Saïs* : cette décoration représentait Isis ou Minerve, sous la forme d'un

hibou ; on lui expliquait toutes les allégories du degré qu'il venait de recevoir ; la législation constituait l'étude spéciale des initiés. Diodore de Sicile dit qu'on leur dévoilait que le nom du grand législateur était *Jaoh :* il leur servait de mot d'ordre ; le chapitre des chistophoris s'appelait *pixon*, c'est-à-dire tribunal ou lit de justice ; le mot en usage pour les tenues était Sosychis, qui fut un ancien prêtre égyptien dont les décisions furent toujours marquées au coin de la sagesse : on enseignait à ces initiés la langue amonnique ou mystérieuse.

ÉPREUVES DU CINQUIÈME DEGRÉ OU BALAHATE.

Chaque initié au quatrième degré avait le droit de demander à passer au cinquième, et le demiourgos, ou inspecteur, ne pouvait refuser sa demande.

Le jour de la réception le candidat était conduit dans l'endroit où l'assemblée se réunissait, et, après avoir été amicalement accueilli, on l'introduisait dans une autre salle disposée pour une représentation théatrale. Ce degré consistait dans une action dramatique à laquelle chaque membre prenait part, excepté le candidat, qui n'était que spectateur.

Un personnage, appelé Orus, accompagné de plusieurs balahates portant des flambeaux, marchait dans la salle et paraissait chercher quelque

chose; arrivés à la porte d'une caverne d'où sortaient des flammes, Orus tirait son cimeterre : le meurtrier Typhon était au fond de la caverne, assis et ayant l'air abattu. Orus s'en approchait, Typhon se levait et se montrait sous une apparence effrayante; cent têtes reposaient sur ses épaules; tout son corps était couvert d'écailles, et ses bras avaient une longueur démesurée. Malgré cet épouvantable aspect, Orus s'avançait vers le monstre, le terrassait et l'assassinait après l'avoir décapité. Son corps était jeté dans la caverne, d'où ne cessaient de sortir des torrents de flammes, et, sans proférer une parole, on montrait cette tête hideuse. C'est cette fable mythologique qui sert de base au onzième grade; on expliquait cette allégorie au nouveau balahate; on lui apprenait que Typhon représentait le feu, agent si terrible et si nécessaire, qu'Orus était l'emblème du travail et de l'industrie, et qu'à l'aide du feu le génie de l'homme pouvait opérer des merveilles.

Les études de ce degré étaient spécialement consacrées à l'alchimie et non à la chimie, ainsi que l'indique l'auteur du *Crota Repoa;* cette dernière science est tout-à-fait moderne, tandis qu'Hermès fonda l'alchimie et les Égyptiens cultivèrent cette dernière science qui se trouve renfermée dans le 26e grade.

ÉPREUVES DU SIXIÈME DEGRÉ, INTITULÉ L'ASTRONOME DEVANT LA PORTE DES DIEUX.

Les études du grade précédent devaient être les plus difficiles et en même temps les plus rebutantes, car l'alchimie ne put jamais atteindre le but qu'elle s'était proposé, parce qu'elle courait après un fantôme. Ses longs et pénibles travaux ne lui permirent même pas de connaître la composition de la terre, du feu, de l'eau et de l'air, car les anciens les considérèrent comme quatre éléments indécomposables. Lorsque les initiés du 6ᵉ degré étaient suffisamment instruits dans cette science spéculative, on préparait l'initié avant de lui conférer ce degré; en entrant dans la salle on l'enchaînait, le thesmosphores le conduisait ensuite à la porte de la mort, où il fallait descendre quatre marches, parce que la caverne qui était nécessaire pour la réception était la même que celle du troisième degré : elle était alors remplie d'eau, pour faire voguer la barque de Caron; des cercueils placés çà et là frappaient les yeux du candidat; il apprenait qu'ils renfermaient les restes d'initiés mis à mort pour avoir violé leurs serments. Le même sort lui était reservé s'il avait le malheur d'imiter leur exemple, et il prononçait un nouveau serment dans le milieu de l'assemblée; après quoi on lui expliquait l'origine des dieux, objet de l'adoration du peuple et à l'aide

desquels on abusait et on dirigeait sa crédulité; on lui faisait sentir l'importance de conserver le polythéisme : c'est dans ce degré seulement qu'on lui développait la doctrine du premier grade, qui avait pour objet un seul être supérieur qui embrassait tous les temps, présidait à l'unité, à l'admirable régularité du système de l'univers, et qui par sa nature était au-dessus de la compréhension de l'esprit humain; après la réception on conduisait l'initié à la porte des dieux, et on l'introduisait dans le Panthéon; il y voyait tous les dieux représentés par de magnifiques peintures; on lui mettait sous les yeux le tableau général de tous les initiés jusqu'à lui; on lui apprenait la danse des prêtres, dont les pas figuraient le cours des astres; le mot d'ordre était *ibis*, qui signifiait grue et était le symbole de la vigilance; la science qu'on enseignait aux initiés de ce degré était l'astronomie dans toutes ses parties, tant théorique que pratique, et son application au culte positif; on habituait les initiés à faire des observations astronomiques, diurnes et nocturnes : ce sixième degré forme la base et constitue la doctrine que renferment les 21ᵉ, 22ᵉ, 23ᵉ et 24ᵉ grades du rit écossais. En les développant on comprendra toute l'importance de ce sixième degré; toutefois ce grade mentionne deux institutions, dont l'une fut inconnue aux Égyptiens, et l'autre fut à peine ébauchée par eux. Le premier Panthéon fut établi à Rome la 25ᵉ année de notre ère : les Égyp-

tiens n'en eurent jamais, d'où il résulte qu'il était impossible que dans les initiations égyptiennes on conduisît un initié dans un Panthéon. L'Égypte ne posséda jamais de magnifiques peintures, ses peintures furent sans proportions de dessin, sans expression de figures, sans coloris gradués; les magnifiques peintures ne datent que de la brillante époque de la Grèce c'est-à-dire de 450 ans avant l'ère vulgaire, et nous trouverons cette époque fameuse dans le 28e grade, nouvelle preuve de la nécessité de s'enfoncer dans l'antiquité pour bien décrire ses institutions.

Nous ferons enfin remarquer que le polythéisme fut la croyance religieuse des Grecs et la métempsycose celle des Égyptiens d'où il suit que le Crata Repoa décrit plus souvent les initiations grecques que celles des Egyptiens.

ÉPREUVES DU SEPTIÈME DEGRÉ, INTITULÉ PROPHETA OU SAPHENAT PANCAH.

D'après Jamblique, l'homme qui connait les mystères.

Les épreuves antécédentes ne laissent aucun doute que les six premiers degrés ne fussent consacrés à l'étude des parties scientifiques qu'on développait dans les anciennes initiations et le 7e nous paraît avoir été consacré au professorat ou au sacerdoce.

Les astres ayant été l'objet de tous les cultes

primitifs et particulièrement celui des initiations, il fallait avoir des notions d'astronomie plus étendues et plus positives que dans tout autre degré, pour obtenir le septième; aussi le Crata Repoa dit que l'astronome ne pouvait obtenir ce degré, qui complétait son instruction et qui le rendait apte à toutes les fonctions, même publiques et politiques, que de l'assentiment de l'hiérophante, du démiourgos et de tous les membres intérieurs de l'association.

Ce grade était divisé en deux points; dans le premier on donnait au néophyte une explication détaillée et complète de tous les mystères; cette instruction était suivie d'une procession publique, qu'on appelait *pamylach*, c'est-à-dire circoncision de la langue; l'initié acquérait le droit de parler sur tout, par conséquent il pouvait professer et enseigner; on exposait dans cette procession à la vue du peuple tous les objets sacrés, et le nouveau prophète marchait à la gauche du grand hiérophante et le démiourgos à sa droite, cette procession rentrait dans le temple après avoir parcouru les diverses places publiques de Memphis; à la chute du jour, tout le collége des initiés sortait clandestinement de la ville et se réunissait dans un vaste bâtiment de forme carrée, situé non loin de Memphis, et composé de plusieurs appartements ornés de peintures représentant le cours de la vie humaine; ce lieu était appelé *maneras*, ou séjour des mânes; on voyait dans les apparte-

ments un grand nombre de colonnes entre lesquelles étaient des cercueils et des sphynx.

En y arrivant on présentait au nouveau prophète un breuvage nommé *oimellas*, qui était probablement un mélange de vin et de miel, et on lui annonçait qu'il était parvenu au terme de toutes les épreuves et la douceur du breuvage lui exprimait la récompense qu'il allait recevoir de ses longues études. On lui donnait la croix tautique, dont la signification n'était connue que des initiés de ce dernier degré, et qu'ils portaient constamment sur eux. On revêtait le nouvel initié d'une très-belle robe blanche rayée, fort ample, qu'on appellait *etangi*; on lui rasait la tête, et la coiffure qu'il portait était d'une forme carrée : le signe principal était de porter les mains croisées dans leurs manches qui étaient très-larges ; la plupart des ordres religieux ont conservé cette attitude. Les initiés de ce degré pouvaient lire tous les documents mystérieux qui étaient écrits en langage amonnique qu'on appelait la *poutre royale*, et dont on lui donnait la clé ; ces initiés concouraient seuls à l'élection du roi.

Le mot d'ordre était *adon*, c'est-à-dire seigneur, racine d'Adonis, singulier d'Adonaï, qui signifie soleil.

Les épreuves, ou plutôt le cérémonial de ce degré, ne nous représente que la consécration du sacerdoce ; il a une analogie frappante avec l'ordination des prêtres catholiques, et nous pensons

que ce dernier degré n'était conféré qu'à ceux qu'on destinait pour être prêtres du temple de Memphis, ou pour desservir les divers temples égyptiens. Moïse nous paraît être le seul qui reçût ce degré et qui ne fût point attaché aux temples égyptiens; mais il devint par la suite le grand hiérophante du culte hébreu; il conféra ce grade à son frère Aaron, qu'il institua grand-prêtre. Mais nous ne pensons pas que la plupart des anciens philosophes aient été initiés à ce degré, et la description des épreuves de ce dernier degré a peu de rapport avec les diverses initiations qui le précèdent, il ne renferme même pas l'étude d'une science spéciale, ce qui prouve que le sixième degré était le complément des sciences qu'on enseignait dans les mystères de l'antiquité.

Malgré les notes critiques que nous a fournies l'exposition des épreuves, consignées dans le *Crata Repoa*, nous devons des éloges au F.·. Bailleul pour son intéressante traduction. Cet opuscule jette un grand jour sur la corrélation de la plupart des grades écossais avec les anciennes initiations; il a dû servir de guide aux instituteurs de la plupart des cahiers de ce rit, et si ces cahiers ont été conçus et exécutés par un Russe, ainsi qu'on le présume, il est très-possible qu'il possédât le *Crata Repoa*, imprimé en Allemagne, quoique les Anglais possédassent la plupart des hauts grades bien avant cette époque, et dont les documents étaient à la possession de la grande loge

métropole d'Écosse ; quelle que soit d'ailleurs la source du rit écossais, on ne pourra contester ses rapports immédiats avec les anciennes initiations, surtout quand nous aurons développé ses divers degrés ; et les maçons qui possèdent les hauts grades peuvent déjà se convaincre que les épreuves, le rituel et le cérémonial des degrés égyptiens et grecs, que nous venons d'exposer, sont presque littéralement observés dans plusieurs grades du rit écossais ; ceux du troisième degré offrent une analogie frappante avec les épreuves, le rituel et le cérémonial du grade de maître, et nous trouverons dans les grades scientifiques du rit écossais presque toutes les sciences que nous avons signalées dans les divers degrés des anciennes initiations, ce qui tend à prouver que ceux qui ont établi les cahiers qui nous servent de guide, ont dû avoir des notions plus ou moins positives sur les divers mystères de l'antiquité, et quelque obscurs que soient les détails consignés dans nos cahiers, ils nous ont paru suffisants pour établir l'identité de la maçonnerie avec les anciennes initiations, si on fait attention surtout que la publication du *Crata Repoa* ne date que de quelques années, tandis que les cahiers de l'écossisme sont déjà fort anciens, on sera forcé de convenir, que pour qu'il y ait concordance entre nos manuscrits et l'opuscule allemand, leurs auteurs respectifs ont dû puiser leurs documents dans les mêmes traditions.

SECTION TROISIÈME.

Des rapports qui existent entre la Maçonnerie et les anciennes Initiations.

Nous avons exposé antécédemment que les brachmes et les mages adoptèrent dans leurs enseignements respectifs la seule doctrine *ésotérique*, tandis que, dans les mystères égyptiens et dans les mystères grecs régularisés par Orphée, on adopta et la doctrine ésotérique et la doctrine exotérique; à l'exemple des brachmes et des mages, la maçonnerie dut se renfermer dans la méthode ésotérique, parce qu'elle ne fut point chargée légalement d'instruire le peuple, comme le fut le sacerdoce égyptien et le sacerdoce grec ; d'où il résulte que la maçonnerie, n'ayant adopté que la doctrine ésotérique, se trouve parfaitement concordante avec tous les mystères de l'antiquité, puisque cette doctrine fut exclusivement celle de toutes les initiations. Notre mode d'enseignement, serait entièrement identique avec celui de tous les mystères de l'Orient, si les présidents d'ateliers développaient les connaissances scientifiques que renferment les symboles et les allégories des divers grades qu'ils confèrent ; car notre méthode clandestine ne diffère point de celle du sacerdoce de l'antiquité, ni de celle du sacerdoce moderne,

puisque nous ne développons notre doctrine qu'aux adeptes que nous avons éprouvés. Nous leur imposons un silence aussi rigoureux que celui de Memphis, d'Éleusis et d'Orphée. Comme eux, nous défendons à nos initiés de ne parler de nos mystères que dans nos temples et seulement avec les adeptes qui possèdent le grade qui peut faire le sujet de leur entretien; nous sommes forcés, à la vérité, de ne symboliser que les épreuves physiques et morales des anciennes initiations, mais la description que nous en avons faite prouve que nous pourrions les exécuter dans toutes leurs rigueurs si, d'une part, chaque initié payait une rétribution proportionnée aux dépenses que ces épreuves exigeraient, et si, de l'autre, les localités dont nous nous servons étaient convenablement disposées et si nous possédions les machines indispensables pour exécuter des épreuves qui seraient par trop périlleuses aujourd'hui pour exposer des vérités philosophiques, qui sont répandues, et que nous pouvons développer sans faire courir aucun risque à nos néophytes. La chimie moderne ayant d'ailleurs démontré, que le feu, l'air, la terre et l'eau, sont des corps composés, les épreuves préparatoires des anciennes initiations ne seraient plus que des fictions sans utilité, puisque ces quatre corps ne peuvent plus être considérés comme les quatre éléments de la nature, ainsi que l'antiquité était fondée à le croire.

Les symboles que nous possédons, les hiéroglyphesde nos temples, et ceux qui forment les caractères pour écrire selon chaque grade, les allégories et le style parabolique de nos cahiers sont parfaitement conformes à ceux des anciens mystères, car le triangle symbolise leur théogonie, l'image du soleil et de la lune représente l'Osiris et l'Isis des mystères égyptiens; les outils du deuxième grade symbolisent les diverses sciences qu'on enseignait dans les anciens mystères, et nous trouverons ces mêmes sciences, soit dans les grades capitulaires, soit dans les grades philosophiques; l'échelle mystérieuse du trentième degré est celle des mystères de Memphis; la dénomination du troisième appartement de ce grade dérive des mystères d'Athènes qui furent une imitation de ceux de Samothrace.

Mais l'analogie la plus frappante de toutes avec les initiations de l'antiquité est le nom même de nos temples maçonniques; il offre une parfaite conformité avec les lieux dans lesquels on célébrait les anciens mystères : le mot *loge*, au lieu de dériver, comme on le croit, du mot *loger*, dans la langue sacrée du Gange, signifie *monde*. Eh ! qui pourrait douter que monde ne soit le véritable sens du mot loge? Questionné d'où l'on vient, on répond constamment : de la loge de Saint-Jean, comme si la loge de Saint-Jean était une chose unique et universelle; la grande loge d'Écosse prenait le titre de *Métropole universelle*.

D'après le persan, le mot *loge* vient de *jéhan*; et la Perse fut le berceau primitif de l'initiation scientifique. Dans l'instruction du deuxième grade, on trouve que la loge est couverte d'un dais d'azur, parsemé d'étoiles, et que sa dimension est incalculable; peut-on mieux symboliser l'univers? et, pour qu'il ne reste aucun doute à cet égard, on dit que sa dimension doit être d'un carré long, et cette dimension est précisément celle qui fut connue des anciens; nous ferons remarquer, à l'appui de cette étymologie, que le temple de Jérusalem représentait aussi le monde, tant par son unité que par la disposition de ses parties.

Les plus savants des juifs et des chrétiens, savoir, Josephe l'historien, Philon et Clément d'Alexandrie, justifient cette signification. L'antre de Mythras, où se passaient les mystères des mages, signifiait aussi le monde, ainsi que l'antre d'Athys.

Enfin, le maillet, lui-même, prouve l'analogie de la maçonnerie avec les anciens mystères; car le maillet est la représentation de la croix tronquée gnostique ou baphométique, laquelle n'était elle-même que la clé tautique ou cruciforme, des divinités égyptiennes; avec cette seule différence que la clé tautique était surmontée d'un anneau par lequel les personnages des hiéroglyphes sont représentés la tenir; et, remarquez que la clé tautique des Égyptiens étant le symbole du pouvoir et de la puissance, on ne l'accordait qu'aux initiés du dernier degré, qui était la con-

sécration du sacerdoce; le maillet étant à son tour le symbole du pouvoir et de la puissance maçonnique, n'est confié qu'aux trois premières lumières qui sont chargées de diriger les initiations et d'instruire les adeptes.

Nous croyons pouvoir conclure qu'on ne peut récuser en doute que les initiations que nous pratiquons ne soient une continuation de celles de l'antiquité, et non une imitation, comme beaucoup de maçons l'ont cru jusqu'à présent.

LA MAÇONNERIE DIFFÈRE-T-ELLE DES ANCIENS MYSTÈRES?

Après avoir démontré que les initiations modernes sont la représentation fidèle de celles de l'antiquité, la question que nous nous proposons d'examiner paraît, au premier aspect, ou inutile ou paradoxale; et cependant, malgré l'identité de doctrine, de symboles, d'épreuves, d'engagements, de silence et de temple que présente la maçonnerie avec les mystères de l'antiquité, elle offre néanmoins des différences remarquables. En effet, les principes religieux que professe la maçonnerie reposent sur la religion philosophique, dont la foi est tellement positive qu'elle est inébranlable, parce que sa foi est éclairée par la conviction la plus intime. La maçonnerie a eu la sagesse de n'adopter aucun culte particulier; mais,

si elle ne repousse aucune religion, elle n'en impose aucune, puisqu'elle se borne à sonder la croyance de chaque néophyte, et elle se fait un devoir de la respecter; elle a consacré par cette neutralité religieuse la liberté de la conscience; sa théogonie explicite est le théisme dont l'institution remonte à 2,000 ans avant l'ère vulg∴; tandis que le motif de la théogonie des anciens mystères fut le soleil; leur culte fut celui des astres, et leurs prêtres imposèrent cette religion à tous les initiés.

Nous avons remplacé la métempsycose des Égyptiens par l'immortalité de l'âme, dogme consolant et rationnel en même temps; car l'âme, premier instrument de nos facultés intellectuelles, est noblement représentée par la pensée, et, quoique l'essence de la pensée soit aussi incompréhensible et aussi insaisissable que celle de Dieu, son existence est aussi positive que celle de Dieu, d'où il suit que l'âme doit être aussi immortelle que la source éternelle d'où elle émane.

Les brachmes, les prêtres de Memphis, de Samothrace, d'Eleusis, d'Orphée, et les esséniens eux-mêmes, n'admettaient dans leurs mystères qu'une certaine classe d'hommes, tandis que nos temples sont ouverts à tout homme libre qui nous offre les garanties morales et scientifiques exigées par nos statuts.

La philantropie et la bienfaisance ne furent pratiquées que par les esséniens, les chrétiens, et

dans les mystères romains de la bonne déesse ; tandis que l'une et l'autre constituent les bases principales de notre institution.

Le système de notre initiation se trouve divisé en une foule de degrés qui paraissent peu concordans avec ceux de l'antiquité, puisque Memphis n'eut que sept degrés, la plupart des autres mystères n'en eurent que trois, les esséniens deux et le christianisme primitif n'en eut qu'un, tandis que le rit écossais primodial en compte vingt-cinq; et cette dernière classification nous paraît plus rationnelle que celle de Memphis, parce que chacun de ses degrés étant exclusivement consacré à une science, à une époque, à un évènement ou à un fait remarquable, leur ensemble embrasse plus d'objets différens dont l'étude est plus facile; car chaque degré offre l'avantage de pouvoir sonder la capacité d'un néophyte, et de ne pas l'exposer à franchir les bornes que la nature a posées à son intelligence; d'où il résulte, que la classification du rit écossais permet de répandre une instruction générale et proportionnée, tandis que chaque degré des mystères de Memphis, embrassant plusieurs sciences à la fois, rendait les initiations rares et difficiles, et l'instruction, loin de se répandre, se concentrait de plus en plus dans un certain nombre d'hommes supérieurs dont la plupart se consacraient au service des temples.

Le nombre des institutions scientifiques des anciens mystères, fut limité, et leurs écoles spéciales

d'enseignement furent toujours dirigées par des castes privilégiées ; tandis que la maçonnerie renferme autant d'écoles d'enseignement mutuel qu'elle compte d'ateliers, et celui de ses adeptes qui est choisi par ses égaux en dirige l'instruction.

Les prêtres des anciens mystères prirent pour devise : Concentrons les connaissances humaines dans le sanctuaire du temple. Les maçons ont pris pour devise : Répandons les connaissances que nous acquérons. *Spargere collecta.*

Enfin, une dernière différence, qui n'est pas la moins utile, se fait remarquer dans nos signes de reconnaissance et dans notre langage mystique, répandus aujourd'hui sur toute la surface du globe ; moyens aussi ingénieux qu'admirables, puisqu'ils nous donnent la facilité de nous mettre en rapport avec les peuples les plus lointains, et quel que soit leur idiome. C'est à l'aide d'un langage inintelligible que nous trouvons des frères dans une foule de contrées, où, sans lui, nous serions inconnus. C'est par l'incompréhensible pouvoir moral de l'initiation que des ennemis acharnés dans des combats sanglants deviennent bientôt après des amis intimes ; c'est enfin à cette faible puissance morale que des milliers de maçons ont dû la conservation de leurs jours lorsqu'ils n'attendaient que la mort.

Il résulte du court parallèle que nous venons d'exposer que les différences qui séparent sur divers points la maçonnerie des anciennes initiations,

sont des améliorations introduites par les progrès de la civilisation.

PROPAGATION DE L'INITIATION.

Examinons maintenant quelles sont les voies que l'initiation a parcourues avant d'arriver jusqu'à nous.

L'auteur du *Poëme de la Maçonnerie*, qui a tracé cette partie graphique d'une manière aussi étendue que précise, prend pour point de départ le moyen âge, c'est-à-dire l'époque où Rome fut asservie.

La gloire des mystères, dit Court de Gibelin, ne parut jamais avec plus d'éclat que lorsque les Romains eurent asservi les nations sous leur joug, et qu'ils se virent eux-mêmes les esclaves vils et rempants de monarques insensés ; c'est dans les mystères que leur liberté expirante vint chercher un asyle : c'est par eux que l'ordre, banni de partout, chercha à se soutenir, et qu'il fit espérer aux initiés qu'un jour ils le verraient rétabli. Bercés sans doute, dans ce doux espoir, et pénétrés des avantages de l'initiation, plusieurs initiés résolurent d'en remplir l'apostolat, et, dans ce noble dessein, ils quittèrent la Grèce moderne et furent se réfugier en Scandinavie, où ils établirent des mystères ; voici comment l'auteur du *Poëme de la Maçonnerie* peint cette courageuse émigration.

Les frères dispersés, vainqueurs des éléments,
D'un bout du monde à l'autre échangeaient leurs serments,
S'encourageaient sans cesse aux vertus les plus rares,
Ou, portant la lumière à des peuples barbares,
La faisaient rayonner jusqu'aux mers de Thulé.

On ignore le sens, ajoute notre auteur, que les Romains attachaient au mot *Thulé*, *ultima Thule*: certains géographes en ont fait l'Islande, d'autres le Groënland, d'autres les Orcades : ici, dit-il, Thulé doit être pris pour Scandinavie ou Suède; il appuie son opinion sur le passage suivant, tiré du 7e chapitre des Martyrs.

« Au milieu de la mer des Suèves, se voit une île » appelée Chaste, consacrée à la déesse Herta. La » statue de cette divinité est placée sur un char » toujours couvert d'un voile; ce char, traîné par » deux génisses blanches, se promène, à des temps » marqués, au milieu des nations germaniques. » Les inimitiés sont suspendues, et pour un mo- » ment les forêts du nord cessent de retentir du » bruit des armes. »

Pour parvenir à connaître quelle est cette déesse Herta, notre auteur pense qu'il faut supprimer l'*a* final, ce qui réduit le nom de la déesse à *Hert*, et il prouve que, d'après les significations anglaise, allemande, danoise, suédoise, runique, arabe et hébraïque, *hert* signifie dans toutes ces langues *terre*.

Nous avons voulu vérifier par nous-mêmes la

justesse de cette signification, et, dans le tableau des premiers êtres célèbres qui étaient tous mythologiques, nous avons trouvé qu'en l'an 5,400 avant l'ère vul., Tis ou Tuis, père de Tuiston, considéré par les Germains comme le premier être, épousa Herta ou la terre. On voit que d'après l'histoire du monde primitif, Herta est une déesse qui existait bien des siècles avant la gloire et l'asservissement de Rome, puisque nous assignons son origine, et que Herta est un nom propre ; il nous paraît bien plus probable que les initiés qui se réfugièrent en Scandinavie ou en Suède, connaissant cette déesse, établirent en son honneur un culte et des mystères.

Cette île *Chaste*, au milieu de la mer des Suèves, était une autre Samothrace, d'où partait souvent l'effigie sacrée, pour aller semer au loin sur son passage l'union et la paix ; car la couleur blanche est l'emblême de la pureté, et la génisse celui de la fécondité ; les génisses blanches étaient consacrées à la grande déesse du Nil, et Herta ne diffère point d'Isis ; c'est dans l'île Chaste que les anciens chantres du Nord ont placé la Vénus scandinave, Freya, reine de l'Océan, Freya, la femme au vaisseau, la veuve inconsolable, pleurant Oder, Balder, qu'elle croit perdu, ou tué ; enfin le char et la statue couverts d'un voile mystérieux, symbolisent ce voile qui nous cache les lois de la nature ; ce voile d'Isis de Saïs, que *nul mortel n'avait soulevé*, ce voile dont l'idée semble

avoir été présente à Salluste le philosophe, quand il écrivait : « On peut appeler l'Univers même une énigme, une allégorie. »

Voilà donc les mystères retrouvés dans la Scandinavie, et ces mystères confirment la plus grande partie des emblêmes du 32e grade, ainsi que nous le démontrerons plus tard.

Pour connaître la voie par laquelle ils y furent introduits, il est important de présenter quelques recherches sur les peuples qui, sans avoir eu l'initiation régulière des brachmanes, des mages, des Égyptiens ou des Grecs, ont connu quelque chose de pareil, ou l'ont plus ou moins bien imitée, et nous ne balançons pas d'avancer que, quelle que soit la nation chez laquelle on découvre les traces de l'initiation, cette dernière ne peut y être arrivée que par deux voies, de l'*Orient* proprement dit, ou de la *Haute-Asie.* Suivons cette division.

ORIENT PROPREMENT DIT.

L'Éthiopie et l'Arabie, voisines de l'Égypte et de la Chaldée eurent pendant long-temps la même mythologie symbolique ; elles pourraient être placées au même rang, s'il s'y était formé des établissements d'initiation, aussi beaux et aussi durables que ceux de l'Égypte et de la Chaldée; cependant ce que les anciens nous ont appris de Méroé, sœur et épouse de Cambyse, fils de Cyrus, roi de Perse, laquelle vivait 529 ans avant l'ère

vulg∴, et la magnificence des ruines d'Axum avec ses obélisques et ses hiéroglyphes, portent à croire que les mystères des Éthiopiens furent assez remarquables ; peut-être même que les traditions du Gange prirent racine en Abyssinie avant de descendre au bassin de l'Égypte ; ce qui s'accorderait avec la progression observée sur les bords du Nil (Memphis était postérieure à Thèbes), et avec la grande idée qu'Homère donne des Éthyopiens.

Le soleil mort, dit-il, était pleuré chez eux comme partout ailleurs : ils le nommaient Memnon, fils de l'Aurore. Si la statue de Memnon rendait chaque matin des sons harmonieux, c'est qu'elle était sensée s'animer alors et ressusciter, de même que l'astre vainqueur dont elle était l'image.

Les Sabiens, habitants de l'Iémen, qui eurent dans les siècles reculés de grandes communications avec les Abyssiens, adoraient, assure-t-on, Bacchus et Vénus Uranie; ils avaient un grand respect pour la Caaba de La Mecque ; c'est la même Caaba qu'en l'an 629 de notre ère Mahomet visita immédiatement après son entrée à la Mecque, après quoi il retourna à Médine. Les Sabiens croyaient que la Caaba avait été bâtie par Abraham, parce que son existence était immémoriale. Abraham ou Ibrahim signifie Brahma ou Dieu grand architecte ; les Sabiens avaient le même respect pour les pyramides d'Égypte, dont ils attribuaient la construction à Séth-Os. Ils al-

laient aussi en pélerinage vers la ville d'Haram en Mésopotomie.

Houzza, que Mahomet considéra comme une idole, et qui pourrait bien l'être devenue de son temps par l'oubli des symboles; Houzza, si honoré dans les tribus arabes des Ghatfân, de Koreisch, de Kenânah, de Salem, n'était qu'un arbre nommé *épine d'Egypte ou acacia*. Mahomet ne put pas détruire néanmoins tout vestige des cérémonies sabéennes; témoin, la course inquiète des pélerins entre les monts Safan et Merwan, lorsqu'ils prétendent imiter la recherche d'Ismaël par Agar; témoin la pierre noire. Les Égyptiens, dit Porphyre, représentaient Dieu par une pierre noire, parce que sa nature est obscure et ténébreuse.

PHÉNICIE, SYRIE, PHRYGIE.

Parmi les Phéniciens, le culte d'Adonaï, que les Grecs appellent Adonis, fut en grande célébrité. Le commencement des fêtes se nommait *perquisition*, et la fin *découverte*, elles duraient trois jours, au bout desquels Astartée trouvait son époux et le voyait ressusciter; ainsi, sur les bords de l'Oronte, comme dans la presqu'île glacée des Cimbres, toujours une triple nuit de deuil, toujours la nature qui, veuve de celui dont elle tenait sa joie et sa fécondité, hâte de ses vœux le moment où, vainqueur des ténèbres, il doit renaître avec la cha-

leur et l'éclat qu'il avait perdu. Ce qu'on appelait la déesse de Syrie, dit Lucien, ressemblait encore à Isis ou Cibèle, et la Diane du fameux temple d'Éphèse était aussi une Isis : il devait donc s'y faire des réceptions d'initiés.

En Phrygie, où Cybèle était la grande déesse, deux fêtes se célébraient chaque année aux solstices en l'honneur de Janus-Saturne.

ITALIE.

Par quelque voie que les Aborigènes aient pu recevoir les notions du culte allégorique et cosmopolite, ils les tirent, sans contredit, des peuples de l'Asie les plus voisins de la Méditerranée. Les Latins doivent être placés après les Phéniciens et les Phrygiens, parce qu'il est constant qu'une colonie de Phrygiens vint s'établir en Italie ; c'est la seule chose certaine qu'on puisse tirer des traditions romaines sur Énée et ses Troyens.

Le plus ancien dieu des Latins fut Janus ou Saturne, qui prend plusieurs noms et plusieurs attributs ; on sait qu'il préside aux révolutions, aux cycles, principalement au plus remarquable de tous, qui est l'année. Il est quelquefois le temps, d'autrefois l'astronomie, plus souvent le soleil lui-même, ce grand régulateur des saisons et des siècles. Janus, avec sa double face, représente la fin et le commencement d'une période quelconque.

Guianés ou Gannés, le dieu des nombres des brachmes, est le patron des écoles et des académies.

Un coq, donné pour compagnon à Janus, est le fameux coq des Guèbres ; les clés lui servent aussi de marque distinctive.

Macrobe a prouvé que le myrthe de Saturne était des plus mystérieux, et qu'il ne s'expliquait complètement qu'aux grands initiés. Le nom même de ce Dieu a été expliqué par *lumière cachée ;* il faut donc s'attendre à voir dans les saturnales, à quelques différences près, les éleusinies romaines, et chacun comprendra alors pourquoi elles se célébraient au solstice d'hiver, époque de tristesse générale? pourquoi la fête d'Ops (Cybèle) en faisait si essentiellement partie? pourquoi enfin l'esclavage y disparaissait au milieu des idées d'égalité primitive, et des sentiments d'affection entre tous les hommes ?

Athénée observe que les saturnales semblaient imitées des solennités crétoises en l'honneur de Mercure ; anniversaires touchants où régnait une philantropie qui rappelait l'âge d'or. Quelque distance qui doive séparer le Dieu de la paix du Dieu de la guerre, Janus s'est parfaitement confondu avec Mars, dans un temps où chacun d'eux n'avait pas reçu de rôle particulier. Mars ouvrait l'année qui commençait à l'équinoxe du printemps, et nous avons conservé ce calendrier; et ce qui lève toute espèce de doute, c'est que l'on en fait l'amant de Rhéa Silvia; c'étaient d'ailleurs des prêtres de

Mars, ces Saliens qui donnaient à Saturne le nom de Janès, bien plus rapproché que Janus de l'indou *Guianés* et du sémitique *Oanés*, *Joannés*. On trouve d'ailleurs la preuve que les Saliens s'appelaient Polloriens; on voit dans les mots *Sal-iens*, des prêtres du soleil, et dans *Poll-or-iens*, des prêtres d'A-poll-onor-us. Conjecture qui va prendre du poids par la comparaison des *pélor-ies*, fêtes thessaliennes consacrées à un certain Pelorus (*Bel-orus*), qui avait, dit-on, hâté le desséchement des terres après le déluge. Bien plus, dans ces pélories comme dans les saturnales, on fraternisait, et des tables de banquets étaient dressées pour tout le monde, citoyens, étrangers, esclaves. Nous avons conservé cette imitation dans la dernière santé de nos banquets, ce n'est donc pas au hasard qu'Horace, dans son chant séculaire, invoque Apollon pour qu'il vienne présider au retour de l'âge d'or. Le *Carmen sœculare*, recomposé de tous ses fragments, tel que M. Daru l'a traduit, est visiblement l'ouvrage d'un poëte initié. Horace n'invoque que deux divinités, Diane et Phœbus, c'est-à-dire, Isis et Osiris.

Quant l'année romaine commençait au mois de mars, le soleil n'étant supposé renaître qu'à l'équinoxe, février jouait le rôle de décembre, et se trouvait marqué par des cérémonies lugubres, par des *februa*, et le Grand-Orient a rétabli cette cérémonie par la commémoration funèbre qu'il célèbre chaque année dans le mois de février; vers

le même temps était placée la commémoration d'*Anna Perenna* ou l'année éternelle, et bientôt à la douleur succédait la plus vive allégresse.

Après les mystères de Saturne, viennent ceux de la *Bonne Déesse*, uniquement réservés aux matrones romaines; la bonne déesse était fille de Faune ou Pan, nouvelle manière d'exprimer qu'Isis est engendrée par Prométhée, ou que la nature est fille de Dieu; nul appareil lugubre n'accompagnait la fête de la bonne déesse, point d'emblêmes de mort, point de myrte. Cicéron, si sévère sur la conduite des femmes dans les bacchanales, qui, devenues uniquement un prétexte de débauche, méritaient, selon lui, la proscription de la loi, Cicéron permet et approuve ces mystères; il veut seulement qu'ils soient célébrés en plein jour.

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est qu'après avoir proscrit les quêtes religieuses (*stipem*), il fait une exception flatteuse en faveur des quêtes pratiquées dans le culte de la bonne déesse; parce qu'alors comme aujourd'hui ces quêtes étaient consacrées à la bienfaisance. Arnobe cite une formule qui fait connaître l'usage des aumônes dans l'initiation. « J'ai jeûné, j'ai bu le Cicéron, j'ai déposé dans le Calathe. » L'Italie eut en outre des loges du rit grec, c'est-à-dire, des lieux de réunion pour des initiés réguliers qui n'avaient point adopté les formalités nationales; on en a eu la preuve dans les mots d'*hiérocérux* et d'*hiérophante* trouvés sur des

inscriptions, et dans le serment par Cérès Éleusinec onnu des peuples du *Latium*.

Rome, ayant multiplié ses relations avec la Grèce depuis les guerres de Paul-Émile, plusieurs de ses citoyens les plus distingués reçurent l'initiation d'Éleusis; Cicéron, Marc-Aurèle s'en sont fait gloire. Quant aux mystères dits de Mithras et d'Isis, qui s'établirent dans la capitale du monde sous le règne des empereurs entachés de corruption dès le principe, et plusieurs fois proscrits par les abus, ils ressemblaient fort mal aux vieilles cérémonies égyptiennes ou persanes dont ils empruntaient le nom.

HAUTE-ASIE.

On ne peut révoquer en doute que la Haute-Asie était, il y a 4,000 ans, le siége de puissants empires, dont l'origine échappe aux recherches; que ces nations aient reçu leurs lumières de l'Indoustan, ou qu'elles les lui aient au contraire données, faute d'en être sûr, on doit mettre sur la même ligne leurs usages et les brachmanes.

CHINE.

Les connaissances qui accompagnaient toujours l'initiation pénétrèrent en partie à la Chine avant la ridicule religion de Fô; quant à la méthode même de l'initiation, elle ne s'y propagea point:

cependant Confutzée qui vivait 500 ans avant notre ère, ne paraît pas seulement guidé dans ses ouvrages par un sentiment de morale naturelle ; on y reconnaît çà et là les traditions du centre de l'Asie, et même, au sujet du dogme des anges ou esprits, son opinion, comme l'observe M. de Pastoret, est absolument favorable à l'existence de deux doctrines, l'une externe et intelligible pour le vulgaire, l'autre interne, différente et enveloppée de signes pour les esprits murs. Il admet cinq points de perfection ; il apprécie tellement l'amitié fraternelle, qu'il dit : « Qui n'aime point son frère n'a aucune vertu. » Il donne pour précepte aux hommes, prudence et charité ; aux femmes, obéissance et travail; et ailleurs travailler, obéir et se taire.

Confutzée ne parle ni du silence, ni du serment, preuve que les mystères n'existaient point en Chine ; le plus grand objet de ses leçons et de ses vœux, est de porter les hommes à cet amour tendre et mutuel, complément de tous les devoirs ; voilà, selon lui, le sentiment qui constitue l'homme; on ne mérite que par là ce titre sacré.

« Étudiez les lettres, dit-il ailleurs, aimez les
» beaux arts, nourrissez-vous des leçons et des
» exemples de l'antiquité, la sagesse vous en sera
» plus chère et vous obtiendrez des amis sûrs
» qui vous aideront et vous soutiendront dans la
» pratique du bien et de toutes les perfections de
» l'âme. »

Confutzée abhorrait la guerre ; ce principe était lié au grand système de ce législateur, sur la haine de la vengeance et sur le pardon des injures. « La » sagesse et la probité ne plaisent, répétait-il sou- » vent, qu'autant qu'elles se plient aux attentions » de la bienséance. Suivez les mœurs de votre » siècle dans tout ce qui n'est pas opposé à la » vertu. »

SIBÉRIE, etc.

Le beau temple d'Ablaikit prouve que la Sibérie fut jadis habitée par un peuple civilisé, soit Kalmouk, soit Mongol ou Tschour; quel que soit le peuple civilisé de ce temps il dut y porter du Caucase ou du Thibet une partie du système emblématique, commun alors à toute l'Asie : ainsi l'effigie de Maïdarin aux trois têtes et aux dix bras, qui rappelle si bien plusieurs bas-reliefs de la Thébaïde, offre la triple essence éternelle agissant par les dix Séphiroths. Ainsi Erlikan a tous les traits de Typhon; ainsi encore, sur les pierres sépulcrales de l'Abakan, dont l'antiquité précède de beaucoup l'ère vulgaire, le plus multiplié de tous les signes est l'hiéroglyphe égyptien de l'immortalité ; la croix, symbole remplacé dans les tombes des bords de l'Énisséï, par des figures de bélier, qui ayant toujours désigné renouvellement de période, sont très-propres à signifier résurrection et vie future. Ce que nous avons à dire des

Mexicains, ne peut se rattacher qu'à l'article Sibérie.

Les pyramides de Mexico, de Cholula, étaient bâties comme celles d'Égypte et de Chaldée, et orientées de même.

L'année mexicaine, plus régulière que celle des Grecs et des Romains, avait vingt jours complémentaires, les cinq jours épagomènes de l'année memphitique. L'écriture n'était ni alphabétique comme chez nous, ni alonymique comme à la Chine, mais composée de véritables hiéroglyphes. Les Mexicains gardaient un feu sacré avec grand soin; tous les 52 ans, qui était leur cycle, ils l'étaignaient, et alors ils donnaient de grandes marques de douleur et paraissaient chercher avec inquiétude ce qu'ils avaient perdu.

Il est certain qu'ils ont connu la femme au serpent.

Enfin un buste de déesse ou de prêtresse aztèque, publié par M. de Humboldt, porte pour coiffure la *calantica* des têtes d'Isis et de Sphinx, avec assez de ressemblance pour qu'on ne puisse guère s'y méprendre.

Ces considérations n'ont pas pour objet de prouver que l'initiation ait existé au Mexique, même imparfaitement; la cruauté seule des prêtres de Vizli-Poutzli suffirait pour détruire une pareille assertion. Nous pensons que les migrations qui changèrent la face du pays provenaient de peuples

à qui originairement l'initiation n'était point étrangère.

PONT-EUXIN.

En descendant du Caucase vers la rive orientale du Pont-Euxin, nous trouvons des vestiges d'une science allégorique distribuée par degrés ; peut-être ne l'y tenait-on pas de la source que nous indiquons, mais plutôt de Thèbes ou de Memphis, car, suivant Hérodote, Colchos était une colonie égyptienne.

Un homme d'un génie farouche, Odin Woden, parut chez les peuples de l'Euxin après que Rome eut ajouté à ses conquêtes l'empire de Mithridate ; Odin subjugua ces peuples par son ascendant, il les entraîna dans le nord de l'Europe, et là, par des institutions toutes guerrières et par le fanatisme d'une mythologie toute bizarre, il sut en faire des instruments dociles et leur imprimer ce courage de vengeance nécessaire au projet qu'il avait de renverser l'empire romain ; ses successeurs adoptèrent ce projet et le placèrent au rang des Dieux.

Cependant quelques prêtres ou scaldes venus avec lui des bords méotides, adoptant en apparence les absurdes divinités de son Walhalla, conservèrent pour eux et pour quelques initiés choisis, avec le dépôt des sciences utiles à l'homme, les dogmes simples et bienfaisants de la religion naturelle, cachés sous les emblêmes orientaux ; les adeptes gardèrent entr'eux les mots et les signes

de fraternité transportés du Nil à l'Euxin, et de l'Euxin sur la Baltique.

La péninsule scandinave eut avec la Calédonie des communications très-anciennes; les scaldes, prêtres d'Herta, purent en conséquence semer leur doctrine en Écosse; mais ce n'est pas aux bardes, qui n'en recueillirent que les dogmes les plus utiles, qu'ils la confièrent toute entière; les notions approfondies sur l'antiquité, les mots sacrés, la hiérarchie mystique, tout cela ne se trouve que dans l'ordre des Keldées, sorte de moines esséniens, ou de chrétiens de Saint-Jean.

Dans les Gaules, les druides avoient-ils quelques vestiges d'initiation? nous le présumons, car ils connaissaient Isis; l'étymologie de Paris le démontre; d'après le Celte *bar* signifie navire, *bar-isis*, vaisseau d'Isis; cette opinion est assez probable puisque le goût des habitants de Lutèce pour la navigation, est bien prouvé par l'autel de la compagnie de Nantes, que l'on voyait au musée des Petits Augustins, et par les armes de la ville de Paris qui sont un vaisseau. L'œuf du serpent, recueilli à la néonémie, et d'autres particularités analogues font encore deviner les relations des druides; mais le plus saillant de tous les symboles, c'est le Gui sacré, rameau dont nous parlerons dans la maîtrise, signe constant de toutes les initiations, et particulièrement dans toute espèce de maçonnerie; ainsi tout annonce que les druides tenaient par quelque point aux Keldées, aux Scaldes, aux Chal-

déens, aux Mystes. Mais qu'importe chez eux cette ressemblance superficielle ! qu'importent les éloges d'Ammien Marcellin, et la science qu'il leur attribue, si, conservant leurs affreux sacrifices, ils ne surent pas la comprendre, ils n'empruntèrent de l'instruction qu'on leur communiqua, que certains faits utiles à leur puissance, prothotype de l'égoïsme sacerdotal ; ils conservèrent certaines cérémonies insignifiantes sans la pratique des vertus qu'elles étaient destinées à retracer... Plus louables qu'eux, plus amis de la tolérance et de l'humanité, les prêtres d'Herta, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, conservaient fidèlement en Danemarck, en Suède et en Norwège, cette partie de l'initiation qui, venue directement de l'Orient, sans passer par Eleusis, ni Samothrace, était destinée à fleurir la première dans l'Europe encore barbare ; aussi, dès l'année 287 de notre ère, Caurasius, qui se fit reconnaître empereur par les légions de la Grande-Bretagne, encouragea les arts et particulièrement l'institution maçonnique, il donna à Albanus, connu sous le nom de Saint-Albam, la direction des ouvriers maçons, qu'o nappelait frères maçons, et si le rit écossais se montre peut-être exagéré dans ses prétentions de priorité, le zèle maçonnique du peuple dont il porte le nom, mérite qu'on l'excuse.

L'Écosse est avec la Suède le pays de l'Europe où l'ordre est le plus sévère dans ses choix et renferme le plus d'hommes estimés ; car, quoique,

bien postérieurement à son institution, la munificence maçonnique fit construire en 1738 l'infirmerie royale d'Edimbourg; la bourse de cette capitale est également un de leurs bienfaits; les maçons écossais, au nombre de 700, en posèrent la première pierre en 1753. Mais revenons aux progrès de l'initiation; et nous allons voir que de plus grandes obligations allaient lui être dues.

En l'année 800 de notre ère, sous le règne d'Egbert, premier roi d'Angleterre, en dépit de l'autorité impuissante, l'anarchie féodale violait toutes les lois, interrompait toutes les communications, ouvrait carrière au brigandage; il fallait des nouveaux Thésées contre des nouveaux Scyrrons. Une institution dont la devise est *secours au malheur*, se borne à des œuvres de bienfaisance: et dans les désordres du moyen âge, elle devait produire des héros, champions de l'humanité.

La chevalerie naquit, et toute les formes des réceptions d'Eleusis furent conservées; nous en réservons les détails pour les grades chevaleresques. On voit toutefois que la maçonnerie fut introduite en Angleterre, dès les premiers siècles du christianisme, mais il était réservé au petit-fils du grand Alfred de régulariser et d'encourager l'initiation, ce fut en 926 qu'Athelstam mit à la tête des maçons du royaume son propre frère Edwin; il rédigea des constitutions pour la grande loge d'Yorck, dont il peut être réputé le fondateur.

Comme les initiés d'Égypte et d'Éleusis ne por-

taient pas le nom de maçon, il est important de faire connaître ce qu'il y a de plus marquant sur son étymologie.

On doit d'abord répudier l'opinion de ceux qui veulent que l'institution maçonnique date de la construction de l'église de Saint-Paul. Nicolaï, qui semble l'adopter, en contradiction avec son savant ami Lessing, n'est tombé dans cette erreur que pour avoir établi un système dans lequel il place l'origine de l'institution au 17[e] siècle, et lui donne pour fondateur Christophe Wren ou par grande faveur Élie Ashmole; quand il explique le grade de Maître, par des traits relatifs à la fin tragique de Charles I[er], il oublie que ces symboles de mort étaient admis de toute antiquité en Chaldée, en Syrie, en Perse; qu'indépendamment de leur sens moral, ils ont un sens physique pris dans les phénomènes de la nature; que Tertullien en parle au sujet d'Éleusis et que le VI[e] chant de Virgile les décrit avec l'exactitude d'un rituel; quand il croit voir trois siècles d'intervalle entre les dernières assemblées templières et les premières réunions de maçons, il foule aux pieds les documents historiques qui font mention des maçons, après, avant, et durant l'ordre du temple; ainsi en 287, encouragement par Caurasius; en 800, initiations chevaleresques; en 926, réglements d'Athelstam; en 1286, réception des comtes Glocester et d'Ulster; en 1327, protection d'Édouard III; en

1442, réception du roi Henri III; en 1535, grande charte maçonnique, citée par S. A. le prince des Pays-Bas; en 1561, mesures sévères, mais passagères, d'Élisabeth. Partis également du principe erroné, qui suppose la maçonnerie une institution moderne; d'autres ont cru trouver l'origine de son nom dans la réunion des frères anglais dans *Masons' house*; à Londres, tout le monde jusqu'aux princes du sang, aimant à se faire recevoir de quelque corporation bourgeoise, il est tout simple que les initiés des loges anglaises, au lieu de se faire agréger aux boulangers, menuisiers et autres, aient choisi la corporation des maçons. La salle ou maison commune de ces ouvriers, leur servant de rendez-vous, ils se seront distingués d'eux par le titre de *Maçons libres* ou *volontaires*, et d'étrangers admis, agrégés. A la mort de Jacques Molay, disait-on, les sept templiers qui allèrent recueillir ses cendres, s'étaient déguisés en *tailleurs de pierres*, et toute la maçonnerie part de là; malheureusement ce n'est qu'un roman, car nous possédons des grades maçonniques, pratiqués par les templiers 300 ans avant leur fin tragique. L'auteur du *Mysterium baphometi revelatum*, pense comme nous que les francs-maçons sont bien antérieurs aux templiers; il croit avec assez de ressemblance avoir trouvé les emblêmes maçonniques dans certains tombeaux romains.

On a prétendu enfin que maçonnerie venait de

massonya, synonyme barbare de *clava* (massue), sous prétexte que *clava* ressemble à *clavis*, et qu'une société secrète s'enferme à clé.

Si les homonymes sont de bons guides dans les recherches étymologiques, on peut tirer le même avantage des synonymes : et d'ailleurs, tous les outils du métier matériel de maçon, s'employant comme allégories dans la franc-maçonnerie, le nom de cette institution n'est pas susceptible d'être analysé quant aux lettres qui le composent.

Puisque ce doit être un mot traduit, à quoi faut-il donc l'attribuer ? aux mystères juifs, puisqu'ils passèrent, comme nous l'avons vu, de Salomon aux derniers esséniens contemporains du Christ ; le peuple hébreu les avait conservés pendant la captivité. Son séjour en Chaldée put bien altérer quelques-unes de ses opinions et jusqu'à sa langue, puisque plusieurs parties des livres de Daniel et d'Esdra, sont écrites en dialecte chaldaïque. Or, les initiés, les élus d'Israël, qui suspendaient leur cinnons muets aux saules de l'Euphrate et pleuraient si amèrement au souvenir de leur patrie, n'abandonnèrent jamais l'espérance, réalisée plus tard par Cyrus, de retourner à la vallée de Josaphat, construire le temple de Salomon ; et cette idée, la plus chère de leurs illusions, fut bientôt introduite dans les mystères, où ils aimaient à se réunir et à y chercher des consolations contre les peines de l'esclavage.

De nouveaux symboles la représentaient, ils leur

devinrent plus chers, quand ils parurent historiques. Après que Zorobabel et ensuite Esdras eurent rebâti le temple au retour de Babylone et que Néémie, l'épée d'une main et la truelle de l'autre, eût relevé les murailles de la ville, un souvenir douloureux y fut encore attaché depuis la destruction de Jérusalem par le fils de Vespasien.

Plusieurs sociétés d'initiés grecs ou romains adoptèrent de seconde main ces emblêmes sans y donner le même sens ; on sait d'ailleurs positivement que les Esséniens avaient un tablier de peau; les initiés d'Éleusis n'eurent que peu de changements à faire au leur ; car, depuis l'origine des mystères, ils étaient ceints d'une peau de bête. Les plus anciens rits conservent à cet ornement la forme triangulaire ; ainsi taillé, il ressemble beaucoup à celui que portent les dieux égyptiens en avant de leur pague ; on pouvait entendre ces emblêmes ou de la création du monde par l'éternel architecte, ou de la construction d'un édifice de sagesse et d'amitié, entrepris par les adeptes, ou bien de la nécessité du travail imposé à l'homme. Mais, c'est surtout après l'établissement des barbares en Europe, que les juifs, étant presque les seuls qui se livrassent aux voyages et au commerce, et qui eussent par conséquent besoin d'une protection cosmopolite et de liens secrets, durent entrer en grand nombre dans les loges et y faire prévaloir leurs usages. Sans cesse persécutés pendant le moyen âge, les plus éclairés des juifs cher-

chaient à se procurer quelque appui en se faisant recevoir maçons ; notre institution était d'autant plus dans leurs mœurs et leur religion, que le rituel de presque tous les grades est le rituel de la religion hébraïque.

Une remarque fort importante, c'est que les insignes maçonniques firent tomber en désuétude ceux de l'initiation primitive, et l'initiation elle-même perdit son nom pour celui de *maçonnerie.* L'époque de ce changement, qui fut plutôt partiel et successif que général et instantané, peut se placer entre le sixième et le dixième siècle.

Résumons-nous ; l'Inde est le berceau de l'initiation, elle passe en Éthiopie, en Arabie, voisines de l'Égypte et de la Chaldée, les Sabéens en Iémen, puis en Phénicie, en Syrie, en Perse, en Grèce, en Italie, à Rome, en Scandinavie : en Chine point d'initiation; en Sibérie, au Mexique, au Pont-Euxin, dans les Gaules, mais seulement parmi les druides ; de la Baltique en Écosse, de là en Angleterre, puis en France, mais chez les templiers seulement; les jésuites se l'approprient ensuite, et la France ne la connut que vers le quart du dix-huitième siècle, et la grande loge de France transporta l'écossisme en Amérique, qui ne possédait que les trois grades symboliques, par l'entremise du F.·. Stéphin Morin.

En terminant cette partie graphique, nous pensons que puisque l'histoire atteste que les mystères d'Éleusis ne furent détruits qu'en l'an 396 de no-

tre ère, il est plus que probable que Caurasius, qui vivait un siècle avant l'abolition des mystères grecs, put s'y faire initier; d'où il résulte que l'époque de 287 de notre ère, que nous avons assignée être celle de l'institution maçonnique en Angleterre, est presque irrécusable. Nous croyons, toutefois, que cette maçonnerie différait des initiations anciennes, et qu'elle ne consistait que dans des associations formées d'architectes et de maçons matériels, et que l'Angleterre reçut les lumières et les bienfaits de l'initiation de l'Écosse; et nous attribuons en grande partie l'émancipation de l'Angleterre aux connaissances que l'initiation répandit dans les classes élevées de la société, et qui a dû puissamment contribuer à porter l'aristocratie de la Grande-Bretagne à opérer la réforme politique de 1668, et l'initiation en France, éclairée par les ouvrages des philosophes modernes, a dû également contribuer à préparer les esprits, pour entreprendre la grande réforme de 89.

SECTION QUATRIÈME.

Des éléments fondamentaux de la philosophie.

Si nous devions dérouler devant vous toutes les connaissances que la philosophie embrasse, nous serions obligés de développer tout le système de

la nature, d'exposer les lois qui régissent l'univers et de pénétrer dans le principe éternel d'où elles émanent; et, quoique des développements aussi étendus aient des rapports directs avec l'initiation qui est née de la philosophie primitive, nous dépasserions les limites tracées par le vaste sujet que nous devons traiter.

Depuis la brillante époque de la Grèce jusqu'à nous, le plus grand nombre des philosophes s'occupèrent d'abord des objets qui frappèrent leurs sens, et celui qui les occupa le plus fut l'homme; ce ne fut que par une étude approfondie de l'être, qu'ils purent s'élever jusqu'au créateur et s'occuper ensuite du reste de la création; cette sage méthode leur apprit à se connaître eux-mêmes, ce qui leur mérita le surnom de *sages*; suivons la même marche, et nous parviendrons à connaître l'intelligence humaine, Dieu, et leurs rapports respectifs.

Aussitôt que l'homme a la conscience de lui-même, il se trouve dans un monde étranger, ennemi, dont les lois et les phénomènes semblent en contradiction avec son existence; l'homme a l'intelligence et la liberté pour se défendre; avec la première il apprend à connaître le monde; avec la seconde il le modifie et le refait à son usage; le premier qui mesura l'espace qui l'environnait, qui compta les objets qui se présentaient à lui, qui observa leurs propriétés et leur nature, celui-là créa les mathématiques et la physique; et celui qui

modifia ce qui lui faisait obstacle créa l'industrie; ce fut l'utilité qui donna naissance à ces diverses sciences, et la société naturelle n'étant qu'un état de guerre, où régnait le droit du plus fort et par conséquent l'injustice, l'homme créa une société nouvelle, basée sur la justice, ce qui constitue l'état qui forme la garantie de la liberté individuelle.

Mais l'intelligence de l'homme, aussi insatiable que féconde, peu satisfaite des merveilles de l'art, don il enchante sa vie, s'élance au-delà de ce monde qu'il embellit et qu'il ordonne, et, quoique tout puissant, il conçoit une puissance supérieure à la sienne et à celle de la nature; en un mot, au-delà du monde de l'industrie, du monde politique et de celui de l'art, l'homme conçoit Dieu, et le Dieu de l'humanité n'est pas plus séparé du monde, qu'il n'est concentré dans le monde; un Dieu sans monde est pour l'homme comme s'il n'était pas; un monde sans Dieu est une énigme incompréhensible à sa pensée et un poids accablant pour son cœur.

L'institution de Dieu, distinct en soi du monde, mais y faisant son apparition, est la religion naturelle; mais comme l'homme ne s'était pas arrêté au monde primitif, il ne s'arrêta pas à la religion naturelle, qui n'est elle-même qu'un éclair merveilleux, mais fugitif dans la vie de l'homme de la nature; l'homme procède ici, comme il l'a fait précédemment, il crée un autre monde que

celui de la nature, il n'aperçoit plus que son caractère divin, c'est-à-dire son rapport avec Dieu, et le monde de la religion, c'est le culte, et comme il est de l'essence de tout ce qui est fort de se développer, de se réaliser, le culte est le développement, la réalisation du sentiment religieux, mais non la limitation; de manière que le culte est à la religion naturelle, ce que l'art est à la beauté naturelle, et le culte est infiniment supérieur au monde ordinaire en ce que,

1° Il n'a d'autre destination que de rappeler l'homme à Dieu;

2° Parce qu'il est infiniment plus clair comme représentation des choses divines;

3° Parce qu'il est permanent, tandis qu'à chaque instant le caractère du monde s'affaiblit ou s'éclipse tout-à-fait. Ainsi le culte, par sa spécialité, sa clarté et sa permanence, rappelle l'homme à Dieu, mille fois mieux que ne le fait le monde.

Mais comment le culte rappelle-t-il efficacement l'homme à Dieu? à la condition inhérente à tout culte, de présenter les rapports si obscurs de l'humanité et du monde à Dieu, sous des formes extérieures, sous de vives images, enfin sous des symboles, et nous croyons que tous les rapports de l'homme et du monde à Dieu sont déposés dans les symboles de la religion; mais la pensée peut-elle s'arrêter à des symboles?

L'enthousiasme, après avoir entrevu Dieu dans ce monde, créa le culte, et dans le culte il entre-

vit Dieu encore ; la foi s'attache aux symboles, elle y contemple ce qui n'y est pas, ou du moins ce qui n'y est que d'une manière indirecte ; c'est là la grandeur de la foi, de reconna tre Dieu, dans ce qui visiblement ne le contient pas; mais l'enthousiasme et la foi ne sont pas les derniers développements de l'intelligence humaine ; car en présence du symbole, l'homme, après l'avoir adoré, éprouve le besoin de s'en rendre compte; parole bien grave, puisque, pour parvenir à ce résultat, il faut décomposer ce dont on veut se rendre compte, le transformer en pures conceptions que l'esprit humain examine ensuite et sur la vérité ou sur la fausseté desquelles il prononce ; d'où il résulte qu'à l'enthousiasme et à la foi succède la réflexion ; et la réflexion a pour instrument la dialectique.

Le jour où un homme a réfléchi, ce jour-là la philosophie a été créée, car la philosophie n'est pas autre chose que la réflexion en grand, avec le cortége des procédés qui lui sont propres. Elevée au rang et à l'autorité d'une méthode, toutes les vérités lui appartiennent, et à ce titre elle peut seule en rendre compte.

Les idées sont la pensée sous sa forme naturelle, elles peuvent être vraies ou fausses, on les rectifie, on les développe; elles peuvent avoir besoin d'être présentées dans un certain ordre ; mais leur combinaison ne change rien à leur nature, elles ont seulement des degrés divers.

Il résulte de ces considérations que les idées sont les seuls objets propres à la philosophie, elles sont le monde du philosophe ; leur caractère particulier est d'être intelligible ; nous disons plus, les idées seules sont intelligibles ; la philosophie à son tour est le culte des idées et des idées seules; elle est la dernière victoire de la pensée et le plus haut degré de l'intelligence. L'industrie était déjà l'affranchissement de la nature, l'état un affranchissement plus grand, l'art un nouveau progrès, la religion un progrès plus sublime encore, la philosophie est le dernier affranchissement, le dernier progrès de la pensée ; cela est si vrai que vous ne pourriez déranger l'ordre dans lequel nous avons présenté successivement les différentes sphères que nous venons de signaler ; cette forme est la plus claire; quoiqu'on ne puisse pas nier que les idées sont obscures aux sens, à l'imagination et à l'âme, parce que les sens ne voient que les objets extérieurs sur lesquels ils se fixent ; l'imagination a besoin de représentation et l'âme de sentiments, mais si toute lumière est là, elle n'arrive pas à la conscience d'elle même, tandis que l'évidence philosophique qui naît de la réflexion est comme la dernière évidence, comme l'unique autorité ; d'où il suit que la philosophie est la lumière des lumières, et l'autorité des autorités.

Dans toutes les sciences exactes, on ne peut parvenir à atteindre la vérité qu'à l'aide d'une

méthode, et la plus sûre de toutes est la méthode expérimentale, c'est-à-dire l'analyse expérimentale, parce qu'elle ne suppose aucun résultat antérieur à l'observation; mais, pour être fidèle à cette méthode, il faut d'abord rechercher quels sont les éléments de la raison humaine, c'est-à-dire quelles sont les idées fondamentales qui président à son développement, c'est là la question vitale de la philosophie, parce que la raison s'est développée bien avant qu'on eût recherché comment elle se développait, c'est-à-dire avant qu'on eût interrogé sa nature, reconnu ses lois et mesuré sa portée; car la philosophie ou la réflexion n'a commencé que du jour où on lui a demandé compte d'elle même, de sa nature, de ses lois, qu'on a discuté ses droits et qu'on lui a demandé ses titres.

La première loi d'une sage méthode est l'énumération complète des éléments ou des idées essentielles de la raison; la seconde est un examen si approfondi de ces éléments que nous possédions le nombre déterminé d'éléments simples, irréductibles, indécomposables, primitifs, qui sont la borne infranchissable de l'analyse; la troisième loi de la méthode est l'examen des différents rapports de ces éléments entre eux.

La raison humaine, de quelque manière qu'elle se développe, quoiqu'elle aborde, quoi qu'elle considère, soit qu'elle observe la nature qui nous entoure, soit qu'elle s'enfonce dans les profondeurs

du monde intérieur, ne conçoit toutes choses que sous la raison de deux idées. Examine-t-elle le nombre et la quantité, elle n'y voit que l'unité et la multiplicité, ce sont là les deux idées de tout nombre. L'unité et la pluralité, voilà les deux idées élémentaires de la raison.

S'occupe-t-elle de l'espace; encore deux points de vue, elle conçoit un espace déterminé et borné, ou l'espace des espaces, l'espace absolu.

S'occupe-t-elle de l'existence, elle ne peut concevoir que l'idée de l'existence absolue, ou celle de l'existence relative.

Songe-t-elle au temps, elle conçoit ou un temps déterminé, le temps à proprement parler, qui est le temps en soi, ou le temps absolu, qui est l'éternité.

Songe-t-elle aux formes, elle conçoit une forme finie, limitée, déterminée, ou quelque chose qui est le principe de cette forme, mais qui n'est ni mesurable, ni limité, en un mot l'infini.

Songe-t-elle au mouvement, à l'action, elle ne peut concevoir que des actions bornées, des causes relatives, ou une force absolue au-delà de laquelle on ne peut plus rien trouver.

Pense-t-elle aux phénomènes extérieurs ou intérieurs qui se passent devant elle, à cette scène mobile d'évènements et d'accidents de toute espèce, elle ne peut concevoir encore que deux choses, la manifestation et l'apparence, ou l'être en soi, c'est-à-dire, d'après le langage de la

science, le phénomène et la substance; dans la pensée, elle conçoit des pensées relatives à ceci, ou à cela, et le principe en soi de la pensée.

Voilà, selon M. Cousin, tous les éléments de la raison humaine; ainsi, monde extérieur, monde intellectuel, monde moral, tout est soumis à deux idées, et la raison ne se développe et ne peut se développer qu'à ces deux conditions.

Si la raison, dans quelque sens qu'elle se développe, à quoi que ce soit quelle s'applique, et quoi que ce soit quelle considère, ne peut rien concevoir que sous la condition des deux idées qui président à l'exercice de son activité: l'idée de l'unité et du multiple, du fini et de l'infini, etc.; en rapprochant toutes ces propositions, une analyse approfondie les identifie; d'où il résulte une seule formule qui est la formule de la pensée, de manière que la pensée, son développement et leurs rapports, sont les éléments intégrants de la raison; et il n'est pas au pouvoir de cette raison dans ses abstractions les plus hardies de séparer aucun de ces trois éléments l'un de l'autre; essayez, par exemple, d'ôter l'unité, et la variété seule n'est plus additionnelle; d'un autre côté, retranchez la variété, vous aurez une unité immobile; enfin ôtez le rapport qui lie intimement la variété à l'unité, et vous détruirez le lien nécessaire des deux termes de toute proposition; nous pouvons donc regarder comme un point incontestable, que ces trois termes sont distincts, mais inséparables, et qu'ils constituent

à la fois une triplicité et une unité nécessaire; parvenu à cette hauteur, nous avons perdu terre et il faut reconnaître la nature de ces trois idées qui nous ont paru le fond de la raison.

Les idées sont-elles de simples signes, qui n'existent que dans le dictionnaire? ne sont-elles que de purs mots? et faut-il être matérialiste? nullement; les signes sont, sans doute, des secours puissants pour la pensée, mais ils n'en sont pas le principe interne; il est hors de doute que la pensée préexiste à son expression. Nous ne pensons pas parce que nous parlons, mais nous parlons parce que nous pensons.

Si on repousse le nominalisme, faut-il donc être réalistes? faut-il admettre que les idées sont des choses qui existent comme tout le reste, et, comme le dit Malebranche, que ce sont de petits êtres qui ne sont point méprisables; non, les idées ne sont pas des choses comme les autres. Qui est-ee qui a vu des idées? Qui est-ce qui a touché des idées? Qui est-ce qui a été en rapport avec des idées? Si les réalistes ont voulu parler de l'existence extérieure des idées, ils sont tombés dans une grave erreur, et cependant, à tort ou raison, on leur impute ce système: pour y échapper, nous adresserons-nous aux conceptualistes, afin de parcourir le cercle des trois grandes écoles françaises du moyen âge, sur la question des idées? M. Cousin avoue qu'il est prêt à accorder que les idées ne sont que des conceptions de la raison, de l'intel-

ligence, de la pensée, si on veut bien s'entendre avec lui sur la nature de la raison, de l'intelligence, de la pensée; il pose la question suivante.

La raison est-elle humaine rigoureusement parlant, ou bien n'est-elle humaine que par cela seulement qu'elle fait son apparition dans l'homme ?

La raison vous appartient-elle ? Qui est-ce qui est vôtre en vous ? c'est la volonté et ses actes. Par exemple : je veux mouvoir mon bras et je le meus ; je prends une telle résolution, cette résolution est exclusivement mienne, elle est ma propriété, et cela est si vrai, que je puis prendre à l'instant une résolution contraire ; il n'en est pas de même des perceptions de la raison ; la raison conçoit une vérité mathématique, peut-elle changer cette conception, comme ma volonté a changé tout à l'heure ma résolution, non, parce que la raison ne se modifie pas à son gré ; vous ne pensez pas comme vous voulez, votre intelligence n'est pas libre, tout ce qui est libre est vôtre, tout ce qui n'est pas libre en vous n'est point à vous, et la liberté seule est la personnalité.

Si la raison était individuelle, nous la maîtriserions, comme nous maîtrisons nos résolutions et nos volontés ; si nos conceptions étaient individuelles, nous ne songerions pas à les imposer à un autre individu, car ce serait le despotisme le plus outré et le plus extravagant ; d'où il suit que la raison, en soi, n'est pas individuelle, mais uni-

verselle et absolue. Ce n'est qu'à ces conditions que M. Cousin accorde que les idées sont des conceptions de cette raison universelle et absolue que nous ne constituons pas, mais qui apparaît en nous et qui est la loi de tous les individus; c'est cette raison qui, dans toutes les recherches comme dans toutes les pensées les plus hautes et les plus vulgaires, arrachait à Fénelon ce soupçon sublime : « O raison, raison, n'es-tu pas celui que je cherche. » D'où il suit que la raison universelle et absolue est infaillible, tandis que la raison individuelle est faillible ; de là toutes les abberrations et elles sont nombreuses ; elles sont même inévitables ; car la vérité peut être aperçue par la raison individuelle, mais elle peut ne l'être pas toujours de la manière la plus fidèle, et dans ce cas la vérité n'est ni altérée ni détruite, parce qu'elle subsiste indépendamment de la raison, qui ne l'aperçoit pas ou l'aperçoit mal.

La vérité ainsi arrachée à la raison faillible de l'homme, il ne reste plus qu'à la rapporter à la raison universelle, absolue, éternelle, à cette intelligence dont la nôtre est un fragment, à la pensée pure et incorruptible que la nôtre réfléchit; c'est là la théorie de Platon, celle de Leibnitz et celle que M. Cousin a développée depuis si longtemps.

Les idées ne sont donc que des conceptions de la raison humaine, que la rigueur même de l'analyse force de reporter à la raison absolue; or, la

manière d'être de la raison éternelle et de l'esprit absolu, c'est une manière d'être toute intellectuelle et toute idéale.

Ici toute discussion cesse, parce que l'esprit ne s'explique que par lui-même, il atteste seul et légitime seul sa manière d'exister. Maintenant à quelle condition y a-t-il intelligence pour nous ? Ce n'est pas à la seule condition qu'il y aura un principe d'intelligence en nous, mais à la condition que ce principe se développera, c'est-à-dire qu'il sortira de lui-même, afin de pouvoir se prendre lui-même comme objet de sa propre intelligence qui a pour condition la différence; en effet, rentrez un instant en vous-même, et vous verrez que ce qui constitue l'intelligence dans notre faible conscience, c'est qu'il y ait plusieurs termes dont l'un aperçoit l'autre, dont le second est aperçu par le premier; c'est là se connaître, se comprendre, c'est là l'intelligence, et la conscience implique la diversité et la différence.

Reportons maintenant les idées à la seule intelligence à laquelle elles peuvent appartenir, et nous aurons, pour ainsi dire, la vie de l'intelligence absolue, et, pour être bien intelligibles, résumons-nous.

Il y a dans la raison humaine deux éléments et leur rapport; c'est-à-dire, trois éléments, trois idées. Dans leur triplicité et dans leur unité elles constituent le fond même de la raison; elles y apparaissent pour la gouverner, comme la raison ap-

paraît dans l'homme pour le gouverner. L'unité de cette triplicité est seule réelle, et cette unité périrait toute entière dans un seul des trois éléments qui lui sont nécessaires; ils ont donc tous la même valeur logique et constituent une unité indécomposable, qui est l'intelligence divine elle-même; voilà jusqu'où, sur les aîles des idées, pour parler comme Platon, s'élève notre intelligence.

Remarquez, mes FF.·., que nous sommes bien au-dessus du monde, au-dessus de l'humanité, au-dessus de l'humaine raison. La nature et l'humanité ne sont pas encore pour nous, nous ne sommes que dans le monde des idées, et, puisqu'il n'est pas encore question de la nature ni de l'humanité, espérons qu'on voudra bien ne pas traiter la philosophie de panthéisme, qui est l'épouvantail des imaginations faibles; vous voyez que nous ne confondons pas avec le monde l'éternelle intelligence qui, avant le monde et l'humanité, existe déjà de la triple existence qui est inhérente à sa nature; mais on va plus loin, on accuse la philosophie, et la philosophie accepte cette accusation, de vouloir pénétrer dans la profondeur de l'essence divine, qui, dit-on, est incompréhensible. Comment concevoir que des hommes raisonnables, dont la mission est de comprendre et qui croient à l'existence de Dieu, n'y veulent croire que sous la réserve expresse que cette existence soit incompréhensible? A-t-on bien fait attention qu'un Dieu qui est absolument incompréhensible est un

Dieu qui n'existe pas pour nous. Car, que serait-ce, pour nous, qu'un Dieu qui n'aurait pas cru devoir donner à sa créature quelque chose de lui-même, assez d'intelligence pour que cette pauvre créature pût s'élever jusqu'à lui, le comprendre et y croire; et croire, c'est comprendre en quelque degré.

La foi, quelle que soit sa forme, quel que soit son objet, vulgaire ou sublime, ne peut pas être autre chose que le consentement de la raison à ce que la raison comprend comme vrai.

C'est là le fond de toute foi; ôtez la possibilité de connaître, il ne reste rien à croire, et la racine de la foi est enlevée. Dieu est si peu incompréhensible que ce qui constitue sa nature ce sont précisément les idées dont la nature est d'être intelligibles: car les idées ne sont pas, comme on l'a dit, le reflet des choses, mais les choses sont le reflet des idées. Ainsi, Dieu, qui est la substance des idées, est essentiellement intelligent et essentiellement intelligible. Savez-vous, mes FF∴, quelle est la théorie que nous vous exposons? Pas autre chose que le fond même du christianisme; le Dieu des chrétiens est triple et un tout ensemble; le dogme de la Trinité est la révélation de l'essence divine, éclairée dans toute sa profondeur et amenée toute entière sous le regard de la pensée; mais, on s'écriera sans doute, oubliez vous que cette vérité est un mystère? non, mais n'oubliez pas non plus que ce mystère est une vérité; d'ail-

leurs, mystère, dit M. Cousin, est un mot qui n'appartient pas à la langue de la philosophie, mais bien à celle de la religion.

Le mysticisme est la forme nécessaire de toute religion, mais sous cette forme sont des idées qui peuvent être abordées et comprises en elles-mêmes. Cette théorie n'est point nouvelle, c'est celle des plus grands docteurs de l'Église.

Saint Thomas, saint Anselme de Cantorbéry et Bossuet lui-même, ont tenté une explication du mystère de la Trinité; tout saint et sacré qu'était ce mystère à leurs yeux, ils ont reconnu qu'il contenait des idées qu'il était possible de dégager de leur forme. Or, le droit comme le devoir de la philosophie est, sous la réserve du plus profond respect pour les formes religieuses, de ne rien comprendre, de ne rien admettre qu'en tant que vrai en soi et sous la forme de l'idée, toutefois la forme de la religion et la forme de la philosophie est différente, mais le fond de la religion et le fond de la philosophie est le même; cela est si vrai que la religion est la philosophie de l'espèce humaine; aussi un petit nombre d'hommes, en considérant l'identité essentielle de la religion et de la philosophie, révère sincèrement la religion, parce qu'elle est la forme de la vérité en soi. Passons de Dieu à l'univers; par quelle voie y arriverons nous? par la création; qu'est-ce que créer? c'est faire quelque chose de rien; or, Leucippe, Épicure, Bayle, Spinosa, et tous les penseurs démontrent facile-

ment que de rien on ne tire rien, que du néant rien ne peut sortir; d'où il suit que la création est impossible, mais si elle est impossible, elle est nécessaire, et remarquez que l'idée même du néant est une idée négative; c'est la puissance de l'esprit de faire toutes sortes d'hypothèses; ainsi, le néant est la négation de toute existence; de sorte que vous qui pensez et qui êtes, parce que vous pensez, et qui le savez, puisque vous savez que vous pensez, en niant l'existence, vous niez précisément vous, votre pensée et votre négation même. Or, faire l'hypothèse du néant, c'est penser, donc c'est être et savoir qu'on est, et c'est en vain qu'on cherche à sortir de la pensée et de l'idée de l'existence. Il faut donc renoncer à la définition que créer, c'est tirer du néant, parce que le néant est une chimère et une contradiction; car, si vous admettez que Dieu ne peut créer qu'en tirant du néant, et qu'on ne tire rien de rien, puisque le monde existe incontestablement, et qu'il n'a pu être tiré de rien, il suit qu'il n'a pas été créé, qu'il existe par conséquent, indépendant de Dieu, et qu'il s'est formé en vertu de sa nature propre et des lois qui dérivent de sa nature; de-là, une autre hypothèse, celle d'un dualisme dans lequel Dieu est d'un côté et le monde de l'autre, c'est-à-dire une absurdité; car si le monde est indépendant, s'il se suffit à lui-même, il est absolu, éternel, infini, tout puissant, et si Dieu est indépendant du monde, il doit être absolu, éternel, tout-

puissant, d'où il résulterait deux toutes puissances en contradiction l'une de l'autre.

Créer, non d'après la méthode hypothétique, mais d'après la méthode philosophique qui emprunte toujours à la conscience humaine, ce que plus tard, par une induction supérieure, elle appliquera à l'essence divine; créer est une chose très-facile à concevoir.

Je veux, je prends une résolution, j'en prends une autre, et puis une autre encore; je la modifie, je la suspends, je la poursuis; je produis, par cet acte volontaire, un effet que je ne rapporte qu'à moi, comme cause et comme cause unique.

Voilà ce que c'est que créer. Ainsi, causer un effet, c'est créer quelque chose, non pas avec rien, mais avec le fonds même de notre existence, c'est-à-dire, avec toute notre force créatrice, avec notre personnalité; voilà le type d'une création et la création divine est de la même nature. En effet, si Dieu est une cause, il peut créer; s'il est une cause absolue, il ne peut pas ne pas créer, et en créant l'univers, il ne le tire pas du néant, il le tire de lui-même, de cette puissance de causation et de création dont nous autres, faibles hommes, nous possédons une portion; ainsi il n'y a de différence de notre création à celle de Dieu, que la différence générale de Dieu à l'homme, la différence de la cause absolue à une cause relative; d'où il suit que nos créations sont li-

mitées, tandis que celles de Dieu n'ont point de limites.

Dieu crée donc en vertu de sa puissance créatrice : il tire le monde, non du néant, qui n'existe pas, mais de lui, qui est l'existence absolue, éternelle.

Son caractère éminent étant une force créatrice permanente, qui ne peut pas ne pas passer à l'acte ; il suit que la création est nécessaire, et que Dieu créant sans cesse et infiniment, la création est inépuisable et se maintient constamment. Il y a plus, Dieu est dans l'univers, comme la cause est dans son effet, comme nous-mêmes, causes faibles et bornées, nous sommes, en tant que causes, dans les effets faibles et bornés que nous produisons.

Et si Dieu est pour nous l'unité de l'être, de l'intelligence et de la puissance, il suit que tous ses caractères sont aussi dans le monde et dans l'existence visible ; donc la création est un bien. Dieu vit que cela était bien, disent même les saintes Écritures ; parce que cela lui était plus ou moins conforme.

Voilà donc l'univers créé et manifestant celui qui le crée, sans que le principe de la manifestation qui fait son apparition soit épuisé ; parce que le principe intérieur de la causation, tout en se développant dans ses actes, retient ce qui le fait principe et cause et ne s'absorbe point dans ses effets ; or, si Dieu est dans le monde, et

s'il y est avec tous les éléments qui constituent son être, il n'y est point épuisé, et après avoir produit ce monde, un et triple tout ensemble, il reste tout entier dans son unité et sa triplicité essentielle. C'est dans ce double point de vue de la manifestation de Dieu dans ce monde, et dans la substance de l'essence divine en elle-même, qu'est le vrai rapport du monde à Dieu, et ce rapport est tout à la fois de ressemblance et de différence. L'univers est donc un reflet imparfait, mais un reflet de l'essence divine.

L'homme savant comme l'ignorant ne peut nier l'harmonie qui règne dans les mouvements du monde, ce serait nier que le monde dure, qu'il dure deux minutes. Or, l'harmonie suppose l'unité, et l'unité peut produire l'harmonie, mais elle ne la constitue pas.

Il y a dans l'harmonie et la vie de l'univers le mélange de l'unité et de la variété, dans une mesure parfaite; voilà pourquoi nous trouvons que le monde est une belle chose, c'est le rapport intime de l'unité et de la variété qui fait la beauté de ce monde.

Passons des généralités aux détails; parcourons les sphères diverses dans lesquelles la science a divisé le monde; nous y trouverons deux forces à la fois opposées et liées entr'elles; d'abord la divisibilité à l'infini, c'est-à-dire l'expansion universelle, et la divisibilité à l'infini n'est que le mouvement de l'unité à la variété, conçu sans

limites, et s'il était sans limites, ce serait la dissolution de toutes choses, et cependant, la loi, la tendance de la divisibilité à l'infini est bien dans le monde, mais à la condition d'une autre loi, celle de l'attraction universelle.

L'attraction est le retour de la variété à l'unité, comme l'expansion est le mouvement de l'unité à la variété, et c'est parce que ces deux lois sont en harmonie que le monde subsiste.

Rien ne périt dans la vie universelle, tout se métamorphose et tout se résume ; la mécanique, la physique passent dans la chimie, celle-ci passe dans la physiologie végétale, et cette dernière a sa place dans l'économie animale.

Eh bien, tous ces antécédents, tous ces degrés de la vie sont dans l'humanité, et l'humanité renferme les éléments constitutifs de toute existence amenée sous les yeux de la conscience ; en effet, l' éudede la conscience est l'étude de l'humanité, et cette étude dans le dictionnaire philosophique s'appelle *psycologie*.

Or, si l'homme résume le monde entier, comme le monde entier réfléchit Dieu, et si tous les éléments de l'essence divine passent dans le monde et reviennent dans la conscience de l'homme, jugez du haut rang de l'homme, dans la création, et par conséquent de la psycologie dans la science.

L'homme est un univers en abrégé; la psycologie est la science universelle ; elle concentre, elle

contient et réfléchit, et ce qui est de Dieu et ce qui est du monde, sous l'angle précis et déterminé de la conscience, et tout de même que le monde extérieur peut se résumer en deux grandes lois et dans leur rapport, de même tous les faits de la conscience, quoique variés, se résument à une seule condition, c'est qu'il y ait un acte de conscience; c'est le fait le plus vulgaire et le plus sublime : le plus vulgaire, en ce qu'il est dans toutes les consciences; le plus sublime, en ce qu'il renferme les plus vastes conséquences.

Tant que l'homme ne s'aperçoit pas, n'a pas la conscience de lui-même, il ne connaît, il n'aperçoit rien : tant que l'homme, n'est pas lui-même, il est comme s'il n'était pas ; mais du moment qu'il se connait, il ne se connaît qu'à la condition de savoir tout le reste, de la même manière qu'il se sait lui-même.

Partis de la raison humaine nous nous sommes élevés jusqu'à Dieu pour descendre à la nature, et de là arriver à l'humanité, c'est le cercle de la philosophie. Nous avons parcouru, rapidement il est vrai, toutes les parties de la philosophie, mais régulièrement et dans l'enchaînement sévère, et l'ordre même de la nécessité.

Si chacun de vous se replie sur lui-même et rentre dans sa conscience, il y trouve les trois éléments que nous avons signalés; d'abord, vous vous trouvez vous-même, comme un être évidemment borné, limité, fini. Cette idée limitée ne

vous suffit pas, et la notion déterminée du fini implique pour vous celle de l'infini; le contraire appelle le contraire, et il en est du rapport comme des deux termes qui lui servent de base; il est tout aussi évident et tout aussi nécessaire. C'est avec ce phénomène fondamental de la conscience que vous faites ou que l'on a fait la catégorie du fini et de l'infini, du particulier et de l'universel, de la variété et de l'unité; il vous est même impossible de prononcer un de ces noms sans que l'autre ne vienne immédiatement sur vos lèvres, et il n'arrive sur vos lèvres, que parce que l'idée qu'il représente arrive irrésistiblement dans votre conscience; mais, de ce que les choses se passent ainsi aujourd'hui, se sont-elles toujours passées ainsi?

Le caractère éminent du fait que nous venons de vous rappeler, c'est que, quand vous avez un des trois termes, vous avez les deux autres, vous les concevez; car, si vous vouliez les nier vous n'y réussiriez pas.

L'intelligence ne commence pas par une négation, parce que une négation suppose une affirmation à nier, comme la réflexion suppose quelque chose d'antérieur à quoi elle s'applique; vous commencez donc par une opération qu'il s'agit de déterminer, et qui est la base nécessaire de la négation et de la réflexion, et remarquez que la réflexion n'ajoute rien à l'opération à laquelle elle s'applique.

Réfléchir, c'est revenir sur ce qui fut; c'est, à l'aide de la mémoire, revenir sur le passé, et le rendre présent aux yeux de la conscience. Ainsi la réflexion éclaire ce qui est, mais elle ne crée rien, et, si elle suppose une opération antérieure, nous devons y trouver autant de termes que dans le phénomène, tel que la réflexion le découvre dans la conscience; voilà le résultat de la logique la plus vulgaire; mais, si vous avez la force de traverser la réflexion et d'arriver à toute base de réflexion, vous convertirez en un fait évident de conscience le résultat que vous impose la logique.

Si vous voulez bien connaître le véritable point de départ de l'intelligence, tâchez de vous surprendre pensant, sans le vouloir, et là vous pourrez observer avec plus ou moins de précision ce qui se passa et dut se passer nécessairement dans le premier fait de votre intelligence; penser, c'est affirmer, et la première affirmation dans laquelle la volonté ni la réflexion ne sont point intervenues, doit être une affirmation sans négation, une aperception instinctive de la vérité, un développement tout instinctif de la pensée; car la vertu propre de la pensée est de penser; que vous y interveniez ou que vous n'y interveniez pas, la pensée ne se développe pas moins, et nous trouvons dans cette intuition primitive tout ce qui sera plus tard dans la réflexion, mais à des conditions différentes. Nous ne commençons pas par

nous chercher, car ce serait soupçonner que nous savons déjà que nous sommes ; mais un jour, une heure, un instant, sans nous être cherché, nous nous trouvons; la pensée, dans son développement instinctif, nous découvre que nous sommes, et nous nous affirmons, avec une sécurité si profonde, quelle n'est mêlée d'aucune négation. A la vérité, nous ne discernons pas avec toute la netteté de la réflexion notre caractère propre, qui est d'être limité. Ainsi, l'intelligence en se développant, aperçoit tout ce qui est, mais avec un peu de confusion.

Tel est le fait de l'affirmation primitive, antérieure à toute réflexion, et pure de toute négation, que le genre humain a appelé inspiration.

Dans toutes les langues l'inspiration est distincte de la réflexion, elle ne nous appartient pas. Nous ne sommes pas agents là où toute notre action consiste à avoir la conscience de ce qui s'y passe; c'est déjà de l'activité, mais sans réflexion volontaire.

L'inspiration a pour caractère l'enthousiasme; elle est accompagnée de cette émotion puissante qui arrache l'âme à son état ordinaire et subalterne et dégage en elle la partie sublime et divine de sa nature : et en effet, l'homme, dans le fait, merveilleux de l'inspiration et de l'enthousiasme, ne pouvant le rapporter à lui-même, le rapporte à Dieu.

Qu'est-ce que Dieu? C'est la pensée en soi, la

pensée absolue avec tous ses moments fondamentaux, la raison éternelle, substance et cause des vérités que l'homme aperçoit. Quand donc l'homme rapporte à Dieu la vérité, qu'il ne peut rapporter ni à ce monde ni à sa propre personnalité, il la rapporte à ce à quoi il doit la rapporter, et l'affirmation absolue de la vérité sans réflexion, c'est-à-dire, l'inspiration, l'enthousiasme, est une révélation véritable; voilà pourquoi, dans le berceau de la civilisation, celui qui possèda à un plus haut degré que ses semblables le don de l'inspiration passa à leurs yeux pour le confident et l'interprète de Dieu; voilà l'origine sacrée des prophéties, des pontificats et des cultes: remarquez que lorsque l'homme, transporté par l'inspiration et l'enthousiasme, tente de produire au-dehors ce qui se passe en lui et de l'exprimer par des mots, il est forcé de se servir de mots qui ont le même caractère que le phénomène qu'il essaie de rendre.. Car la forme nécessaire, la langue de l'inspiration, est la poésie, et la parole primitive est une hymne.

Ainsi, nous ne débutons pas par la prose, c'est-à-dire par la réflexion, mais par la poésie, c'est-à-dire par l'intuition et l'affirmation absolue; il suit de là, que nous ne débutons pas par la science, mais par la foi dans la raison; car il n'y en a pas d'autre.

Dans le sens le plus rigoureux, la foi implique une croyance sans bornes à quelque chose qui

ne soit pas nous, et qui devienne pour nous une autorité sacrée, qui soit la mesure et la règle de notre conduite et de notre pensée. Or, ce caractère de la foi, que plus tard dans la lutte de la religion et de la philosophie, on opposera à la raison, est précisément un caractère essentiel de la raison; il est incontestable que nous n'avons foi qu'à ce qui n'est pas nous, et que rien n'est moins personnel que la raison; car elle ne nous appartient pas en propre; c'est la raison, et la raison seule qui en se développant, nous révèle d'en haut des vérités qu'elle nous impose immédiatement et que nous acceptons sans consulter la réflexion.

Nous appellerons spontanéité de la raison, ce développement de la raison, antérieur à la réflexion, ce pouvoir que la raison a de saisir d'abord la vérité, de la comprendre et de l'admettre, sans s'en demander et s'en rendre compte: c'est cette même raison spontanée, règle et mesure de la foi, qui plus tard entre les mains de la réflexion, engendrera, à l'aide de l'analyse, ce que la philosophie appellera et a appelé les cathégories de la raison.

La pensée spontanée et instinctive, par sa seule vertu, entre en exercice, et nous donne d'abord, nous, le monde et Dieu, le tout dans une synthèse où le lucide et l'obscur sont mêlés ensemble. Peu à peu la réflexion et l'analyse transportent leur lumière dans ce phénomène complexe; alors tout s'éclaircit, se prononce et se détermine; le

moi se sépare du non *moi*; l'un et l'autre dans leur opposition et leur rapport, nous donnent l'idée claire du fini, lequel suppose et appelle l'infini. Voilà les cathégories du *moi* et du non *moi*, du fini et de l'infini; mais quelle est la source de ces cathégories? l'aperception primitive, parce que la forme première des cathégories n'était pas du tout la réflexion, mais bien la spontanéité, car la réflexion et la spontanéité, l'analyse et la synthèse primitive, les cathégories même dans leur forme ultérieure, développée, scientifique, ne contiennent rien de plus que l'inspiration.

La raison se développe donc de deux manières, ou spontanément ou réflexivement; dans la spontanéité, il y a aperception et affirmation pure de la vérité avec une sécurité parfaite; c'est la synthèse primitive et obscure et l'analyse claire et plus ou moins parfaite; aussi la spontanéité n'admet guère de différences essentielles. D'où il suit que les différences frappantes de l'espèce humaine naissent de la réflexion; en effet, la réflexion, ne considère les éléments de la pensée que successivement et non à la fois; elle doit donc les considérer, pour un moment au moins, isolément, et comme chacun de ces éléments est important en lui-même, l'effet qu'il produit sur la réflexion, peut être tel, que la réflexion prenne cet élément particulier du phénomène complexe de la pensée, pour la pensée toute entière et le phénomène total.

C'est là le péril de la réflexion, de là la possibilité de la différence, mais, sans la réflexion aussi il n'y aurait jamais cette haute clarté qui résulte d'un examen successif et alternatif des différents points de vue d'un fait, d'un problême, de toute chose enfin : sans la réflexion, l'homme ne jouerait qu'un faible rôle dans l'aperception de la vérité, car il n'en prend bien possession, et il ne se l'approprie que par la réflexion. Pour qu'il y ait erreur, il faut qu'il y ait pensée et conscience, il faut qu'il y ait au moins conscience de quelqu'un des éléments de la conscience, c'est-à-dire perception de quelque vérité, et par conséquent l'erreur n'est ni totale ni absolue, mais seulement particulière; d'où il suit qu'à côté de l'erreur, il y a toujours aperception quelconque de la vérité; ainsi, par exemple, la réflexion, s'appliquant à la conscience et essayant l'hypothèse du doute et de la négation, n'admet pas un des termes de la conscience, l'infini, je suppose, et elle s'arrête au fini; quoique l'infini soit nié, rejeté, la conscience n'est pas détruite, et tous les autres éléments subsistent, parce qu'à côté de cette erreur, il y aura la croyance au monde extérieur et la croyance à soi-même; l'erreur tombe sur un point, l'aperception de la vérité tombe sur un autre; et il y a toujours de la vérité dans la conscience. Ainsi la réflexion dans ses aberrations les plus bizarres est toujours ramenable, parce que ces aberrations ne sont que partielles.

Dans des jours de crise et d'agitation, le doute et le scepticisme entrent avec la réflexion dans beaucoup d'excellents esprits, qui s'effraient de leur propre incrédulité. Si vous voyez un de ces hommes qui, ne pouvant trop se nier lui-même, doute de l'existence du monde extérieur, et surtout de celle de Dieu; répétez-vous perpétuellement que cet être n'est point dégradé, qu'il croit encore puisqu'il affirme quelque chose; il a de la foi, seulement sa foi tombe et se concentre sur un point; au lieu de le considérer comme un athée, comme un sceptique dans ce qui lui manque, considérez-le plutôt dans ce qui lui reste, et vous verrez que dans sa réflexion la plus partielle, la plus sceptique, il lui reste toujours un élément considérable de foi et de croyances, fortes et étendues : voilà pour la réflexion; mais, sous la réflexion, est encore la spontanéité, et quand le savant a nié l'existence de Dieu, écoutez l'homme, interrogez-le, surprenez-le, et vous verrez que toutes ses paroles impliquent l'idée de Dieu, et que la foi à Dieu est à son insçu au fond de son cœur; ainsi, la spontanéité de la pensée est toujours là, qui produit et soutient toutes les vérités essentielles, même sous la réflexion la plus sceptique, et que, dans la réflexion même, l'erreur n'est jamais entière, mais seulement partielle.

Résumons-nous. Nous croyons avoir démontré que l'unité représente Dieu, ou la pensée. La va-

riété, l'homme ou le monde extérieur, et le rapport inséparable qui existe entre l'unité et la variété, exprime le rapport qui existe entre Dieu, et l'homme ou le monde extérieur; ce qui constitue les trois éléments fondamentaux de la philosophie, éléments que nous devons trouver dans les trois premiers grades symboliques, parce que la philosophie primitive ou symbolique qui créa les mystères dut avoir les mêmes bases que la philosophie classique.

Cela est d'autant plus probable que ces deux philosophies ne diffèrent entr'elles que par leurs résultats opposés; car la philosophie primitive enveloppa de mysticisme toutes les vérités qu'elle découvrit, tandis que la philosophie moderne a mis au grand jour toutes les vérités occultes, d'où il suit que le savant M. Cousin a commis une erreur involontaire, lorsqu'il a avancé que le mot mystère n'appartenait point à la philosophie. Les mages firent un mystère de chacune des vérités philosophiques qu'ils découvrirent, et ils les exprimèrent par des symboles, et comme la religion primitive ne se sépara jamais de la philosophie, la religion adopta les mêmes symboles que ceux de la philosophie : de là, les mystères religieux et les mystères philosophiques de l'Orient. Le mot mystère appartient donc à la philosophie primitive, et non à la religion, puisqu'elle s'en est emparée. En définitive, l'unité, la variété et leur rapport respectif, sont non-seulement les

éléments fondamentaux de la philosophie, soit symbolique, soit classique, puisqu'ils constituent l'essence de Dieu, de la pensée, de l'intelligence humaine et du monde extérieur, mais ils sont, en outre, la base des religions, des lois, des gouvernements, de l'industrie, des arts, des sciences et de l'histoire; et, comme la philosophie embrasse tout, ses bases devaient être les mêmes pour tout.

TROISIÈME PARTIE.

DES DIVERS DEGRÉS DU RIT ÉCOSSAIS.

PREMIER GRADE.

Le voile impénétrable qui a dérobé jusqu'à ce jour l'origine précise du premier grade symbolique, forma une barrière insurmontable à tous ceux qui tentèrent de le soulever, et parce qu'ils ne parvinrent ni à le soulever complètement, ni à le déchirer, ils préférèrent abandonner leurs pénibles recherches, plutôt que de persévérer et de soumettre à une méditation soutenue, la valeur

du symbolisme et des allégories, caractères distinctifs de la plus haute antiquité et de la maçonnerie qui la représente; moyen cependant infaillible pour arracher au symbolisme le masque que la rouille des siècles rendait de jour en jour plus opaque, et nous forçait de nous renfermer dans une incertitude décourageante. Si on se fût donné la peine de réfléchir que l'initiation primitive se partagea en deux ordres bien distincts, l'un théogonique et l'autre scientifique, on se fût convaincu que le premier grade a deux origines bien distinctes, l'une exclusivement religieuse, et l'autre scientifique et religieuse en même temps, et, si nous pouvons démontrer que le premier grade fut exclusivement théogonique, en remontant à l'initiation primitive qui n'eut pas d'autre caractère distinctif, nous parviendrons à trouver l'origine plus que probable du premier grade symbolique.

En décrivant les mystères qui ont des rapports directs avec notre institution, nous avons démontré que ceux des brachmes sont les plus anciens, et, comme ils furent exclusivement théogoniques, leur identité avec le premier grade nous autorise à fixer à cette époque l'institution du premier grade; ainsi, selon nous, et d'après l'histoire générale des siècles, l'Inde fut tout à la fois et le berceau du monde, et le berceau de l'initiation religieuse, et remarquez que l'Inde fut, est dans ce moment, et sera, peut-être long-temps encore, sous l'élément de l'infini, c'est-à-dire sous l'empire de

l'absolu où l'élément religieux prédomine, subjugue et absorbe tous les autres éléments. Sa fixité et son immobilité semblent servir de point d'appui à l'univers, est-il bien étonnant qu'elle serve de point d'appui à la première base d'une institution, dont le temps n'a pas plus changé la physionomie que celle de l'Inde? Quelque puissant néanmoins que fut le pouvoir de l'élément religieux, sous l'influence duquel l'ignorance est l'apanage des masses, des génies durent éclore même sous son empire despotique, et ces êtres, si supérieurs à leurs semblables, sentirent bien que, quoique la théogonie soit le premier besoin de l'humanité, elle était insuffisante pour dévoiler à l'homme sa dignité et sa liberté, et que, lui laisser ignorer les moyens de jouir de l'une et de l'autre, c'était perpétuer l'esclavage de l'humanité toute entière. Les mages ou premiers philosophes furent ces génies du monde primitif : ils durent par conséquent se rechercher et se réunir pour se communiquer leurs connaissances mutuelles et établir une doctrine qui fût tout à la fois théogonique et scientifique; c'est là que nous fixons l'époque du second ordre de l'initiation, et la logique des mages les porta à réunir ces deux ordres d'initiation pour en former une classe générale qu'ils divisèrent en plusieurs degrés.

De l'association des mages en communauté naquit la nécessité de fonder une institution qui pût conserver et propager leur doctrine, et pour que

l'institution et la doctrine fussent à l'abri de la surveillance toujours soupçonneuse du pouvoir, les mages renfermèrent chaque vérité philosophique dans un symbole, et la réunion d'un nombre plus ou moins considérable de symboles constitua les mystères de tous les âges et de tous les peuples; et, attendu que les mages exercèrent le sacerdoce de la Perse, le rituel ou le cérémonial de chaque degré dut être plus ou moins religieux: voilà pourquoi tous les grades maçonniques renferment de la morale et des formes religieuses; et, comme le premier degré ne doit représenter que l'élément religieux, nous y trouverons le motif du culte, le culte lui-même, et la morale comme inséparable de toute religion. Le premier grade est tellement théogonique qu'il ne renferme ni symbole industriel, ni aucun hiéroglyphe, et si ce grade eût pris naissance dans l'Égypte nous y trouverions nécessairement quelques hiéroglyphes, puisqu'ils furent institués par les Égyptiens; leur absence totale justifie l'origine que nous assignons au premier grade.

S'il est vrai, ainsi que nous l'avons exposé, que les vérités philosophiques aient été représentées par des symboles ou des allégories, on ne saurait douter que la philosophie des mages n'ait donné naissance aux mystères; nous allons plus loin, et nous ne craignons pas de le dire tout haut, s'il est vrai, ainsi que l'assure M. Cousin, que la philosophie positive n'ait commencé qu'avec l'histoire

ancienne, et celle-ci n'ayant pour point de départ que l'époque de la Grèce, il en résulte nécessairement que l'initiation doit avoir une immense antériorité sur la philosophie, et quoique les trois premiers grades symboliques reposent sur les mêmes bases que la philosophie, les abstractions que l'initiation doit expliquer et développer sont bien plus difficiles à saisir que celles que la philosophie développe et explique : en effet, l'histoire qui sert de base et de guide à la philosophie, ne consistant que dans l'exposition plus ou moins fidèle d'opinions émises et consignées, ou dans des faits consommés et décrits, tout le travail de la philosophie doit consister à soumettre les uns et les autres à une investigation plus ou moins sévère, et après les avoir examinés sous plusieurs rapports, elle parvient à les développer, elle les coordonne ensuite et en tire des conséquences positives et plus ou moins utiles : les opinions et les faits qui constituent l'histoire primitive de l'Orient, étant presque inconnus puisqu'ils ne sont pas consignés, mais seulement représentés par des symboles, des allégories ou des hiéroglyphes qui ne sont eux-mêmes que des abstractions ou des énigmes ; l'écrivain qui veut expliquer l'initiation doit chercher à pénétrer les opinions et à connaître les faits qu'elle représente et que le symbolisme lui dérobe, seul moyen de pouvoir les développer et les coordonner, pour en tirer des conséquences positives et plus ou moins utiles ; de manière que les symbo-

les, les allégories ou les hiéroglyphes doivent renfermer tout à la fois et la philosophie et l'histoire de la plus haute antiquité, et on sera étonné d'apprendre que sur les trente premiers grades de l'écossisme, à l'exception de trois ou quatre, tous les autres grades renferment ou des sciences, ou des évènements, ou des époques ou des faits plus ou moins remarquables, appartenant à l'Orient. A la rigueur nous pourrions y comprendre les 31e et 32e degrés qui représentent les croisades dont l'Orient fut le théâtre; mais long-temps avant cette dernière époque, l'initiation avait disparu en Égypte et en Grèce.

Le mysticisme, qui enveloppe toutes les vérités de la philosophie primitive ou symbolique, est évidemment trop impénétrable pour qu'on ne soit pas convaincu que ces vérités doivent être très-difficiles à aborder et elles sont trop obscures pour être bien développées; d'où il résulte que leurs développements ne peuvent offrir que des résultats plus ou moins positifs; tandis que la philosophie classique, à l'aide d'une méditation soutenue, peut devenir claire et précise et offrir pour résultat des vérités incontestables; et cependant, malgré cette ligne de démarcation qui sépare ces deux philosophies, nous avons à démontrer l'identité de méthode d'enseignement, ainsi que l'identité des éléments fondamentaux de la philosophie positive avec la philosophie symbolique; ne perdons pas de vue que nous devons

partir du connu pour arriver à l'inconnu, et que la marche de la philosophie classique doit nous conduire à celle que suivit la philosophie symbolique.

Qu'est-ce que c'est qu'une école de philosophie? C'est un mode d'enseignement spécial, dans lequel, par le moyen de l'analyse et de la dialectique, on parvient à débrouiller, à démontrer et à rendre sensibles et palpables des vérités confuses et plus ou moins obscures, d'où il résulte qu'une école philosophique doit être le sanctuaire des vérités.

Qu'est-ce que c'est qu'un atelier d'initiation? C'est une école d'enseignement dans laquelle on doit débrouiller, développer, expliquer et rendre sensibles et palpables, par des raisonnements logiques, les vérités que les symboles, les allégories ou les hiéroglyphes renferment confusément et représentent d'une manière plus ou moins obscure; d'où il résulte qu'un atelier d'initiation doit être aussi le sanctuaire des vérités.

Examinons maintenant quelle est la base sur laquelle repose et la philosophie classique et la philosophie symbolique.

Nous avons démontré que la philosophie positive repose sur une unité et sur une triplicité tout ensemble; la philosophie doit être une et indivisible, c'est-à-dire qu'elle doit résumer les divers systèmes philosophiques plus ou moins isolés en un seul système général, lequel constitue l'histoire

de la philosophie, et que M. Cousin appelle la vérité des vérités. La triplicité de la philosophie se trouve dans les divers objets dont elle s'occupe; ainsi Dieu est un et triple tout à la fois; parce que son essence se compose de l'infini, du fini et de ses rapports, soit avec l'homme, soit avec le monde extérieur; c'est cette unité et cette triplicité qui ont donné naissance à toutes les trinités.

Il en est de même de la maçonnerie, elle est une et triple tout à la fois; son unité consiste en ce que l'initiation est uniforme dans tous ses rits; sa triplicité se compose :

1° De l'initiation;

2° Des différents rits qui représentent autant de systèmes philosophiques isolés;

3° Des rapports qui doivent exister entre les divers rits et l'initiation, et si on pouvait résumer tous les rits en un seul système général, on parviendrait à former l'histoire complète de l'initiation; voilà déjà une deuxième identité entre la philosophie positive et la maçonnerie ou la philosophie symbolique.

Mais si la philosophie a son unité et sa triplicité qu'on ne peut point séparer sans les mutiler et même les détruire, le premier grade renferme-t-il un symbole qui exprime à la fois cette unité et cette triplicité? Nous nous prononçons pour l'affirmative sans aucune hésitation. Quel est ce symbole? C'est celui qui frappe chaque jour nos regards; celui que tout initié aperçoit après avoir reçu la

lumière, c'est le triangle ou le delta; ce symbole exprime tout à la fois l'unité et la triplicité; en effet, le tout homogène du triangle représente l'infini, l absolu, Dieu, la pensée; ses diverses branches représentent la variété, le fini, et sa forme régulière, dans tous ses points, constitue le juste rapport qui existe entre chacune de ses parties et représente le rapport qui doit exister entre l'infini et le fini. Séparez l'une ou l'autre de ses branches, et vous mutilerez et détruirez même ce symbole expressif, d'où il résulte que le triangle est la représentation la plus positive de la trinité théogonique et de la trinité philosophique; en effet, le sujet de la théogonie est Dieu ou sa triple essence, le sujet de la philosophie est l'abstraction qu'on ne peut connaître positivement que par la pensée spontanée, par la pensée réflexive et par la régularisation de ces deux pensées, ou le rapport qui doit exister entr'elles; or, le triangle n'est pas autre chose qu'une abstraction symbolique, et comme toute abstraction est une opération de l'esprit, par laquelle l'esprit considère séparément des choses qui sont réellement unies, la science maçonnique et la science philosophique ont pour sujet spécial de s'occuper d'abstractions que la pensée doit développer et éclaircir à l aide de la réflexion pour rendre sensibles et palpables les vérités que ces abstractions renferment, et les explications plus ou moins lumineuses que chaque président d'atelier devrait donner en conférant tel ou tel grade, ne

sont réellement que des développements propres à mettre en lumière les vérités obscures que renferme tel ou tel grade dans les symboles, les allégories ou les abstractions dont ce grade se compose.

Avant d'aborder les divers symboles qui caractérisent le premier grade symbolique, nous terminerons nos considérations générales par faire remarquer que ce grade est tellement consacré à représenter l'idée de l'infini, de l'absolu, de Dieu, idée qui constitue le premier élément fondamental de la philosophie, qu'il renferme cette science qui a pour objet unique la connaissance de Dieu, et qu'on désigne par la dénomination de théologie; et comme cette science fut de tout temps le patrimoine exclusif du sacerdoce, ce qui la fit appeler science sacrée, les brachmes qui instituèrent ce premier grade, lui imprimèrent le double caractère de théologie mystique et de théologie morale. Nous venons de prouver que la première est représentée par le triangle qui est le symbole dominant du grade, et la seconde se trouve renfermée dans les questions morales du même grade.

Abordons le grade dans ses détails, et, pour procéder avec ordre, reportons-nous en idée dans la chambre de préparation, où le néophyte est conduit par des chemins qui lui sont inconnus. Quels objets frappent ses regards? des symboles muets, mais aussi expressifs que le triangle lui-même. D'abord des sentences morales propres à réveiller dans le

cœur du néophyte les sentiments les plus religieux; plus loin, l'image de la mort dont l'aspect effraie le vulgaire et bouleverse l'âme de celui dont la conscience n'est pas pure, rappelle au néophyte l'idée du néant, du chaos, de l'infini, de la redoutable éternité; plus loin encore est une table sur laquelle se trouve placé un sablier, et la rapidité avec laquelle s'écoule le sable qu'il renferme représente si bien la courte durée de la vie de l'homme. Au lieu de laisser réfléchir le néophyte sur la valeur de tant de symboles expressifs pour qu'il puisse rendre compte des sensations qu'il a éprouvées, on l'en distrait en lui proposant la solution de questions qui, loin d'êtres théogoniques et morales, sont le plus souvent scientifiques, et cette dernière innovation est contraire au but du grade et à la lettre des cahiers qui nous servent de guide; car, puisque le premier grade est exclusivement consacré à développer l'idée de l'infini, et puisque le modèle de questions consignées dans nos cahiers ne doit renfermer que cette idée théogonique; présenter des questions différentes de cette idée, c'est fausser la doctrine et tronquer l'enseignement; tandis qu'en se renfermant dans les trois questions ordinaires, savoir :

Qu'est ce que l'homme doit à Dieu?

Que doit-il à ses semblables?

Que se doit-il à lui même?

nous trouvons la représentation de la théogonie, de la morale et des devoirs de l'homme envers la

société, ce qui constitue la trinité philosophique; enfin ces questions sont terminées par une formule testamentaire qui laisse entrevoir au néophyte, d'une part, les dangers auxquels il s'expose, et, de l'autre, l'existence d'un monde différent de celui qu'il habite, d'un monde infini, absolu, éternel, comme Dieu lui-même; de manière que les symboles et les allégories du premier point de ce grade, renferment presque tout le grade, et leur importance exigerait qu'un orateur grave et instruit développât au néophyte les symboles de ce premier point, ce qui donnerait au néophyte une grande idée de l'importance de l'initiation, et cette explication nous paraît d'autant plus indispensable que l'initiation du grade n'est autre chose que la mise en action des symboles et des allégories qui caractérisèrent le premier point ou le cabinet de réflexion.

La manière dont nous procédons à la première initiation a une parfaite ressemblance avec la marche que suit la philosophie dans son mode d'enseignement. En effet, si nous nous rappelons la situation dans laquelle se trouve placé le néophyte lorsqu'il pénètre dans notre enceinte mystérieuse, nous serons frappés de la ressemblance qui existe entre lui et l'homme qui commence à avoir la conscience de lui-même; car, quoique le néophyte ait la conscience de lui-même en se présentant parmi nous, il pénètre dans un monde qui lui est étranger, dont les lois, les idées et les usages ne

seront peut-être pas en rapport avec son existence sociale habituelle; le bandeau qui le prive de la lumière symbolise son ignorance dans la connaissance de ce monde nouveau, au milieu duquel il doit vivre bientôt, et qui doit le faire participer à une vie nouvelle, qui, ayant pour bases fondamentales la théogonie et la morale, constitue la perfection.

Le néophyte a besoin de connaître les lois et les règles qui régissent l'association. Son intelligence doit le guider et l'aider à discerner dans les développements que nous lui exposons si les lois et les règles de l'initiation sont en rapport avec ses propres idées, et s'il aura la force et le courage de s'y soumettre et de les exécuter.

La liberté de sa conscience le met à même d'accepter ou de refuser les conditions qu'on lui propose; les engagements qu'il doit contracter sont soumis à sa libre volonté; les premières notions qu'on lui présente sont la liberté de la conscience, et, pour qu'il en jouisse pleinement, nous n'imposons à sa croyance religieuse ni Bramha, ni Jéhova, ni Osiris, ni le Dieu des chrétiens. L'invocation que nous adressons au père de toute la nature, au grand architecte de l'univers, doit lui offrir l'image vivante d'un culte volontaire, dégagé de fanatisme et de superstition. Loin de lui imposer un culte spécial, nous nous bornons à lui en faire sentir la nécessité, parce que le culte est le développement et la réalisation du sentiment

religieux, mais non la limitation; car le culte n'a d'autre destination que de rappeler l'homme à Dieu, et il ne peut le faire que sous des formes extérieures ou sous de vives images, qui caractérisent les symboles, et nous n'en n'avons pas de plus expressif que le triangle.

Ainsi, tout homme peut participer à la prière maçonnique, parce qu'elle ne peut porter aucune atteinte à sa croyance religieuse. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui persistent à croire que dans l'initiation du premier grade on ne doit pas insister sur la définition de Dieu, ou sur celle de son essence, parce qu'on craint de porter atteinte à telle ou telle religion, ou d'ébranler la foi de quelque néophyte. Une pareille opinion, loin d'être fondée, nous paraît erronnée, parce que Dieu est la base de toute religion; il est le motif et le sujet de tout culte; or, en approfondissant cette importante question, en exposant les éléments constitutifs de Dieu, on parvient à éclairer la conscience de chaque initié, on peut lui démontrer des vérités religieuses que la théologie sacrée considère comme des mystères inexplicables, quoique nous ayons démontré que les vérités religieuses et philosophiques primitives donnèrent naissance aux mystères; donc qu'aucun mystère n'est impénétrable, et qu'on peut découvrir les vérités qu'il dérobe à des yeux vulgaires, et la vive lumière qui jaillirait de développements théogoniques compassés et mesurés, éclairerait tellement l'in-

telligence de chaque initié, qu'il pourrait alors embrasser avec une parfaite connaissance la religion qui lui paraîtrait le plus en rapport avec Dieu, et suivre avec ferveur le culte qui le mettrait le plus en rapport avec Dieu, parce que sa foi serait d'autant plus inébranlable alors, quelle serait le résultat de l'intime conviction de sa conscience éclairée, et si à l'aide d'une théogonie positive, l'initiation parvenait à démontrer à tous les peuples que Dieu est le même pour tous, que la religion et le culte doivent être uniformes et universels ; cette théogonie une fois connue, démontrée et admise, formerait entre les diverses nations du globe un lien bien plus indissoluble que toutes les lois politiques, tel fut le but important que se proposèrent les brachmes et les mages, lorsqu'ils consacrèrent le premier grade aux développements de leur sublime théogonie.

Mais, si le triangle exprime l'idée de l'infini, de l'absolu, de Dieu; si la prière est le symbole du culte qui met l'homme en rapport avec Dieu ; si les symboles du cabinet de réflexion représentent un monde infini, éternel, et différent de celui que nous habitons, et si, enfin, l'ensemble de tous ces symboles constitue la théologie mystique, la théologie morale renferme-t-elle les mêmes développements que la philosophie positive ? Nous allons essayer de le démontrer.

Le premier besoin de l'homme intelligent et progressif, dit la philosophie moderne, fut de

s'attacher à ce qui lui parut bon, juste et utile et de repousser ce qui lui parut nuisible, injuste et inutile, et ces dernières qualités étant inhérentes à l'homme de la nature qui n'avait d'autres lois que la force et la violence, le discernement de l'homme civilisé fit cette judicieuse distinction et elle établit une énorme différence entre l'homme civilisé et l'homme primitif, car, avant la civilisation, l'homme n'était qu'une base presque matérielle qui avait besoin d'être perfectionnée par l'intelligence progressive de l'homme lui-même; or, les progrès de la civilisation constituant un des buts de la philosophie et de l'initiation, elles durent enseigner l'une et l'autre la même doctrine, et cette identité de méthode est confirmée par les questions morales du premier grade qui se trouvent parfaitement conformes aux principes de la philosophie; ainsi; la définition de la vertu, ses résultats toujours avantageux pour l'homme et la société, et par antithèse, la définition du vice, et ses conséquences funestes soit pour l'homme, soit pour la société, justifient pleinement ce que nous avons avancé; car, la vertu renferme en elle-même ce qui est bon, juste et utile, et le vice consiste au contraire dans ce qui est nuisible, injuste et préjudiciable.

Dans la crainte néanmoins que les divers symboles du premier grade n'exprimassent pas assez clairement l'idée de l'infini, de Dieu ou de la pensée, nos instituteurs mirent, pour ainsi dire, cette

idée en action dans les trois voyages, et, pour être conséquents avec leurs principes, ils durent représenter cette idée sous des formes morales, parce que les voyages font partie intégrante de la théologie morale, quoiqu'ils rentrent rigoureusement dans la théologie mystique ; cette espèce de paradoxe cesse de l'être, si on fait attention qu'il n'existe point de religion sans morale, ni de morale sans religion ; un coup-d'œil rapide sur chaque voyage suffira pour justifier notre proposition.

Que représente, philosophiquement parlant, le premier voyage? si non la spontanéité de la pensée? cette pensée première, apanage de toute l'humanité, mais qui est toujours obscure et confuse, Dieu lui-même, si difficile à concevoir au premier aspect ; ce voyage représente l'un et l'autre, si énergiquement exprimés par le bandeau qui couvre les yeux du candidat, par les obstacles qu'il rencontre, et par le bruit tumultueux qui frappe ses oreilles, puisque l'ensemble de ces allégories représente la confusion et le désordre. Le cliquetis d'armes du second voyage n'exprime-t-il pas le travail pénible et difficile auquel doit se livrer la pensée réflexive, soit pour régulariser et mettre en lumières les vérités que la pensée spontanée aperçoit toujours si obscurément et si imparfaitement, soit pour parvenir à connaître l'essence de Dieu? Les flammes du troisième voyage que le néophyte n'aperçoit à travers son bandeau que comme un éclair, n'offrent-elles pas l'image

de ce génie infini, de cette intelligence supérieure dont une seule étincelle suffit pour créer l'intelligence humaine. Examinons maintenant les formes morales et physiques sous lesquelles l'initiation représente ces abstractions philosophiques.

Qu'est-ce que l'enfance représentée moralement dans le premier voyage? c'est l'emblême des préjugés, dont les impressions seront plus ou moins profondes selon le degré d'instruction de chaque individu; sous le rapport physique, c'est le symbole de la vie végétative du premier âge, qui consiste dans la nutrition et le développement de tout l'organisme; à cette époque, l'organe de la pensée, le rudiment des idées existent déjà, mais leur organisation est si imparfaite et si faible, que leur ensemble est incapable d'entrer en exercice.

Qu'est-ce au contraire que le second âge de la vie, présenté moralement dans le second voyage? Ce sont les passions qui enveloppent la jeunesse de toute part, qui l'entraînent et la subjuguent jusqu'à ce que l'expérience et la raison lui démontrent les erreurs des préjugés et le danger des passions avilissantes; sous le rapport physique, c'est l'époque du développement des facultés intellectuelles, époque où la pensée, déchirant l'enveloppe qui la retenait captive, devient libre, s'élance, se développe et grandit de jour en jour.

Les flammes du troisième voyage représentent moralement cet ardent amour de la charité qui

donna naissance à la philantropie; ce sont ces flammes divines qui guident la vertu et lui font découvrir ces réduits obscurs, ces asiles cachés, où gémit, sans se plaindre, le malheur non mérité, et, après avoir atteint son noble but, la vertu s'enveloppe du manteau de la philantropie pour se dérober à tous les regards, même à ceux dont elle a tari les larmes, et la maçonnerie a conservé cet utile précepte, qu'elle met en pratique à chaque initiation; sous le rapport physique, c'est le développement complet des facultés intellectuelles, dont les hardies conceptions étonnent et inspirent l'admiration, parce que la vive clarté de leurs idées lumineuses répandent un grand jour sur les abstractions les plus obscures.

Les hautes vérités religieuses, morales et philosophiques du premier grade, quoique positives et utiles, étaient si opposées au fanatisme, à la superstition et aux lois despotiques et arbitraires de l'Orient qu'on ne dut les communiquer qu'à des hommes instruits dont l'intelligence fût assez développée pour bien les concevoir et les apprécier; et, comme il fallait propager ces vérités pour faire avancer la civilisation, l'âme de chaque initié devait être assez fortement trempée pour les enseigner et les développer, même au péril de sa vie, et pour s'assurer de la force morale et physique de chaque initié. Avant de l'instruire, on le soumettait aux épreuves périlleuses que nous avons décrites, et qui ne figurent qu'allégoriquement dans

les instructions qui nous servent de guide ; elles offriraient, encore aujourd'hui, un intérêt incontestable, si l'on y procédait avec la gravité qu'elles réclament, et si elles étaient accompagnées des développements qu'elles exigent; et, malgré ces terribles épreuves, les vérités importantes du premier grade n'étaient communiquées aux initiés qu'après les avoir liés par un serment solennel et d'autant plus retoutable que quiconque divulguait les secrets était puni de mort. Tout porte à croire que Socrate, qui avait été initié aux mystères égyptiens, ne perdit la vie que pour avoir divulgué une des plus importantes vérités religieuses qu'on lui avait dévoilées dans les mystères, mais il sentit que la doctrine de l'immortalité de l'âme devait tellement consoler et éclairer l'humanité qu'il préféra la promulguer, violer son serment et perdre la vie, plutôt que de laisser croupir l'homme dans l'erreur de la métempsycose. Cependant, près d'un siècle avant lui, Pythagore, qui fut initié aux mystères de Samothrace, régularisés par Orphée, avait publié la maxime suivante:

Honore les dieux immortels, comme il est prescrit par les lois, et respecte ton serment. On voit quelle importance Pythagore attachait au serment. La tête de Diagoras fut mise à prix pour avoir divulgué les mystères. Androcide et Alcibiade accusés du même crime, furent traduits au tribunal de l'inquisition d'Athènes, et de pareils exemples devaient rendre discrets tous ceux qui participaient

aux mystères ; d'ailleurs la révélation positive d'un seul Dieu, la pureté du culte primitif des mystères de l'Inde, et la morale austère qu'on y enseignait durent former les connaissances spéciales et scientifiques des brachmes, car toute leur science consistait à bien saisir le véritable sens du *Védam*. Voilà ce qui nous paraît prouver que l'initiation des brachmes, représentée par le premier grade, fut toute théogonique, et que la philosophie que renferment les symboles et les trois voyages de ce grade y fut ajoutée par les mages ; car jusqu'à eux la philosophie ne fut que de la théogonie, et l'immortalité de l'âme fut une rectification heureuse ; mais elle fut postérieure aux mystères des brachmes, des mages et de ceux des Égyptiens ; car, ce ne fut qu'en 2598 ans avant notre ère, que les Tao-ssés, qui professaient le sabéisme, établirent et enseignèrent quelques dogmes sur l'immortalité de l'âme, et les mystères d'Isis avaient été institués quatre siècles auparavant.

On voit que le perfectionnement du premier grade a suivi la progression des connaissances humaines, soit philosophiques, soit théogoniques, et qu'il a néanmoins toujours conservé le caractère théogonique que les brachmes lui imprimèrent les premiers.

La formule de l'obligation du premier grade fut-elle fondée par les brachmes, par les mages, par les Égyptiens ou par les Grecs ? nous l'ignorons entièrement et nous n'avons pu trouver aucun

document qui nous révélât comment était formulé le serment des anciennes initiations, excepté les faibles documents que renferme l'histoire générale du monde primitif sur les mystères d'Orphée : mais nous ne pouvons passer sous silence l'opinion de plusieurs maçons fort instruits qui pensent que notre formule est tout-à-fait ridicule, pour ne rien dire de plus : nous serions forcés d'embrasser leur manière de voir, si notre formule devait être en rapport avec la civilisation moderne; mais, si nous considérons que la maçonnerie doit représenter l'antiquité, nous serons plus réservés avant de nous prononcer aussi affirmativement, parce que le langage de l'Orient fût toujours allégorique, métaphorique, et si nous nous permettions de rajeunir la formule du serment, nous pourrions nous exposer à détruire cet admirable caractère que l'antiquité lui imprima, et que la faux du temps a respecté; nous n'aborderons l'importante question de la réforme de la maçonnerie, qu'après avoir passé en revue toutes les parties qui constituent le grand système de l'initiation, parce que nous serons à même d'apprécier alors s'il faut conserver toute l'initiation dans sa pureté virginale, ou s'il faut la jeter toute entière dans le dangereux creuset de la restauration. Le premier grade représente tellement l'initiation primitive que la lumière que nous donnons à un nouvel initié n'est qu'une imitation de celle que les brachmes accordaient à leurs initiés, car dans la description de leurs mys-

tères nous avons exposé que, quoique leur initiation fût toute sacerdotale, lorsque l'initié avait subi les épreuves du grade, on le conduisait dans un endroit tellement éclatant de lumière que ses yeux en étaient éblouis.

Vous le voyez, mes F∴, nous ne pouvons faire un pas dans l'examen du premier grade sans trouver sur notre route des similitudes, soit avec l'institution des brachmes, soit avec celle des mages, soit avec celle des Égyptiens; cette assertion est si positive, que le premier grade du rit écossais n'a point de mot de passe; parce que, dans les mystères égyptiens, tout initié au premier degré ne communiquait plus avec le monde profane pendant l'espace de trois ans, et, dans le cas ou un initié se serait permis de sortir, il lui était impossible de pénétrer dans l'intérieur des mystères, parce qu'il n'y avait que les initiés au deuxième degré qui eussent un mot de passe, au moyen duquel ils pouvaient sortir et rentrer librement dans certains jours de la semaine.

Le mot sacré de ce grade semble donner la mesure de l'éducation morale et religieuse qu'on imprimait aux initiés de ce degré, puisqu'il rappelle le souvenir d'un des hommes les plus moraux et les plus religieux de l'antiquité. Le rit français a commis une grave erreur en adoptant un mot de passe à son premier grade et en ne conservant pas le mot sacré du rit écossais; une faute bien plus grave encore, c'est de n'avoir point adopté l'invo-

cation religieuse du rit écossais qui est l'image vivante du culte; allégorie inhérente à un degré qui est presque tout théogonique.

Enfin le catéchisme de nos cahiers qui ne renferme en apparence que le rituel du grade, représente les développements et la révélation des vérités que renferment les symboles et les allégories du grade, car l'explication des abstractions du premier grade ne commençaient qu'après la consécration des initiés, et leurs études devaient être d'autant plus longues que nos documents écrits assurent qu'on y consacrait trois années consécutives.

Résumons-nous. Nous croyons avoir épuisé le premier grade, soit dans son ensemble, soit dans ses détails; dans nos considérations générales nous avons tenté de remonter à son origine, et nous avons démontré que l'Inde fut son berceau religieux, et que la Perse fut son berceau philosophique; que les mages établirent un système d'initiation qui fut religieux et scientifique tout à la fois, tandis que celui des brachmes ne fut que religieux. Nous avons également démontré que le mode d'enseignement de la maçonnerie et la triple base sur laquelle repose le premier grade étaient conformes à ceux de la philosophie classique. Nous avons ensuite envisagé ce grade dans tous ses détails, et notre examen nous autorise à conclure:

1° Qu'il est exclusivement théogonique, puisque nous avons retrouvé partout la représentation de

l'unité, de l'infini, de Dieu et de la pensée, ce qui constitue le premier élément fondamental de la philosophie positive;

2° Qu'il doit être considéré comme le perfectionnement religieux et moral de l'homme civilisé;

3° Qu'il offre en conséquence une identité parfaite avec le premier élément fondamental de la philosophie positive;

4° Que l'initiation primitive représente la théogonie, le culte, la morale et un des éléments fondamentaux de la philosophie des mages;

5° Que la philosophie de l'Orient est plus ancienne que la philosophie classique : en définitive, les symboles du premier degré du rit écossais exprimant tout à la fois l'unité de Dieu et sa triple essence : l'immortalité de l'âme, un culte pur, une morale universelle et le premier élément de la philosophie positive; leur ensemble renferme la base religieuse de toute civilisation, sans laquelle l'ordre social ne saurait subsister.

DEUXIÈME GRADE.

L'origine du deuxième grade est bien plus difficile à apprécier que celle du premier; parce que les symboles et les allégories du grade d'apprenti sont si expressifs qu'ils caractérisent pour ainsi dire l'époque à laquelle il fut institué; ils la représentent si bien, qu'on ne peut examiner aucun de

ses détails sans y trouver une concordance positive avec ceux de l'initiation sacerdotale des brachmes ; tandis que les symboles du deuxième grade expriment des connaissances si variées que la plupart d'entr'elles appartiennent aux Égyptiens et que, quelques unes ne peuvent appartenir qu'à la Grèce; et cependant malgré cette différence probable d'origine, si nous remontons aux découvertes des premiers peuples dont les époques sont si reculées que malgré les calculs de M. Buret de Long-Champs, nous les considérons comme mythologiques, on serait tenté de croire que les sciences et les arts eurent leur berceau chez les Indiens. Naréda, fils de Brahma, leur donna un code de lois sages ; il se distingua dans les arts et dans les armes; il inventa la flûte indienne appelée *vina*. Les philosophes indiens, aussi anciens que ceux de la Chaldée, ont connu la science des nombres, calculé les éclipses du soleil et de la lune ; ils ont fait des règles d'arithmétique sans plume et sans crayon, mais la date de ces documents historiques est bien postérieure à l'époque des mages, qui sont considérés comme les fondateurs de la philosophie symbolique, puisqu'ils renfermèrent chaque vérité dans un symbole spécial, dont le sens ne pouvait être connu que de leurs initiés, et les mystères des mages nous sont pourtant inconnus. Nous avons toutefois démontré comment les brachmes avaient pu connaître, par leur proximité de la Perse, la philosophie des mages; mais plus égoïstes et plus avides

du pouvoir que les prêtres chaldéens, égyptiens et grecs, les brachmes concentrèrent toutes leurs connaissances dans les initiations du sacerdoce, et ils n'admirent jamais de profanes dans leurs mystères.

La société de Calcuta peut seule un jour déchirer le voile qui nous dérobe encore les connaissances scientifiques qui durent composer tous les mystères des brachmes, parce qu'ils furent les seuls lettrés de l'Inde; ce qui prouve d'ailleurs que les mystères indiens durent être et théogoniques et scientifiques, c'est que les prêtres égyptiens ne fondèrent leurs mystères qu'après avoir été initiés aux mystères des brachmes, et ces derniers durent admettre à leur initiation des hommes voués exclusivement comme eux au sacerdoce de leur pays. La concentration des sciences et des arts dans le sein des mystères purement sacerdotaux des brachmes, fut la cause inévitable que l'industrie, les lois, les sciences, les arts et les masses, furent toujours sous la dépendance des prêtres de l'Inde, car les peuples de cette heureuse contrée n'exercèrent primitivement que deux professions, celle de laboureur et celle des armes; la première pour pourvoir aux besoins de la vie; la seconde pour défendre leurs propriétés et leur personne. Cet état de nature se prolongea jusqu'au berceau de la première civilisation, et à cette époque reculée, les besoins qu'entraîne toujours l'augmentation de population, et les pro-

grès naturels de l'intelligence humaine donnèrent naissance à l'industrie, qui ne fut d'abord que partielle, car elle devint le patrimoine exclusif de la famille de celui qui créa telle ou telle branche d'industrie. Aussi chaque profession était exercée de père en fils, et seulement par les membres de la même famille, car chaque famille obtint un privilége exclusif, afin qu'aucun étranger à la famille ne pût exercer la même profession, et dès lors l'égalité naturelle cessa d'exister, parce que l'industrie procura l'aisance, et la richesse ne tarda pas à établir des lignes de démarcation entre les hommes de la même contrée; d'où il résulte que l'origine du deuxième grade doit être postérieure à l'époque de l'Inde, car nous verrons bientôt, que ce grade représente l'élément du mouvement et du progrès, et avec lui dut commencer la liberté de l'homme. Avec la liberté, le génie, l'industrie, les arts, les sciences durent se développer et préparer l'émancipation du genre humain; car la civilisation, fruit des lumières, ouvrit une large voie à l'espèce humaine, et, quoique les philosophes ne fassent remonter l'époque de la civilisation qu'à la Grèce, nous pensons qu'elle a dû commencer en Égypte, et qu'elle s'est perfectionnée à la brillante époque de la Grèce.

En effet, les Égyptiens possédaient l'art de travailler le fer, ils cultivaient la terre avec méthode; la construction de leurs pyramides décèle en eux des connaissances en architecture; l'art de naviguer

leur fut transmis par les Sidoniens ou Atlantes; l'astronomie fut une de leurs principales études, ainsi que le prouvent les observations astronomiques trouvées par Calhisthène, qui les envoya à Aristote, et qui consistaient dans les découvertes astronomiques faites à Babylone et en Égypte, pendant l'espace de 1903 ans; et les prêtres d'Isis, en se fesant initier aux mystères des brachmes, durent hériter de la philosophie des mages.

La puissance qu'ils exerçaient sur le peuple de l'Égypte étant illimitée, ils parvinrent à connaître les divers procédés industriels, et, pour ne porter aucun préjudice aux familles qui les possédaient, ils les introduisirent dans les mystères, parce que l'aglomération de toutes les connaissances rendit leurs mystères plus importants et plus précieux, puisqu'on puisait dans leur sein des lumières qu'on ne trouvait nulle autre part; d'où il résulte que l'élément de la variété, du fini, c'est-à-dire la civilisation a dû commencer en Égypte, et, attendu que la civilisation ne s'est perfectionnée qu'en Grèce, nous pensons que le deuxième grade fut fondé dans les mystères d'Isis, et qu'il ne fut completté que dans ceux d'Eleusis. Nous présumons que la règle et l'équerre sont deux symboles qui furent inconnus dans l'Inde; l'équerre fut découvert par les Egyptiens, mais les Grecs furent ceux qui en apprécièrent toute la valeur, et nous espérons démontrer que la règle ne fit partie ni des mystères égyptiens ni des mystères grecs.

Il paraît, toutefois, hors de doute que la philosophie symbolique et la plupart des sciences dont elle s'occupait, furent concentrées dans le sanctuaire sacerdotal jusqu'à la brillante époque de la Grèce où des hommes éclairés, s'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, et affrontant le pouvoir sacerdolal, sentirent toute la dignité de l'homme. A la vérité, la plupart des philosophes grecs avaient puisé leurs connaissances scientifiques dans l'initiation des mystères égyptiens, et, malgré le silence qu'on leur avait imposé, l'intérêt de l'humanité, plus puissant chez eux que le terrible serment qui les liait, leur suscita le courage de faire participer à leurs connaissances des disciples choisis. Ils fondèrent au péril de leur vie des écoles d'enseignement; leur doctrine dut être obscure pour ne pas violer ouvertement leurs promesses solennelles, quoique peu de temps après cette époque, les mystères de Memphis dégénérèrent, tandis que ceux d'Eleusis s'enrichirent, et qu'ils furent réservés pour le peuple grec. Il en résulta néanmoins cet immense avantage, c'est que, pendant que la philosophie symbolique restait concentrée dans l'initiation des temples, la philosophie classique, quoiqu'obscure dans son langage, parce qu'elle était née du symbolisme, semblable aux premiers rayons de l'astre du jour, éclaira de sa lumière naissante, la plupart des races humaines.

Ses efforts généreux furent sans doute impuis-

sants, puisqu'elle ne put atteindre alors le but qu'elle s'était proposé, qui était l'émancipation du genre humain; mais les cent bouches de la renommée avaient proclamé sa doctrine et son dogme, et ce fut en vain que la liberté fut ensevelie au passage des Thermopyles : elle ne fit que sommeiller. La providence, impénétrable dans ses desseins, réservait à la France la gloire de la ressusciter, car après avoir concouru à assurer l'indépendance de l'Amérique, la France ne tarda pas à jouir de la liberté qu'elle avait implantée dans le Nouveau-Monde, et, après avoir promené le drapeau de la liberté sur toute la surface de la terre, le despotisme, ramené en France par la force des armes, au moment où il cherchait à établir sa domination première, fut poussé, malgré lui, à concourir, à relever Athènes, et à exhumer de ses décombres fumants la liberté primitive que l'absolutisme avait ravie à l'univers, et nous reconnaîtrons bientôt que l'initiation a dû puissamment participer à l'affranchissement des peuples, en conférant surtout le deuxième grade, qui représente si bien l'indépendance; puisque la marche progressive et concordante de l'industrie, des arts et des sciences peuvent seuls rendre l'homme indépendant.

Après avoir assigné l'époque présumée à laquelle le 2e grade fut institué, examinons si ce grade renferme l'élément de la variété, du fini qui constitue le deuxième élément fondamental de la

philosophie positive, et si les symboles qui le caractérisent, représentent l'industrie, les arts et les sciences.

On nous demandera, sans doute, de quoi se compose l'élément de la variété, du fini? Nous l'avons déjà fait connaître, et nous répétons qu'il se compose du développement de l'industrie, des arts, des sciences, de la législation, etc. Eh! quelle époque représenta mieux cet élément que celle de la Grèce? Chez elle, l'industrie, les arts, les sciences, la législation, la religion même sans se séparer les uns des autres, marchèrent à l'indépendance; les merveilles de l'industrie grecque sont connues; ses lois, quoique religieuses, sont plus indépendantes de la religion que celles de l'Orient; les arts et les sciences s'y développent avec une rapidité étonnante, ainsi que nous l'exposerons dans le 28e degré; tandis que les uns et les autres sont stationnaires dans l'Orient, parce qu'ils sont concentrés dans les temples.

A l'époque de la Grèce, commence l'histoire de la philosophie classique, parce que l'homme y jouit d'une liberté compassée, mais non illimitée.

Si nous établissons un parallèle entre l'initiation de chacun des deux premiers degrés, quelle différence ne trouvons-nous pas entre le néophyte du premier grade et l'initié du second. Le premier est l'image vivante des préjugés, de l'ignorance et de la superstition; le second est le symbole de la liberté, du génie de l'homme.

L'intelligence de l'initié du 2e degré, déjà éclairée par les études du premier grade, est à même d'apprécier avec plus de justesse d'esprit les questions qu'on lui propose à résoudre; jouissant de toutes ses facultés, libre de ses sens, il évitera facilement les piéges qu'on pourrait tendre à sa raison; enfin, si nous considérons les deux premiers grades sous le rapport philosophique, nous trouverons que le premier grade représente la pensée spontanée, qui, se développant à l'insu de chaque individu, est toujours plus ou moins obscure et confuse, tandis que le second grade représente la pensée réflexive, celle qui dissipe les erreurs des premières idées, les régularise et les rend parfaitement lucides, de manière que, sous le rapport philosophique, les deux premiers grades représentent le développement progressif de l'intelligence humaine. Cette ligne de démarcation entre les deux premiers grades, est énergiquement exprimée par la différence qui existe entre les voyages du premier grade et ceux du second.

Il suffit de les rappeler à votre mémoire pour que vous soyez convaincus de notre assertion; mais, ce qui doit surtout fixer votre attention, ce sont les symboles matériels du candidat, dans chacun de ces deux grades, parce que ces symboles expriment ce que chaque grade représente; en effet, le néophyte du premier grade n'a qu'un seul symbole, c'est un bandeau, dont l'application ne

lui permet plus d'être en rapport avec tout ce qui l'entoure.

Que se présente-t-il devant lui? L'infini, l'immensité, l'éternité, Dieu qu'il peut concevoir : et c'est précisément là ce qui constitue le premier élément de la philosophie ; dans le second grade, au contraire, l'initié est armé dans chaque voyage de deux symboles à la fois qui expriment le multiple, la variété, le fini, ce qui constitue le deuxième élément de la philosophie ; mais, ces considérations générales ne vous feraient connaître le grade que d'une manière confuse et imparfaite.

Descendons des généralités dans les détails, et s'il est vrai que les symboles renferment les vérités que doit exprimer un grade, examinons attentivement les symboles de chaque voyage, et assurons-nous, si nous parviendrons à dévoiler ce qu'ils représentent.

Dans le premier voyage, le candidat est armé d'un maillet et d'un ciseau ; sous le rapport matériel, le maillet est l'emblême du travail et de la force ; avec le maillet on peut surmonter toutes les difficultés, renverser tout ce qui fait obstacle : sous le rapport intellectuel, le maillet représente la logique, sans laquelle on ne peut raisonner juste, et dont aucune science ne peut se passer ; mais, comme le maillet ne représente que l'élément de l'infini, on y a joint le ciseau, et ces deux symboles, ainsi réunis, représentent l'élé-

ment de la variété. Le ciseau est l'emblème de la sculpture, de l'architecture et des beaux arts; il représente plusieurs professions industrielles, et son usage serait presque nul sans le secours du maillet, de manière que ces deux symboles ne pouvaient être séparés, même envisagés sous le rapport intellectuel; car, si le maillet exprime la force de la logique, le ciseau est l'image du mordant de ses arguments, au moyen desquels on parvient toujours à détruire les sophismes que l'erreur oppose si souvent à la saine raison; d'où il résulte que les symboles du premier voyage représentent l'industrie, les beaux arts, plusieurs professions industrielles et la logique, éléments propres à rendre l'homme indépendant.

Dans le deuxième voyage le candidat est armé d'un compas et d'une règle, symboles d'autant plus significatifs qu'ils représentent à eux seuls l'élément du fini; ils sont l'expression du perfectionnement de l'industrie, des arts, des métiers, des sciences et la judicieuse application de la logique. Au moyen de ces deux instruments, toute défectuosité devient impossible; avec leur secours l'artiste perfectionne son travail; l'industrie peut apprécier les avantages ou les inconvénients de ses découvertes; l'artisan réduit dans de justes proportions les objets de sa profession; le savant coordonne et polit ses productions littéraires; mais, pour bien apprécier tout ce que ces deux symboles représentent, examinons-les séparément

Le compas, sous le rapport usuel, est indispensable pour la levée des plans ; sans lui on ne peut décrire ni cercle ni portion de cercle ; le compas de proportion est un instrument de mathématique dont la géométrie a le plus grand besoin ; en terme de marine, le compas est la boussole qui sert de guide au navigateur, et tous les éléments divers que représente le compas, sont d'une urgente nécessité pour les progrès et le développement de l'industrie.

Considéré philosophiquement, le compas, entièrement ouvert et placé verticalement, représente l'unité, Dieu, la pensée. Si on rapproche ses deux branches, de manière à former un angle plus ou moins ouvert, il représente la variété, le multiple; on peut, à l'aide du compas, mesurer toutes les dimensions, toutes les proportions, et atteindre le fini le plus régulier; si on fixe la pointe d'une de ses branches, et qu'on exécute avec l'autre un mouvement de rotation, on trace un cercle parfait, qui offre l'image du monde extérieur, dans lequel se trouvent renfermées toutes les connaissances exactes et incontestables, et l'intelligence humaine ne peut franchir ce cercle sans courir le risque de se perdre dans le vaste champ des hypothèses, ou de s'enfoncer dans un monde idéal, qui est celui des illusions, et le triste apanage des aberrations mentales.

Considéré sous le rapport scientifique, le compas exprime, par l'écartement ou le rapprochement

de ses branches, le mode de raisonnement qu'on doit employer dans telle ou telle circonstance ; dans les discussions orales, comme en polémique, le raisonnement doit être clair, précis et serré, toutes les fois qu'on a à combattre le vice, à démasquer l'hypocrisie, ou à détruire le sophisme; le raisonnement doit être large, bienveillant, persuasif, lorsqu'il faut dissiper les nuages de l'incertitude, fixer les opinions vacillantes, ou rassurer les esprits méticuleux ; telles sont les vérités philosophiques et scientifiques que renferme le symbole du compas.

La règle, symbole du perfectionnement le plus positif est d'une utilité bien plus générale encore que le compas : l'industrie, les arts, les sciences, la logique, la législation et la philosophie sont sous sa domination exclusive : sans règle, l'industrie serait aventureuse, les arts seraient défectueux, les sciences n'offriraient que des systèmes incohérents; la logique serait capricieuse et vagabonde, la législation serait arbitraire et oppressive, et la philosophie ne serait qu'une obscure métaphysique; en effet, l'industrie ne peut opérer avec quelque certitude et se soustraire à des chances funestes, qu'en réglant d'avance les produits aproximatifs de ses opérations commerciales. C'est ainsi que le fabricant doit supputer le coût des machines, la main d'œuvre, le prix des matières premières, les produits industriels et la concurrence.

Les travaux des beaux-arts seront défectueux et sans valeur, si chaque artiste n'observe les proportions et les dimensions variées et régulières qu'exige chaque objet, que son imagination crée et que le pinceau, le burin ou le ciseau doivent produire sous la forme du fini que l'art impose; la logique elle-même ne consiste que dans une série de règles claires et précises, et ce n'est que par une juste application de ses règles, que la dialectique parvient toujours à démêler la vérité de l'erreur; les sciences ne se développent avantageusement pour la société et elles n'agrandissent le cercle des connaissances qu'en soumettant les principes qui leur servent de base à des règles positives. Les besoins des divers peuples de la terre doivent former la règle de la législation qui doit les régir; mais si vous examinez la différence des résumés de la philosophie moderne de ceux de la philosophie ancienne, vous apprécierez bien mieux encore toute l'importance de la règle, car vous serez étonnés de la vive lumière que répandent les résumés de la philosophie moderne, sur toutes les questions abstraites qu'elle traite, tandis que tous les résumés de la philosophie ancienne sont remarquables par l'incertitude et l'obscurité qui les caractérisent, et cependant toute philosophie ne doit avoir pour but que la découverte de la vérité. A quoi faut-il donc attribuer des résultats aussi opposés produits par la même science?

à une seule chose, c'est que la philosophie ancienne n'eut ni règle ni méthode; car, quoique Socrate soit le fondateur de la philosophie ancienne, il n'a laissé ni théorie ni système; c'est cette lacune capitale qui a produit la divergence d'opinions des disciples de Socrate sur les mêmes sujets; car, ce que les uns rejetaient par la réflexion, les autres l'admettaient par la réflexion encore; de manière que la philosophie de Socrate ne fut que la réflexion libre, mais sans règle ni méthode, et cette philosophie a néanmoins régné près de vingt siècles, car ce ne fut qu'en 1637, que Descartes fonda la philosophie moderne, et sa philosophie fut, comme celle de Socrate, la réflexion libre, mais élevée à la hauteur d'une méthode ou d'une règle fixe et invariable, car sa méthode est établie sous la forme la plus sévère; nous sommes toutefois étonnés que le génie de Socrate n'ait ni aperçu, ni apprécié toute la valeur du symbolisme de la règle, ce qui nous porte à croire que la règle ne fit partie ni des mystères égyptiens, ni des mystères grecs, puisqu'il fut initié dans les mystères égyptiens; quoi qu'il en soit, nous considérons la règle comme le symbole du développement régulier et du perfectionnement positif de toutes les connaissances humaines, et l'histoire de la philosophie, qui est la vérité de toute vérité, n'a atteint le haut degré de lucidité qui la distingue, que par une juste application de la méthode ou de la règle établie par Descartes.

Nous ignorons si Descartes fut, comme Socrate, initié à nos mystères, mais la pénétration de son esprit lui fit découvrir toute l'importance de l'application de la règle, car il affirme que sa méthode est applicable à toutes les connaissances humaines, et l'assertion de Descartes se trouve justifiée par l'utilité générale que l'initiation attacha à la règle, puisqu'elle figure dans le 2e, 3e et 4e voyage; les deux symboles dont le candidat est armé au 3e voyage, sont la pince et la règle.

La pince symbolise la force matérielle, morale et intellectuelle; en effet, à l'aide de la pince on peut soulever les masses les plus lourdes, surmonter les obstacles les plus invincibles; il est à regretter qu'un instrument si utile devienne si souvent un instrument nuisible entre les mains de certains hommes pervers.

Au moral, la pince représente la fermeté d'âme, le courage inébranlable dont doit être armé l'homme indépendant, si exposé aux vicissitudes des circonstances; elle est l'image vivante de l'héroïsme le plus ferme, elle représente cette force invincible que la liberté développe chez les nations qui savent l'apprécier.

Sous le rapport intellectuel, la pince exprime la force du raisonnement, la solidité de la logique; elle est l'image de la philosophie positive dont les principes invariables forment un mur d'airain, au pied duquel le fanatisme et la superstition viennent expirer.

Soit prévision, soit une connaissance parfaite des funestes effets que pourrait produire l'abus de l'emploi général de la force incalculable que symbolise la pince, on y joignit la règle pour faire bien sentir avec quelle mesure et avec quelle juste appréciation on devait se servir de ce puissant levier ; car il résulte de l'association de la règle à la pince que la triple force allégorique que ce dernier outil représente peut être aussi utile au faible qu'au fort : cette vérité générale devient de la dernière évidence si nous l'appliquons à la civilisation. C'est ainsi que, sous un gouvernement basé sur l'ordre et la liberté, les lois qui constituent la pince sociale mettent le peuple à l'abri de la tyrannie du despotisme, parce que le code des lois, renfermant les droits de chacun et les droits de tous, forme la règle générale à laquelle sont soumis le pouvoir, la richesse et la pauvreté.

Les fondateurs du 2e grade attachèrent une si grande valeur au symbole de la règle, qu'au 4e voyage le candidat est encore armé d'une règle et d'une équerre. Nous remarquerons avant tout que ce dernier symbole suffirait pour prouver l'origine que nous avons assigné au 2e grade. En effet, si l'équerre et son usage eussent été connus dans l'Inde, les monuments n'y seraient pas gigantesques et hors de toute proportion, ainsi que nous l'avons fait remarquer ; tandis qu'en Egypte, où le 2e grade fut fondé, on dut avoir quelques notions sur l'équerre, puisque les monuments sont déjà plus

réguliers que ceux de l'Orient. Mais dans la Grèce, où on connut parfaitement bien l'usage de l'équerre, et où le 2e grade fut entièrement développé, les monuments offrent le type du perfectionnement, du fini, et les symboles du 2e grade qui représentent si bien les progrès de la civilisation, doivent convaincre que ce grade fut créé dans les mystères égyptiens, et qu'il fut perfectionné dans les mystères grecs; car ce fut en Grèce que la civilisation fit les plus grands progrès. En soumettant ainsi les symboles de chaque grade à une sévère investigation, on parvient à découvrir non-seulement les vérités qu'ils renferment, mais on peut assigner l'époque et le lieu où chaque grade fut fondé; rentrons maintenant dans l'examen des symboles du 4e voyage.

L'équerre est un instrument de mathématiques indispensable pour construire toute espèce de monument, et chose digne de remarque, c'est que l'équerre renferme comme la pince une triple allégorie; en effet, nous avons démontré que la pince symbolise la force matérielle, morale, et intellectuelle; il nous reste à démontrer que l'équerre symbolise les monuments matériels, moraux et scientifiques.

Personne ne peut contester l'indispensable nécessité de l'équerre pour la construction des monuments matériels, aussi les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les tailleurs de pierre ne sauraient s'en passer, parce que tout monument

construit sans équerre serait non-seulement irrégulier, mais il serait, en outre, d'une faible solidité; semblable en tout aux monuments orientaux, il n'offrirait à l'œil de l'observateur que des masses informes de pierres entassées les unes sur les autres, sans ordre ni régularité.

Envisagé sous le rapport moral, l'équerre, servant à tracer un angle droit, symbolise la conduite régulière que doit tenir l'homme en société; il exprime la droiture de ses actions, l'abnégation qu'il doit faire de toute supériorité envers ses semblables, parce que la pose de l'équerre ne doit laisser subsister aucune inégalité : enfin l'équerre est la représentation fidèle de l'égalité que l'auteur de la nature établit entre tous les hommes et que le pouvoir despotique ravit pendant si longtemps à toute l'humanité: aussi, que de siècles se sont écoulés avant que cette égalité naturelle fût reconnue par les lois civiles? et les peuples qui la possédent sont encore en bien petit nombre. Sous le rapport scientifique l'équerre exprime la clarté et la précision qui doivent caractériser toutes les sciences positives; car une science exacte ne doit renfermer ni digressions oiseuses, ni discussions étrangères à son sujet; les unes et les autres constituent des inégalités que l'équerre doit réprimer et faire disparaître, parce qu'elles déparent le monument scientifique que le savant veut établir; et cependant on a joint la règle à l'équerre, parce que la règle est indispensable pour que chacunde

ces trois monuments différents offre le degré du fini et du perfectionnement.

En effet, les matériaux de tous les édifices doivent être placés d'après des règles de simétrie et de proportion qui varient selon l'étendue et les dimensions de chaque édifice ; la morale qui se compose de l'amour du prochain, de la pratique des vertus, de l'utile et du juste, doit servir de règle à tout homme probe et consciencieux ; chaque science ne peut se perfectionner et concourir aux progrès de la civilisation qu'en coordonnant et en classant méthodiquement les divers objets dont elle traite; d'où il résulte que les monuments matériels, moraux et scientifiques, ne sont parfaits et durables qu'autant qu'ils sont établis avec l'équerre et la règle, et la réunion de ces deux symboles représente la pierre d'assise sur laquelle doit reposer tout monument social établi dans de justes proportions.

Le cinquième voyage paraît presque insignifiant, parce que le néophyte n'est plus armé d'aucun symbole; mais si on réfléchit que, parvenu presque à la fin de l'initiation de ce degré, le néophyte est sensé posséder toutes les connaissances qui peuvent rendre l'homme libre et indépendant, on sera forcé de convenir que ce voyage est l'image vivante de la liberté sociale ; parce que l'homme qui embrasse et possède à fond l'une des professions que les symboles des quatre voyages précédents représentent, peut se suffire à lui-même.

Le produit de son travail le met au-dessus de tous les besoins de la vie, il ne dépend donc plus de personne, il ne peut plus être le sujet que de la loi, parce que la loi civile est la règle générale à laquelle toute une nation doit être soumise sans distinction de rang ni de fortune.

Maintenant, si nous énumérons les symboles du 2e grade, nous trouverons qu'ils sont au nombre de cinq, savoir : le maillet, le ciseau, le compas, la règle et l'équerre ; et les vérités positives renfermées dans ces divers symboles, représentent le monde primitif métamorphosé, perfectionné, civilisé, enfin l'humanité toute entière, mais instruite et éclairée, d'où il résulte, par conséquent, que la réunion de ces symboles exprime tout ce qui constitue le deuxième élément de la philosophie positive, et, quoique chacun des deux premiers grades ne représente qu'un des éléments de la philosophie, nous avons démontré que les deux premiers éléments de la philosophie ne peuvent exister séparément que fictivement, qu'idéalement, puisque Dieu ne peut exister sans le monde, et le monde ne peut exister sans Dieu.

Pour bien exprimer cette pensée, nos instituteurs ont eu la précaution, en traçant le tableau du 2e grade, d'y reproduire tous les symboles des deux premiers grades, et de les résumer en deux symboles généraux qui représentent tout à la fois les deux premiers éléments fondamentaux de la philosophie positive, et les allégories qui voilent

les vérités des deux premiers grades, ce qui prouve la connexion intime qui doit exister entre les deux éléments fondamentaux de la philosophie.

Cette vérité philosophique est si positive, qu'il est impossible de concevoir l'idée de l'infini, sans concevoir en même temps l'idée du fini, parce que l'un ne peut exister sans l'autre; en effet, l'unité isolée ne représente rien, si elle n'est unie à la variété, au multiple.

Citons un exemple : la pensée qui représente l'unité, ne peut exprimer quelque vérité qu'autant qu'elle est unie à plusieurs pensées qui représentent la variété, le multiple. Mais un examen rapide de chacun des deux symboles généraux que renferme le tableau du 2e grade fera mieux comprendre les vérités philosophiques que nous avons signalées.

Ce n'est qu'à l'aide de la synthèse la plus sévère et de la réflexion la plus soutenue qu'on peut parvenir à découvrir le sens positif que les auteurs du deuxième degré attachèrent aux symboles du tableau de ce grade. Pour prouver que l'unité est inséparable de la variété, et *vice versa*, ils résumèrent les deux premiers grades dans un seul corollaire allégorique, et pour que ce corollaire fût laconique et très-expressif en même temps, ils n'employèrent que deux symboles généraux; d'abord, le triangle ou Delta qui est le symbole dominant du premier grade et qui représente, ainsi que nous l'avons démontré, l'unité, Dieu, la pensée; ce

qui constitue le premier élément de la philosophie positive; le second symbole général est une étoile dont les cinq angles représentent de la variété ainsi que les cinq outils emblématiques du 2e grade; l'arrangement symétrique et régulier de ces mêmes angles indique la précision qu'on obtient toujours par l'emploi du compas, de la règle et de l'équerre. La forme de l'étoile symbolise la roue qu'un griffon faisait tourner en présence de l'initié du 2e degré dans les mystères égyptiens, et la régularité des angles de l'étoile représentant le compas, l'équerre et la règle, symbolisent la géométrie, l'architecture et les échelles des mesures; sciences qu'on enseignait pendant les cinq années d'études auxquelles étaient assujettis tous les initiés de ce degré; enfin, le feu étincelant qui jaillit de cette étoile mystérieuse symbolise la lumière universelle que les progrès de l'industrie, des arts et des sciences ne cessent de répandre pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent encore la route de la civilisation que le genre humain doit parcourir avant d'arriver au dernier degré du perfectionnement social.

En résumé, l'étoile renferme elle seule tous les symboles du 2e grade qui représentent le deuxième élément de la philosophie positive, et l'agglomération du triangle et de l'étoile mystérieuse en un seul symbole prouve, d'une manière incontestable, combien les deux éléments fondamentaux de la philosophie sont inséparables l'un de l'autre.

D'après les développements que nous venons d'exposer, on peut se convaincre que tous les détails du 2e grade expriment avec une précision mathématique le deuxième élément fondamental de la philosophie moderne, car nous avons démontré que les symboles de chaque voyage, représentent l'élément de la variété, et l'attitude que prend chaque compagnon écossais pour se mettre à l'ordre représente encore le même élément, tandis que l'ordre du deuxième degré du rit français ne représente que l'unité, et c'est un contre-sens.

Nous ignorons l'étymologie et la signification positive du mot de passe du 2e degré du rit écossais, mais nous ne balançons pas à croire qu'il y a erreur dans sa classification, car, d'après ce que ce grade exprime, nous sommes intimement convaincus que le mot de passe de la maîtrise a dû primitivement appartenir au compagnonage; cette assertion nous paraît si positive, que s'il est vrai, ainsi que nous avons essayé de le démontrer, que le 2e grade représente le développement de l'industrie, des arts et des sciences, le mot de passe du 3e grade, exprimant le nom de celui qui mit le premier les métaux en fusion, il en résulte nécessairement que son nom dut figurer dans un grade qui renferme les symboles qui caractérisent l'industrie, les arts et les sciences; la preuve la plus irréfragable, en faveur de notre opinion, c'est que Tubalcaïn existait 3100 ans avant notre ère, il

précéda, par conséquent, de deux siècles l'institution des mystères d'Isis, qui ne furent établis qu'en 2900 ans avant notre ère.

L'âge d'un compagnon est exprimé par le nombre des symboles du 2e grade, bien plus encore que par le nombre d'années d'études auxquelles on a prétendu que les initiés à ce grade étaient soumis, mais dont on ne peut assurer la certitude positive.

Malgré l'étendue des développements qu'à nécessités l'examen du 2e grade, nous sommes loin de croire que nous l'avons entièrement épuisé. Ce degré nous paraît d'une si haute importance que, si, comme nous le croyons, le grade d'aprenti renferme la base religieuse et morale de toute civilisation, celui de compagnon renferme à son tour la base de la civilisation la plus éclairée et la plus solide ; et cependant on néglige un pareil grade, on se borne à le communiquer, parce qu'on ne l'a ni compris ni étudié; car les symboles de chaque voyage, peuvent faire le sujet d'une instruction aussi étendue que variée, et nous n'avons pu que la signaler.

Résumons-nous : par un examen attentif de chaque symbole du premier grade, nous sommes parvenus à démontrer sans effort que l'ensemble de ces symboles représente Dieu, la pensée, le culte et la morale ; objets uniques de l'élément dominant de l'Orient, ce qui nous a conduit à démontrer que la philosophie symbolique était plus an-

cienne que la philosophie positive, et, attendu que Dieu, la pensée, le culte et la morale constituent le premier élément fondamental de la philosophie il en résulte une identité parfaite entre le premier grade de l'initiation et le premier élément fondamental de la philosophie positive; en suivant la même marche analytique, dans l'examen des symboles du 2e grade, nous sommes également parvenus à démontrer que l'ensemble de ces symboles représente le monde civilisé par les développements progresifs de l'industrie, des arts et des sciences: ce qui nous a conduit à établir que le 2e grade a dû être fondé en Egypte et perfectionné en Grèce: Et, attendu que les progrès du monde civilisé, de l'industrie, des arts et des sciences constituent le 2e élément fondamental de la philosophie positive, il en résulte également une identité parfaite entre le 2e grade de l'initiation et le 2e élément de la philosophie positive.

En terminant la sévère investigation des deux premiers grades, nous croyons, sans trop présumer de notre examen postérieur, que si nous parvenons à mettre en lumière les vérités primitives que les symboles nous ont dérobées jusqu'à ce jour, nous pourrons connaître à fond toute la doctrine de l'initiation, ce qui nous mettra à même de dévoiler enfin le secret impénétrable de la maçonnerie, et, loin de suivre l'exemple des prêtres de l'antiquité, qui concentrèrent toutes les connaissances dans leurs temples, nous devons les re-

prendre dans les masses, dont l'intelligence n'attend qu'une impulsion salutaire, pour se développer, et pour concourir avec nous au perfectionnement social, qui doit puissamment contribuer au bonheur de l'humanité toute entière.

TROISIÈME GRADE.

Maîtrise.

Ce n'est qu'avec une extrême défiance de nous-même, que nous osons aborder le grade le plus incompréhensible de tous ceux qui font partie du grand système de l'initiation ; les vérités qu'il renferme sont enveloppées d'une si grande obscurité qu'elles semblent défier la perspicacité la plus pénétrante ; un historique aussi inintelligible que l'Apocalypse, l'homme, étant, pour ainsi dire, l'unique symbole de ce grade, et n'y figurant que pour exprimer la création, la mort et la reproduction naturelle des êtres ; l'édification du temple de Jérusalem, la théogonie des Hébreux, leur culte ; la philosophie des Égyptiens et des Grecs, la fin et le commencement de la course annuelle du soleil, entassés confusément dans ce grade, rendent son origine incertaine et plus que douteuse, et cependant la première partie de la bible, et l'histoire des divers âges du monde, semblent préciser l'époque où ce grade fut institué ; mais la bible et l'histoire générale ne renfermant pas dans

cette époque tout ce que le grade représente, n'ont pu nous servir de base fixe pour préciser l'institution positive du grade.

L'histoire nous apprend que Salomon, qui vivait au onzième siècle avant notre ère, fut d'autant plus remarquable qu'il donna son nom au siècle qui le vit naître, et l'homme qui imprime son nom à un siècle doit être nécessairement le représentant véritable des mœurs, des lois, de la religion et de l'état de la civilisation de son époque; toute fois, l'histoire générale du monde cherche à persuader que Salomon fut le fondateur de l'initiation, et les maçons ont été divisés à cet égard. Les uns, d'accord avec l'histoire générale, font remonter l'origine de l'initiation à Salomon, et d'autres à l'époque de la première croisade régulière qui eut lieu vers le onzième siècle de notre ère, de manière que vingt-deux siècles séparent ces deux origines l'une de l'autre, et on sera bien étonné d'apprendre qu'aucun grade, depuis le premier jusqu'au trentième, ne renferme les évènements de l'époque des croisades. On sent d'avance que nous n'avons pu embrasser aucune de ces deux opinions, puisque nous avons établi que l'Inde fut le berceau du premier grade, et l'Égypte celui du second.

Si nous parvenons à démontrer, 1° que le 3e grade renferme les principes de la philosophie des Égyptiens et de leur astronomie; 2° que plusieurs de ses points sont concordants avec le 3^e^

degré de l'initiation égyptienne; 3° qu'il exprime en même temps la philosophie grecque à l'époque de Salomon; 4° que ce roi n'a institué que la partie historique, morale et religieuse, consignée dans nos documents, nous croyons être autorisés à faire remonter l'origine du troisième grade aux mystères d'Isis, dont les prêtres d'Éleusis s'emparèrent par la suite; d'où il résulterait que le rituel, la partie philosophique et astronomique du grade, appartiendraient aux Égyptiens, et que la partie historique, théogonique et morale aurait été établie par Salomon.

Avant d'aller plus loin, nous avons à examiner une question assez grave, pour qu'elle mérite d'être abordée : plusieurs esprits judicieux, et notamment le savant F∴ Lenoir, pensent que tout ce qui est relatif à la mort d'Hiram n'est qu'un roman. Tous les hommes lettrés reconnaissent deux espèces de romans, les uns fabuleux, et les autres historiques; les premiers sont le produit d'une imagination exaltée, qui, sous des fictions plus ou moins spirituelles et attrayantes, captivent l'attention du lecteur, et qui au fond renferment toujours quelques points de morale, les auteurs de ces romans peuvent consigner des idées fantastiques plus ou moins bizarres, parce que leur imagination vagabonde décrit des temps et des lieux qui n'ont, le plus souvent, jamais existé.

Les romans historiques, au contraire, doivent

être concordants avec les époques qu'ils décrivent, et les personnages qui y figurent doivent être identiques avec l'histoire positive de ces mêmes époques; de manière que chez les premiers, tout est arbitraire; chez les seconds, tout doit être vrai et positif. Or, Salomon, Hiram, roi de Tyr, et Hiram, architecte, sont des personnages qui vivaient dans le même siècle et à la même époque, et l'histoire descriptive de cette époque confirme leur existence positive; d'où nous croyons être en droit de conclure que la mort présumée d'Hiram est un roman historique établi par Salomon lui-même, dans lequel il a voulu tracer, d'une part, une catastrophe déplorable qui mit en danger les jours et le trône de son père, et, d'autre part, dérober des vérités philosophiques, que le temps, les lois et les mœurs ne permettaient de dévoiler qu'à des esprits forts qui pussent les apprécier, et concourir, par leurs lumières, aux progrès de la civilisation, et le langage parabolique de Salomon était le langage de son siècle et celui de tout l'Orient.

Quelle que soit, d'ailleurs, l'époque de la création du troisième grade, son institution ne pouvant nous fournir aucune donnée sur ce qu'il représenta, nous sommes forcés d'examiner d'abord son historique, qui renferme la plus grande partie du grade, et ensuite, les diverses allégories qui le caractérisent, seul moyen logique pour parvenir à

découvrir les vérités positives que le grade doit renfermer, et que son langage parabolique rend si énigmatique.

Pour atteindre la but que nous nous proposons, nous allons nous livrer à une sévère investigation, qui doit avoir pour résultat, ou de mettre en lumière les vérités positives que nous présumons, ou d'obtenir au moins des probabilités rationnelles, qui dissiperont les ténèbres qui les enveloppent. Pour jeter sur les questions épineuses qui vont nous occuper tout le jour désirable, nous allons examiner le 3e grade, 1° sous le rapport historique; 2° sous le rapport moral; 3° sous le rapport théogonique; 4° sous le rapport philosophique; 5° les détails allégoriques du grade; 6° sous le rapport astronomique; 7° enfin, quelle analogie le 3e degré peut avoir avec les mystères d'Isis.

Partie historique.

Salomon, si remarquable par sa sagesse pendant les premières années de son règne, semble avoir voulu tracer la catastrophe sanglante et odieuse qui figure dans l'histoire de sa propre famille, et qu'il ne consigna qu'après la mort de David, son père, qui fut un capitaine d'autant plus remarquable, qu'après de nombreuses conquêtes, il parvint à s'emparer de Jérusalem et de

sa citadelle, qui avaient résisté jusqu'à lui à toutes les attaques entreprises par les Israélites.

Si David fut un roi puissant, il fut aussi père d'une nombreuse famille. Absalon, un de ses fils, dévoré par l'ambition de régner, souleva plusieurs tribus d'Israël pour détrôner son père; il mit dans son parti Achitophel, qui était un des principaux généraux de David, et dont les conseils avaient été rejetés. Les deux armées en vinrent aux mains, celle d'absalon fut taillée en pièce, et Absalon lui-même fut tué par Joab, un des généraux de David, et malgré les ordres de ce dernier. Peu de temps après Achitophel se pendit de désespoir.

Quelque juste et public que fut le châtiment sanglant d'Absalon, il n'anéantit pas toute conspiration contre David, car un de ses fils, nommé Adonias, d'après l'histoire, et *Adonija*, d'après la bible, s'étant éloigné de la maison paternelle, revint par la suite à Jérusalem; il adressa trois suppliques au premier ministre de son père, et, n'ayant obtenu aucune réponse, il incendia la moisson du champ du premier ministre, qui se rendit auprès d'Adonija pour connaître les motifs d'une pareille vengeance.

David, en ayant été instruit, reçut avec bonté son fils Adonija. David était déjà si vieux qu'on lui procura la jeune et belle Abisaag, sonamite de naissance, pour le servir et le réchauffer.

Adonija se rendit si populaire, qu'il gagna les principaux officiers de son père; il les réunit dans un banquet, et s'y fit proclamer roi de Jérusalem. David, instruit de ce perfide complot, fit oindre son fils Salomon, issu de son légitime mariage avec Bethzabée; il le fit proclamer roi dans Jérusalem, et le fit asseoir sur son trône devant tout le peuple. Adonija, déçu dans son ambition, se retira dans le temple où il resta jusqu'à la mort de David, et fut ensuite mis à mort par ordre de Salomon. Ainsi Absalon, Achitophel et Adonija sont les trois chefs de conspiration que l'histoire et la bible signalent, et dont le but criminel était d'attenter aux jours de David, pour s'emparer du pouvoir.

Les détails que l'histoire et la bible donnent sur les projets de ces trois conspirateurs, et sur leur mise à exécution, sont trop authentiques pour qu'on puisse les récuser en doute. Dès-lors, n'est-on pas fondé à penser que Salomon n'ait voulu retracer dans l'historique du troisième grade des faits qui s'étaient passés sous ses yeux, et qui lui rappelaient la bonté d'un père, qui abdiqua en sa faveur un trône qu'il lui avait promis? Et disons-le, chez les anciens, les promesses solemnelles avaient la même valeur que des actes écrits. Les promesses des Musulmans sont encore sacrées, et elles représentent bien celles de l'antique Orient.

Ces vérités historiques et bibliques, doivent

imposer silence à ceux qui ne voient dans la maîtrise qu'un grade consacré au meurtre et à l'assassinat. Nous connaîtrons bientôt le véritable sens de cette allégorie égyptienne; mais, pour prouver que la maîtrise ne peut représenter ni le meurtre ni l'assassinat, il nous suffira de rappeler à votre mémoire l'obligation que le grade impose à chaque initié, et lorsqu'un document aussi explicite se trouve consigné dans le cahier qui nous sert de guide, comment a-t-on pu lui prêter une interprétation si contraire à la lettre et à l'esprit de la partie sacramentelle du grade?

Ainsi, l'historique allégorique du grade renferme des faits constatés par la bible et par l'histoire générale; et cette dernière, plus précise que la bible, sous le rapport chronologique, ne se contente pas de renfermer les mêmes faits, mais elle désigne le siècle et l'époque positive, où les trois chefs de conspiration vivaient, et où leurs complots furent mis à exécution; d'où il résulte que les faits et les personnages sont authentiques et inapplicables à tout autre objet qu'à celui que la bible et l'histoire leur assignent.

Que le rit français, qui ne diffère de l'initiation primitive que par son rituel, cesse donc de ne voir dans l'historique allégorique du troisième grade que la mort de Jacques Molay? Nous avons déjà prouvé que l'initiation était trop ancienne et trop antérieure à l'institution des templiers, pour que la maçonnerie leur soit redevable d'un grade

qu'ils ont pu posséder, mais avant la mort de Jacques Molay, puisque la mort de ce dernier fut l'extinction positive, et par conséquent civile, de leur ordre. Il est plus que probable que les auteurs du rit français, ignorant l'origine de l'initiation, ont dû croire que la maîtrise représentait la catastrophe sanglante des templiers, parce qu'elle offrait beaucoup d'analogie avec un grade qui ne fut jamais envisagé aussi scientifiquement que son examen l'exigeait; d'ailleurs, la doctrine et le but de ces deux institutions sont antipathiques; car l'initiation repose sur les larges bases de la philosophie primitive, tandis que l'ancien ordre des templiers, quelque respectable qu'il fut, n'eut pour base que la théocratie que notre institution repoussera toujours.

Cette digression était trop importante pour ne pas suspendre un moment la partie historique du grade. Rentrons-y.

David, abusant de son droit de conquête, fit souvent couler le sang innocent; il ne se contenta pas de commettre l'adultère avec Bethzabée, d'après l'histoire, et d'après la bible, Bath-Sébah, qui était mariée avec Urie, un des officiers de son armée. Pour jouir de son rapt en toute liberté, il rappela auprès de sa personne le mari de Beth-zabée, qui était au siége de Rabbath, et il donna, en même temps, l'ordre de l'assassiner. Ce dessein criminel ayant échoué, David renvoya Urie à l'armée, et il enjoignit à son général en

chef d'exposer cet officier au poste le plus périlleux. Le brave et malheureux Urie succomba à la première affaire; Beth-zabée, qui était enceinte, ne tarda pas à épouser David; mais son fruit adultérin ne vécut que sept jours. Ce fut dix ou onze mois après que Beth-zabée donna le jour à Salomon, qui ne fut pas le fruit de l'adultère, mais bien le fils du légitime mariage de David, mariage contracté à l'aide de la plus lâche et de la plus criminelle perfidie. Ces faits se passèrent après la conquête de Jérusalem, et ce fut alors que David conçut le projet d'élever le magnifique temple de Jérusalem, monument d'orgueil, qui paraissait plutôt destiné à consacrer la brillante conquête de Jérusalem et à perpétuer ainsi le nom de David, qu'élevé par la pure piété religieuse à la gloire de l'Éternel.

Tourmenté, sans doute, par des remords déchirants, David communiqua son projet à Natham, qui était un prophète hébreu. Ce titre était si imposant et si sacré, qu'il donnait le droit à celui qui en était revêtu de révéler publiquement et sans danger les vices et les crimes des plus puissants despotes de la terre; aussi Natham ne balança pas de reprocher à David et ses fautes et ses crimes, et de lui déclarer que ses mains étaient trop impures pour élever un temple à l'Éternel. Voilà les motifs positifs et non consignés dans l'historique allégorique du grade, qui firent réserver à Salomon l'exécution du projet de David,

qui succomba peu de temps après que Salomon fut monté sur le trône. L'histoire assure que les premières années du règne de Salomon furent remarquables par la sagesse de son administration, et par ses brillantes conquêtes ; car il étendit son gouvernement jusqu'au-delà de l'Euphrate.

Les trésors de David furent augmentés par le riche butin des victoires de Salomon, ce qui mit ce roi à même de faire construire le fameux temple hébreu de Jérusalem, dont la richesse et l'élégance devaient exciter l'admiration de l'univers. Avant de rien entreprendre, Salomon passa un traité secret avec Hiram II, roi de Tyr, par lequel ce dernier roi prenait l'engagement d'envoyer à Salomon un grand nombre d'excellents ouvriers, plusieurs architectes distingués, et de lui livrer les cèdres du Mont-Liban qui lui appartenaient, pour former toute la charpente du temple, et ceux qui seraient nécessaires à son embellissement. Salomon promit de payer à Hiram II une redevance annuelle en miel, huile, vin et froment.

Parmi les architectes que Hiram adressa à Salomon, il s'en trouva deux, et l'historique allégorique du grade n'en mentionne qu'un, tandis que l'histoire générale assure que le premier fut Adoniram, qui fut chargé de veiller et de diriger la coupe des cèdres du Liban, de les faire travailler et de les envoyer à Jérusalem, tout prêts à placer, et c'est le nom d'Adoniram qui a donné naissance à la maçonnerie dite Adoniramite. Le second fut

Hiram, également de Tyr, israélite de naissance, du côté de sa mère; il était très habile en architecture et en sculpture. On conçoit facilement que pour élever un temple modèle, deux hommes distingués durent être employés pour diriger deux classes d'ouvriers différents; les uns, versés dans l'art de travailler le bois, et les autres, dans l'art d'élever des monuments.

L'historique allégorique du grade assure que Hiram divisa les ouvriers en trois classes, et la bible confirme cette division, car on construisit au pourtour du temple une maison fort vaste, composée de trois étages; et chaque étage était divisé en une foule de compartiments; le rez-de-chaussée portait le nom d'apprentis, il avait sept pieds et demi de hauteur; du rez-de-chaussée on montait au premier étage par un escalier à vis, et on nommait ce premier étage chambre du milieu; enfin le troisième étage, quiétait au-dessus de la chambre du milieu, ne porte aucune dénomination. La division de cette vaste habitation a sans doute porté les auteurs de nos documents à classer les ouvriers d'Hiram, en apprentis, compagnons et maîtres, dénominations que les maçons matériels ont toujours conservées. Il résulte néanmoins des documents bibliques et historiques que nous venons d'exposer, que l'instruction du troisième grade est infidèle et incomplète, ce qui la rend obscure et nintelligible; elle a besoin d'être rétablie dans sa pureté historique, et cette rectification établirait

un historique positif, qui rendrait le grade plus intelligible, et détruirait le but criminel que quelques esprits sceptiques lui ont attribué.

Ce temple, unique pour la nation juive, était également le seul destiné aux sacrifices, et où les prophètes pussent rendre leurs oracles, et, sous le rapport religieux, il représente l'unité de Dieu. Au reste, Salomon paraît avoir attaché une si grande importance à l'initiation, qu'il voulut même que le travail matériel de son superbe édifice en fût l'expression positive, mais la construction du temple de Jérusalem fut l'allégorie la plus frappante de l'initiation. On dirait que Salomon prévoyait tous les avantages que les initiés de sa nation devaient en retirer, d'après les persécutions que les Juifs éprouvèrent dans le moyen âge. La construction du temple, par assises superposées, dont les plus élevées sont les moins larges, devait offrir nécessairement un sens chez un sage comme Salomon, qui, à cette époque, en attachait à tout, car c'était la quatrième année de son règne.

Cette construction représentait de deux manières l'initiation. 1° Parce qu'on arrivait au faîte par degrés; 2° parce que chacun de ces degrés était composé de moins de pierres que le précédent; en effet, un homme dans une initiation est comme une pierre dans un édifice. Voilà ce qui donna l'idée à Salomon, quand il réorganisa l'initiation essénienne qui était dégénérée, de la com-

parer au temple qu'il éleva, et de la nommer une maçonnerie, dénomination qui ne vient pas de l'Angleterre, ainsi que l'affirme le F.·. Thory dans ses ouvrages.

Partie morale.

L'instruction du grade rétablie, ainsi que nous venons de l'exposer dans toute sa pureté historique, nous conduit naturellement à la connaissance de son but moral. En effet, quelle leçon de morale plus féconde en vues utiles, que la conduite criminelle de deux fils assez dénaturés pour soulever des tribus et tourner leurs armes contre un père qui les chérissait tendrement.

Quelles expressions assez avilissantes pourraient flétrir convenablement Achitophel, qui devait son élévation, les honneurs et les richesses dont il jouissait, à la munificence de David. Malgré tant de bienfaits, Achitophel, loin de détourner Absalon de son dessein, l'encourage et y participe avec le glaive dont il avait été armé pour la défense de la patrie et pour soutenir l'honneur national; ne se déshonora-t-il pas en le tournant, sans motif, contre son souverain et son bienfaiteur? Peut-on mieux caractériser l'ingratitude et la trahison? Ces exemples frappants ne signalent-ils pas la réprobation à laquelle s'expose quiconque transgresse les lois de l'honneur? N'indiquent-ils

pas le respect et la reconnaissance dont les enfants doivent être pénétrés pour les auteurs de leurs jours ?

Le sort d'Absalon et d'Adonija n'indique-t-il pas celui qui est réservé à tout criminel ? Le meurtre n'est-il pas représenté avec toute l'horreur qu'il doit inspirer ? Et cependant, David recommande encore à son armée de respecter les jours d'Absalon. La douleur des maîtres, les questions qu'on adresse à l'initié, la sévère enquête du deuxième dignitaire et les précautions avec lesquelles on introduit le nouvel initié ne prouvent-ils pas que ce grade n'est point consacré au meurtre. Le complot des quinze n'offre-t-il pas l'image de ces conspirations ténébreuses qui ont pour objet d'attenter à des jours dont les lois naturelles devraient seules disposer ? Le petit nombre de trois hommes pervers sur quinze ne représente-t-il pas un fait matériel et authentique, qui prouve incontestablement la supériorité des hommes moraux sur les hommes immoraux ! Si cette vérité vulgaire pouvait être contestée, il suffirait, pour la justifier, de consulter la statistique des tribunaux, qui prouve, que quelque élevé que soit encore le nombre des condamnés, ce nombre est infiniment minime, comparativement à la population.

Peut-on peindre avec plus de force la dévorante et dangereuse ambition qui ruine tant de familles, qui enfante tant de criminels dont les forfaits n'offrent le plus souvent pour récompense que l'expa-

triation, la désolation des familles, souvent le suicide et quelquefois une mort ignominieuse? Enfin, le refus formel d'Hiram n'exprime-t-il pas le serment solennel des initiés, et le prix qu'on y attachait, puisque Hiram préféra la mort à une révélation qui eût mis ses jours à l'abri?

En définitive, la partie historique du troisième grade offre le tableau le plus parfait des perversités humaines et la partie morale renferme les moyens propres à se soustraire à leurs funestes influences, et, pour qu'on ne puisse pas douter du but que Salomon se proposa dans les deux parties que nous venons d'examiner, il nous suffira de citer quelques-uns de ses proverbes.

» Le sage en écoutant deviendra plus sage; il » saisira la parabole et son interprétation, les pa- » roles des philosophes et les énigmes qui y sont » renfermées.

» Le sentier des justes est comme une lumière » qui s'accroît jusqu'à la plus parfaite clarté.

» Faites attention à vos pieds en entrant dans le » temple et approchez-vous pour entendre.

» L'abondance accompagne le travail; le babil » amène la misère.

» L'obéissance est recommandable »; de-là cette maxime maçonnique:

Travailler, obéir et se taire.

« Ne dites pas : pourquoi les premiers temps » ont-ils été meilleurs que ceux-ci? car cette de- » mande n'est pas d'un homme sensé.

» Dieu a tout fait convenablement, et chaque
» chose en son temps; il a livré le monde aux dis-
» putes des hommes.

» Ne dites pas à votre ami : allez et revenez, je
» vous donnerai demain, si vous pouvez lui don-
» ner sur-le-champ.

» N'ambitionnez pas l'excès de la sagesse, de
» peur d'en devenir stupide. »

On est forcé de convenir que cette morale est parfaitement conforme à celle de l'initiation, il est à regretter que son auteur ne l'ait pas toujours suivie.

Partie religieuse.

Le troisième grade, considéré sous le rapport religieux, offre des vues plus élevées et non moins utiles que les deux premières parties que nous venons d'exposer; pour bien les apprécier, il faut remonter à la théogonie des Hébreux, laissant de côté le rituel et les règles disciplinaires de leur culte comme trop entachés de superstitions religieuses; leur théogonie fut précédée de celles des Indiens, des Banians, des Japonais, des Chinois, des Perses, des Phéniciens, des Atlantes, des Scandinaves, des Celtes et des Esclavons; cette série de théogonies fait assez pressentir les nombreux siècles qui durent s'écouler avant celle des Hébreux, mais la plupart d'entre elles étaient si obscures, si bizarres et si irrationnelles, que la foi la plus

robuste, pour peu qu'elle fût éclairée, ne pouvait les admettre; nous en exceptons celle des mages, qui fut fondée par une réunion d'hommes supérieurs, dont les uns étaient Perses, les autres Chaldéens et quelques-uns Hébreux. Cette association de philosophes, formée de trois nations différentes, mais rapprochées par l'amour de la science, instituèrent une théogonie qui eut pour principe l'astre du jour; ce qui les détermina à fonder le culte du feu, ainsi que nous le démontrerons dans le chevalier du soleil. La théogonie des mages était d'autant plus rationnelle qu'elle parlait aux sens, mais elle fut concentrée dans leur école spéciale, et elle passa ensuite dans les mystères des Brachmes et puis dans ceux de l'Égypte : elle fut également celle des Hébreux primitifs, car ce ne fut que 4,004 ans avant notre ère, que la théogonie hébraïque fut établie; elle eut pour base, comme celle des mages, l'unité de Dieu, car le soleil est aussi unique que Dieu lui-même. Les Hébreux le désignèrent sous le nom de Jéhovah, ou esprit éternel; par conséquent, indéfinissable, insaisissable comme la pensée que l'on conçoit et qu'on ne peut définir. Jéhovah, selon la théogonie Israélite, créa le bien et le mal; l'homme, cette ressemblance si parfaite de la divinité, puisqu'il en est une émanation, représente le bien, et les passions inhérentes à l'espèce humaine représentent le mal.

Cette théogonie parut si supérieure à celles qui

l'avaient précédée, que les prêtres de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce l'adoptèrent tour-à-tour. Mais ils ne la développèrent qu'à leurs initiés et seulement dans les grandes initiations. Ce ne fut que seize cents ans avant notre ère que Moïse qui avait été initié aux mystères égyptiens, exposa dans le décalogue, les principes religieux et moraux de cette théogonie.

On sait que le polythéisme, qui fut la religion dominante de la Grèce, forma la doctrine exotérique des Grecs, et que les prêtres expliquaient au peuple les symboles qui ornaient les murs du temple; mais leur croyance religieuse et celle des initiés différaient de la religion dominante. Nous croyons, toutefois, que ce fut à l'institution de la pluralité des dieux, que la Grèce dut sa célébrité, par la puissante influence que ce culte dut exercer sur les progrès de la civilisation; du moins, la forme humaine sous laquelle les Grecs représentèrent leurs divinités, offrit aux hommes les plus vulgaires une idée rationnelle de la divinité réelle; et ce culte humain était bien propre à produire cette foule de grands hommes dont la Grèce s'enorgueillit pendant si long-temps; car l'espoir d'être divinisé après la mort devait produire des hommes supérieurs dans tous les genres; le culte catholique qui puisa à pleines mains dans le paganisme, tout en repoussant le polythéisme, l'imita en béatifiant des hommes qui s'étaient rendus remarquables par toutes les vertus chrétiennes; aussi la palme du

martyre fut-elle une ambition presque générale lors de la persécution du christianisme. Les philosophes modernes ont censuré trop amèrement cette institution religieuse, qui dans son principe n'eut pour but que la consolidation du christianisme, la propagation et le maintien de la morale, mais dont la cupidité du sacerdoce abusa dans la suite.

Salomon, effrayé des progrès du polythéisme, que plusieurs tribus d'Israël professaient, affligé de l'idolâtrie que d'autres tribus avaient embrassé, voulut rétablir la théogonie hébraïque, et ce fut là le plus puissant motif qui le détermina à faire construire le temple de Jérusalem, dont les riches ornements et la pompe des cérémonies devaient nécessairement retremper la ferveur religieuse des Israélites, et diminuer l'influence du polythéisme, et l'imposante solennité de la dédicace du temple fit beaucoup de prosélytes. La maçonnerie dut conserver cette théogonie qui, étant exclusivement fondée sur le spiritualisme, est d'autant plus compatible avec toutes les croyances religieuses, qu'elle n'est en opposition avec aucune d'elles, puisque le décalogue forme la base de toutes; et cette théogonie, qu'on peut appeler universelle est propre à former sous le rapport religieux qui est le plus sympathique, un lien facile entre tous les peuples de la terre.

Telle est l'étendue de l'utilité du troisième grade considéré sous le rapport religieux.

Il résulte des divers développements que nous avons exposés, que la partie historique, morale et religieuse du 3e grade paraît avoir été établie par Salomon ; et, attendu que nous avons avancé que la philosophie qu'il renferme fit partie intégrante des mystères de Memphis et d'Eleusis, nous avons à démontrer que la philosophie des Égyptiens et des Grecs figure dans le troisième grade. Un coup d'œil rapide sur la philosophie de ces deux peuples pourra confirmer ou infirmer ce que nous avons anoncé.

Partie philosophique.

La théogonie constitua presque exclusivement la philosophie des peuples primitifs, et, quoique les Égyptiens fassent remonter leur ère à 23,530 et quelques années avant la nôtre, ce ne fut qu'en 2,965 ans avant notre ère, que Menès surnommé *Trismégiste*, parce qu'il fut tout à la fois législateur, prêtre et philosophe, fonda la philosophie égyptienne, qui fut extrêmement obscure. On lui attribue aussi l'origine de l'idolâtrie ; mais 35 ans après Menès, c'est-à-dire en 2,900 ans avant notre ère, les prêtres égyptiens furent se faire initier aux mystères des brachmes, et ils rapportèrent en Égypte et l'initiation et la philosophie des mages, qui embrassait tout le système de l'univers ; et les phénomènes astronomiques furent la base et le fond des mystères religieux et politiques de l'É-

gypte. Cette philosophie ne fut d'abord enseignée et développée que dans la ville de Colpte, où les premiers mystères d'Isis furent institués.

Le culte des Égyptiens fut celui du soleil et de la lune, parce qu'ils croyaient que l'âme d'Osiris habitait le soleil, et que celle d'Isis habitait la lune; leur croyance religieuse paraissait d'autant plus fondée que les deux astres lumineux qu'ils adoraient comme leurs dieux tutélaires frappaient leur sens, puisqu'ils pouvaient les contempler sans aucun obstacle : mais ce ne fut point la croyance religieuse des mystères; car l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme étaient le fond de la théogonie des mystères, et cependant la philosophie vulgaire des Égyptiens reposait sur les sensations; mais l'objet de leur culte indiquait d'une manière positive, que cette philosophie s'appuyait également sur le spiritualisme, puisque l'âme ou l'esprit d'Osiris et d'Isis avait survécu à leur dépouille mortelle; cependant nous croyons que ce double système philosophique ne résidait que dans les mystères, puisque la croyance religieuse générale des Égyptiens, était la métempsycose; de là, le culte des animaux, tels que le bœuf Apis, le chien Anubis, la cigogne, le chat, l'épervier, etc.

Une chose digne de remarque, c'est que 4,700 ans se sont écoulés sans qu'aucun philosophe n'ait mis en lumière le double système philosophique des mystères égyptiens, puisque ce n'a été que dans le dix-huitième siècle de notre ère, que

Locke a établi son système philosophique des sensations, et Condillac son système de l'idéalisme ou du spiritualisme.

La philosophie grecque paraît avoir été établie 1,944 ans avant notre ère. L'histoire générale assure que Saturne en fut le fondateur; il la consigna dans sa législation en Thessalie. Son administration fut si paternelle qu'on appela son siècle l'âge d'or; la fable qui le représente comme dévorant ses enfants aussitôt après leur naissance, renferme une vérité philosophique. Saturne représente le temps qui produit tout et détruit tout au fur et à mesure de ses productions. Cette allégorie justifie l'idée dominante de beaucoup de philosophes, qui soutiennent que tout n'est que production et anéantissement successif dans la nature.

La philosophie des mystères grecs qui furent fondés plus de six siècles après Saturne, avait beaucoup d'analogie avec celle des peuples anciens; elle n'était qu'un système de physique, qu'un tableau des opérations de la nature, enveloppé d'allégories mystérieuses, et de symboles énigmatiques, que les prêtres expliquaient aux initiés; le culte des mystères grecs différait de celui des Égyptiens: car, ils adoraient les éléments et les puissances de la nature. Leur Jupiter, fils du Temps et père de Minerve ou de la Sagesse était considéré par eux, comme l'air le plus pur, comme le principe universel de la nature. Cette doctrine est consignée

dans les ouvrages de plusieurs philosophes qui définissent l'air : le pain de la vie, *pabulum vitæ.*

Rentrons maintenant dans les détails du grade, et assurons-nous si nous y trouverons un sens rationnel qui représente et la philosophie égyptienne et la philosophie grecque.

La philosophie égyptienne se résume en deux grandes idées, les sensations, d'une part, dont l'exercice est le caractère distinctif de la vie, et de l'autre, l'esprit ou l'âme qui perçoit les sensations. Or, la séparation ou l'évaporation de l'âme produit l'abolition de ces mêmes sensations, et constitue la mort du corps qu'elle animait; et comme cette âme est aussi immortelle que la source d'où elle émane, les Égyptiens pensaient avec raison, que cet esprit, retournant vers son auteur, devait habiter les régions supérieures de la terre; et leur croyance est encore partagée par toutes les nations.

Quel emblême offre à nos yeux la chambre du milieu? Celui de la mort, qui représente la destruction inévitable et successive de tous les êtres de la nature.

Pour rendre cette vérité plus frappante et plus évidente, un coup de maillet est violemment porté sur l'organe des sensations et de l'âme; que représente-t-il? si ce n'est une force naturelle ou accidentelle qui, brisant les cloisons du siége de l'esprit, qui est aussi subtil que l'objet du culte

grec, s'évapore, et à l'instant l'abolition des sensations se manifeste, et la mort en est la conséquence naturelle.

Quel sens offre à notre esprit l'inhumation allégorique d'Hiram? Rien autre chose que la restitution de tous les êtres à la terre qui renferme dans son sein tous les éléments de la nutrition.

Ces mots si remarquables, la chair quitte les os, indiquent la séparation des principes élémentaires de tous les êtres organisés, et l'exhumation d'Hiram offre l'image de la reproduction des êtres, et par cette admirable combinaison naturelle, les pertes journalières de la nature se trouvant remplacées par de nouvelles productions, constituent un juste système de compensations qui établit l'équilibre, entretient l'harmonie et perpétue le monde; d'où il résulte que la partie du 3e grade que nous analysons renferme tout à la fois les principes de la philosophie égyptienne et ceux de la philosophie grecque; mais cette partie du grade offre, en outre, une vérité métaphysique, qui n'a point encore été mise en lumière, et qui nous paraît une conséquence naturelle des allégories du grade.

Remarquez, en effet, que l'homme est presque l'unique symbole de la maîtrise, et que l'initié est simple spectateur de la scène lugubre qui constitue toute l'instruction qu'on doit lui donner; or, que représente l'homme? rien autre chose que la création, et ce symbole vivant indique d'une

manière indubitable, que la création fût une condition inhérente à l'essence et à la nature de Dieu: car Dieu, étant la vie éternelle, il ne pouvait vivre avec le néant, qui est la mort; d'où il suit qu'il ne lui était pas possible de ne pas créer; et en créant l'homme, il lui départit sa propre faculté, qui fut celle de créer à son tour. Acte sublime! qui révèle la toute puissance de Dieu, qui perpétua par là et son ouvrage et son image; ainsi, la mort, l'inhumation et l'exhumation d'Hiram, offrent le triple sens des principes de la philosophie égyptienne et grecque, de l'extinction successive des êtres et de leur constante reproduction.

Nous avons omis à dessein de vous entretenir du symbole visible, le plus caractéristique du grade, parce qu'il figure dans toutes les initiations: c'est l'acacia; vous jugerez de son importance par les développements que nous avons cru devoir lui consacrer.

Parmi les restes d'anciens usages conservés par les parsis, qui étaient les sectateurs de Zoroastre, on remarque dans quelques-unes de leurs fêtes l'emploi d'un rameau mystérieux, quelque fois végétal, mais le plus souvent métallique; c'est un symbole qu'on retrouve partout où il y a eu trace d'initiation; il accompagne sur les médailles l'effigie des initiés. Apulée, Virgile et Horace en font mention.

Ce rameau mystique des parsis est représenté par le *lotus* des Égyptiens. Le myrte d'Éleusis, le

gui des Druides, le rameau d'or de Virgile et l'acacia des francs-maçons, et la réponse d'usage à la question *êtes-vous maître?* attestent que ce végétal est un des symboles les plus importants du 3e grade. Lorsque ce rameau était végétal, il désignait l'automne, et quand on le formait d'un métal précieux, on voulait symboliser la richesse et l'abondance d'une saison, où l'homme vient de recueillir toutes les productions de la terre.

L'automne étant un présage certain du solstice d'hiver, un indice de la mort d'Osiris, à la fin de la course annuelle de l'astre du jour, ce rameau et son emblême furent consacrés à la tristesse, et considérés comme funèbres, et la religion chrétienne, qui connaissait les harmonies de la nature, et qui a presque tout emprunté aux anciens mystères, a placé au mois de novembre la fête des morts.

Le myrte de Vénus fut bien éloigné dans l'origine de porter avec soi les idées riantes dont l'a revêtu la brillante imagination des Grecs; il était l'attribut de la grande Vénus orientale, de la Vénus veuve, enfin d'Isis. Chez les Arabes, dont la langue a le moins changé, le même mot signifie encore myrte et sépulcre; nous devons cependant avouer que le rameau fut quelquefois un signe de joie, comme chez les druïdes, et, dans ce cas,. on ne le considérait plus comme l'annonce de la mort d'Adonis, mais comme celle de la découverte d'Adonis, déjà mort ou perdu, décou-

verte qui faisait espérer sa prompte résurrection, et, dans ce cas, le rameau représentait l'hiver et non l'automne. Enfin Salomon adopta l'acacia comme symbole funéraire ; d'où il résulte que chaque initiation eut un rameau plus ou moins semblable ; mais en général il fut le symbole de la tristesse et de la mort, et nous retrouverons un rameau au 18e grade, qui symbolisera la tristesse.

Après avoir démontré que l'initiation du 3e grade représente la philosophie égyptienne et grecque, la destruction et la réproduction des êtres, et que dans chaque initiation on se servit d'un rameau semblable à l'acacia, nous allons maintenant examiner si ce même grade exprime le rapport qui doit exister entre l'unité et la variété, ce qui constitue, d'après M. Cousin, la troisième base fondamentale de la philosophie positive.

Si nous nous rappelons que l'homme est l'unique symbole vivant de ce grade, nous ne tarderons pas à découvrir le rapport que nous cherchons ; en effet, le président représente l'unité, et les deux surveillants la variété. Reportons-nous à leur réunion au moment de l'exhumation allégorique d'Hiram ; les deux surveillants, ou la variété, tentent vainement d'opérer seuls, leurs efforts sont impuissants ; le président, ou l'unité, se joint à eux, et leur dit : vous savez bien que nous ne pouvons opérer qu'en commun. Ils se réunis-

sent, et à l'instant l'exhumation a lieu; et remarquez que la réunion de ces trois dignitaires offre l'image d'un triangle vivant; et ce symbole représente tout à la fois l'unité, la variété et le rapport qui doit exister entre ces trois bases qui expriment Dieu, le monde extérieur et le rapport qui les lie.

Une allégorie tout aussi frappante, qui ne laisse aucun doute sur le rapport de l'unité à la variété, se trouve explicitement exprimé par une allégorie frappante, c'est la réponse énergique que fit Hiram aux trois ambitieux, en leur disant qu'il ne pouvait obtempérer à leur exigence, sans le concour de Salomon et du roi de Tyr.

Il résulte de nos explications toutes logiques que les allégories du 3e grade représentent la troisième base de la philosophie positive, laquelle, réunie aux bases philosophiques du 1er et du 2e grade, forme le complément des trois bases fondamentales de la philosophie, ce qui nous autorise à conclure que les bases fondamentales de la philosophie symbolique sont identiques avec celles de la philosophie moderne.

Partie astronomique.

Quelqu'étendus que soient les développements que nous venons d'exposer sur le 3e grade, nous sommes loin de l'avoir épuisé, car il nous reste encore à examiner sa partie astronomique, et l'analogie qu'il présente avec le troisième degré de

l'initiation des mystères d'Isis; nos connaissances astronomiques n'étant pas assez étendues pour traiter à fond une partie si abstraite, nous avons eu recours au savant ouvrage du F.·. Lenoir sur la *Franche Maçonnerie* rendue à sa première origine, et nous y avons puisé les documents astronomiques relatifs au 3e grade, quoiqu'ils nous aient paru laisser beaucoup à désirer.

En effet, notre auteur débute par une grave erreur en donnant l'étymologie d'Hiram; il confond Hiram, architecte, avec Hiram, roi de Tyr: il ne parle que de ce dernier. La mort du premier constitue pourtant toute l'action du drame de la maîtrise, tandis que le roi de Tyr n'y figure que comme un épisode transitoire.

Hiram, dit le F.·. Lenoir, est composé du mot hébreu *hir*, qui veut dire ville, et *ram* élevé; radical d'Abraham, père élevé, le seigneur par excellence, le *dominus sol*, le soleil bienfaisant. On voit que notre auteur n'arrive au mot soleil que par une analyse forcée, car Hiram, roi, et Hiram, architecte, sont des personnages historiques, qui vivaient dans le même siècle que Salomon et à l'époque de la construction du temple, ainsi que l'atteste l'histoire; d'où il suit qu'aucun des deux Hiram du 3e grade, ne peut être considéré comme un personnage astronomique; c'est ce principe erroné qui sert de base au système astronomique, au moyen duquel le F.·. Lenoir explique toute la maîtrise, qui renferme selon lui, tous

les emblêmes symboliques propres à représenter la révolution annuelle du soleil; il y voit également l'image allégorique des constellations qui accompagnent cet astre à l'équinoxe d'automne, époque à laquelle on avait fixé l'agonie ou la mort du soleil.

Les trois compagnons, jaloux de la gloire d'Hiram, dit le F.·. Lenoir, les assassins de leur maître, ne sont qu'un symbole du mauvais principe que l'on a figuré dans toutes les fables anciennes, comme un prince jaloux, ravisseur de la puissance de son chef, qu'il poursuit sans cesse pour le faire périr; c'est la jalousie de Typhon sur Osiris, qui ne respire que fureur et vengeance contre son frère.

La mort d'Hiram serait donc une peinture mystique de la mort du soleil ou de son passage dans les signes inférieurs? Cette mort supposée désignerait donc le triomphe du mauvais principe ou celui des ténèbres sur la lumière, ou sur le bon principe, et c'est avec raison que les initiés s'habillent de noir et décorent leur temple de voiles funèbres.

Les trois compagnons perfides trahissent leur maître, comme fit Typhon à l'égard d'Osiris; Hiram, dit l'historique, se présente à la porte de l'Occident, pour sortir du temple; c'est précisément ce que fait le soleil : car si on suppose cet astre prenant son domicile dans le signe du Bélier, le premier jour du printemps, le dernier jour de

son triomphe au solstice d'été, ou la veille de sa mort, qui a lieu dans la Balance, il descend à l'horizon par la porte de l'Occident: et si alors on examine la position que le Bélier prend à l'Orient, on verra près de lui le grand Orion, le bras levé, tenant une massue, dans l'attitude de frapper. Au nord, on verra Persée, une arme à la main, et dans l'attitude d'un homme prêt à faire un mauvais coup.

Ainsi, dit le F.·. Lenoir, l'assassinat d'Hiram, pris dans le style figuré ou allégorique, est comme la passion d'Osiris, d'Adonis, d'Atys et de Mytra.

Cette courte application astronomique au 3e grade, est tellement incomplète, que son auteur n'explique ni la partie historiqne, ni la partie théogonique et morale, ni la partie philosophique du grade; il y a plus, c'est qu'elle renferme une lacune importante; car Hiram ne se présenta pas seulement à la porte de l'occident et à celle du nord; mais il se présenta aussi à la porte du midi, qui exprime le moment et l'heure où le meurtre fut commis. Cette omission importante prouve que le F.·. Lenoir n'a expliqué que d'une manière imparfaite, la partie astronomique du 3e grade, et qu'il a erré en voulant établir l'origine de la maçonnerie, d'après le système astronomique de Dupuis, parce qu'avec un système préconçu, il faut que les faits, ainsi que les vérités symboliques que renferme la maçonnerie, plient

au système qu'on cherche à faire prévaloir; et il résulte de là, ou qu'on ne soulève qu'un coin du voile qui dérobe les vérités qu'on cherche à mettre en lumière, ou bien on s'écarte du but qu'expriment les symboles; si nous devions analyser son savant ouvrage, nous aurions une foule d'erreurs à redresser; mais, nous renfermant dans le grade dont nous nous occupons, nous terminerons par faire remarquer que son explication astronomique ne représente pas la révolution annuelle du soleil, car elle n'exprime que l'abaissement et l'élévation de l'astre du jour, et ce fut le véritable sens que les Égyptiens attachèrent à la partie astronomique du 3e degré. Nous trouvons ce même système consigné dans les cahiers d'une des loges distinguées de la capitale, mais ce système offre du moins des rapports plus directs avec la maîtrise, et il n'a d'autre ressemblance avec celui du F.·. Lenoir que le titre.

Il nous paraît probable que, d'une part, la cosmogonie des Égyptiens qui avait pour objet l'étude des phénomènes astronomiques, et que, de l'autre, le soleil, la lune et les planètesreprésentés dans l'intérieur de nos temples et qui constituent les symboles positifs de l'astronomie, ont pu faire présumer à l'auteur du système que nous allons brièvement exposer que le 3e grade ne représentait que l'année solaire, ou le cours annuel du soleil, et de ce principe fond mental on en a déduit les explications suivantes.

La faible lumière qui doit éclairer l'appartement représente l'équinoxe d'automne, époque à laquelle l'astre du jour ne tarde pas à atteindre son apogée; l'exhumation d'Hiram personnifie le solstice d'hiver, où le soleil commence une nouvelle carrière, et la grande lumière qui éclaire ensuite ce lieu mystérieux, symbolise le solstice d'été, où le soleil est parvenu à son périgée; mais, comme le soleil n'habite que douze maisons caractérisées par les douze signes du zodiaque, on a été forcé de réduire le nombre des ambitieux à douze, et de leur faire représenter les douze mois qui constituent l'année solaire; enfin, pour que ce système offrît quelque analogie avec l'historique du grade, on a considéré les trois moins d'hiver comme malfaisants, et par conséquent aussi funestes à la nature entière que les trois meurtriers le furent pour Hiram.

Nous ferons d'abord remarquer que ce système ne fait aucune mention de l'historique positif du grade, dans lequel figurent néanmoins des êtres historiques qui ne sont point mythologiques. Le but moral qui constitue une des principales bases et du grade et de l'institution, s'y trouve entièrement omis; la théogonie des Hébreux, sur laquelle repose la croyance religieuse des maçons n'y est point mentionnée; la haute idée philosophique de la reproduction et de l'anéantissement successif des êtres n'y est point exprimée; l'homme enfin qui est le symbole dominant du grade n'y figure

point. Quelques répréhensibles que soient ces nombreuses et importantes omissions, elles nous paraissent plus excusables que le funeste rôle qu'on attribue aux trois mois d'hyver.

Cette explication est d'autant plus invraisemblable et d'autant moins logique, que les observations les plus scrupuleuses et une longue série d'expériences prouvent d'une manière irréfragable qu'un repos plus ou moins long est indispensable à la nature pour maintenir l'équilibre permanent qui constitue la vie éternelle : car, si la nature était constamment en travail, ses forces s'épuiseraient graduellement, ce qui amènerait tôt ou tard l'anéantissement de cette même nature. Les trois mois d'hiver sont aussi salutaires aux divers règnes de la nature, que le sommeil l'est à l'immense classe des animaux; car l'hiver est le sommeil que la nature a départi à la terre et dont la durée varie selon la latitude de chaque climat; d'où il résulte que l'hiver est une nécessité, car l'abaissement de la température qui le caractérise, en resserrant les pores extérieurs de la terre, concentre dans ses entrailles une immense quantité de calorique qui y détermine une fermentation salutaire; c'est l'indispensable incubation de la végétation dont les produits alimentent la vie du plus grand nombre des êtres organisés.

Ainsi les trois mois d'hiver ne sont pas plus malfaisans que les autres mois de l'année, ils sont tous également utiles à la vie et à l'harmonie de

16.

l'univers, il résulte de notre examen que le système que nous venons d'exposer est incomplet, infidèle et erronné; qu'il n'exprime point les vérités que renferment les symboles du grade et qu'il ne représente pas le cours annuel du soleil.

Nous allons terminer par l'exposé des analogies de la maîtrise avec le troisième degré des mystères d'*Isis*.

Analogies de la maîtrise avec le 3e *degré des mystères d'Isis.*

Le F.·. Lenoir assure que les fondateurs de notre institution, après avoir puisé les éléments du premier grade, dans les mystères d'Isis, ne trouvant rien dans le troisième grade de ces mêmes mystères, puisque les prêtres égyptiens ne le communiquaient point aux étrangers, ont tiré de l'ancien testament tout le fond de la maîtrise. Nous avons déjà démontré l'erreur de cette assertion, puisque Moïse, Orphée, Triptolème, Pythagore, Socrate et autres philosophes, furent initiés dans les grands mystères dont le troisième grade faisait partie. Prouvons que la maîtrise représente la plus grande partie du troisième degré des initiations égyptiennes.

L'initié du 3e grade des mystères d'Isis était d'abord conduit dans un vestibule au-dessus de l'entrée duquel était écrit *porte de la mort.* Des

momies et des cercueils étaient figurés sur les murs; il trouvait bientôt un cadavre. Au milieu du vestibule était placé le cercueil d'Osiris, qui, à cause de son assassinat présumé, était empreint de tâches de sang. On demandait à l'aspirant s'il avait participé à ce meurtre; à la suite de cette épreuve préparatoire, il passait dans une salle, où tous les initiés étaient habillés en noir; on lui présentait une couronne qu'il foulait aux pieds, et le chef de l'initiation s'écriait *outrage, vengeance*, et, saisissant de suite la hache des sacrifices, en frappait doucement le candidat à la tête. A l'instant deux initiés le renversaient et l'enveloppaient de bandelettes; tous les initiés qui l'entouraient étaient dans la tristesse; on le présentait dans cet état de mort apparente devant un tribunal qui déclarait qu'il n'avait point participé au meurtre d'Osiris, et on lui rendait la liberté; on enseignait aux initiés de ce grade l'histoire de l'Égypte, la géographie et les éléments de l'astronomie; le signe de reconnaissance consistait dans une embrassade particulière, et la principale croyance de ce grade, était la résurrection des morts ou la reproduction des êtres.

Rappelez à votre mémoire la chambre du milieu, l'habillement des maîtres, leur tristesse, la décoration et les emblèmes de ce lieu de mort; la représentation placée au milieu de l'appartement, les questions adressées au candidat avant et après son introduction, le coup de maillet que

le président lui porte, la situation dans laquelle on le place, le crêpe funèbre dont on l'enveloppe, sa résurrection et la manière dont le président le saisit et l'embrasse, et jugez vous-même si l'analogie que nous avons annoncée est positive ou forcée et arbitraire.

On voit, d'après ce qui précède, que dans le troisième degré des initiations des mystères d'Isis, on se contentait de représenter au candidat la mort et la résurrection d'Osiris, c'est-à-dire, l'abaissement et l'élévation de l'astre du jour, comme motif essentiel et principal de l'astronomie appliquée au culte; voilà pourquoi on se bornait dans ce grade à n'enseigner aux initiés que les éléments de l'astronomie; car l'origine, les progrès et la régularisation de cette science, n'étaient enseignés que dans les grades subséquents, et nous ne trouverons ces développements que dans les 21ᵉ, 22ᵉ et 23ᵉ grades. D'où il résulte que le troisième grade ne peut représenter ni le système de Dupuis, ni la révolution annuelle du soleil; mais seulement l'abaissement et l'élévation du soleil, figurés par l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver.

Nous dirons en terminant que pour mettre en lumière toutes les vérités obscures que renferme ce grade énigmatique, il était indispensable d'aborder tous ses détails, d'approfondir toutes ses allégories, de l'examiner sous tous ses rapports; si nous n'avons pas complètement rempli la pénible tâche que ce grade impose, nous avons du moins

frayé un chemin qui permettra à nos successeurs de l'élargir et d'atteindre le but que nous nous étions proposé, et néanmoins nous croyons pouvoir dès aujourd'hui résumer le troisième grade dans les corollaires suivants.

1° L'historique consigné dans nos cahiers a besoin d'être rétabli conformément à la Bible et à l'histoire du siècle de Salomon, qui renferment tous les détails de la rébellion criminelle des deux fils de David et d'Architopel.

2° Les douze conjurés qui se rétractent, représentent la conscience éclairée par la raison.

3° Les trois criminels qui persistent, représentent le crime dans toute son horreur.

4° La mort d'Hiram symbolise l'anéantissement accidentel ou naturel des êtres, et son exhumation, la reproduction continuelle de la nature.

5° L'historique que nous avons exposé, et la morale admirable qu'il renferme, justifient ce grade du but criminel qu'on a osé lui supposer.

6° La théogonie des Hébreux sert de base à la croyance des initiés, parce qu'elle est en rapport avec tous les cultes.

7° La mort et l'exhumation d'Hiram renferment la philosophie égyptienne et grecque.

8° De la connexité intime qui existe entre le 3e élément fondamental de la philosophie positive, que renferme le 3e grade, avec les deux éléments fondamentaux, que représentent les deux premiers grades, il en résulte une identité parfaite entre

les éléments fondamentaux de la philosophie symbolique, et ceux de la philosophie positive.

9° La partie astronomique de ce grade, comme celle des mystères d'Isis, se borne à représenter la fin et le commencement de la course annuelle du soleil, et non la totalité de sa révolution annuelle.

10° Enfin, le grade de maître nous paraît parfaitement identique avec le troisième degré des initiations des mystères égyptiens.

QUATRIÈME GRADE.

Maître secret.

L'analogie que nous avons démontré exister entre les trois premiers grades symboliques et les trois premiers degrés des anciens mystères; l'antériorité présumée de l'initiation symbolique sur les hauts grades, ont porté plusieurs esprits judicieux à penser que toute la doctrine de l'initiation se trouvait renfermée dans les trois premiers grades; d'où ils ont inféré que la plupart des autres grades n'étaient qu'une superfétation plus nuisible à l'ordre qu'avantageuse à l'institution. On a été plus loin encore; car on a avancé et soutenu que les honneurs, les prérogatives et les insignes de chaque haut grade, rappelaient les hochets de la féodalité, que l'initiation a toujours repoussée, puisque le niveau en est le symbole le plus dominant et le plus positif.

Quelque vraisemblables que paraissent au premier aspect les reproches ci-dessus énoncés, nous les croyons plus spécieux que fondés, et nous sommes loin de partager des opinions qui nous paraissent d'autant plus erronnées, qu'elles n'ont pour base que des hypothèses; en effet, si on lit attentivement le règlement qui régit chaque grade, et les qualités exigées pour l'obtenir, on ne tarde pas à se convaincre qu'on ne doit accorder une augmentation de salaire qu'à ceux qui le méritent, non-seulement par une conduite exemplaire, mais encore par l'étendue des connaissances que requiert chaque grade, pour pouvoir bien l'apprécier; d'où il résulte que les instituteurs des hauts grades, en divisant le système de l'initiation en plusieurs degrés, ont voulu que leurs successeurs appréciassent d'avance le degré de développement dont pouvait être susceptible l'intelligence de chaque initié, afin de n'accorder de l'avancement qu'à ceux qui posséderaient une instruction proportionnée aux connaissances que renferme le haut grade qu'on doit leur conférer : précaution sage et judicieuse que les ateliers ne devraient jamais négliger; et, d'ailleurs, si les inconvénients qu'on reproche aux grades supérieurs étaient fondés, les mêmes inconvénients seraient attachés aux trois premiers grades, puisque chacun d'eux a des marques distinctives, des honneurs et des prérogatives différentes; d'où il résulte que l'établissement des hauts grades a eu pour motif

de pouvoir récompenser le zèle, la moralité et les connaissances plus ou moins positives de chaque initié, et le but principal de nos instituteurs fut d'établir une noble émulation entre les membres de la même famille; c'est un véritable encouragement pour que chaque initié se livre avec ardeur à l'étude et au travail; moyen infaillible pour en exclure l'ignorance et l'oisiveté.

Nous aimons à croire que les censeurs les plus sévères auraient eu une opinion bien plus favorable de l'institution des hauts grades, s'ils eussent préalablement approfondi le système de l'initiation dans tous ses détails; car, ils se fussent convaincus qu'il renferme plusieurs initiations différentes qu'on a eu soin d'aglomérer pour n'en former qu'un seul corps de doctrine.

Cette méthode nous paraît d'autant plus avantageuse, qu'en examinant chaque grade supérieur, on peut suivre pas à pas les progrès des connaissances humaines du monde primitif, parce que chaque degré exprime le siècle, l'état des arts et des sciences, et le caractère distinctif du peuple qu'il représente. Loin de partager les opinions hypothétiques émises sur l'inutilité et sur la superfluité des hauts grades, nous pouvons assurer que leur connaissance spéciale est indispensable pour connaître à fond le système de l'initiation, et pour être à même d'apprécier la marche graduelle de l'esprit humain; leur développement successif prouvera que c'est une grave erreur de croire que les

degrés supérieurs ont été institués pour établir une ligne de démarcation entre les membres d'une même famille, et que c'est une véritable chimère de penser qu'ils rappellent la féodalité. Pour justifier notre opinion, il nous paraît convenable de nous assurer si les hauts grades font partie intégrante des anciennes initiations, et, dans le cas d'une affirmation positive, chacun d'eux doit renfermer et les caractères distinctifs de la maçonnerie et des anciens mystères, c'est-à-dire des symboles ou des hiéroglyphes, ou des allégories.

Pour parvenir à la connaissance de cette importante vérité, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de soumettre à une sévére investigation chacun des hauts grades du rit écossais, moyen infaillible pour nous mettre à même d'apprécier leur véritable corrélation avec les trois premiers grades; nous choisissons de préférence le rit écossais, non seulement parce qu'il est le plus ancien de tous les rits, mais encore parce que les nombreux grades qui le composent sont distribués d'après une échelle de proportion qui ne laisse aucune lacune entr'eux, tandis que les hauts grades de tous les autres rits sont établis par série; et le grade qui constitue seul toute la série semble former un systême d'initiation séparé, qui n'a plus aucune liaison avec les trois premiers grades, lesquels doivent, d'après l'opinion de quelques censeurs, renfermer toute la doctrine de l'initiation. La classification du rit écossais, au

contraire, tend à prouver que les trois premiers grades symboliques ne renferment que les principes de tout le sytème de l'initiation ; d'où il résulterait que les grades subséquents doivent contenir les développements de ces mêmes principes ; ce n'est donc que par un examen attentif de chaque degré que nous pourrons découvrir la vérité, que nous cherchons de bonne foi, sans avoir l'intention de jeter le moindre blâme sur aucun rit.

Le quatrième grade dont nous nous occupons, n'offre au premier aspect aucun symbole qui puisse faire présumer qu'il renferme quelque vérité philosophique ; car on n'y trouve ni épreuves, ni historique qui puissent mettre à même de découvrir le véritable motif de son institution, et le but qu'il renferme. Voyons, néanmoins, si un examen plus approfondi qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, nous y fera découvrir quelque symbole, ou quelque hiéroglyphe, qui prouve sa corrélation avec les trois premiers grades.

Deux personnages figurent exclusivement dans le quatrième grade ; *Salomon* d'une part, et *Adoniram* de l'autre ; on n'a point oublié que, d'après l'historique du troisième grade, tous les travaux du temple touchaient à leur fin, lorsque *Hiram* succomba, et que l'histoire du siècle de Salomon prouve qu'Adoniram dut faire partie du troisième grade, et cependant, malgré cette preuve authentique, le rit écossais ne fait figurer *Adoniram* qu'au quatrième grade. On convien-

dra qu'il est bien difficile de se rendre compte de cette transposition arbitraire, car *Adoniram*, ayant été exclusivement chargé de diriger les ouvriers qui préparaient la charpente du temple, on est fondé à croire que ses fonctions avaient dû cesser long-temps avant la mort d'*Hiram* : car la construction du temple matériel devait être terminée lors de cette déplorable catastrophe, et il ne devait plus rester à achever que les ornements et les embellissements de l'intérieur du temple, travaux délicats qu'Hiram était exclusivement chargé de confectionner; d'où il résulterait qu'Adoniram n'a pas pu remplacer *Hiram*, attendu que les fonctions et les connaissances d'Adoniram étaient différentes de celles d'Hiram. Notre supposition acquiert un degré de certitude presque incontestable, si on remonte à l'étymologie d'Adoniram, parce qu'on ne tarde pas à se convaincre que ce nom propre se compose de deux mots : 1° d'*Adon*, qui signifie seigneur, et de *Raman*, qui signifie s'élever : et, d'après cette signification, on est en droit de penser que le personnage qui figure dans le quatrième grade ne doit pas être le même que celui de la maîtrise; ce qui nous porte à croire qu'Adoniram n'est ici qu'un être mystique, établi pour remplacer le mot *Jéhova*, que Moïse avait défendu aux Hébreux de prononcer; enfin toute incertitude disparaît quant on lit l'instruction du grade; car on y trouve la défense expresse de

Moïse, de prononcer le nom ineffable du G.·. archit.·. de l'univers.

Quoiqu'au premier aspect ce grade paraisse être purement religieux, on ne peut point douter qu'il ne soit une suite du troisième grade, et surtout un hommage rendu aux mânes d'Hiram. Cette dernière assertion est prouvée par le tableau du grade qui représente le sanctuaire du temple, fermé par une balustrade, et par le mot de passe du grade qui signifie balustrade; dans l'intérieur du sanctuaire et tout près de cette balustrade, se trouve figuré un tombeau qui paraît représenter celui qui avait été destiné à renfermer la dépouille mortelle d'Hiram.

La garde de cette partie du temple était confiée aux lévites qui formaient une tribu noble et exempte de toutes les charges de l'état; et la clé de cette balustrade leur était également confiée, ce qui sans doute a donné l'idée aux auteurs du rit écossais d'en former les maîtres secrets, dont la marque distinctive est une clé semblable à celle des chambellans, et qui doit être figurée sur leur tablier. On conçoit aisément l'institution d'un pareil grade, surtout pendant le règne de Salomon, où la théogonie semblait former toute la science de cette époque; car dans le siècle de Salomon les arts et les sciences firent peu de progrès; les découvertes furent de peu d'importance; tout était sous l'élément religieux; la philosophie y fut presque

nulle, elle ne fut que de la théogonie ; car en parcourant les annales de ce temps reculé, on n'y trouve qu'un seul philosophe, qui fut *Lockman.* Sa philosophie fut toute contemplative et pratique, mais elle ne fut nullement scientifique. Pour vous donner une idée de la philosophie de cet israëlite, il nous suffira de citer quelques-unes de ses réponses.

On lui demandait un jour de qui il avait appris la philosophie : des aveugles, qui ne posent pas le pied sans s'être assuré de la solidité du terrain. Idée sublime et féconde en développement, s'il nous était permis de nous en occuper.

Lockman parcourait le pays de la Judée pour étudier les hommes et pour leur servir de modèle; il se trouva au milieu de solitaires au moment où ils s'emparèrent d'une caravane à laquelle ils volèrent et les marchandises et les provisions. Les marchands ne pouvant rien obtenir de ces barbares, s'adressèrent à *Lockman*, et lui dirent avec aigreur : Est-ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers? Je ne les instruis pas, répondit Lockman, que feraient-ils de la sagesse? — Eh! que faites-vous donc avec les méchants? Je cherche, répliqua Lockman, à découvrir comment ils le sont devenus. Il est à regretter qu'un philosophe aussi parfait, qui ne cherchait qu'à améliorer l'espèce humaine, n'ait point écrit sa belle philosophie morale. On doit d'ailleurs peu s'étonner des faibles progrès de la philosophie pendant le siècle

de Salomon, si on fait attention surtout que les prêtres grecs renfermaient soigneusement leur philosophie, qui embrassait la plupart des connaissances, dans l'intérieur des grands mystères, et auxquels peu d'étrangers étaient admis ; aussi la plupart des maçons qui ont cherché à approfondir le quatrième grade, n'y ont trouvé aucune idée philosophique ; ils ont pensé que ce grade n'avait aucun rapport avec les trois premiers, et cependant nous avons établi qu'il nous paraît être une suite du troisième grade ; poursuivons et cherchons à démontrer que sa corrélation n'est pas seulement sous le rapport religieux. Salomon paraît en être l'instituteur, et on voit par la sépulture spéciale qu'il accorda aux mânes d'Hiram, qu'il voulut honorer ce grand homme, tant pour perpétuer sa mémoire que pour rendre hommage à ses rares talents ; et les honneurs funèbres réservés aux rois d'Israël, que Salomon fit rendre à Hiram, qui n'était qu'un simple plébéien, ne furent pas seulement un acte de munificence de sa part, mais encore un puissant encouragement pour ceux qui cultiveraient les sciences et les arts, et qui s'y distingueraient. On peut déjà se convaincre que ce grade n'est pas exclusivement religieux, comme on le croyait, et un examen plus approfondi va nous prouver qu'il est aussi allégorique que les grades antécédents ; tout ce que le quatrième grade renferme se trouve exprimé dans l'instruction qui constitue le grade tout entier. Les premiers symboles que l'on y découvre sont le lau-

rier et l'olivier; et ces deux emblêmes sont trop expressifs pour qu'ils ne représentent pas d'une part les victoires éclatantes que remporta Salomon, et de l'autre la longue paix dont jouirent les nombreuses tribus que Salomon rangea sous son gouvernement paternel.

Le Saint des saints mentionné dans l'instruction est figuré par un sanctuaire à la voûte duquel se trouve suspendu le nom du grand architecte de l'univers, entouré de tous les attributs de la divinité; ce symbole, tout religieux en apparence, renferme de hautes vérités philosophiques. Le sanctuaire du temple représente la conscience de l'homme; elle est la partie la plus concentrée de son être; elle peut seule concevoir la grandeur et l'immensité de Dieu. La balustrade représente la raison, qui préserve la conscience des funestes effets des préjugés vulgaires et fanatiques. La clé du sanctuaire représente l'intelligence, qui, en éclairant la conscience, permet à l'homme d'arriver jusqu'à la verité, qu'il concentre en lui-même dès qu'il en a la conviction la plus intime; d'où il résulte que la conscience figurée par le sanctuaire est, comme le Saint des saints, un asile sacré où personne n'a le droit de pénétrer, excepté celui qui la possède, parce qu'il en est le véritable maître, et dont lui seul doit avoir la clé des secrets qu'elle renferme.

Cette allégorie était d'autant plus ingénieuse, que le voile religieux qui l'enveloppe ne pouvait être soulevé que par les initiés à ce grade, et le

sacerdoce d'Israël fut tellement pénétré de l'importance du véritable sens philosophique de cette allégorie, qu'il l'imprima dans la croyance de tous les Israélites, et cette tâche devint par la suite d'autant plus facile à remplir, que, dès l'instant que les Israélites cessèrent de former un corps de nation, ils se dispersèrent, et chaque chef de famille exerça lui-même les fonctions sacerdotales. Ce fut la transmission constante de cette doctrine, qui les rendit si fermes et si inébranlables dans leur croyance religieuse; le mépris des diverses nations du globe, les cachots, les tortures, les bûchers même ne purent l'ébranler !

Pendant toute la durée du moyen-âge les Israélites supportèrent avec une constance inouié l'exil, les persécutions, la spoliation de leurs richesses, et même le supplice, plutôt que de renoncer à leur liberté religieuse. Toujours errans et disséminés, les Israélites formèrent constamment un peuple séparé au milieu de chaque nation, et ils ne consentirent à s'incorporer dans la nation française, qu'après que la loi civile eut reconnu la liberté des cultes ; telle fut la puissante influence que l'allégorie philosophique et religieuse, établie par Salomon dans le 4ᵉ grade, exerça sur les diverses tribus qui composaient la puissance de Salomon et sur leurs descendants; d'où il résulte que la liberté religieuse dont jouissent les Israélites parmi nous leur a couté 27 siècles d'épreuves en tout genre.

La lettre G.·. figure encore dans ce grade, et Salomon s'est borné à lui assigner trois significations, qui sont : *Gloire*, *Grandeur* et *Gomel*. Ce symbole, si simple en apparence, constitue néanmoins le triangle sur lequel reposent la religion et la philosophie, parce qu'elles sont inséparables l'une de l'autre. Salomon entend par Gloire, *Dieu*, qui est le premier élément de la philosophie et la base de toute religion, c'est-à-dire l'unité, l'immensité. Par grandeur Salomon désigne l'homme, qui est l'œuvre le plus grand et le plus parfait de la création, puisqu'il est une émanation de la divinité, et l'homme constitue le deuxième élément de la philosophie, c'est-à-dire la variété, le poli, le fini; car la nature brute fut informe dans sa création primitive; elle eut besoin du génie de l'homme pour la revêtir de formes agréables et parfaites ; enfin par Gomel, qui est un mot hébreu, Salomon entend les devoirs de l'homme envers la divinité et ses semblables, ce qui renferme d'une part le culte, et de l'autre le troisième élément philosophique, c'est-à-dire les rapports qui doivent exister entre Dieu, l'homme et le monde extérieur.... Tels sont les divers symboles qui caractérisent le quatrième grade et que nous avons eu tant de peine à débrouiller; tout le reste de l'instruction n'est plus qu'une énumération des divers objets qui ornaient le sanctuaire du temple et l'explication religieuse de chacun d'eux d'après le rituel du culte hébreu.

Ce grade décèle tout à la fois l'admirable sagesse qui rendit Salomon si remarquable pendant les premières années de son règne par l'étendue de ses connaissances ; il ne fut pas, comme beaucoup d'écrivains l'ont avancé l'instituteur de la maçonnerie, mais de quelques grades seulement. Tout porte à croire qu'en sa qualité de fils de roi, il fut initié dans les grands mystères grecs. *Lucien* assure que les prêtres d'Éleusis firent d'honorables exceptions en faveur des étrangers qui en étaient dignes ; et que le philosophe Scythe Anacharsis, qui vivait en 594 avant l'ère vulgaire, fut admis aux grands mystères. Salomon paraît avoir joui de la même faveur ; de manière qu'il eut le double avantage d'avoir puisé la morale la plus austère et la plus pure dans les mystères juifs, et des connaissances philosophiques dans les mystères d'Éleusis, et à son époque la philosophie symbolique formait tellement le fond des mystères grecs qu'il ne la présenta que sous les formes religieuses de son culte ; car s'il n'eût été initié que dans les mystères esséniens, tous les grades qu'il fonda seraient exclusivement moraux et théogoniques, comme les mystères primitifs de sa nation. Sa conception pénétrante lui fit sans doute apprécier toute l'importance des grandes vérités philosophiques qu'on lui révéla dans les mystères grecs ; mais lié par un serment solennel qui ne lui permettait pas de dévoiler les mystères qu'on lui avait expliqués, et voulant néanmoins les répandre

parmi les hommes les plus instruits de sa nation, il créa des grades, institua des mystères conformes à sa religion, et il eut soin de masquer la philosophie qu'il enseigna à ses initiés par des allégories du culte hébreu, qui forment le type distinctif des grades qui composaient les divers degrès de ses mystères.

C'est ce défaut d'examen qui a porté quelques écrivains à avancer que les auteurs de cahiers ne pouvant établir une corrélation positive entre les grades supérieurs, et les trois grades symboliques ont été forcés de recourir à l'ancien Testament. Nous pensons que c'est une grave erreur; car Salomon n'instituant des mystères que pour sa nation, il les présenta sous les formes religieuses du culte hébreu, pour que le vulgaire crût que ces mystères étaient exclusivement religieux; d'ailleurs quand on parcourt le grand nombre de mystères qui ont existé dans l'antiquité, on voit que chacun d'eux porte le type du siècle, des mœurs, des sciences et des arts qui le caractérisent. Ainsi les mystères des brachmes furent toujours religieux, parce qu'ils furent exclusivemcnt réservés pour les prêtres. Ceux de Memphis furent scientifiques et sacerdotaux, et les Égyptiens admirent des savants dans les premiers, et ils réservèrent le dernier degré pour leurs prêtres. Les Grecs furent plus égoïstes que les Égyptiens, puisqu'ils réservèrent leurs mystères pour leurs compatriotes. Salomon les imita et ses initiations furent toutes israélites, et nous verrons

plus tard que le rose-croix a pour type distinctif le christianisme primitif, et que les prêtres le rendirent tout aussi exclusif que ceux d'Éleusis et ceux des juifs ; il existe entre ces divers mystères une telle corrélation qu'ils renferment tous et la théogonie et une partie de la philosophie des Égyptiens, sans en excepter le christianisme lui-même ; il paraît toutefois, que les prêtres et les lévites hébreux furent seuls initiés dans le quatrième grade, ce qui justifie le titre si positif de maître secret, car les emblêmes religieux du culte hébreu qui expriment presque tout le grade ne permettaient qu'à ceux qui y étaient initiés de connaître les vérités philosophiques qu'elles représentaient ; d'où il résulte que le 4e grade, quoique tout religieux en apparence renferme néanmoins une grande vérité philosophique qui est la liberté de la conscience qu'aucun pouvoir sur la terre ne peut ravir à l'homme, et que Salomon ne dévoila qu'aux hommes instruits de sa nation, et lorsque la sagesse l'abandonna, il abusa tellement de cette liberté de conscience, qu'il déserta le Dieu de ses pères pour embrasser l'idolâtrie, ainsi que nous le démontrerons plus tard.

CINQUIÈME GRADE.

Maître parfait.

Nous avons établi dans le grade antécédent, que Salomon avait créé plusieurs degrés et qu'il avait

institué des mystères dont le rituel était conforme à la religien hébraïque; le cinquième grade dont nous allons nous occuper paraît être une institution de Salomon, car il a une liaison si intime avec le quatrième, que nous ne balançons pas de croire que le quatrième et le einquième grades dûrent n'en former qu'un lors de leur création, puisque celui-ci a pour objet spécial l'inhumation d'*Hiram*, avec toute la pompe prescrite par Salomon. Le court historique qui renferme les détails de cette inhumation solennelle, nous apprend qu'on construisit un tombeau de marbre blanc et noir pour recevoir la dépouille mortelle d'*Hiram*, et on l'exposa à la porte intérieure du sanctuaire du temple pendant un temps que le cahier ne précise pas, et que ce tombeau fut ensuite transporté et placé dans une salle séparée du temple, qui était destinée aux tenues du chapitre; ce qui ferait présumer qu'Hiram fut embaumé, le chapitre ne se composait que de trois personnages; savoir, d'Hiram II, roi de Tyr, de Salomon, et d'Hiram, grand architecte du temple. Cette composition primitive a, sans doute, donné naissance à cet axiome si connu, trois forment un chapitre, *tres faciunt capitulum*, et par ce nombre ternaire, on voulut symboliser le Delta, qui renferme les trois éléments de la philosophie tant ancienne que moderne. Les maîtres parfaits qui étaient des architectes distingués, choisis et reconnus par Salomon, furent seuls chargés de la

translation du tombeau d'Hiram, ce qui leur donna le droit de participer aux travaux du chapitre. Il paraît que ce conseil secret établi par Salomon était destiné à s'occuper des hautes questions de théogonie, de philosophie et de législation, ce qui porte à croire, que les maîtres parfaits étaient des hommes versés dans les sciences, ce qui les fit désigner par la dénomination d'architectes instruits. Il résulte de ces documents historiques, que les chapitres ne sont pas une institution moderne, dont on doive seulement faire remonter l'origine à celle des rose-croix, puisque le siècle de Salomon précéda de onze cents ans celui du christianisme. Ce qui a pu porter à croire que la création des chapitres était une institution moderne, c'est qu'on a substitué une partie du rituel chrétien à celui des Hébreux, et notamment dans le grade dont nous nous occupons. En effet, le cahier exige que chaque candidat prête son obligation à genoux. Or, cette position est contraire au rituel religieux des Israélites ; mais, ce qui est un contre sens choquant, c'est d'exiger que le candidat prête son obligation sur l'évangile : cet anachronisme est d'autant plus palpable, que le cahier suppose que Salomon connaissait les évangiles qui ne furent écrites qu'après l'établissement du christianisme primitif. Si on veut être concordant avec le siècle de Salomon et le culte hébreu, il faut que le candidat prête son obligation debout et la main sur la Bible ; on nous trouvera, sans doute,

trop sévères, mais, lorsqu'on examine consciencieusement un grade pour découvrir les vérités qu'il renferme, on doit signaler toutes les erreurs qu'il contient et de quelque nature qu'elles soient; celles que nous indiquons sont d'autant plus importantes quelles sont en opposition formelle avec la tolérance maçonnique, qui prescrit de respecter toutes les croyances religieuses, et ce serait violenter plusieurs consciences que de forcer les néophytes à se soumettre à un rituel qui peut être contraire à leur conviction religieuse.

Nous avons avancé que les symboles et les allégories de chaque grade indiquaient sa corrélation avec les anciennes institutions, et que tout grade qui était dépourvu de ces caractères distinctifs lui était presque toujours étranger. Pour nous convaincre si le cinquième grade est une suite immédiate des mystères égyptiens ou grecs, examinons d'abord son historique, et nous passerons ensuite en revue son instruction.

L'historique de ce grade est en contradiction manifeste avec ce que nous avons établi dans le troisième grade relativement à *Adoniram*; il nous apprend que ce fils d'Abda, de la tribu de *Dan*, fut l'architecte principal des premiers travaux du temple, et l'historique de la maîtrise n'en fait aucune mention. Il remplaça *Hiram* après sa mort, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. Salomon le chargea de toute la pompe des funérailles d'Hiram, il lui recommanda surtout de

conserver les taches de sang dont la mosaïque du temple était imprégnée. Cette précaution décèle une grande perspicacité de la part de Salomon, qui voulait, non se venger comme on l'a partout écrit, mais bien punir légalement les auteurs du meurtre; le sang répandu dans le temple était un témoin irrécusable du meurtre qu'on y avait commis, et pour que le peuple n'oublia point ce crime, Salomon fit élever un obélisque à la place même du temple où Hiram succomba, et il fit surmonter l'obélisque d'une urne qui renfermait le cœur d'Hiram. Cette urne était traversée d'un glaive, symbole de la justice et de l'équité; ce symbole, quoique tout moral, prouve néanmoins que Salomon avait établi des lois repressives pour contenir les pervers. Ce monument funèbre était surmonté de deux branches d'acacia, au centre desquelles on avait gravé trois lettres, M.·. H.·. B.·. qui exprimaient le nouveau mot sacré qui dérive de l'hébreu, et notre ignorance dans la langue hébraïque ne nous permet pas de remonter à l'étymologie de ce mot. Trois jours après la cérémonie funèbre, Salomon se rendit dans le temple avec toute sa cour, et, après avoir examiné avec soin le tombeau d'Hiram, le mausolée, ainsi que les symboles qui le caractérisaient, s'écria dans l'ivresse de la joie la plus vive. C'est *parfait*.

Les auteurs de l'instruction attribuent à ce mot le titre du grade. Nous pensons que la dénomination de maître parfait, exprime les connoissances

étendues que possédaient les maîtres qui furent admis dans le chapitre de Salomon, qui formait son conseil privé, dans lequel étaient débattues toutes les questions de philosophie qu'on appelait science occulte. Les motifs de l'institution de ce grade, qui se trouvent consignés dans l'instruction, nous ont paru misérables et immoraux. D'abord, la maçonnerie ayant été instituée pour concouri au bonheur de l'humanité, n'a pas pu créer un grade personnel, parce que l'humanité embrasse tous les peuples de la terre. Si un homme eut mérité de constituer un grade, ce fut Salomon, qui fût un modèle de sagesse au commencement de son règne. On n'a donc pas pu créer un grade pour honorer seulement la mémoire d'Hiram, que, quoique personnage historique, nous regardons ici comme allégorique; c'était le langage du siècle de Salomon, et tous les ouvrages de ce temps furen paraboliques, parce que leur origine était orientale. Que penser du second motif, qui crée un grade pour exercer une vengeance? Mais ce motif est anti-maçonnique, la politique a toujours été étrangère à notre institution, qui fut, qui est, et qui doit être toujours tolérante. Les initiés ne furent jamais les organes de la loi, ils y furent soumis comme tous les autres hommes, et les maîtres parfaits n'ont pas pu avoir la mission de tirer vengeance du meurtre d'Hiram. La Judée avait ses lois, et Salomon ne chargea jamais les initiés d'en être les organes, en leur qualité d'initiés. Voilà

encore une réforme que nous signalons à tous les maçons éclairés. Nous pensons que Salomon chargea seulement les maîtres parfaits d'établir une enquête pour découvrir les meurtriers, parce que la morale publique la réclamait, et il dut en charger de préférence les maîtres parfaits, comme les plus éclairés, les plus sages, et parce qu'enfin, se trouvant à la tête des initiés, il leur serait plus facile d ereconnaître les meurtriers, et d'approfondir les motifs qui les avaient portés à un excès aussi criminel. Cette enquête sage, raisonnable et conforme à l'équité, aurait mis Salomon à même de livrer les auteurs du crime à toutes les rigueurs des lois, et une pareille mission était honorable et conforme à la morale de tous les peuples.

Après avoir exposé deux motifs entièrement opposés à l'institution maçonnique, on propose au candidat une large question qui suppose de grands moyens d'instruction pour pouvoir la résoudre avantageusement. On lui demande quelles sont les connaissances qu'il a acquises dans les grades précédents ; comment peut-on demander compte à un candidat de connaissances qu'on ne lui a pas développées? En supposant qu'un motif de discrétion eut retenu les auteurs de l'instruction, ne devraient-ils pas ici exposer la doctrine, dévoiler les vérités que renferment les grades precédents? leur devoir n'était-il pas de donner au moins une dose d'instruction équivalente à l'étendue des études auxquelles les initiés devaient se livrer? La réponse à

une question d'un si haut intérêt se réduit à des maximes de cette morale commune et bannale qu'on reproduit dans chaque grade sous la même forme et dans le même style.

Le premier symbole que nous offre l'instruction est une pierre carrée; ce symbole appartient exclusivement au quatorzième degré, qui est entièrement consacré à la science des nombres. En donner l'explication dans ce moment serait anticiper, et la marche méthodique que nous avons adoptée ne nous permet pas de nous en occuper. Le second symbole, c'est le cercle; et nous avons démontré dans la description des hiéroglyphes, et dans l'explication du compas, qu'il figure l'univers, et non pas Dieu, comme l'indique l'instruction. Les transpositions et les fausses explications, prouvent le peu d'instruction des instituteurs du cinquième grade. La plus grande partie des questions que renferme l'instruction et leurs réponses, sont tellement insignifiantes, qu'elles inspirent plus de dégoût que d'attention; et quelque prolongées qu'aient été nos méditations, nous n'y avons découvert rien d instructif; cependant l'instruction renferme un symbole trop significatif pour le passer sous silence; il consiste dans deux pyramides dont l'historique ne fait point mention, et qui ne figurent même pas dans le tableau de la Loge; elles sont mentionnées par hasard, dans le cours de l'instruction. On a voulu, sans doute, rappeler le souvenir de l'heureuse

Egypte, qui fut, dit l'auteur, le berceau des sciences. Cette assertion n'est pas rigoureusement vraie, les sciences ont pris naissance dans l'Orient, mas elles n'y furent représentées et propagées qu'à l'aide des symboles. On ne peut disconvenir que les Égyptiens n'aient beaucoup contribué à leur développement, mais ils ne les créèrent pas. Toutefois, les progrès que les Égyptiens firent faire aux sciences, furent de l'égoïsme, parce qu'ils les concentrèrent dans les mystères, et en substituant les hiéroglyphes aux symboles, personne ne peut connaître les véritables progrès que firent les sciences en Égypte, parce que leurs hiéroglyphes n'étant qu'une aglomérations de plusieurs symboles, l'amalgame de ces derniers fut si multiplié, que les prêtres égyptiens en possédaient seuls la clé, et que personne n'a pu dévoiler jusqu'à ce jour. Observons, néanmoins, comme une chose curieuse, que c'est la première fois que nos cahiers font mention de l'Égypte, qui fut si célèbre par ses mystères. Quelle est la cause de cette omission? Nous croyons la trouver dans le défaut d'instruction de ceux qui ont établi les hauts grades, mais surtout à la croyance positive qu'ils ont eue, que Salomon était le fondateur du grand système de l'initiation. Cette assertion est d'autant moins douteuse, que l'instruction assure que les deux individus dont les noms constituent les mots sacrés d'apprenti et de compagnon, étaient des amis intimes de Salomon, tandis que l'histoire prouve

que le nom du personnage que représente le mot sacré des apprentis, était le bisaïeul de David, que Salomon n'a donc pas pu connaître; et celui des compagnons, d'après son étymologie, vivait 2329 ans avant l'ère vulgaire, par conséquent, onze cents ans avant le siècle de Salomon. Ces deux anachronismes sont trop saillants pour pousser plus loin notre investigation à ce sujet; mais on est bien plus étonné, quand on trouve immédiatement après les deux erreurs grossières que nous venons de signaler, que cette même instruction transforme le mot sacré des maîtres en un personnage que Salomon charge de l'enquête que devaient faire les maîtres parfaits. Comme l'invraisemblance était trop frappante pour que tout lecteur ne s'en aperçût pas de suite, l'instruction renferme cette question judicieuse: Expliquez-moi cela? L'explication consiste à adjoindre ce nouveau personnage aux maîtres parfaits qui étaient chargés de l'enquête, et tout ce que put faire ce personnage fut de dessécher le puits du temple, d'y descendre, et d'en retirer le bijou dont Hiram se débarrassa peu d'instants avant sa mort, et qu'il jeta dans la citerne du temple. Ce dernier document est encore une transposition, puisqu'il forme l'épisode la plus importante du treizième grade, et nous ne pouvons ni ne devons nous en occuper en ce moment.

Parmi les allégories qui caractérisent ce grade, les suivantes nous ont paru renfermer un sens astronomique que nous devons exposer. Le tombeau

de marbre blanc et noir qui renferme la dépouille mortelle d'Hiram ; le soin avec lequel on respecte les taches de sang qui avaient rougi plusieurs losanges de la mosaïque du temple ; l'intervalle de trois jours qui s'écoula avant que Salomon ne vint s'assurer de l'exécution de ses ordres pour l'inhumation d'Hiram ; le glaive qui traversait l'urne, et l'acacia qui le couronnait, sont des allégories qui renferment une partie du sens astronomique qu'on trouve dans le troisième degré des initiations des mystères d'Isis. Le marbre blanc symbolise l'innocence d'Osiris, représentée par celle d'Hiram ; le marbre noir exprime la mort d'Osiris, comme celle d'Hiram; les taches de sang auprès desquelles on éleva l'obélisque qui renfermait le cœur d'Hiram, rappellent celles qu'on avait empreintes sur le cercueil d'Osiris, qui se trouvait placé dans le vestibule destiné aux premières épreuves du troisième degré des mystères d'Isis, et que l'on place ici dans la salle destinée aux tenues du chapitre de Salomon. La vengeance mentionnée dans le cinquième grade représente celle de Typhon envers Osiris ; le glaive, symbolise l'arme dont se servit Typhon pour tuer son frère Osiris, et l'acacia peint la douleur qu'éprouvèrent les Égyptiens lors de la perte d'Osiris, et qui figure si bien la tristesse dans les initiations maçonniques. Quelque analogie que paraissent offrir les allégories du cinquième grade avec celles du troisième degré des mystères d'Isis, elles en diffèrent néanmoins, en ce que,

celles du cinquième grade, ne représentent que la mort d'Osiris, c'est-à-dire, la fin de la course du soleil, car les trois jours d'intervalle que Salomon mit avant de se rendre au temple, figurent les trois mois de l'équinoxe d'automne, tandis que l'inhumation de l'initié des mystères d'*Iris*, figurée par les bandelettes dont on l'enveloppait, et son exhumation, figurée par la liberté qu'on lui rendait, représentaient la fin et le commencement de la course annuelle du soleil, et le sens astronomique renfermé dans le cinquième grade devait nécessairement faire partie du développement astronomique que l'on donnait aux initiés de l'Égypte et de la Grèce, pendant le cours de leurs études; et, si on se rappelle l'explication que nous avons donnée des hiéroglyphes égyptiens, on se convaincra de la justesse de notre explication.

Nous ferons toutefois remarquer que la partie astronomique que nous avons découverte dans le cinquième grade, et que personne n'a signalée avant nous, concourt à prouver d'une manière plus positive encore que Salomon fut initié aux grands mystères grecs, et qu'il voila sous des allégories du culte hébreux, les connaissances scientifiques qu'il dut y puiser.

Il paraît néanmoins incontestable qu'on a introduit ces degrés dans le rit écossais, sans avoir pu apprécier s'ils étaient une suite ou une imitation des mystères de Memphis ou d'Éleusis, ou s'ils formaient une initiation spéciale; quant à nous,

nous sommes entièrement convaincus que les divers grades établis par Salomon sont une rectification des mystères esséniens qui n'étaient que théogoniques d'abord, et que Salomon rendit scientifiques, et dans cette heureuse réforme, il imita l'exemple d'Orphée, qui l'avait précédé de deux siècles, et comme Orphée, après avoir régularisé les mystères grecs, les réserva pour ses compatriotes, Salomon, après avoir régularisé les mystères esséniens, ne les conféra à son tour qu'aux tribus d'Israël, et les allégories du culte hébreu, qui dérobent le veritable sens des connaissances qu'elles renferment, rendirent ces grades si inintelligibles que personne n'avait osé les aborder.

Avant de terminer l'investigation du cinquième grade, il nous paraît utile, pour l'instruction de chacun, de nous occuper d'une question qui n'a point encore été examinée, et qui a toujours laissé des doutes dans les esprits les moins prévenus. La mort d'Hiram est-elle positive? ou bien Salomon, en l'insérant dans l'historique du troisième grade, n'a-t-il consigné qu'une allégorie propre à dérober le véritable sens historique du grade? On ne saurait révoquer en doute qu'Hiram, qui est un personnage historique, et qui vivait à ia même époque que Salomon, n'ait terminé sa carrière comme tous les êtres organisés; mais nous ne croyons pas que sa mort soit le résultat d'un complot formé et exécuté par des initiés, parce que les mots,

signes et attouchement que les conspirateurs voulaient se procurer de vive force, ne constituaient pas les connaissances nécessaires pour exercer la profession d'architecte, les uns et les autres ne servaient qu'à se faire reconnaître comme initiés à tel ou tel degré, et rien de plus. La Bible, qui renferme tous les détails de la construction du temple de Jérusalem, ne fait aucune mention du prétendu meurtre d'Hiram, et l'histoire générale, qui précise l'existence d'Hiram, ainsi que ses connaissances en architecture et en sculpture, garde le même silence sur sa fin tragique. Nous avons démontré, dans le troisième grade, que cette mort supposée était l'allégorie de celle d'*Osiris*, que Salomon avait dû puiser dans les mystères d'Éleusis, et qu'il introduisit dans les mystères juifs qu'il rectifia, et nous ne doutons pas que, sous cette allégorie égyptienne, Salomon n'ait voulu marquer la fin tragique de son frère *Adonias*, ne fût-ce que pour effrayer ceux qui tenteraient de vouloir usurper le pouvoir suprême. Nous fondons notre opinion sur la Bible et sur l'histoire générale, qui signalent Adonias comme l'un des trois chefs de deux conspirations qui avaient pour motif de détrôner David. La Bible et l'histoire attestent, en outre, qu'Adonias fut mis à mort par ordre de Salomon dans le temple de Jérusalem, où Adonias s'était réfugié ; la vengeance de Salomon était d'autant plus fondée, qu'il devait redouter l'ambition d'Adonias, qui s'était rendu si populaire

que la plupart des officiers de l'armée de David l'avaient proclamé roi de Jérusalem, avant que Salomon ne montât sur le même trône. Ce fratricide politique, confirmé par la Bible et l'histoire, nous fait présumer que les trois compagnons du grade de maître doivent représenter trois malheureux chargés d'exécuter les ordres sanguinaires de Salomon, et lorsqu'ils eurent consommé ce crime, Salomon dut les faire poursuivre et condamner comme de vils criminels, quoiqu'ils ne fussent que les instruments de sa vengeance royale, et, pour mieux masquer ce fratricide, Salomon dut faire rendre aux dépouilles mortelles de son frère les honneurs funèbres réservés aux membres de la famille royale, et affecter lui-même une douleur hypocrite, dévoilée par la joie qu'il manifesta lorsqu'il vint s'assurer que ses intentions criminelles avaient été remplies. Notre opinion à cet égard nous paraît d'autant plus fondée, que dans aucun des degrés des mystères de Memphis, d'Éleusis, ni des Esséniens, on ne voit figurer les trois compagnons mentionnés dans l'historique de la maîtrise, et, comme Salomon est l'auteur de cette partie historique, il est évident que le cinquième grade doit renfermer les développements de quelques points de cet historique.

Il résulte de notre examen approfondi que, quelque obscur et inintelligible que paraisse un grade, si on a le courage et la patience de l'examiner sous plusieurs rapports, on finit toujours par y découvrir

quelqnes traces de filiation avec les anciens mystères, et quelque insignifiants queparaissent les cahiers qui nous servent de guide, on est forcé de convenir que ceux qui les ont composés durent les établir sur des traditions incomplètes, à la vérité, mais dans lesquelles on retrouve encore quelques vestiges de ce mince fil de la science occulte qui établissent des rapports plus ou moins directs avec les anciennes initiations: cette vérité est si peu douteuse que la maçonnerie ne renferme presque rien de moderne.

Nous regrettons de ne pouvoir jeter un plus grand jour sur le grade que nous venons de développer, mais il est si complexe, qu'il se compose d'une fraction du quatrième grade, et de l'épisode sanglant de la mort d'Adonias, et qu'il renferme une des parties les plus importantes du treizième degré, que nous avons dû négliger, pour ne pas nous répéter.

Nous faisons des vœux pour que ceux qui nous succèderont, puissent découvrir dans le cinquième grade des vérités qui ont pu échapper à notre investigation; car dans une science toute allégorique, ce que l'on n'aperçoit pas d'abord, on peut le découvrir ensuite par un nouvel examen, et, dans ce dernier cas, nous n'aurons d'autre mérite que d'avoir frayé une voie que d'autres frères agrandiront après nous.

SIXIÈME GRADE.

Le secrétaire intime ou maître par curiosité.

Le grade dont nous nous occupons est plutôt un grade politique qu'un grade maçonnique, et nous l'eussions passé sous silence, si nous n'avions pris l'engagement d'examiner séparément chaque degré du rit écossais; toutefois, nous avons pensé que notre examen spécial aura pour résultat de faire connaître les grades qui appartiennent essentiellement à l'initiation et ceux qui lui sont pour ainsi dire étrangers, et nous espérons que la raison et le bon sens feront justice de ces derniers.

Nous devons rappeler que, lors de la construction du temple, Hiram II, roi de Tyr, envoya à Salomon un ambassadeur pour former un traité d'alliance, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le 3e grade. Ce traité contenait, ainsi que nous allons l'indiquer, des stipulations secrètes qui n'étaient connues que d'Hiram et de Salomon. Ce fut d'après les clauses de ce traité qu'Hiram II envoya à Salomon un grand nombre d'ouvriers et plusieurs architectes distingués, des sommes assez considérables, et beaucoup de cèdres du Liban pour la construction du temple; il paraît que de son côté Salomon prit l'engagement de céder à Hiram plusieurs villes pour l'indemniser de

ces avances dès que le temple serait construit ; c'est l'exécution de ce traité qui constitue tout le grade dont nous allons offrir l'analyse. Chose fort remarquable, c'est que ce degré représente plutôt une conférence diplomatique et secrète, qu'un grade maçonnique ; d'abord deux personnages seuls composent l'atelier, l'un représente Salomon, l'autre Hiram II. Ils sont tous les deux couronnés, ayant chacun un manteau royal, et leurs trônes ne sont séparés que par une table sur laquelle sont deux épées croisées et un parchemin contenant le traité ; tous les autres FF.·. dont le nombre n'est point déterminé, après avoir concouru à l'ouverture des travaux, couvrent le temple, pour remplir les fonctions de gardes et veiller à ce que personne ne puisse pénétrer dans le lieu de la conférence secrète.

Les villes cédées par Salomon étaient au nombre de vingt, elles se trouvaient situées dans la Galilée. Hiram II les visita l'une après l'autre avant d'en prendre possession. L'état de dégradation dans laquelle se trouvaient ses villes, leur territoire inculte et la misère dans laquelle était plongée leur population, mécontentèrent Hiram, et, sans prévenir Salomon, il se rendit *incognito* à Jérusalem, et pénétra dans l'appartement de Salomon presqu'à l'insu des gardes, car il ne fut aperçu que par *Joaber*, leur capitaine, sur qui pesait toute la responsabilité de la personne de Salomon. On connaît la surveillance soupçonneuse

des favoris; Joaber, ayant vu entrer un personnage mystérieux, attiré par la vive altercation qui s'éleva entre Salomon et Hiram, entr'ouvrit la porte de l'appartement de la conférence pour connaître les motifs de l'altercation et s'assurer si les jours de son maître n'étaient point menacés. Hiram s'en aperçut, et étonné de cette hardiesse, il saisit son épée pour punir cette audacieuse curiosité; heureusement que Salomon arrêta l'épée d'Hiram, il le calma en lui assurant que Joaber était l'homme de sa cour qui lui était le plus dévoué, puisqu'en sa qualité de secrétaire intime il était le dépositaire de tous les secrets du royaume et de ses propres pensées.

Quels corollaires tirer d'un historique d'autant plus politique qu'il ne renferme ni allégorie, ni symbole, et qui sont pourtant les caractères distinctifs de toute initiation? N'est-on pas fondé de prime abord de considérer ce grade intercalaire comme étranger aux mystères juifs et par conséquent à notre institution? Et cependant quand on réfléchit que la plupart des histoires de ces temps reculés n'étaient que des fables dont les unes renfermaient un sens purement moral, les autres un sens religieux, quelques-unes un sens politique, et d'autres enfin des satires plus ou moins directes contre les abus du pouvoir; n'est-on pas fondé à croire que Salomon, en créant ce grade basé peut-être sur un épisode de sa cour, voulut faire sentir les dangers positifs auxquels s'exposaient les dépo-

sitaires des secrets des rois, et sous ce dernier rapport, l'historique du grade offrirait un sens moral que nous n'aurions pas saisi d'abord.

La profonde instruction de Salomon, sa grande sagesse et son gouvernement paternel semblent nous autoriser à admettre notre dernière supposition; et d'ailleurs, l'histoire de tous les âges ne confirme-t-elle pas le salutaire avertissement que Salomon a voulu donner à cette foule d'hommes bas et rampants qui sacrifient leur liberté, leur honneur et leur réputation pour pénétrer les secrets des cours? Cette même histoire ne confirme-t-elle pas les prévisions de Salomon? Que de courtisans qui, après avoir été les confidents intimes des princes, ont payé de leur tête une faveur qu'ils avaient briguée.

Qui de vous ne connaît la révoltante histoire du masque de fer? Saint-Marc, dépositaire du fatal secret, après avoir passé vingt ans de sa vie à surveiller l'homme au masque de fer, fut récompensé de ses longs et avilissants services par la peine de mort.

Convenons que Salomon, en créant le 6e grade, voulut perpétuer une leçon de morale qui se trouve à la vérité, consignée dans l'histoire; mais l'histoire ne commença que six siècles après Salomon, et tout le monde ne lit pas l'histoire, tandis qu'un grade qui la renferme et qui est fréquemment conféré la répand chaque jour; dans tous les temps, dans tous les lieux, on peut la commu-

niquer à tous les hommes, et une leçon aussi générale et aussi permanente doit rendre de plus grands services que l'histoire. Il est néanmoins fâcheux qu'à côté de vues aussi philantropiques on trouve la preuve de cet épouvantable abus du despotisme, qui considère les peuples comme sa propriété.

Notre impartialité nous force de blâmer Salomon d'avoir livré à Hiram les nombreuses populations de vingt villes ; mais dans tous les temps le droit de conquête disposa de tout ; nous aurions voulu que la sagesse de Salomon l'eût préservé de cette contagion royale. Cet exemple prouve que l'homme le plus parfait n'est pas exempt de défauts.

L'attouchement de ce grade et les paroles qu'on prononce sont une copie littérale de celui du 14e degré, ce qui décèle aux yeux les moins clairvoyants son remaniement récent. Ce grade n'a d'antique que l'épisode historique qui le constitue. La laconique instruction qui en forme le complément ne se compose que de l'historique que nous avons relaté et qu'on a transformé en demandes et en réponses.

Nous avons cru néanmoins apercevoir dans ce grade une faible corrélation avec notre institution, en ce que ce grade semble tracer la conduite que doit tenir un secrétaire d'atelier et les reproches mérités auxquels il s'expose, toutes les fois qu'il donne communication du livre d'architecture qui lui est confié, parce qu'il contient les décisions

secrètes de l'atelier. Ce dernier motif nous paraît être une institution du moyen-âge, qui s'est perpétuée jusqu'en 1789; puisque, jusqu'à cette époque encore, chaque initié recevait une dénomination anagrammatique, dont le véritable sens échappait à tous les yeux profanes. L'ordre du temple et tous les ordres religieux ne dénommaient chacun de leurs membres que par un prénom personnel; c'est à l'aide de ce subterfuge religieux, que le nom propre de chaque individu était frappé de mort civile, et chaque frère n'était plus justiciable alors que des lois ecclésiastiques.

Mais si on établit un parallèle entre ce grade et ceux des anciennes initiations, on ne tarde pas à découvrir qu'il a une connexité avec une partie du 6e degré des mystères de Memphis; car ce n'était qu'à ce degré qu'on mettait sous les yeux de l'initié la liste de tous les *chefs inspecteurs*, dans l'ordre chronologique où ils avaient existé, ainsi que le tableau de tous les membres de la société répandus sur la surface du globe, ce qui suppose de fréquentes migrations de la part des initiés qui s'expatrient pour aller porter les bienfaits de l'initiation dans des contrées lointaines. Ce ne peut être que par cette voie dérobée que les lumières de l'Orient durent se répandre lentement et de loin en loin dans le Nord et dans l'Occident. Excepté ces deux analogies, le sixième grade ne renferme rien de scientifique ni de philosophique; la belle leçon de morale qui le caractérise offre un intérêt trop

réel pour ne pas le conserver, ne fût-ce que pour avertir que la curiosité est un défaut que l'homme sage doit éviter pour ne pas subir les funestes conséquences auxquelles elle peut exposer.

SEPTIÈME GRADE.

Intendant des bâtiments et maître en Israël.

La double dénomination que renferme le titre du 7e grade semble indiquer et l'époque de son institution et son but important.

On serait porté à croire que Salomon, en construisant le temple de Jérusalem, eut l'intention de le rendre aussi célèbre que ceux de Denderah, d'Edfou et de Philæ ; il voulut surtout qu'il servît de modèle pour tous les temples futurs, tant par l'élégance de l'architecture et de la sculpture, que par la richesse des ornements. L'architecture et la sculpture étaient connues des Phéniciens, des Égyptiens, ainsi que des Israélites ; ces derniers surtout avaient tellement profité des connaissances de leurs devanciers, que la sculpture et l'architecture du temple semble prouver qu'ils en connurent les règles, puisque quelques écrivains ont prétendu qu'on voyait dans le temple de Salomon les ordres dorien et corinthien.

Puisque ce grade paraît exclusivement consacré à l'architecture, et nous en déduirons les motifs,

nous devons faire connaître l'origine de cette science.

Tous les ouvrages qui traitent de cet art indiquent que les belles inventions à ce sujet sont dues aux Grecs, qui n'eurent pas le mérite de l'invention, mais du moins celui de la perfection. On entendait par ordre en architecture un arrangement régulier de trois parties saillantes, savoir : la colonne, le piédestal et l'entablement.

Les premières colonnes ne furent que des troncs d'arbres ; et, lorsque l'on substitua la pierre au bois, on chercha à donner aux colonnes une forme à la fois élégante et solide.

Dorus, roi d'Achaïe, qui vivait 1000 ans avant l'ère vulgaire, postérieur à Salomon, par conséquent d'un siècle, ayant fait élever un temple en l'honneur de Junon, enjoignit aux architectes de donner à la hauteur de chaque colonne six fois sa grosseur, parce qu'elle est la proportion du corps de l'homme, que Dorus prit pour modèle.

Vers la onzième année du 8e siècle avant l'ère vulgaire, les Grecs élevèrent un temple dédié à Diane. Les architectes à qui on en confia l'exécution voulurent renchérir sur celui de Junon par la délicatesse et l'élégance, et dans ce dessin, la proportion du corps de la femme parut préférable à celle du corps de l'homme. Au lieu de la sixième partie de la hauteur que Dorus avait donnée au diamètre de la colonne, les architectes du temple de Diane lui donnèrent la huitième partie. Les gens

de goût trouvèrent que la colonne était trop menue; ils proposèrent d'en diminuer la longueur en formant des moulures à sa partie supérieure; mais, comme les colonnes représentaient des arbres, on voulut exécuter cette imitation : il fallait former pour cela une espèce de tête à la colonne, qui tînt lieu de branches; cette addition l'enrichit extrêmement, c'est ce que l'on nomma *chapiteau*. Il paraît qu'on doit cette invention aux Ioniens, car on ne peut pas donner ce nom à la colonne dorique, elle n'en offre qu'une idée informe. Les Ioniens cherchèrent des proportions au chapiteau, relativement à celles de la colonne dorique, et la nouvelle colonne qu'ils perfectionnèrent et qu'on appelle ionique tire son nom de leur inventeur. Les Ioniens distinguèrent aussi leur chapiteau, en ajoutant des volutes ou enroulement aux moulures ou filets qu'ils avaient faits au chapiteau dorique. Rien ne parut mieux imaginé; mais depuis, un homme ingénieux, nommé Callimaque, qui vivait en 522 avant l'ère vulgaire, fit par hasard une découverte qui donna l'idée d'un chapiteau plus riche.

On avait mis sur la tombe d'une jeune fille de Corinthe un panier de fleurs qu'on avait couvert d'une tuile; une plante d'acanthe sur laquelle se trouva placé le panier, venant à végéter, poussa des feuilles qui l'entourèrent, et finirent par se recourber sur la tuile en forme de volute. *Callimaque* vit dans cet ouvrage du hasard et de la na-

ture un beau chapiteau sur une colonne ionique dont il changea les proportions, il créa par là un nouvel ordre qu'on appela corinthien; ces trois ordres furent employés dans les beaux édifices grecs; les ordres toscan et composite sont biens postérieurs aux Grecs, et leur invention plus moderne appartient aux Italiens; celui de *Pestum* est encore plus nouveau.

Les documents historiques que nous venons de relater sont d'autant plus inhérents au grade dont nous nous occupons, qu'ils prouvent d'une manière irréfragable que l'ordre dorique et l'ordre corinthien n'ont pas pu figurer dans l'architecture du temple de Salomon, puisque le temple de Jérusalem fut construit plusieurs siècles avant ces deux ordres d'architecture. La plupart de ceux qui se sont occupés de l'initiation ont trop négligé l'histoire des divers âges du monde; c'est à l'aide de l'histoire qu'on peut reconnaître les personnages réels ou fabuleux qui figurent dans nos instructions, et qu'on peut assigner l'époque fixe de leur existence, et surtout l'origine des arts et des sciences qu'ils représentent.

Deux motifs nous paraissent avoir déterminé Salomon à fonder le 7e grade; le premier lui fut suggéré par la perte d'*Hiram*, dont les connaissances paraissent avoir été fort étendues en architecture surtout. Persuadé, sans doute, que son temple devait durer autant que le monde, Salomon créa un collége qu'il composa d'hommes toujours

capables de réparer les ravages inévitables du temps; le second motif nous paraît tout aussi honorable, mais d'une utilité plus générale. Le 3[e] grade nous apprend combien les architectes étaient rares lors de la construction du temple; voulant par conséquent conserver un art si utile et y faire participer spécialement les hommes de sa nation, Salomon institua un collége qui ne fut composé que d'architectes israélites; de là la double dénomination que porte le grade, parce qu'eux seuls avaient les connaissances nécessaires pour élever et conserver les grands édifices; de là le nom d'intendants des bâtiments qui devaient être par conséquent les hommes les plus instruits en architecture. Salomon donna à ce grade la seconde dénomination de maître en Israël, parce qu'il n'y admit que des Israélites.

Quoique l'histoire ne fasse remonter l'institution de la première académie qu'en l'an 390 avant l'ère vulgaire, nous pensons que l'établissement du 7[e] grade doit être considéré comme la première académie dont l'origine remonte au onzième siècle avant notre ère. Examinons toutefois si ce grade renferme quelques symboles qui le rattachent à l'initiation; les motifs que nous avons signalés sont d'autant plus positifs que l'historique indique précisément que ce fut pour remplacer l'architecte Hiram que le grade fut fondé; au moment où le néophyte termine son obligation, le président le couvre d'un

manteau rouge et il lui place dans la main droite une branche d'*acacia*. Ces deux symboles sont trop significatifs pour qu'on puisse douter qu'il ne fallût être maître architecte pour parvenir à ce grade et faire partie de ce collége particulier dans lequel on enseignait aux adeptes tout ce qui était relatif à l'architecture. Le premier de ces symboles rappelait la fin tragique d'Hiram et son inébranlable résolution de verser son sang plutôt que de divulguer les connaissances des maîtres; le second exprimait la douleur et le regret qu'éprouva Salomon de la perte irréparable de son principal architecte. Les auteurs de l'histoire du grade ont commis une grave erreur en disant que Salomon avait employé les cinq ordres d'architecture, puisque nous avons prouvé, d'après l'histoire, qu'il n'existait alors aucun ordre d'architecture; c'est en commettant de pareils anachronismes qu'on a dérouté et découragé les hommes instruits qui ont voulu s'occuper d'explorer plus ou moins profondément le système de l'initiation, et nos antagonistes s'en sont servis pour nous tourner en ridicule, parce qu'ils ont trouvé dans nos cahiers plus d'ignorance que d'instruction. Il faut avouer que l'historique de la plupart des grades est inintelligible; presque tous sont tronqués, erronés et incomplets; ce qui doit faire sentir toute l'étendue des difficultés que nous aurons à surmonter pour remplir notre longue tâche.

Il résulte des considérations générales que nous

venons d'exposer, que le 7e grade est une des belles institutions de Salomon, et que ce degré doit avoir une corrélation intime avec l'initiation, et il serait à desirer que chaque grade fût consacré, comme celui-ci, soit à un art, soit à une science; l'instruction ne tarderait pas à se répandre et à devenir universelle; les peuples y gagneraient et les gouvernements aussi, parce qu'on trouverait parmi les maçons instruits des professeurs assez désintéressés pour propager les sciences. Nous prouverons plus tard que c'était là un des principaux buts pour lesquels l'initiation fut fondée. Ce n'est pas la faute des instituteurs si l'initiation n'a pas produit tous les avantages qu'on avait droit d'espérer.

Nous croyons toutefois qu'on peut d'autant moins élever des doutes sur l'origine du 7e grade, que les noms des divers personnages historiques ou fabuleux, les mots de passe et sacré, et les lettres mystérieuses qu'il renferme dérivent tous de l'hébreu; c'est aussi le premier degré scientifique de l'échelle écossaise, car, pour y parvenir, il fallait avoir monté les sept marches de l'exactitude, c'est-à-dire qu'il fallait connaître le sens positif des sept symboles qui composent les sept marches, qui sont le compas, l'équerre, le niveau, le ciseau, le maillet et la pince. Leur juste application, tantôt séparément, tantôt collectivement, est indispensable, pour que les connaissances, les arts, les sciences et la législation soient exacts, précis et par conséquent utiles à la société.

Cette première allégorie de l'instruction du grade est d'une justesse non équivoque; l'ignorance et l'incapacité en étaient exclus, puisque le but principal du grade était le perfectionnement que chaque initié devait acquérir dans l'architecture et la sculpture. Pourquoi, dit l'instruction, avez-vous été reçus? pour dissiper mon ignorance et acquérir par là les connaissances que le grade réserve aux adeptes.

Les chefs-d'œuvre de l'art étaient non-seulement exposés aux regards des initiés, mais on leur expliquait les règles et les procédés au moyen desquels on pouvait, si non les surpasser, du moins les imiter. Lorsque les initiés étaient bien pénétrés de la théorie, on les mettait à l'œuvre, et chacun d'eux ne pouvait exercer qu'après avoir fourni des preuves de capacité. Cette louable méthode fut adoptée par plusieurs peuples, notamment en France, surtout dans les grandes villes où chaque compagnon d'arts et métiers ne pouvait passer maître qu'après avoir confectionné un chef-d'œuvre dans sa partie. C'était là le bon côté de cette utile institution, mais le monopole la tuait, parce que le talent sans argent restait toujours enfoui, car, outre les connaissances, il fallait encore donner une certaine somme d'argent que la plupart des compagnons ne pouvaient fournir; tandis que sous le gouvernement paternel de Salomon, le talent portait avec lui ses prérogatives.

Le sens moral que l'instruction donne tant aux

personnages allégoriques du grade qu'aux lettres initiales, qu'on appelle mystiques, est sans doute fort respectable, mais nous le considérons comme une enveloppe qui ne nous permet pas d'en connaître toute la valeur; ils doivent renfermer des vérités philosophiques qui échapperont à toute investigation, parce que nous ne possédons pas la méthode dont se servaient les anciens pour expliquer toutes les allégories et les symboles, et nous ne nous dissimulons pas que, sous ce rapport, notre travail laissera beaucoup à désirer.

L'instruction renferme encore un autre symbole qui consiste dans une figure géométrique et qui prouve l'importance que Salomon attachait à ce grade, puisque la géométrie est indispensable à tout architecte. Cette figure géométrique est un carré renfermant le carré de neuf, le carré de vingt-sept et le carré de quatre-vingt-un, lesquels ont pour racine le nombre trois; ces trois carrés réunis en un seul doivent contenir quatre-vingt-une lettres propres à composer des mots représentés par les quatre lettres initiales suivantes, I, A, I, N. D'après l'instruction du cahier, ces quatre initiales signifient *ô toi! éternel possesseur de tous les divins attributs*, et ces attributs consistent dans la beauté, la sagesse, la miséricorde infinie, la science, l'éternité, la perfection, la justice, la tendresse et la création. Ici, mes FF.·., nous sommes forcés d'avouer et notre ignorance et l'étroitesse de notre intelligence;

car, de quelque manière que nous ayons cherché à traduire la signification donnée aux quatre lettres initiales, nous n'avons pas pu en découvrir le véritable sens. Les attributs de la divinité que nous venons d'énumérer sont loin de les représenter tous; ainsi, la bonté, la clémence, la gloire, la grandeur, n'y sont point compris. La racine du carré de neuf étant de trois, on a donné pour signification du premier carré les trois premières vertus; pour la seconde, les trois secondes vertus; et pour la troisième, les trois troisièmes vertus.

Cette énigme morale est d'autant plus difficile à pénétrer que, si nous agglomérions dans un seul cadre toutes les vertus, nous serions bien embarrassés de les classer selon l'instruction, à moins que Salomon, ou ceux qui nous ont transmis le grade, n'aient compris dans cette division les vertus divines, les vertus astrales et les vertus humaines; nous penchons pour cette dernière opinion, non pas seulement parce que c'est la nôtre, mais parce qu'elle doit paraître à tout homme sensé la plus rationnelle et la plus logique. Malgré cette explication, nous pensons que cette figure géométrique doit renfermer autre chose qu'un sens moral, attendu que dans toutes les initiations la morale en fut la partie patente, parce qu'étant inséparable de toute religion, elle a été la sauvegarde tutélaire de l'initiation; et, quoique la géométrie soit indispensable en archi-

tecture, nous doutons que cette science fut généralement connue du temps de Salomon ; car la géométrie grecque, que l'histoire considère comme la plus ancienne, ne remonte qu'à l'année 610 avant l'ère vulgaire ; d'où nous concluons que la figure géométrique qui figure dans le 7[e] grade est une addition de la part des auteurs du cahier, qui ont négligé l'histoire de l'antiquité.

L'instruction assure que Salomon fut le premier qui éleva un temple à l'Éternel ; mais on a oublié que les patriarches qui précédèrent Salomon élevèrent aussi des temples à l'Éternel ; que celui de *Bélus*, beaucoup plus vaste et plus riche encore que celui de Jérusalem, fut construit 2,121 ans avant l'ère vulgaire ; que le célèbre temple de Denderah fut érigé en 1895 avant l'ère vulgaire, et qu'enfin les initiés de l'Inde ou brachmes, les prêtres chaldéens et les prêtres de Memphis, qui sont bien antérieurs à Salomon, élevèrent aussi des riches temples à l'Éternel, et si le sacerdoce consacra ces divers temples à des divinités fabuleuses, ce fut pour abuser de la crédulité du peuple, afin de le maintenir dans l'esclavage et de le soumettre à sa domination exclusive.

Le président demande ensuite au candidat s'il a vu toutes les parties du temple? Le récipiendaire répond, qu'un mur d'airain lui a dérobé la plus grande partie des ornements du temple. Cette réponse allégorique ne désigne que l'ignorance où se trouve tout initié avant d'avoir reçu l'instruc-

tion que comporte l'étendue de chaque grade.

Un symbole assez remarquable qui se trouve dans l'instruction, c'est la balance, pour rappeler sans doute avec quelle équité et avec quelle impartialité Salomon rendait la justice à tous ceux de ses sujets qui venaient la réclamer, et l'histoire atteste que la législation de Salomont fut remarquable par sa clarté et par sa précision.

L'instruction du grade semble indiquer que les initiés étaient soumis à des épreuves dont nous ignorons la nature, et qui ne pouvaient consister que dans un examen plus ou moins approfondi, pour juger de l'aptitude de chaque candidat; enfin on demande au récipiendaire où il a été conduit, et il répond qu'il ne peut le dire. Ce qui prouve le petit nombre d'individus qui furent admis à des connaissances peu répandues alors.

On conçoit que Salomon dut attacher une grande importance à ce grade, parce que l'architecture était peu répandue dans la Judée, et il en fit un mystère qu'on ne révélait que dans ce collége spécial, et il paraît qu'il n'y admit que des Israélites, réservant pour son peuple un art aussi utile.

Si les développements que nous venons d'exposer prouvent que tout grade qui appartient positivement à l'initiation doit renfermer un nombre plus ou moins considérable de symboles ou d'allégories, parce qu'ils en sont le prototype, il prouve également combien les arts et les sciences

étaient peu avancés pendant le siècle de Salomon, surtout en Judée ; car nous avons déjà fait remarquer que Lockman fut le seul philosophe dont l'histoire fasse mention pendant le siècle de Salomon, et l'institution d'une académie d'architecture en Judée fut un évènement trop remarquable pour que Salomon n'en fît pas un mystère, surtout pour un peuple d'autant moins versé dans les arts et dans les sciences qu'il fut toujours cosmopolite, et dont toute la richesse primitive consista dans des nombreux troupeaux ; d'où il résulte que le 7[e] grade sous le rapport scientifique fut non-seulement consacré à l'étude de l'architecture matérielle, mais encore à l'étude de la philosophie, science que peu d'Israélites possédaient, puisque le président dit au candidat : Je sens moi-même toute la difficulté que nous éprouvons à pouvoir remplacer convenablement *Hiram*, notre maître, non-seulement en sa qualité d'architecte, mais encore comme un homme profondément versé dans les sciences les plus abstraites.

HUITIÈME GRADE.

Prevôt et juge ou maître islandais.

L'institution de ce grade est encore attribuée à Salomon, qui le créa, dit-on, pour surveiller les ouvriers, les maintenir dans leurs devoirs, et les punir en cas de délit ; nous convenons qu'il serait difficile de trouver des motifs plus louables

que ceux que nous venons d'assigner pour légitimer un pareil grade ; mais, heureusement pour la vérité et malheureusement pour les auteurs du cahier de ce grade, que l'objet des motifs allégués n'existait plus à l'époque où le grade est sensé avoir été institué ; car on doit se rappeler que, lors de la mort d'*Hiram*, le temple était presque terminé, et qu'il ne restait plus à confectionner que quelques ornements dans son intérieur, ce qui suppose que les apprentis, les compagnons et les maîtres furent congédiés après la mort d'Hiram ; puisque tous les travaux étaient terminés. Ces probabilités historiques ne permettent donc pas de croire que Salomon ait institué ce grade, car il aurait dû faire partie intégrante du troisième, puisque c'est là que commence la construction du temple, et où le nombre des ouvriers s'élevait à plus de trois mille. Or, établir un grade sans nécessité, inutile même, puisque les ouvriers étaient dispersés, c'est montrer peu de logique, et inspirer de la défiance à tout observateur impartial qui soumettra ce grade à la moindre investigation ; notre présomption est d'autant plus fondée, que le titre même du grade atteste que Salomon n'en est pas l'auteur, et que nous devons, par conséquent, rechercher une origine plus positive et plus conforme au titre du grade ; nous avons vu que le grade antécédent porte la dénomination de maître en Israël, et cette dénomination seule ne laisse aucun doute que ce degré n'ait éte institué

à Jérusalem en faveur des Israélites architectes; par la même raison, d'après la dénomination de maître en Islande, ne sommes-nous pas fondé à croire et à soutenir que le huitième grade a dû être fondé en Islande? cette origine est facile à prouver. Si on a recours à la partie graphique et statistique de l'initiation dans laquelle nous avons cherché à démontrer qu'après la chute de l'empire romain un assez grand nombre d'initiés émigra et fut se coloniser en Scandinavie, ou Suède; là, ils y établirent les mystères et le culte de la déesse *Herta*. Or, n'est-il pas plus probable et plus rationnel de croire qu'une société qui connaissait tous les avantages de la civilisation, en allant s'établir parmi des peuples barbares qui n'avaient pour lois que la force brutale, sentit l'indispensable nécessité d'établir d'abord une sage législation qui pût les convaincre des avantages que devait leur offrir les bienfaits de la civilisation, qu'ils ne pouvaient trouver que dans le sein des mystères; tout porte à croire que les prêtres du culte de la déesse *Herta*, habitués à sonder l'étendue de l'intelligence de chaque individu, commencèrent par initier quelques chefs de barbares, dont le génie inculte, mais naturel, leur donnait un puissant ascendant sur les masses qu'ils dirigeaient à leur gré, et des pareilles initiations assuraient aux prêtres une puissance illimitée sur toutes les peuplades de l'Islande, puisque leurs chefs se soumettaient les premiers aux décisions sacerdotales; il faut con-

venir que si l'entreprise des colons initiés était hardie et périlleuse, elle tendait néanmoins à introduire la civilisation chez des peuples sauvages et féroces, et un but aussi noble dut soutenir leur courage. Les révélations que les prêtres firent aux nouveaux initiés parurent à ces derniers si importantes et si avantageuses, que leur résultat dépassa bientôt les espérances des prêtres.

Puisque nous avons vu que toutes les inimitiés étaient suspendues pendant les fêtes de la déesse *Herta*, n'est-il pas plus naturel et plus probable de croire que le huitième grade fut institué par la colonisation des premiers initiés du Nord, que par Salomon ? car, en suivant la marche progressive de l'initiation, on est bientôt convaincu que, partout où elle a pénétré, elle a éclairé la raison de l'homme, et a par conséquent puissamment contribué à préparer la civilisation, surtout parmi les peuples les plus ignorants et les plus barbares ; on concevra du moins sans peine, d'après l'origine plus que probable que nous assignons à ce grade, de quelle utilité il dut être lors de sa création chez les peuples du Nord, où la justice humaine était aussi ignorée que la justice divine. Nous devons donc conserver ce grade, non-seulement comme une corrélation directe de l'initiation, mais encore comme un antique document historique qui prouve les bienfaits que répandit l'initiation partout où elle se propagea.

Celui ou ceux qui ont confectionné les cahiers

des grades étaient tellement persuadés que Salomon était le véritable fondateur de l'initiation, qu'ils lui ont attribué l'institution de la plupart des grades ; qu'est-il arrivé de cette fausse supposition? c'est que leurs cahiers fourmillent d'anachronismes et d'invraisemblance, ainsi que nous allons en être convaincus par l'examen du huitième grade. Ne perdons pas de vue que ce grade représente le premier établissement judiciaire parmi les peuplades ignorantes du Nord ; d'abord point d'épreuves ; la décoration des initiés est remarquable par un symbole : c'est une clé qui était confiée aux initiés pour ouvrir un petit coffre d'ébène qui renfermait, d'après les auteurs du cahier, les plans de la construction du temple ; quoi ! le temple est achevé, et on en confie le plan à la garde des initiés après qu'il a été mis à exécution, et que chaque architecte peut le dessiner. Nous renfermant dans la véritable institution du grade, nous croyons fermement que ce coffre renfermait la législation répressive des initiés du Nord, et la clé ne devait en être confiée qu'à ceux qui étaient initiés au huitième grade, parce que les prêtres de ces mystères, remplissant les fonctions sacerdotales et celles de législateurs, étaient considérés comme les seuls organes légaux de la loi ; de manière que dans chaque contestation on lisait la loi, et les juges en faisaient l'application. Notre opinion n'est pas le résultat d'un système, elle est fondée sur l'histoire, et avec un pareil guide,

on ne peut s'égarer. L'instruction à ce grade débute par la solution d'une haute question politique qui ne fut bien mise en lumière que dans l'assemblée constituante ; voici la question. En quoi consistent les fonctions d'un juge? dit le cahier : à rendre la justice à tous, sans aucune exception : réponse aussi juste qu'admirable, puisqu'elle établit l'égalité devant la loi que le Créateur départit aux hommes, et que le Christ chercha à rétablir au péril de sa vie ; et certes cette doctrine ne fut point connue de Salomon, et encore moins mise en pratique par lui, puisqu'il établit des castes et qu'il leur accorda des priviléges, et sous ce rapport il viola les règles de l'initiation essénienne, parce que l'égalité la plus parfaite régnait dans cette institution mystique, car les initiés esséniens avaient un président temporaire, et chaque initié pouvait aspirer à cette dignité. On voit, d'après ces considérations, que Salomon n'a pas pu instituer le huitième grade, et que le grand principe d'égalité qu'il renferme a été enseveli dans l'oubli pendant une grande série de siècles, et qu'il a fallu une grande perturbation pour le reproduire et le réhabiliter, et au fur et à mesure que nous avancerons, on verra que l'initiation positive renferme tous les principes de la civilisation.

La preuve la plus incontestable que le huitième grade a une corrélation directe avec les mystères de l'antiquité, c'est que, malgré que les mystères de la déesse *Herta* eussent pour objet du culte

mon n'a pas pu créer ce grade d'après la place qu'il occupe dans l'échelle de l'écossisme.

Secondement, que, l'eût-il même institué, il n'a pas dû assister à la prétendue réception de Joaber, puisqu'il avait donné cette mission aux trois personnages dont nous avons cité les noms.

Troisièmement, parce qu'après avoir parcouru le tableau général qui renferme le nom et l'époque précise de tous les individus remarquables en politique, en philosophie, en religion, en législation, dans les arts, dans les sciences et dans les découvertes, Joaber et Tito n'y figurent pas; d'où nous avons dû conclure que ces personnages sont allégoriques et non historiques.

Quatrièmement enfin, l'institution plus que probable du huitième grade étant bien postérieure au siècle de Salomon, les divers personnages de son époque ne peuvent pas y figurer.

Nous avons à dessein passé sous silence une grande partie de l'instruction du huitième grade, parce qu'elle ne renferme que le cérémonial qu'on doit observer pour la collation de ce degré, et que les explications morales qu'on en donne et qui en dérivent sont consignées dans les grades précédents, et dans ce cas, notre travail eût été surabondant, et par conséquent inutile.

Résumons-nous : nous croyons être en droit de conclure de tout ce qui précède, 1° que les initiés romains qui furent se réfugier en Scandinavie ont fondé le huitième grade ; 2° qu'ils sont les premiers

qui ont établi la justice légale parmi les Suédois; 3° que Salomon et les divers personnages mentionnés dans le cahier de ce grade n'y ont point participé; 4° que ce grade est une filiation directe des mystères de l'antiquité.

NEUVIÈME GRADE.

Maître élu des neufs.

Quoique nous ayons été élevé dans le rit écossais, et quoique nous devions être un de ses zélés sectateurs, ne craignez pas néanmoins qu'un zèle fanatique puisse jamais diriger notre plume, parce-que vous auriez le droit de nous considérer comme écrivain partial et intéressé, lorsque nous ne devons et ne voulons être qu'historien fidèle; nous sentons nous-même que cette dernière qualité nous force à nous renfermer dans l'impartialité la plus désintéressée, parce qu'elle doit seule nous diriger dans nos recherches, mais elle nous impose en même temps la rigoureuse obligation de signaler le bien et le mal que chaque grade peut renfermer, moyen infaillible pour pouvoir louer l'un et blâmer l'autre; nous devons dire par anticipation que nous craignons que le grade dont nous allons nous occuper ne nous force d'employer plutôt les salutaires rigueurs d'une censure fondée, que de lui prodiguer des louanges méritées : car, de tous les grades de

l'écossisme, le neuvième est celui qui doit inspirer le plus de défiance à tout investigateur de bonne foi. Ce court préambule doit vous faire pressentir combien est pénible et délicate la tâche que nous allons remplir. Notre conscience sera d'ailleurs notre unique guide, parce qu'elle est l'expression de notre intime conviction.

Le but du neuvième grade et son historique nous forcent d'intervertir l'ordre méthodique que nous avons suivi dans l'examen des grades précédents : car, avant d'assigner son origine plus que probable, nous devons nous assurer, d'abord, s'il dérive directement de l'initiation, ou si, par une imitation insidieuse, on ne l'a pas intercalé pour faire abhorrer l'initiation.

Pour éclaircir la question importante que nous venons de soulever, examinons succinctement les bases inébranlables sur lesquelles repose l'initiation et les nobles buts qu'elle s'est proposé d'atteindre. Cet examen péremptoire nous mettra à même d'apprécier le grade à sa juste valeur.

Les bases de l'initiation sont : l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, un culte volontaire, mais dégagé de fanatisme et de superstition ; et une morale pure qui puisse guider constamment l'homme dans le sentier du vrai, du juste et du bon.

Son premier but fut de répandre la lumière pour éclairer la raison de l'homme, afin qu'il fût à même d'apprécier toute sa dignité : car le créateur a

placé l'homme au sommet de la grande échelle des êtres organisés, pour que de cette hauteur son intelligence pût traverser sans obstacles l'immense fluide éthéré dans lequel sont suspendus les innombrables globes lumineux du firmament, et se mettre en rapport direct avec le père de toute la nature. Son second but fut de propager cette liberté illimitée départie à tout homme dont les actions n'offrent rien de répréhensible. Son troisième but, fut d'établir une ardente charité universelle qui pût lier tous les peuples entr'eux pour n'en former qu'une famille de frères. Son quatrième but enfin, fut de signaler un gouvernement sage et désintéressé, établi sur des lois communes appropriées aux besoins de chaque peuple, afin qu'elles fussent l'appui du faible et du fort, et en même temps la terreur des pervers.

Voilà, si nous ne nous trompons pas, les larges bases de l'initiation et ses immenses conséquences; n'oublions pas surtout que Salomon, le plus sage et le plus instruit des rois, ne remplit pas, involontairement sans doute, toutes les conséquences de l'initiation, parce que l'erreur est inhérente à l'espèce humaine, et la gloire des trônes éblouit presque toujours ceux qui les occupent : cependant, Salomon, à l'exemple des peuples civilisés qui le précédèrent, établit des lois de garantie individuelle et des lois répressives. Maintenant abordons franchement le neuvième grade qu'on attribue à Salomon; voyons s'il en est l'instituteur et si ce

grade porte l'empreinte de son gouvernement paternel.

Le neuvième grade a pour titre : *Maître élu des neuf*, et le cahier est loin de justifier ce titre, car à peine a-t-on parcouru quelques pages, que l'historique nous apprend que Salomon choisit quinze maîtres au lieu de neuf, à la tête desquels il plaça *Joaber*, son favori intime (voilà une contradiction trop frappante pour qu'on ne l'aperçoive pas tout d'abord), et que son choix fut motivé sur la déclaration verbale d'un inconnu qui vint faire confidence à Salomon qu'il avait découvert la retraite des auteurs du meurtre d'Hiram. Le prudent roi recommanda aux quinze maîtres de suivre l'inconnu et de s'emparer des criminels, il leur ordonna impérativement de les amener pour les livrer à toute la rigueur des lois. Les maîtres partent à l'instant pour exécuter à la lettre les ordres de Salomon ; mais l'impatient *Joaber*, n'ayant pour guide que son intrépidité, devance ses collègues, et, au risque de s'égarer, il pénètre seul dans des lieux inconnus, au milieu de rochers presque inaccessibles, dans les entrailles desquels se trouvent mille profondeurs ; il aperçoit un chien qui se désaltère à une fontaine, et un buisson ardent duquel jaillit la flamme. *Joaber* approche, il voit une caverne, s'y enfonce, et y trouve un homme seul, plongé dans le sommeil le plus profond, aux pieds duquel était un poignard. A cette vue, transporté d'une sainte fureur, il lui tranche la tête comme *Judith*

trancha celle d'Olopherne, et, au lieu de la dérober à tous les regards comme la fanatique israélite, il s'en saisit comme d'un trophée; il l'offre à ses camarades qui frémissent d'horreur; il fait plus, il vient la présenter à Salomon, qui recule d'effroi, et qui néanmoins cédant aux sollicitations des maîtres accorde la grâce de *Joaber*.

Voilà la fable apocryphe et révoltante qu'on ose consigner dans des cahiers de l'initiation. Qui de vous, mes FF.·., ne se sent saisi d'horreur à un pareil récit; qui de vous oserait reconnaître comme frère celui qui aurait commis un pareil attentat? Aussi nous ne balançons pas d'affirmer que ce grade est étranger à l'initiation, et nous avons pour preuve de notre assertion l'admirable conduite du grand Hyérophante d'Éleusis, lorsqu'avec sa voix de tonnerre il repoussa de l'initiation *Néron* et le grand Constantin, dont les mains étaient teintes de sang.

Arrêtons-nous un moment sur l'historique du grade, examinons en détail les faits qu'il renferme, ce qui nous mettra à même de nous assurer de leur exactitude, ou de leur invraisemblance.

Est-il probable qu'au moment où Salomon préside un chapitre secret, dans lequel on devait agiter des questions plus ou moins importantes, il quitte brusquement le chapitre pour aller donner audience à un inconnu? Il faudrait n'avoir aucune idée des cours orientales pour ajouter la moindre foi à une pareille invraisemblance. Salomon avait

promis une récompense considérable à celui ou à ceux qui découvriraient les meurtriers d'Hiram ; et si cette découverte était positive, l'historique se fût empressé de nous faire connaître le nom de l'auteur d'une pareille révélation, et cette révélation n'intéressait pas assez le salut de l'état pour que Salomon accordât de suite une audience particulière à un inconnu. D'ailleurs, tous les souverains de l'Orient ont toujours été défiants, et on ne les approche que difficilement; mais la conduite de *Joaber* est bien plus incompréhensible. Ce favori intime, qui ne quittait jamais le roi, part seul de Jérusalem, et va s'aventurer sans guide, ne connaissant nullement les défilés dangereux et les précipices affreux dont fourmillent les immenses et arides rochers de *Joppé*, lorsque les autres maîtres n'eussent pu y pénétrer sans le guide qui les dirigeait à travers des sentiers étroits qui exigeaient de grandes précautions pour pouvoir les parcourir sans danger. Cette partie de l'historique est trop fabuleuse pour oser y croire, mais un témoin irrécusable va détruire un fait aussi controuvé; c'est le chien du meurtrier qui devait nécessairement veiller sur son maître ; on connaît la fidélité et l'attachement que cet animal domestique porte à son maître ; or, n'est-il pas naturel de penser que le meurtrier s'était attaché ce chien pour sa propre défense? Peut-on supposer, dès lors, que cet animal ait laissé pénétrer *Joaber* jusqu'auprès de son maître sans le moindre aboiement? Peut-on également

supposer que le meurtrier qui connaissait le sort qui lui était réservé ait déposé à ses pieds une arme de défense destinée à frapper quiconque oserait l'aborder? Les scélérats de tous les temps ont toujours eu plus de prévoyance que l'historique du grade n'en suppose à Abiram. Que penser de l'action infâme de *Joaber* contre un initié qui pouvait être criminel, mais qui était son frère, et sous ce rapport il lui devait secours et protection jusqu'à ce que la loi eût prononcé. Quelque favorables que soient les couleurs sous lesquelles on a peint l'action de *Joaber*, ce n'en est pas moins un assassinat que rien ne peut excuser; mais quelles douloureuses et affligeantes réflexions ne fait pas naître dans l'ame de tout philantrope le pardon mensonger qu'on attribue à Salomon! Lui, qui était si rigide observateur des lois du pays, aurait pardonné un pareil crime! Eh! à qui, grand Dieu? au premier organe de la loi, à *Joaber*, qui était le chef de la magistrature! Non, un pareil exemple eût été trop dangereux; le remords eût poursuivi Salomon, et son âme était trop pure pour s'associer à un pareil crime, et d'ailleurs comment supposer que Salomon eût excusé la vengeance, lorsqu'il avait fait placer dans l'enceinte de la justice les maximes suivantes :

Le crime ne peut être impuni?
La conscience est un juge inflexible.
Sans un pouvoir légitime, la vengeance est criminelle?

Cette morale est trop positive et trop pure pour oser penser que Salomon ait institué un grade qui est la vengeance personnifiée. Nous passons sous silence l'instruction du grade, parce qu'elle n'est que le développement de l'historique, par demandes et réponses. Cet examen n'ajouterait rien aux réflexions que nous a suggérées l'historique du grade.

La sévère, mais impartiale censure que nous venons d'exercer contre le 9e grade pourra faire naître des préventions contre notre manière de voir, et on nous objectera, peut-être, que tous les grades étant allégoriques, notre interprétation ne doit être considérée que comme l'expression d'une opinion individuelle, et non comme la représentation de la vérité positive.

Dans une pareille hypothèse nous ne balancerions pas à nous élever contre une semblable assertion. Nous avouons d'avance que, d'après nos considérations générales, nous sommes forcés de convenir que les symboles ou hiéroglyphes et les allégories, forment le type distinctif de tous les mystères de l'antiquité, mais, quoique les auteurs des grades modernes aient cherché à imiter les anciens mystères, leur symbolisme particulier décèle néanmoins leur origine récente, parce que les symboles ou hiéroglyphes, et les allégories dont ils se sont servis, ne sont point concordants avec les principes sur lesquels reposent la plupart des mystères de l'antiquité, car, depuis les mystères des brachmes, qui sont les premiers, jusqu'à ceux du chris-

tianisme, qui sontles derniers, vous n'en trouverez aucun qui autorise la vengeance; toutefois, nous ne considérons pas comme mystères concordants avec l'initiation religieuse, scientifique et philosophique, la plupart des mystères sanguinaires du paganisme; ces mystères furent trop cruels et trop barbares pour être assimilés à ceux qui méritèrent la vénération des hommes éclairés de tous les siècles; d'où il résulte que l'initiation positive qui repose sur tout ce qui est bon, juste et utile, et dont les résultats doivent tourner au profit de l'humanité, n'a pas pu créer un grade diamétralement opposé à ses principes et à son but; car le 9e grade ne paraît basé que sur la dissimulation, l'astuce, et sur des représailles plus ou moins fondées, mais non autorisées; aussi, les allégories qui le caractérisent n'offrent aucune corrélation avec les degrés des diverses initiations de l'antiquité, tandis que les grades supérieurs qui en dérivent, leurs symboles sont religieux, ou moraux, ou scientifiques; d'où nous croyons être en droit de conclure, que les symboles du 9e grade n'appartiennent point directement à l'initiation positive, qui ne contient point de symboles qui expriment la vengeance et qui l'autorisent, et que ce grade n'est qu'une imitation de l'initiation; ainsi, tout concours donc à justifier l'exactitude rigoureuse de nos développements et à prouver que le 9e grade ne dérive point de l'initiation, et que Salomon ne peut en être

l'instituteur. On remarquera surtout, que nous avons eu so i de ne présenter aucune interprétation, parce que nous savons que toute interprétation exige des circonlocutions plus ou moins étendues pour en démontrer la solidité.

Nous nous sommes renfermés dans une explication d'autant plus positive qu'elle a été naturellement déduite des faits consignés et présentés comme consommés ; d'où il suit que nos développements ne représentent pas une opinion individuelle, mais, au contraire, la vérité dans toute sa nudité. Pour complctter tous les documents nécessaires pour bien connaître le 9e grade, il nous reste à démontrer quelle est son origine ; car, dès qu'il existe, quels que soient son but et sa doctrine, il faut qu'il ait eu des instituteurs, et, puisque nous n'avons pu découvrir son origine dans l'initiation, nous sommes forcés de la chercher ailleurs, sous peine de rester dans le vague ou dans une ignorance complète à cet égard, et dès lors vous regarderiez notre travail comme incomplet.

Nous présumons que le 9e grade est presque moderne, et notre présomption a besoin d'acquérir, sinon un degré de certitude positive, du moins une probabilité incontestable. Nous faisons remonter l'origine du 9e grade au commencement du 14e siècle, après l'affreuse catastrophe des templiers, dont la criante spoliation de leurs biens et de leurs droits acquis, ainsi que l'injuste et cruelle condamnation des hommes illustres et

vertueux qui dirigeaient un ordre aussi respectable et aussi utile, révolteront toutes les générations. Leur barbare proscription détermina un grand nombre d'entr'eux à s'exiler dans les déserts de la Thébaïde; à l'imitation des juifs captifs à Babylone, qui ne trouvèrent d'adoucissement à leur pénible situation que dans l'initiation, parce qu'elle soutenait leur courage, et leur laissait l'espoir de retourner un jour dans leur patrie, les templiers de la Thébaïde durent chercher les mêmes consolations dans l'initiation, et, voulant s'en rapprocher le plus possible, ils durent créer un grade qui exprimât leur juste ressentiment et le désir d'une vengeance d'autant plus légitime que le sort cruel qu'on faisait subir à leur ordre les y autorisait, puisque leurs droits légitimes avaient été méconnus, et, quoique les faits qu'on leur imputait fussent matériellement faux, ils furent opprimés par une force violente et supérieure qui ne leur permit pas la moindre résistance; leur mort fut un crime politique.

Nous devons, toutefois, avouer que, s'il fut jamais une vengeance légitime, ce fut celle des malheureux proscrits de l'ordre du temple, parce qu'elle reposait sur la violation de toutes les lois humaines. Aussi leur vengeance ne se dirigea-t-elle que contre Philippe-le-Bel et Clément V, auteurs de leurs malheurs; il en résulta néanmoins, qu'une injustice révoltante donna naissance à un projet de vengeance qu'on voila des symboles et

des allégories de l'initiation de l'antiquité. Ce grade fut envoyé aux templiers de l'Europe, et nous ignorons pendant combien de temps il fut pratiqué parmi eux ; mais la dispersion de ceux de France ne nous permet pas de croire que ces derniers l'aient jamais conféré; nous assurons, sans crainte d'être démentis, que les templiers de nos jours ne confèrent point ce grade, ils se bornent à l'initiation primitive de leur ordre, ils en propagent la tradition, ils en observent le rituel, et ils mettent en pratique une philantropie sans bornes qui fut la première base de leur institution. Voilà l'origine positive du 9e grade, prouvée par son motif et par son but; nous ne tarderons pas à démontrer comment ce grade fut intercalé dans ceux de la maçonnerie et par quelle voie il nous parvint.

Cet exemple ne fut point perdu, car il ne tarda pas à être imité par un ordre très-utile sous le rapport de l'instruction, mais dont l'ambition démesurée le rendra toujours aussi dangereux pour les rois que pour les peuples; en effet, en 1605, les jésuites furent expulsés de France, et, quoique leur arrêt fût juste et équitable, ils ne s'y soumirent que dans l'espoir d'en tirer une vengeance éclatante, imbus de ce faux axiome qui dit « que la vengeance est le plaisir des dieux ». En leur qualité de ministres de Dieu, ils jugèrent à propos de s'arroger ce droit, et ils instituèrent aussi un grade d'élu. Leur vengeance illégitime se dirigea ostensiblement contre

la plupart des souverains, et le serment explicite de leur grade ne laisse aucun doute à cet égard; leur hiéroglyphe fut la croix avec son inscription; ils ne dédaignèrent pas de se servir du symbole sacré de la religion pour masquer leurs desseins criminels.

A l'exemple des Grecs, les jésuites établirent deux ordres de mystères, les petits et les grands. Dans les premiers on expliquait l'hiéroglyphe de la croix comme la représentation positive de la religion, les dangers auxquels devaient s'exposer les initiés pour le maintien et la propagation de la foi : les laïques et les prêtres étaient admis dans les petits mystères. Les grands mystères étaient réservés pour les hommes supérieurs, dont l'instruction, le génie et la souplesse les rendaient capables d'accomplir leur vengeance. A ceux-ci on ne se bornait pas à leur expliquer l'hiéroglyphe de la croix. On leur faisait connaître le sens positif qu'ils attachaient à l'inscription I.N.R.I., qu'ils traduisaient ainsi qu'il suit : *justum, necare, reges, impios* : c'est un devoir de punir de mort tous les rois impies; c'était la sentence de mort de tous les souverains qui toléraient d'autres religions que la catholique; ainsi, le grade d'élu des jésuites fut une imitation de celui des templiers, mais il en diffère par le motif et par le droit.

En 1641, Cromwel (Olivier) monta sur le trône d'Angleterre; son zèle trop outré pour le protestantisme et sa haine contre le catholicisme

le déterminèrent à créer un grade d'élu, et dans lequel il n'admit que les gens de son parti; le but de ce grade fut également la vengeance, on prenait l'engagement de s'opposer à la réhabilitation des Stuarts et de la religion catholique.

La réception était peu rassurante. On convoquait verbalement chaque néophyte; deux chevaliers armés, visière baissée, ne quittaient pas le candidat qui se couchait ventre à terre; le président, qui parlait seul, était caché derrière un rideau, et l'instruction donnée, il fallait prendre l'engagement que le président dictait, au risque d'être immolé à l'instant; une fois admis, on assistait au chapitre: c'était alors seulement qu'on connaissait les divers initiés.

Ce dernier grade diffère des deux autres en ce qu'il n'est qu'un grade de parti. Malgré les nuances qui différencient ces divers grades, ils justifient tous le titre d'élu, qu'on leur a assigné; car l'élu des templiers fut fondé par les exilés de la Thébaïde, ceux des jésuites par les hautes capacités de l'ordre, et Cromwel n'admit dans le sien que les personnes de son choix et qu'il connaissait bien.

Nous croyons avoir démontré, d'une part, l'origine du grade d'élu, ainsi que son but et les motifs qui le firent instituer, et, de l'autre, que ce grade est une imitation de l'initiation, et qu'il lui est étranger sous tous les rapports, et cependant ce grade figure dans la nomenclature de ceux de

l'écossisme. Comment y a-t-il été introduit? C'est cette dernière question qu'il nous reste à examiner.

On se rappelle que l'initiation pénétra en Angleterre dès l'an 287, et qu'elle se borna aux trois grades symboliques jusqu'à l'époque de Cromwel, et qu'à cette même époque, les ateliers se multiplièrent à l'infini, et que cette décadence de l'institution donna lieu à la scission de la grande loge de Londres, qui se divisa en deux fractions; l'une prit le titre de rit ancien accepté, et l'autre celui de rit moderne, parce que ce rit fut modifié. Cette dernière fraction borna son ambition et ses connaissances aux trois grades symboliques, parce qu'elle se composait d'hommes ordinaires et de toutes les professions; l'autre, qui comptait beaucoup d'hommes instruits, conserva les connaissances philosophiques des anciens mystères, s'amalgama avec l'écossisme primitif, connu sous la dénomination de rit d'Hérédom, c'est-à-dire, héritier du rit, et qui fut protégé par Jacques Ier, roi d'Écosse, qui régnait en 1406. Ce dernier rit ne se composa primitivement que de dix-huit degrés parmi lesquels on intercala le grade d'élu.

Tout porte à croire que, lors de cet amalgame, on connaissait l'élu des templiers et celui des jésuites; dans tous les cas, on ne pouvait ignorer celui de Cromwel, puisqu'il fut crée à la même époque que la fusion de la fraction de la grande loge de Londres, avec le rit d'Hérédom, et dans la crainte

de porter ombrage à Cromwel. On attribua ce grade à Salomon, que l'on considérait comme le fondateur de la maçonnerie et de la plupart des grades. Ce fut donc avec connaissance de cause que l'élu fut classé parmi les grades écossais, et cela se conçoit d'autant plus facilement que la majeure partie des membres de cette fraction était composée de protestants auxquels le grade ne répugnait pas, puisque son institution était d'accord avec leur croyance religieuse et leurs opinions politiques. On sait également que les Anglais apportèrent en France les trois premiers grades, mais ce fut la fraction du rit moderne, et que peu de temps après, la grande loge métropole du rit d'Hérédom délivra à des maçons français des lettres capitulaires pour établir des chapitres, et nous devons dire à la louange du grand Orient qu'il résista long-temps avant d'admettre dans son sein les grades capitulaires, parce que l'élu des neuf répugnait à sa conscience.

Résumons nous :

Le grade d'élu n'appartient point à l'initiation primitive, attendu que c'est un grade de sectes et de partis, tandis que l'initiation est universelle et qu'elle n'a jamais autorisé la vengeance.

Salomon est étranger à l'institution de ce grade; son historique est apocryphe, et la plupart des personnages qui y figurent sont allégoriques ; son origine est moderne et positive, et le rit écossais a eu tort de l'admettre, attendu qu'il est en dehors de

l'initiation, puisqu'il n'en est qu'une imitation; d'où nous concluons que l'élu ne doit plus figurer parmi les grades maçonniques, que comme grade historique et que le G.·. O.·. doit interdire aux chapitres de conférer un grade qui flétrirait et ferait abhorrer l'initiation.

DIXIÈME GRADE.

L'illustre élu des quinze.

Quoique l'histoire d'Hiram soit tout allégorique, les auteurs des cahiers de l'écossisme se sont figuré qu'elle était positive, et la plupart des grades capitulaires ne sont que les développements de cette histoire. On a vu dans le grade précédent l'assassinat d'un des meurtriers d'Hiram : ici c'est la découverte des deux autres meurtriers et leur juste punition. Nous allons exposer laconiquement l'historique du grade, parce qu'il nous servira à connaître et le but et le motif de son institution.

Six mois après la première expédition, dans laquelle un des meurtriers d'Hiram fut assassiné, un des intendants de la maison de Salomon, en parcourant le pays de *Geth*, découvrit la retraite des deux autres meurtriers; il en instruisit Salomon, qui s'empressa d'écrire à *Maacha*, roi de Geth, pour réclamer les deux criminels. Quinze maîtres choisis par Salomon, accompagnés d'une

escorte assez nombreuse, furent les chercher; ils exécutèrent ponctuellement les ordres de Salomon; ils les ramenèrent à Jérusalem, et, le lendemain de leur arrivée, les deux meurtriers furent placés sur une croix de saint André; on leur ouvrit le ventre, et au bout de huit heures des plus horribles douleurs, occasionées soit par la chute des intestins exposés à l'action de l'air, soit par la piqûre des insectes qui suçèrent leur sang, on leur trancha la tête, que l'on exposa aux regards publics, pour effrayer ceux qui seraient tentés de commettre un meurtre.

Les auteurs du système de l'écossisme, en établissant l'historique de chaque grade, ne prévirent pas que tôt ou tard quelqu'un s'occuperait sérieusement de leur système, et que, pour arriver à la vérité, on compulserait les annales du monde pour y vérifier l'exactitude des faits qu'ils consignaient et qui devraient se trouver dans l'histoire positive, et que toutes les fois que les faits relatés dans leurs grades ne seraient pas concordants avec l'histoire, on les repousserait avec force, parce que cet immense répertoire renferme tout ce qui s'est passé de remarquable et d'important. Eh bien, l'histoire prouve que l'historique de ce grade est matériellement faux; car on affirme d'une manière positive que Salomon écrivit à Maacha pour qu'il lui livrât les meurtriers qui s'étaient réfugiés dans son royaume, et l'histoire générale prouve que ce fait est impossible: car Salomon vivait au

onzième siècle avant notre ère, et Maacha n'a régné qu'en 960, de manière qu'un siècle et demi sépare l'existence de ces deux personnages, d'où nous sommes autorisés à conclure que l'historique du grade est apocryphe et mensonger, parce qu'aucun historien ne consignera dans ses écrits que Louis XIV, par exemple a été en correspondance avec Pie VII : l'anachronisme serait trop visible pour qu'on ne s'en aperçût pas; or, l'anachronisme de l'historique du grade étant le même que l'exemple que nous avons cité, il est impossible de croire que les faits qu'il renferme sont positifs, quelque controuvés ou invraisemblables que soient les faits consignés dans un historique, si le but et le motif du grade sont honorables et relatifs soit à la saine morale, soit à quelque science ou à quelque découverte utile, il faut le conserver comme une des conséquences de l'initiation, et le dixième grade nous paraît être dans cette heureuse exception.

Que Salomon ait créé ce grade ou qu'il soit tiré de la législation juive, son but et son motif nous paraissent très-moraux.

Ce grade a pour but de démontrer que le crime reste rarement impuni, et que, quelque sévères que soient les précautions dont il s'enveloppe, une circonstance inattendue suffit pour en faire découvrir les auteurs; car en vain les meurtriers d'Hiram s'expatrièrent-ils, en vain changèrent-ils de nom, puisqu'ils ne portent plus la même déno-

mination des trois conspirateurs du troisième grade, il n'en est pas moins constant que l'historique affirme qu'on les retrouva dans un pays où ils se croyaient à l'abri de toute recherche; et quoique nous doutions de la réalité du fait, sa supposition ne pouvait que tourner au profit de la morale.

Le but de ce grade présente le même avantage, car il prouve que la loi du pays punissait de mort tout meurtrier, et les affreuses tortures qu'on fit subir aux deux criminels étaient bien capables de convertir les pervers et de les ramener dans le sentier du bien. Ces rigueurs étaient sans doute nécessaires pour imprimer au peuple une terreur qui pût le maintenir dans les devoirs sociaux.

Considéré sous le rapport des progrès des connaissances humaines, le dixième grade prouve que la législation était déjà très-avancée, puisque la loi établissait des peines graduées et proportionnées aux délits et aux crimes, et que les anciens furent bien plus sévères pour le maintien de la morale publique que les modernes, et moins barbares que les peuples du moyen-âge. Nous devons avouer qu'il nous est impossible d'assigner l'époque probable de son institution, quoique sa doctrine semble prouver qu'il a été tiré du Pentateuque; notre ignorance complète à cet égard ne dépend pas de nous, mais bien des auteurs du cahier du grade, puisqu'ils n'ont rien consigné qui puisse la signaler : car ce degré ne contient ni

symboles ni hiéroglyphes, caractères distinctifs de l'initiation; ce grade est un de ceux qui ne servent qu'à remplir les lacunes d'un système qui n'en admet aucune, et les auteurs ont eu grand soin de ne rien insérer qui peut faire soupçonner son origine; car, dans la crainte qu'on découvrît leur ignorance ou leurs infidèles documents, ils ont préféré attribuer ce grade à Salomon, et l'anachronisme que nous avons signalé en a démontré l'impossibilité. Au reste, l'origine même positive du grade ne servirait qu'à confirmer ce que nous avons cherché à démontrer.

Quoique ce grade ne dérive point de l'initiation, et qu'il ne soit point historique, il nous paraît mériter d'être conservé par rapport à la morale épurée qu'il renferme, et ensuite comme constatant l'état de la législation dans ces temps reculés.

Ici doivent se borner les développements que nous pouvons vous donner sur ce grade, parce que son instruction ne représente que l'historique que nous avons relaté. Notre laconisme est fondé sur celui du grade; tout ce que nous pourrions ajouter serait le produit de notre imagination, et un historien doit se borner à constater les faits qui sont vrais, et à censurer avec sévérité, mais avec impartialité, tout ce qui est hypothétique ou fabuleux.

ONZIÈME GRADE.

Le sublime chevalier élu.

Nous allons nous occuper encore d'un grade d'élu ; leur nombre est si considérable qu'on serait tenté de croire que tous les initiés des mystères juifs possédaient la perfection au plus haut degré ; si du moins les divers grades d'élus étaient destinés à traiter chacun séparément d'une science spéciale ou d'un art utile, nous concevrions la nécessité de choisir des élus dans chaque science et dans chaque art, pour former une institution finale qui renfermerait tous les hommes supérieurs. Mais il n'en est pas ainsi, car ce grade renferme un seul point de morale et aucune instruction ; c'est assez vous faire pressentir d'avance sa presque nullité. Mais notre tache étant d'examiner chaque grade en particulier, nous devons vous le faire connaître, ne fusse que pour justifier l'opinion anticipée que nous avons portée sur lui.

C'est encore à l'inépuisable Salomon qu'on attribue l'institution de ce degré ; on dirait qu'il a consacré sa vie entière à créer des grades, et que l'initiation fut son unique occupation. Lorsque l'histoire vient donner un démenti formel à une pareille supposition, puisqu'il dut employer un temps considérable aux nombreux écrits qu'on assure qu'il publia, et que le bonheur de ses peuples dut occuper tous ses autres moments ;

nous verrons bientôt qu'un passage remarquable de l'instruction prouve d'une manière indubitable que Salomon n'a pas dû instituer ce grade.

La première condition, et qui est indispensable pour être admis dans ce grade, c'est de prouver qu'on a puni tous les traîtres; condition immorale digne des temps barbares, et le siècle de Salomon ne fut point barbare : il fut ignorant et superstitieux, et la superstition semble donner à l'homme la faculté de se faire justice lui-même, lorsque chez tous les peuples civilisés la loi seule a le droit de punir. Salomon s'occupa trop de législation pour avoir exigé une condition si opposée aux lois qu'il établit.

La réception à ce grade est de toute nullité, puisqu'elle consiste dans une obligation bannale, dans des signes, mots et attouchements, choses vulgaires et insignifiantes, qu'on trouve d'ailleurs dans le premier tuilleur; et le Grand-Orient fut parvenu à mettre l'institution à l'abri de la fraude, si tous les initiés eussent toujours rempli le devoir que leur impose la communication des mots de sémestre et annuels, parce qu'alors les prétendus maçons de théorie n'eussent jamais pu pénétrer dans nos temples.

L'historique de ce grade nous apprend que Salomon, après avoir satisfait la vindicte publique, en faisant subir aux meurtriers toutes les rigueurs de la loi, voulant récompenser le zèle des quinze maîtres qui furent les chercher, jeta

leurs noms dans une urne, et les douze premiers noms qui en sortirent furent constitués gouverneurs de douze tribus, sous le titre d'excellent *emerch*, mot hébreux qui signifie *hommes* constamment vrais; il leur communiqua les manuscrits précieux qui étaient renfermés dans le tabernacle, ainsi que la table de la loi que Moïse reçut sur le mont *Sinaï*.

Que cet historique soit vrai ou controuvé, il n'offre à l'esprit de l'observateur le plus scrupuleux qu'une récompense due à des services rendus, mais déshonorants pour les maîtres qui en sont l'objet. Est-il bien probable que Salomon ait chargé les initiés les plus instruits d'une mission réservée à la police de chaque peuple? Car c'était les déconsidérer que de leur donner un mandat aussi ignoble, et dans l'hypothèse où les maîtres auraient accepté cette dégradante mission, leurs services étaient-ils assez importants et assez utiles au pays pour leur confier la direction de douze tribus? Nous récusons ce fait et ses conséquences parce que l'un et l'autre sont absurdes.

Dans le cours de l'instruction, qui ne renferme que le développement de l'historique, on demande l'explication du signe qui est à peu de chose près celui des rose-croix. Ce signe signifie, dit l'instruction, la promesse que j'ai faite de porter toujours une croix pour me rappeler mes fautes depuis qu'elles ont été effacées.

Il est impossible d'insérer une phrase qui ex-

prime d'une manière plus explicite l'institution du christianisme. Sous le rapport moral nous admettons l'explication; mais sous le rapport historique nous la repoussons, parce que Salomon régnait onze cents ans avant l'apparition du Christ, et dès-lors elle offre une invraisemblance trop frappante pour que l'esprit le moins clairvoyant puisse l'admettre.

Pour donner au onzième grade un air de vérité, on a eu soin de consigner les noms propres des douze maîtres récompensés, et dans le tableau chronologique du siècle de Salomon, de celui qui l'a précédé et de celui qui l'a suivi, nous n'avons trouvé aucun de ces noms; ce qui nous autorise à penser que ce sont des personnages allégoriques. Moyen infaillible pour échapper à toute investigation, qui deviendrait d'ailleurs tellement superflue que nous pourrions décliner le nom de tous les chefs de tribus qui composaient le royaume de Salomon, sans qu'aucun des noms des douze maîtres y figure. Une invraisemblance bien plus inconcevable, c'est que la même instruction assure que ces douze chefs de tribus devaient surveiller les ouvriers pour en rendre compte à Salomon; mais les travaux du temple étaient achevés, les ouvriers étaient congédiés depuis long-temps. Pourquoi donc présenter à la croyance d'hommes éclairés des fables aussi absurdes; il n'est pas même jusqu'au titre du grade qui ne décèle l'ignorance et la turpitude de son auteur; en effet, ce grade est

intitulé sublime chevalier élu. Voilà donc que l'on fait créer des chevaliers par Salomon, tandis que l'origine de la chevalerie ne remonte qu'au milieu du 8e siècle de l'ère vulgaire; voilà encore un petit anachronisme de dix-neuf cents ans qui mérite bien d'être signalé. Heureusement que l'histoire donne un démenti formel à l'auteur du grade; car, sans elle nous continuerions a considérer ces suppositions comme des faits positifs. Nous présumons que des considérations aussi fondées et aussi formelles que celles que nous venons d'exposer déterminèrent la commission du Grand-Orient à diviser les grades capitulaires en quatre série; et sous ce rapport le rit français a été plus sage mais moins logique que le rit écossais, en ne conférant que quatre grades qui renferment des faits positifs et qui peuvent offrir quelqu'instruction, ne fusse que pour faire connaître aux initiés les sectes, les partis, et même les époques remarquables par l'importance plus ou moins grande qu'elles présentent.

Résumons nous : il résulte de l'examen attentif et impartial que nous venons de faire, 1° que le onzième grade n'a pas été institué par Salomon; 2° que l'historique en est fabuleux; 3° que les personnages qui y figurent sont allégoriques; 4° que son motif est illusoire; 5° que son but est équivoque, pour ne rien dire de plus; 6° que son titre est tiré d'une époque moderne et non du moyen-âge; d'où nous concluons que ce grade

doit disparaître de la catégorie qui compose le rit écossais.

— DOUZIÈME GRADE.

Grand maître architecte.

On n'a point oublié que dans le grade de maître en Israël, Salomon eut l'intention de fonder une école spéciale d'architecture; d'où on a inféré qu'il avait dû fonder une école de géométrie. C'est cette science qui sert de base au grade que nous allons examiner, ou, pour mieux dire, elle le constitue tout entier.

On sait que la géométrie est une science qui a pour objet tout ce qui est mesurable; ainsi les lignes, les superficies, les corps solides; elle forme la base des autres parties des mathématiques; elle contribue surtout à rendre l'esprit méthodique et conséquent, et certes, une science aussi utile devait nécessairement figurer en première ligne dans une institution qui a pour mission d'éclairer et d'instruire les hommes. On ne doit donc pas être étonné que la géométrie soit placée après l'architecture; et si les auteurs des cahiers eussent été méthodiques ils eussent placé ce grade-ci immédiatement après l'intendant des bâtiments ou maître en Israël. Mais le douzième grade a-t-il été institué par Salomon? Pour résoudre cette question im-

portante nous sommes forcés de remonter à l'origine de la géométrie, à laquelle il aurait toujours fallu remonter, quand même il serait démontré que Salomon a institué ce grade, puisque le grade tout entier a cette science pour objet.

Ce n'est qu'en 639 avant l'ère vulgaire que, dans le système de nos connaissances, commencent les découvertes des Grecs, qui sont regardés comme les premiers hommes qui se soient livrés aux arts et aux sciences; quoique nous ayons démontré antécédemment que les Égyptiens, les Chaldéens et plusieurs autres peuples de l'Asie, sans compter que les Druides mêmes s'étaient livrés à l'étude des arts et des sciences long-temps avant les Grecs. Ce que nous avançons est si positif, que Thalès de Milet, à son retour d'Égypte, qui fut en 639 avant l'ère vulgaire, donna aux Grecs les premières notions de géométrie et d'astronomie, qu'il rapporta nécessairement d'Égypte, et on ne fait remonter l'origine de la géométrie qu'à *Thalès*, parce que ce fut à cette époque où les Grecs consignèrent dans leurs écrits tout ce qui était relatif aux arts et aux sciences; tandis que les Égyptiens renfermaient toutes ces notions scientifiques dans des symboles ou dans des hiéroglyphes.

Quoiqu'il en soit, Thalès fit connaître aux Grecs sa découverte du triangle isocelle ou triangle qui a les deux côtés égaux, et qui consiste à avoir sur la base les deux angles égaux. Il démontra que tous les triangles qui ont pour base le diamètre du

cercle et dont l'angle au sommet touche la circonférence, ont un angle droit; il mesura la hauteur des pyramides par leur ombre.

Trente ans après Thalès, Pythagore cultiva la géométrie. Il découvrit dans les mystères égyptiens le carré de l'hypoténuse; il trouva que l'angle extérieur du triangle est égal aux deux angles extérieurs opposés, que les trois angles sont égaux aux deux angles droits, et que le carré, fait sur la base du triangle rectangle, est égal au carré des deux côtés pris ensemble; il reconnut la propriété du cercle ou sphère.

La géométrie ne fut connue dans l'Europe moderne qu'en 1410; celle de *Viète*, en 1580; celle des Invisibles, en 1634; et la géométrie analytique, en 1806. On voit, d'après ces documents historiques, la distance immense qui sépare le siècle de Salomon de l'origine historique de la géométrie; mais on nous objectera peut-être que nous avons avancé que Salomon fut initié par exception aux mystères grecs, nous ne nions pas le fait; mais à l'époque où Salomon fut initié, la Grèce n'était point encore civilisée, et la géométrie y était ignorée, d'où il semblerait résulter que Salomon n'a pas pu créer une école pour une science qui dut être entièrement inconnue à son siècle, et qu'il ne peut pas être l'instituteur du douzième grade, ainsi que nous le prouverons.

Avant de pousser plus loin notre investigation, nous devons faire remarquer que la morale, le

but et le motif des huit grades qui composent la première série capitulaire, sont tellement identiques, qu'on croirait que leur ensemble ne forme qu'un seul et même grade, et on ne sera point étonné de cette identité, si on fait attention que la connexion de similitude qui existe entre ces divers grades, a pour base essentielle et unique l'historique du troisième grade, et attendu que cet historique est tronqué, invraisemblable et fabuleux, les huit premiers grades capitulaires ont dû être entachés des mêmes défauts, parce que l'historique du troisième grade étant relatif à des personnages dont la plupart sont allégoriques, et ne renfermant presqu'aucun symbole, tous les grades qui en sont la conséquence immédiate ont dû être relatifs à plusieurs personnages allégoriques et n'ont dû renfermer que peu de symboles. Mais qu'on rétablisse l'histoire du troisième grade d'après l'histoire, qui doit en être la base infaillible, et dès-lors on sera convaincu qu'il faut nécessairement ou modifier tous les grades de la première série capitulaire, ou les faire disparaître; il n'en est pas de même du grade dont nous nous occupons; celui-ci a une base fixe, invariable, il offre tous les caractères de l'initiation; des symboles expressifs le constituent tout entier, et quoique ses symboles représentent les arts et les sciences, leur ensemble forme la clef indispensable pour pénétrer avantageusement dans les uns et dans les autres, et si le douzième grade n'est con-

sacré qu'à la géométrie, c'est que cette science est le modèle et le prototype du perfectionnement des arts et des sciences; de là l'indispensable nécessité de placer ce grade à la tête du progrès des connaissances humaines, et son titre de grand maître architecte prouve qu'avec les connaissances de la géométrie on peut élever le grand édifice scientifique qui doit renfermer toutes les connaissances humaines.

Après avoir considéré ce grade dans ses généralités, examinons-le dans ses détails, et disons que son titre exprime avec précision le but et l'utilité du grade; que son origine devrait être l'époque de Pythagore, qui vivait en l'an 540 avant l'ère vulgaire, et non celle de Thalès de Milet, parce que les connaissances en géométrie de ce dernier philosophe étaient obscures et incomplètes, tandis que celles de Pythagore étaient précises et positives.

Dans le douzième grade le président doit être vêtu d'une robe de grand prêtre, qui fut le vêtement distinctif de tous les chefs de l'initiation, c'est l'insigne caractéristique du grand Hyérophante, qui était l'image vivante de la science. Un équerre, quatre demi-cercles, sept étoiles et un triangle, au centre duquel se trouvent les lettres A∴ G∴ forment une médaille qui personnifie la géométrie, et pour qu'il n'existât aucun doute à cet égard, on a eu soin de placer de l'autre côté de la médaille un niveau, un équerre, un

compas, et une croix dans le centre du carré. Nous ne reviendrons pas sur la signification de ces symboles, mais nous en déduirons la conséquence indispensable que ces symboles prouvent que le douzième grade est un des développements du deuxième, auquel il les a emprunté, et que ce grade est une suite immédiate de l'initiation. La croix est trop ancienne pour qu'elle puisse représenter ici le christianisme; elle devait figurer dans la géométrie, parce que la croix fut formée primitivement par la réunion de quatre équerres, dont la juste opposition forme une croix régulière.

Chaque membre du chapitre doit être pourvu d'un étui de mathématique, parce que les mathématiques sont inséparables de la géométrie.

L'historique de ce grade est entaché de deux grands défauts, le premier, c'est d'être insignifiant par son laconisme, et le second, c'est d'être invraisemblable; en effet, cet historique nous apprend que Salomon voulant former une école d'architecture pour l'instruction des architectes qui conduisaient les travaux du temple, et encourager leur zèle, institua le grade de grand maître architecte, pour que le petit nombre des initiés leur permît de se perfectionner et d'approcher de plus près du trône du G.·. Arch.·. de l'univers. Ce fut pour remplir ce but que Salomon choisit les derniers FF.·. Chev.·. élus, afin d'effectuer la promesse que Dieu avait faite à *Enoch*, Noé, Moïse et David, que s'ils pouvaient dévoiler les secrets de la nature, on ne

serait que par la permission de la Providence, et que l'ardeur qu'ils développeraient dans l'étude de la géométrie les mettrait à même de parvenir aux plus sublimes connaissances.

Cet historique justifie pleinement le premier défaut que nous avons signalé; le second n'est pas moins frappant, car nous serions tenté de croire que ce n'est pas la même main qui a tracé les divers grades que nous avons parcourus; en effet, comment concevoir que l'intendant des bâtiments, ayant pour objet spécial l'institution d'une école d'architecture, ait attribué à Salomon une seconde institution semblable en tout à la première. Le septième grade n'est pourtant pas assez éloigné du douzième pour présenter ce double emploi, et par une contradiction manifeste on veut que les initiés s'occupent exclusivement de géométrie; mais alors, ce n'est donc pas une école d'architecture que Salomon a voulu fonder? mais bien une école de géométrie.

Nous pensons que le douzième grade dérive directement de l'initiation, qui concentrait dans son sein toutes les connaissances, et que, sous ce rapport, ce grade doit être conservé; mais il a besoin d'être modifié pour être concordant avec l'origine de la science dont il s'occupe, et avec cette modification, nous posséderions du moins un document historique qui prouverait que l'initiation s'occupait de sciences utiles à une époque où elles étaient peu répandues; car, aujourd'hui, l'enseigne-

ment de la géométrie, parmi nous, ne serait d'aucune utilité, parce qu'elle est publiquement et gratuitement enseignée, et les hommes qui font partie de notre institution ont terminé leurs études.

L'instruction de ce grade est aussi contradictoire que l'historique, parce qu'il en est une suite immédiate; seulement l'architecture y est divisée en civile, en navale et en militaire. La première est applicable à la construction des palais, des temples et d'autres édifices; la seconde, à la construction des vaisseaux; et la troisième, à celle des fortifications; et pour connaître à fond ces trois ordres d'architecture il faut être versé dans dix-neuf sciences spéciales, que peu d'hommes possèdent; ainsi l'instruction finit par exiger l'impossible. C'est véritablement tomber dans l'absurde et prouver surtout la plus profonde ignorance de la science spéciale dont le grade aurait dû s'occuper; car il n'a pour objet que la géométrie, et, quoique cette science ne fût perfectionnée chez les Grecs que par Pythagore, qui l'enseigna dans une école spéciale, il n'en est pas moins vrai que les mystères d'Éleusis, qui étaient une imitation complète de ceux d'Isis, devaient posséder la géométrie; car, dans le deuxième degré de l'initiation égyptienne, la science particulière qu'on enseignait aux initiés était la géométrie, parce qu'elle est indispensable pour s'occuper ensuite d'astronomie; or, s'il est vrai, ainsi que nous l'avons démontré, que les mystères égyptiens passèrent chez les prêtres grecs,

et que, par exception, Salomon ait été initié à ces mystères, il n'y aurait rien d'étonnant que Salomon ait fondé un grade dans lequel on enseignait la géométrie. Nos documents prouvent qu'avant Pythagore cette science était inconnue au public; mais elle devait être connue des prêtres d'Eleusis, ils la réservèrent aux initiés qui se destinèrent au sacerdoce, et nous avons fait remarquer dans nos considérations générales que les mystères grecs perdirent une partie de leur considération et de leur importance, dès que les philosophes grecs publièrent leurs découvertes, et si on suit attentivement le système scientifique que renferme l'initiation, système qui se trouve tout entier dans les divers grades du rit écossais, on ne tardera pas à se convaincre que tous les grades consacrés aux sciences ne renferment que celles de l'Orient, et non celles des philosophes grecs, qui purent en puiser les éléments dans les mystères égyptiens. Les philosophes grecs rendirent leurs connaissances publiques, tandis que les prêtres égyptiens en firent toujours la base de leurs mystères.

En définitif, que Salomon soit ou ne soit pas le fondateur du douzième degré, il n'en est pas moins vrai que son motif scientifique a une corrélation directe avec la science qu'on enseignait dans le deuxième degré des mystères d'*Isis*.

TREIZIÈME GRADE.

Royale-arche.

Plus nous avançons dans les grades capitulaires et plus notre embarras augmente, par la confusion et l'invraisemblance qui règnent dans chaque grade; un langage parabolique et peu de symboles rendent ces grades presqu'inintelligibles.

L'examen du treizième est d'autant plus difficile, que presque dans tous les cahiers écossais il ne forme que le premier point du quatorzième degré, et l'usage a voulu qu'on réunît ces deux grades dans un seul. Le rit d'Yorck, au contraire, a établi un système de maçonnerie, dont le royale-arche est le plus élevé de tous les grades du rit, et les Anglais prétendent, à tort ou à raison, que le rit d'Yorck est bien antérieur au rit dit ancien et au rit moderne, quoique ces deux derniers rits aient été établis à la même époque, sous le protectorat de Cromwel. Quelques écrivains pensent enfin que le treizième grade fut rectifié et établi par les maçons qui composaient la loge métropolitaine d'Édimbourg.

Examinons d'abord le cahier qui forme un grade séparé du treizième, et nous verrons s'il est concordant, ou en quoi il diffère de celui qui ne forme que le premier point du quatorzième degré.

Il nous paraît d'abord impossible de justifier le

titre de ce grade : le cahier d'Edimbourg assure que ce titre dérive de Jacques VI, roi des trois royaumes réunis; mais nous avons vu antécédemment que Jacques Ier, roi d'Écosse, avait non-seulement protégé la maçonnerie, mais qu'il l'avait encouragée; et, comme l'écossisme a pris naissance en Écosse, il serait bien plus probable d'attribuer ce titre à Jacques Ier, qui précéda Jacques VI; ou bien enfin, ce titre dériverait-il de ce qu'on attribue encore l'institution de ce grade à Salomon, dans lequel il n'admit que cinq personnages distingués, qui faisaient partie de sa cour; mais tous les grades capitulaires, depuis le quatrième jusqu'au quatorzième, étant attribués à Salomon, ils seraient nécessairement tous des grades royaux, puisqu'ils émaneraient du génie royal de Salomon. D'ailleurs, rien dans ce grade ne justifie ce titre, si ce n'est que le président doit avoir un sceptre et une couronne; mais dans le grade de secrétaire intime, Salomon et Hiram II, roi de Tyr, sont revêtus l'un et l'autre des insignes de la royauté, et cependant on ne lui a point donné le titre de royal secrétaire intime. Nous préférons avouer notre ignorance sur les motifs du titre du grade, plutôt que de nous jeter dans le vague des hypothèses.

L'historique de ce grade est le plus étendu de tous les degrés de l'écossisme; mais il est si fabuleux, il renferme des choses si miraculeuses, que la foi la plus robuste conserve plus que du doute

après l'avoir lu sans aucune prévention, nous devons vous le faire connaître, mais sous la forme la plus laconique.

Édris, ou Énoch, auquel les musulmans attribuent de grandes inventions, vivait en l'an 3704 avant notre ère. Il était fils de *Jared*, patriarche hébreu, que les Perses regardent comme un de leurs Solimans, lequel vivait 3549 ans avant notre ère. Cet Énoch fut, d'après l'historique du grade, transporté miraculeusement sur une haute montagne; Dieu lui apparut, et lui dévoila que son nom était Jéhova; que, dans une époque qu'il ne lui détermina pas, le monde serait enseveli sous les eaux, et qu'il devait prendre des mesures pour que le nom de l'éternel ne fût point perdu. Cet avertissement céleste inspira à Énoch l'idée de faire construire un temple souterrain surmonté de neuf arches, et d'enfouir dans ce lieu inconnu la parole incommunicable, qu'il grava sur un triangle d'or, et en même temps des connaissances scientifiques des premiers âges du monde.

Le terrain qu'il choisit fut une haute montagne située dans la terre de *Chanaan*. Mathusalem, fils d'Énoch, qui probablement était architecte, construisit le temple et les neuf arches, sans en connaître l'usage. La neuvième arche fut fermée par une énorme pierre carrée, au centre de laquelle Énoch fit adapter un large anneau de fer, afin que ceux qui survivraient au déluge pussent y pénétrer en soulevant la pierre carrée qui dérobait l'entrée

de ce temple. Le très-prévoyant Énoch fit élever sur les parties latérales de cette pierre, deux énormes colonnes, l'une d'airain, et l'autre de marbre. Il plaça sur chaque colonne des hiéroglyphes, qui indiquaient que cette pierre cachait des objets précieux.

Le déluge arriva; mais l'époque de cette catastrophe est si incertaine, que chaque peuple l'a classée d'après son ancienne origine; toutefois, pour être d'accord avec l'historique du grade, prenons l'époque du déluge de Noé, qui arriva en l'an 3044 avant notre ère. Cet historique nous apprend que la colonne de marbre disparut, et que la colonne d'airain resta debout; et, par une invraisemblance inadmissible, ce dépôt précieux resta enfoui jusqu'au siècle de Salomon. Dans un grade plus élevé nous communiquerons une version bien différente et beaucoup plus probable que celle que nous venons de rapporter.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans ce lieu souterrain que Salomon, Hiram, roi de Tyr, et Hiram, architecte, se réunissaient pour traiter les plus hautes questions; et, par une contradiction inexplicable, ce même historique nous apprend, quelques pages plus loin, que, lorsque Salomon voulut faire les premières fouilles pour les fondations du temple, Jubulum, Johaber et Stolkim, qui dirigeaient les premiers travaux, découvrirent ce lieu souterrain. Jubulum fut le seul qui eut le courage de descendre, à l'aide d'une corde; mais la profondeur était si considérable, qu'il se fit remonter deux fois, et à la

troisième il pénétra dans le temple souterrain, et comme il ne voyait rien, un morceau de chaque arche s'écroula, et un rayon solaire frappa directement sur le triangle d'or, et la réfraction de la lumière fut si vive, que Jubulum tomba les deux genoux à terre et resta en extase. Cette découverte détermina Salomon à bâtir le temple sur la plaine d'*Arunsca*. Il fit pratiquer une voûte souterraine qui, de son palais, conduisait dans le temple d'Énoch, qu'il conserva; et c'était dans ce temple que le chapitre des chevaliers royale-arche tenait ses séances.

Quelles inductions instructives peut-on tirer d'un historique aussi inconcevable, aussi incohérent, qui rapporte un fait comme positif, et qui ne tarde pas à le détruire par un autre fait contradictoire!

Existe-t-il un historique plus énigmatique que celui dont nous venons de vous présenter la substance? Une seule chose nous a frappé, c'est que *Énoch, Jared* et *Mathusalem,* qui y figurent, sont trois personnages historiques qui, par conséquent, ont dû exister, et dès-lors l'historique doit renfermer quelque chose de positif, qu'on ne peut point découvrir, parce que cet historique n'est sans doute pas le véritable ; ce qui nous autorise à établir cette présomption, c'est que la date chronologique de ces trois personnages se trouve intervertie; car Mathusalem, qui n'est que le petit-fils de *Jared,* vivait l'an 3900 avant notre ère, de manière qu'il aurait été antérieur à son aïeul et à son père : ce qui n'est pas probable.

Nous devons avouer qu'il est presqu'impossible d'avoir une croyance positive sur des dates aussi anciennes; car il faudrait posséder les manuscrits primitifs pour pouvoir vérifier l'identité des époques.

L'historique de ce grade, comme celui de tous les autres, n'ayant pour base que des traditions plus ou moins tronquées, semble ne renfermer que des idées vagues, presque toutes religieuses, parce qu'à ces époques reculées la religion occupait exclusivement le plus grand nombre des hommes, et que les arts, les sciences, la législation, l'industrie et la philosophie étaient encore enveloppés dans les langes de l'ignorance. En définitif, nous pensons que les nombreuses contradictions dont ce grade fourmille, jointes aux miracles auxquels il a fallu recourir pour les établir, ne nous permettent pas de croire que Salomon soit le fondateur du treizième grade, que nous venons d'exposer.

Le treizième grade, au contraire, qui forme le premier point du quatorzième, est encore plus religieux que le précédent; il contient une partie du rituel religieux des Hébreux. La mer d'airain représente la piscine des anciens, destinée aux purifications. C'est d'après cet antique usage que les femmes juives sont obligées de se plonger chaque mois le corps tout entier dans un bain; le sacrifice d'Abraham y figure, et on en fait le simulacre; le vêtement de chaque initié est une tunique blanche, qui exprime la pureté de l'âme au sortir de la

piscine, et permet de se présenter devant l'éternel, pour lui offrir des vœux et des prières.

Ce grade-ci renferme une morale plus pure et plus étendue que le précédent; les mêmes faits y sont consignés sans contradiction, parce qu'il n'a point d'historique. Le seul personnage qui y figure est allégorique, c'est *Jubulum*. On ne fait aucune mention des détails fabuleux et miraculeux qu'on attribue à *Énoch*, et ce grade, considéré sous le rapport moral et religieux, n'offre néanmoins rien d'instructif ni d'utile : c'est une véritable cheville, qui sert d'échelon à l'échelle écossaise, pour qu'elle n'ait point d'intervalle vide. Il n'en est pas de même du royale-arche, du rit d'Yorck, quoiqu'il contienne les mêmes faits. Il est divisé en trois parties : dans la première, c'est la chambre des compagnons, maîtres maçons de l'arche; dans la seconde, c'est le collége de maîtres excellents maçons de l'arche; dans la troisième, c'est le sanctuaire des chevaliers et supérieurs excellents maçons de l'arche.

Ce grade n'offre de religieux que le Delta; il est en partie consacré à la recherche apparente du mot incommunicable, qui représente l'unité de Dieu, et en partie à la conservation des lumineux écrits de l'initiation primitive; ce temple quoique souterrain est construit différemment que celui des grades précédents; car les neuf arches, au lieu d'être superposées les unes sur les autres, furent divisées en trois étages, et chacun d'eux se compo-

sait de trois arches, et après être parvenu au plus bas étage, on trouvait un sanctuaire, au centre duquel on éleva un tabernacle renfermant le dépôt précieux des premières connaissances humaines, ainsi que le Delta.

Les tâtonnements auxquels on expose le candidat, expriment les difficultés que l'homme éprouve avant de pénétrer dans la science, et attendu que ce grade forme le complément du rit d'Yorck, son historique expose que l'Égypte fut le berceau de l'initiation, et il lui assigne pour fondateur Hermès, dénomination qui lui fut donnée par les Grecs, et à laquelle ils y ajoutèrent celle de trismégiste, car son nom primitif fut Siphoas; le deuxième, Taut; le troisième, Mercure Égyptien. *Hermès* vivait en l'an 1696 avant notre ère, et son existence coïncide avec l'institution des mystères d'Isis en Égypte, qui furent établis dans la ville de Colpte, en l'an 2900 avant notre ère.

Depuis long-temps, continue l'historique de ce grade, les Égyptiens perdaient de la prospérité que leur avait procurée le bienfait de leur sage législation primitive, si renommée et d'autant plus parfaite, qu'elle avait servi de modèle aux autres nations, lorsque des innovations de toute espèce vinrent inonder l'Égypte de leurs pernicieux principes. Isis, l'un des premiers génies de son siècle et le plus dangereux, fut celui qui porta le dernier coup à la législation des Égyptiens et à la doctrine d'Hermès.

Isis établit un code de législation qui dut naturellement séduire, parce qu'il était rempli de fictions qui doivent plaire à un peuple qui eut un goût dominant pour les choses surnaturelles, de manière que ce code renfermait tout ce qui pouvait flatter et satisfaire le peuple égyptien, qui adopta avec transport le système législatif d'Isis qu'il divinisa plus tard. Jusqu'à cette époque, la doctrine d'Hermès avait joui de la considération que lui méritait la solidité de ses principes, et les adeptes de son choix avaient victorieusement combattu contre ses détracteurs, lorsque tout-à-toup, l'esprit de prosélytisme s'empara des sectateurs du système d'Isis, qui se trouvaient en opposition avec la sage morale d'Hermès. Ce relâchement dans les principes remplaça la sévérité des choix, e on admit indistinctement dans l'initiation tous ceux qui se présentaient. La diversité des opinions vint accroître le désordre et augmenta le nombre des ennemis de la doctrine d'*Hermès*, et les initiés, si considérés, si vénérés jusque là, n'auraient presque plus été en sûreté, s'ils eussent tenté de désabuser le peuple en leur démontrant que le système d'Isis n'était que fabuleux. Les initiés d'Hermès résolurent donc de suspendre leurs travaux, et, pour conserver leurs précieuses archives qui renfermaient les principes et les documents primitifs de l'initiation, ils chargèrent les initiés du grand collége des architectes, d'établir un souterrain dont la solidité des voûtes pût le mettre à l'abri des ravages

du temps, et conserver par conséquent les nombreuses archives qui consistaient dans des hiéroglyphes gravées sur des pierres.

On éleva un tabernacle qui renfermait le Delta ; ce monument fut construit d'après la forme symbolique de la pierre triangulaire. Sur les quatre côtés de la partie inférieure, on y grava en hiéroglyphes la méthode de lire les caractères, moyen infaillible pour en faciliter la tradition. Au-dessus du tabernacle, on établit une ligne de neuf arches divisées en trois étages, le dernier étage aboutissait à une trappe fermée par une grosse pierre carrée, au centre de laquelle on plaça un anneau de fer pour pouvoir la soulever.

Ce fut pour perpétuer la mémoire de ce monument qu'on créa un nouveau grade qui prit rang dans la série des initiations ; neuf grands architectes furent admis à ce grade : eux seuls connaissaient le dépôt précieux, et ils ne pouvaient initier un nouveau membre que lorsque le nombre de neuf n'était pas complet.

Cet historique est beaucoup plus philosophique que ceux des deux grades précédents ; on y découvre des motifs plausibles pour avoir institué le grade de royale-arche, quoique son titre n'y soit pas plus justifié que dans les deux grades précédents, et, malgré ce degré de perfectionnement, cet historique offre des invraisemblances trop frappantes pour que nous ne les relevions pas.

D'abord Isis est un personnage mythologique

qui n'a jamais existé. Les annales générales du monde en mentionnent trois : la première est l'Isis indienne, dont l'origine remonte à plus de trois millions d'années ; la seconde est Isis, qui est sœur et épouse d'Osiris ou Bacchus égyptien, dont l'origine remonte à 6800 ans avant notre ère ; la troisième est l'*Isis* égyptienne, qui fut une déesse, en faveur de laquelle les mystères d'Égypte furent établis 2900 ans avant notre ère; et les prêtres de cette dernière déesse étaient appelés isiaques. Ils chantaient tous les jours les louanges d'Isis au lever du soleil.

D'après ces documents historiques, il est extrêmement probable, pour ne rien dire de plus, qu'*Isis* n'a point établi un code de législation pour les Égyptiens; d'où il suit que l'historique de ce dernier grade est basé sur une fable à laquelle on ne peut pas ajouter foi. En second lieu, nous exposerons que les mystères égyptiens ne dégénérèrent que fort tard ; ils existaient encore dans toute leur pureté au moyen-âge, puisque Thalès, et plus tard, Pythagore, Socrate et autres philosophes, furent s'y faire initier. Le prosélytisme dont parle l'historique du grade, ne peut point se rapporter aux initiés égyptiens. Cet épisode porte le cachet anglais. On a voulu peindre ce prosélytisme de la maçonnerie en Angleterre pendant le protectorat de Cromwel. On admit à cette époque dans l'initiation les hommes de tous les états. C'est cette décadence de la maçonnerie qui provoqua la dissidence de la

grande loge de Londres, et l'historique du grade fût-il vrai, nous ignorerions encore en quoi consistèrent les archives des initiés d'Hermès, dont l'historique ne fait aucune mention, attendu que la méthode hiéroglyphique n'est pas plus connue des Anglais que des autres peuples de la terre. Nous prouverons plus tard qu'Hermès a fondé un grade qui ne figure que parmi les grades philosophiques.

Pour compléter les développements que comporte ce grade, il nous reste à rechercher s'il renferme quelques symboles qui puissent établir sa corrélation avec l'initiation.

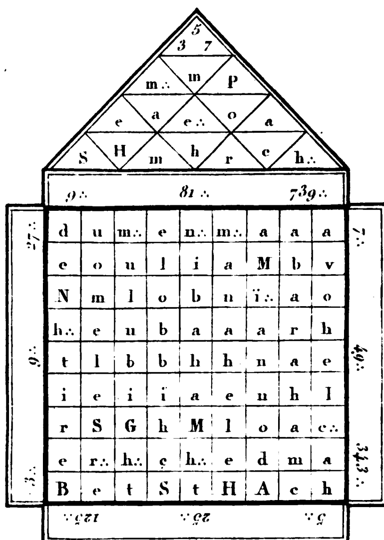
Le premier symbole est le Delta, et on conçoit facilement qu'un pareil symbole doit figurer dans tout grade où l'on s'occupe de théogonie, et les mystères religieux des Brachmes, des Chaldéens, des Égyptiens, des Grecs et des Esséniens, ont toujours conservé le Delta pour exprimer l'unité de Dieu, et en outre son indivisibilité qui se trouve représentée par l'union intime des trois parties du Delta, et sa structure particulière ne pouvant indiquer ni où il commence ni où il finit, représente que Dieu et la pensée qui en émane n'ont ni commencement ni fin. L'utilité de ce symbole était d'autant plus importante, qu'il fallut le conserver au milieu d'un paganisme d'autant plus à craindre et d'autant plus puissant, qu'il était seul autorisé par les lois du pays. Le lieu souterrain qui le renfermait, ainsi que les connaissances scientifiques

des premiers âges du monde, n'est encore qu'une allégorie symbolique, qui indique le lieu solitaire et inaccessible au peuple où l'on faisait des révélations si importantes et si avantageuses pour guider dans le sentier de la vérité les hommes supérieurs auxquels on les communiquait. La crainte qui s'empara de Jubulum en essayant de traverser les neuf arches, et qui ne fut surmontée qu'à la troisième tentative, nous offre l'idée positive des pénibles et périlleuses épreuves qu'on faisait subir à chaque initié avant de l'introduire dans le sanctuaire de la vérité. L'immense pierre qui dérobait aux yeux du vulgaire l'ouverture de la trappe, indique le soin avec lequel les initiés renfermaient dans leur conscience les vérités qu'on leur avait dévoilées. L'anneau de fer représente la raison qui brave le temps et les sophismes de l'erreur ; et la pierre exprime la force incalculable de la raison qui lui donne le pouvoir d'écarter tous les obstacles, de vaincre toutes les difficultés, jusqu'à ce qu'elle arrive à la vérité, qui est l'inexpugnable retranchement de sa conviction.

L'ensemble des symboles que nous venons de développer, appartenant aux trois grades symboliques, prouve que ce grade a une intime connexion avec l'initiation, et aucun grade n'exprime mieux cette dernière que le treizième. Néanmoins, ce grade a besoin d'importantes modifications pour pouvoir être conservé. L'historique exige une impérieuse réforme, il faut qu'il soit concordant avec l'époque

PIERRE CUBIQUE

à Pointe.



qu'il représente; il faut le débarrasser de tout ce rituel religieux des Hébreux qui ne figure jamais dans les mystères, pas même dans ceux des Esséniens, quoique institués par des Israélites, qui eurent la sagesse d'en élaguer tout ce qui était ridicule, et qui ne s'accordait pas avec une raison éclairée.

En terminant ce long et pénible examen, nous sommes forcés d'avouer que nous ignorons l'époque probable où ce grade a été fondé, ainsi que le nom de son instituteur. Nous pensons toutefois qu'il est l'œuvre d'un initié, puisqu'il renferme des symboles des trois premiers grades; mais les divers symboles de ce grade sont disséminés avec tant d'art, qu'il faut une réflexion bien soutenue pour les raprocher et les pénétrer, et, sans l'historique du royal-arche du rit d'Yorck, nous eussions été fort embarrassé dans cette partie de notre immense travail. Nous sommes néanmoins convaincu d'avance que, si on opère un jour les modifications que nous avons signalées, on parviendra a établir un grade qui offrira le type des traditions de l'initiation pratiquée dans les véritables mystères de l'antiquité.

QUATORZIÈME GRADE.

Collége des grands élus écossais de la Perfection, ou écossais de la Voûte sacrée.

En soumettant à la pensée réflexive le grade dont nous nous occupons, et en le méditant avec

une attention soutenue, on est forcé d'admirer les précautions artificieuses dont se servirent les anciens pour renfermer dans des allégories ingénieuses les connaissances utiles qu'ils eurent soin de présenter, le plus souvent, sous le manteau moral et religieux.

Il est peu de grades dont le sens soit plus difficile a saisir que celui du quatorzième, parce qu'il est dépourvu de toute espèce d'historique, et quelque laconique et tronqué que soit un historique, c'est néanmoins un guide plus ou moins sûr, au moyen duquel on peut parvenir à connaître le véritable but d'un grade, et le motif de son institution. Notre embarras augmente encore par trois allégories qui, quoique différentes, ont toutes le culte pour objet : le premier symbole est le Delta, type explicite de la religion hébraïque; le second est l'onction du candidat qui ne peut représenter que la consécration du sacerdoce; le troisième est la communion sous les deux espèces, qui est l'image parlante de la religion chrétienne. Ainsi, d'après ces trois allégories, le quatorzième grade semblerait être purement et exclusivement religieux, et cette supposition paraîtrait d'autant plus fondée, que le lieu destiné à l'initiation à ce grade porte le nom de voûte sacrée; et dans ce cas, l'on ne concevrait pas de quelle utilité pourrait être un grade qui n'aurait eu en vue que de signaler deux religions différentes.

Heureusement que les allégories que nous vé-

nons de signaler ne constituent pas le grade tout entier, et que quelques passages de l'instruction, et surtout un symbole spécial, nous permettent de soulever le voile qui a dérobé jusqu'à ce jour le véritable but de l'institution du grade.

Le symbole caractéristique dont nous voulons parler, et que nous représentons ici, est une pierre cubique surmontée d'un triangle, destinée à masquer un tabernacle qui renfermait un Delta et des documens scientifiques de l'antiquité la plus reculée. Cette espèce de mausolée hiéroglyphique était placé dans une voûte souterraine des mystères de Memphis, et on n'y pénétrait que la nuit, pour communiquer aux adeptes de ce grade ces manuscrits précieux, qui n'étaient connus que des prêtres du collége, et ce degré paraît avoir été réservé pour les prêtres, ainsi que le prouve le second point du septième degré des mystères égyptiens, et qui a pour titre : l'*Homme qui connaît les mystères*. Ces développements expliquent pourquoi le quatorzième degré représente la consécration du sacerdoce de l'antiquité.

Les précautions que prirent les prêtres égyptiens pour dérober les connaissances scientifiques à tous les hommes qui ne participèrent pas à l'initiation, se trouvent confirmées par l'histoire ancienne; elle atteste du moins qu'elles furent imitées par Auguste Ier, qui vivait 31 ans avant le Christ. Auguste préféra au titre de dictateur, qu'on lui offrit, la double qualité de tribun perpétuel et de souverain

pontife, et sous cette forme populaire, il réunit dans ses mains le pouvoir temporel et le pouvoir acerdotal, et tout porte à croire qu'il remplit les fonctions d'hyérophante dans les mystères romains. L'immense pouvoir dont il était revêtu le mit à même de faire rechercher toutes les copies défigurées des livres scientifiques ; et, lorsqu'il les posséda, il les livra aux flammes ; mais il donna ordre à une réunion d'hommes instruits de parcourir l'Orient, et de se procurer les originaux de ces précieux manuscrits, qu'il se procura à grands frais, et lorsqu'ils furent réunis, il les fit soigneusement examiner, et les déposa sous la base cubique de la statue d'*Apollon palatin*, et il n'en donnait communication qu'aux initiés les plus instruits, et pendant la nuit.

L'identité des précautions prises par les prêtres de Memphis et par Auguste Ier pour conserver secrètement les connaissances scientifiques du monde primitif, prouve qu'à l'aide de l'antiquité et de l'histoire on parvient à éclaircir ce qui paraît obscur et bizarre dans les cahiers des divers grades maçonniques.

Description de l'hiéroglyphe du grade. (1)

La partie triangulaire qui surmonte la pierre cubique est divisée en quinze cases, et on a placé

(1) Voir la pierre cubique à pointe.

une lettre dans chaque case. Ces quinze lettres composent le grand mot couvert du grade, et les chiffres 3, 5, 7, qu'on a placés au sommet du triangle, indiquent que le premier plan du triangle doit être divisé en trois cases, le second en cinq, et le troisième en sept. C'est dans ces divers compartiments qu'on a tracé les lettres qui forment le mot de passe du grand élu écossais.

Immédiatement au-dessous du triangle, l'une des faces de la pierre cubique est divisée en quatre-vingt une cases, lesquelles renferment, dans leur ensemble, les lettres qui constituent les mots sacrés des grades antécédents, ainsi que celui du quatorzième degré, et aux quatre latérales de la pierre cubique on a placé les chiffres 3, 5, 7 et 9, et le produit que donne leur carré respectif; et quoique les lettres que renferme chaque case soient parfaitement tracées, elles sont si difficiles à déchiffrer, que peu de maçons sont à même de les lire; on y parvient facilement néanmoins, avec un peu d'attention, en commençant à lire à gauche, et de bas en haut. Cette méthode est très-rationnelle, parce que l'initiation commençant toujours par le premier grade, qui en constitue la première base, on a dû se servir de la même méthode pour apprendre à lire aux initiés, attendu qu'elle ne pouvait être connue que d'eux, et dans le cas où quelque manuscrit se fût égaré, il devenait inintelligible pour des yeux vulgaires.

On est forcé d'admirer les précautions minu-

tieuses en apparence que prirent les instituteurs de l'initiation pour que la science restât concentrée dans les mystères, et dès-lors on doit être peu étonné combien les progrès de la civilisation ont été lents, parce qu'avec une pareille méthode, la minime partie des hommes formait la classe éclairée, et la masse de l'ignorance était trop forte et trop compacte pour que les connaissances positives pussent l'éclairer, et sans les bienfaits de l'imprimerie, nous serions encore sous le joug honteux de l'ignorance et de l'esclavage. Il nous reste à expliquer les quatre parties latérales de la pierre cubique, pour pouvoir bien apprécier toute la valeur de l'hiéroglyphe du quatorzième grade.

Chacun sait que le carré d'un nombre donne pour résultat le nombre multiplié par lui-même. A la première latérale est le nombre 3, qui est le carré de 9, et le carré de 9 donne pour résultat 27; à la deuxième latérale est le nombre 5, qui forme le carré de 25, et ce dernier donne pour résultat 125; à la troisième latérale est le nombre 7, qui constitue le carré de 49, lequel donne pour résultat 343; enfin, à la quatrième latérale est le nombre 9, qui forme le carré de 81, dont le résultat est de 729.

Il résulte de cet examen que la pierre cubique et le triangle qui la couronne forment le symbole dominant du grade, et qu'ils le représentent tout entier; en effet, le triangle qui surmonte le piédestal exprime la base de tout culte, et la pierre cubique,

divisée en cases, représente les diverses connaissances des grades précédents, et qui se trouvent symbolisées par les mots sacrées; mais un examen plus approfondi ne laisse aucun doute que ce symbole ne renferme la science des nombres. Le triangle représente ici l'unité; le cube divisé en cases, la variété, et le multiple des quatre parties latérales du cube indique les rapports qui existent entre l'unité et la variété, puisqu'il fait connaître les avantages qu'on peut retirer des diverses combinaisons de l'unité avec la variété.

Le quatorzième degré dérive-t-il des mystères de l'antiquité? Nous l'affirmons sans hésitation, et nous allons démontrer notre affirmation. La science des nombres paraît être aussi ancienne que le monde, puisque nous avons exposé que les Indiens parvinrent à faire des règles d'arithmétique sans plumes ni crayons; et nous présumons que les chiffres furent les symboles primitifs dont se servirent les mages pour voiler leur philosophie; car ce ne fut qu'à l'aide des calculs qu'ils purent établir les premières données astronomiques; mais les Égyptiens, qui s'occupèrent plus spécialement d'astronomie, consacrèrent plusieurs degrés à cette science abstraite; ils furent si profondément versés dans la science des nombres, qu'au deuxième degré ils familiarisaient les initiés avec les calculs, et dans le troisième degré ils leur enseignaient une écriture particulière appelée hiéro-grammaticale, si bien représentée par la position spéciale dans

laquelle sont placées les lettres des diverses cases de la pierre cubique, et l'histoire ancienne atteste que *Pythagore*, peu satisfait des connaissances scientifiques qu'il puisa dans les mystères d'Éleusis, fut se faire initier à ceux d'Isis, et ce fut dans ces derniers mystères qu'il découvrit le carré de l'hypoténuse. Aussi, après son retour d'Égypte, qui eut lieu en 540 avant notre ère, Pythagore fit une étude spéciale de l'arithmétique, il la régularisa et il l'enseigna à un petit nombre de disciples choisis. Ce fut par conséquent la connaissance de la pierre cubique des mystères égyptiens qui lui suggéra l'idée d'établir une table contenant la multiplication des nombres, depuis 1 jusqu'à 10, et qui est connue sous le nom d'*abaque*, ou table pythagorique. Sa forme était un carré divisé en cent autres petits carrés, ou cases, ou cellules, contenant les produits des différents chiffres ou nombres simples multipliés les uns par les autres. Pythagore s'attacha à rechercher les propriétés des nombres; il les considéra d'abord séparément, et trouva que l'unité représentait Dieu, et que le nombre deux caractérisait la variété; il assure que le nombre trois renferme les plus sublimes mystères, et que le nombre quatre est encore plus mystérieux.

Il serait difficile de trouver une analogie plus frappante et plus positive entre la table pythagorique et la pierre cubique du quatorzième degré; même forme, même division, même multiplication et même combinaison des nombres, ce qui

ne laisse aucun doute 1° que le quatorzième grade ne fît partie des mystères de l'antiquité ; 2° que son symbole dominant ne peut représenter que la science des nombres ; 3° que la table pythagorique est la copie littérale de la pierre cubique des mystères égyptiens.

Personne n'ignore la haute importance que les anciens attachaient à la connaissance des nombres, et le grade dont nous nous occupons étant spécialement destiné à cette science, nous devons présenter quelques détails sur les nombres qui furent considérés comme mystérieux ; mais auparavant nous devons vous instruire que les Israélites s'en servirent pour marquer la durée du jour. Ils le divisèrent en quatre partie, et chaque partie du jour fut subdivisée en heures. La première partie du jour, qu'ils appelaient *prime*, comprenait la 1re heure, qui correspond à celle de 6 à 7 de nos jours ; la 2e heure, de 7 à 8 ; la 3e heure, de 8 à 9. La seconde partie du jour, qu'ils appelèrent *tierce*, se composait de la 4e heure, qui correspond à celle de 9 à 10 de nos jours ; la 5e heure, de 10 à 11 ; la 6e heure, de 11 à 12. La troisième partie du jour, que les Israélites appelaient *sexte*, comprenait la 6e heure, qui correspond de 12 à 1 de celles de nos jours ; la 7e heure, de 1 à 2 ; et la huitième heure, de 2 à 3. Enfin, la quatrième partie du jour des Israélites, appelée *none*, comprenait la 9e heure, qui correspondait à celle de 3 à 4 de nos jours ; la 10e heure, de 4 à 5 ; et la 12e de 5 à 6.

L'Église catholique a conservé pour ses prières journalières, la division hébraïque en prime, tierce, sexte et none, et, si on remonte à l'époque de Moïse, qui institua le culte hébreu, on voit que la connaissance des nombres est fort ancienne, et que trois mille quatre cent dix ans se sont écoulés avant que Pythagore les régularisât pour pouvoir les appliquer avec utilité à l'industrie, aux arts et aux sciences.

Le nombre trois a été considéré par Pythagore comme renfermant les plus sublimes mystères, 1° parce que ce nombre lui rappelait les trois degrés de l'initiation ancienne; 2° parce qu'il se compose de trois unités qui représentent l'unité, l'essence et la perfection de Dieu, trois qualités inhérentes inséparables, représentées à leur tour par le triangle, et le chiffre trois est la représentation du triangle, car sa contexture se compose d'un angle supérieur, un au centre et un à la partie inférieure. Le nombre trois est indispensable comme toutes les autres unités, qui ne varient que par leur forme particulière; la pensée seule a le pouvoir de le décomposer; enfin, sous le rapport philosophique, il renferme les mêmes allégories que le triangle : l'unité, c'est-à-dire Dieu ou la pensée, la variété, c'est-à-dire l'homme ou le monde extérieur, et en troisième lieu les rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme.

Pythagore annonce encore que le nombre quatre est plus mystérieux que le nombre trois. Nous ignorons si nous serons assez heureux pour expli-

quer sa pensée; mais nous présumons que ce nombre est plus mystérieux, 1° parce qu'il divise le cercle en quatre parties, et que cette division est prise dans la nature; 2° parce qu'il renferme le nombre trois attribué au triangle équilatéral; 3° parce qu'il est le second nombre pair et le cube du nombre deux, qui représente l'homme, la variété; 4° parce qu'il renferme les quatre éléments; 5° parce qu'il détermine la division du cercle en quatre parties; 6° parce qu'il détermine encore le carré parfait; 7° parce qu'il divise le monde en quatre parties; 8° parce qu'il représente les quatre vertus cardinales qui constituent le cercle moral de l'humanité.

Les Hébreux attribuaient de grandes choses à ce nombre, qu'ils appelaient *tétractyn*, et leur serment était par le nombre quatre. Ils révéraient le nombre quatre parce qu'ils croyaient que Dieu était apparu à *Moïse* sous le nom quadrilatère de *Jova* et non de *Jehova*, et aucune nation n'a voulu traduire en sa langue naturelle le mot *Jova*, sans le composer de quatre lettres, pour correspondre aux quatre lettres dont est composé le mot *Jova*, ainsi :

En hébreu, *Jova*.

En persan, *Sire* ou *Syre*.

En égyptien, *Theo*, d'où on a créé le mot Theo-philantrope.

En arabe, *Alla*.

En grec, Θέος.

En allemand, *Goth*.

En anglais, *Godd.*
En muge, *Oisi.*
En latin, *Deus.*
En français, *Dieu.*
En italien, *Dios.*

Si Pythagore attribuait au nombre quatre les divers sens que nous venons d'exposer, on sera forcé de convenir que ce nombre est plus mystérieux que le nombre trois.

Nous avons avancé que Pythagore avait puisé les premières connaissances de l'arithmétique dans les mystères égyptiens, et cela doit paraître d'autant moins douteux, que les Égyptiens s'occupaient tellement de la science des nombres, que, dans leur deuxième degré, outre la géométrie et l'architecture qu'on enseignait aux initiés, on les familiarisait avec les calculs et les échelles des mesures dont ils devaient se servir dans la suite, et ces connaissances n'étaient communiquées qu'à des hommes capables de bien les apprécier; les nombres cinq et sept furent l'emblème des études des mystères égyptiens. Nous avons vu dans le *Crato Repoa*, que les Égyptiens eurent sept degrés d'initiations, et ils divisèrent les études en cinq parties. La première étude était consacrée à la cosmogonie. On développait le formation de l'univers, les lois de la nature et ses mystères.

Dans la seconde, on démontrait la subordination et la liaison que Dieu a mises entre tout ce qu'il a créé.

Dans la troisième, on soumettait les initiés à la

contemplation, en leur faisant sentir que ce n'est qu'à l'aide de la pensée réflexive qu'on parvient à découvrir la vérité.

Dans la quatrième, on enseignait l'astronomie et l'astrologie. La première avait pour objet de faire connaître la position et le cours des astres, et la seconde l'influence des astres sur toute la nature.

La cinquième enfin avait pour objet la magie blanche, qui consistait à produire par des opérations secrètes et inconnues au vulgaire, des effets qui paraissent surnaturels et merveilleux. C'était le charlatanisme du sacerdoce, l'art de rendre des oracles. Nous bornons à ces nombres mystérieux les documents que nous pourrions donner sur la plupart des nombres, car nous avons sous les yeux deux volumes in-folio de chacun 400 pages, contenant les grades symboliques et capitulaires complètement développés par la science des nombres. Cet ouvrage très-moderne nous donne la mesure des diverses connaissances auxquelles les anciens durent appliquer les nombres. On peut se convaincre de ce qui précède de la liaison intime qui existe entre le treizième et quatorzième, puisqu'on les a confondus, avec juste raison, dans un seul et même grade, par la raison que le premier donne une idée précise de la véritable initiation, et que le symbole dominant du second renferme la science des nombres. Le quatorzième degré dérive tellement des mystères égyptiens, qu'on dévoilait aux initiés de ces mystères des relations orales et

même des traditions écrites, restes précieux du naufrage de l'humanité. Nous savons, en effet, que l'hiérophante communiquait aux *époptes* des livres sacrés qui ne pouvaient être lus que par les initiés. Ce que *Pausanias* raconte des phénéates prouve qu'il y avait dans les temples de Memphis et d'Éleusis des écrits conservés entre deux pierres, qu'on ne lisait que pendant la nuit, et ce document coïncide avec le tabernable souterrain et la pierre triangulaire mentionnés dans le grade que nous venons de développer; ainsi, les treizième et quatorzième degrés dérivent encore des initiations anciennes; et les neuf arches du treizième degré, qu'il faut traverser pour arriver jusqu'au sanctuaire du quatorzième degré, se trouvant rangées de trois trois et superposées les unes sur les autres, représentent le nombre trois et son carré qui est neuf.

Les divers grades que nous avons examinés jusqu'à ce moment justifient ce que nous avions avancé, savoir, que l'initiation n'a été établie que progressivement, et que les divers grades qui composent son système représentent les découvertes scientifiques et successives de l'Orient: car, dans le deuxième grade, nous avons trouvé tous les symboles des arts et des sciences. La Maîtrise, qui est le résumé des trois grades symboliques, nous a offert l'histoire, la morale, le culte, la philosophie et ses bases: la création, l'anéantissement et la reproduction de la nature ainsi que le principal objet de l'astronomie. Le quatrième grade renferme les

encouragements et la récompense dus à ceux qui se livrent à l'étude des sciences et des arts; au septième commence l'art de l'architecture; au dixième les mathématiques; au onzième la géométrie; au treizième, les manuscrits de l'antiquité primitive, et le nombre trois, qui exprime a lui seul l'unité et la variété, bases de l'arithmétique, et, dans le quatorzième, l'arithmétique proprement dite, avec ses développements, son application, et le symbolisme que les anciens y attachèrent. Cette régularité progressive des découvertes de l'Orient sera bien plus remarquable encore lorsque nous aborderons les grades philosophiques, et les connaissances qu'ils renferment démontreront que l'Orient fut au moins aussi savant que nous, s'il ne fut pas supérieur à nous; car l'antiquité ne diffère par ses connaissances des temps modernes que parce que chez elle, toutes les sciences furent concentrées dans le sanctuaire des temples, ce qui a fait dire qu'il était bien difficile de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité, tandis que chez nous, les connaissances sont devenues l'apanage des masses, et l'ignorance et la superstition, qui furent pendant si long-temps le patrimoine exclusif des masses, seront bientôt les seules connaissances du sanctuaire des temples religieux, à moins que le sacerdoce, éclairé par les lumières de la raison, ne revienne au culte primitif, qui rendit les premiers mortels si heureux.

Nous terminerons l'examen du quatorzième

grade par une remarque fort importante. Les précautions que prit Auguste I[er] pour dérober au plus grand nombre les connaissances scientifiques du monde primitif, et le soin qu'il mit à ne les communiquer qu'à des initiés, justifient les regrets qu'éprouvèrent les Romains lors de l'abolition des mystères. Ce fait historique nous met en outre sur la voie comment les initiés romains qui émigrèrent en Scandinavie, où ils établirent le culte de la déesse *Herta*, durent posséder les mêmes connaissances scientifiques qui constituèrent presque tout le fond de la plupart des mystères de l'antiquité, et les documents succints que renferme le *Crato repoa* sur ces mêmes mystères, se trouvèrent nécessairement consignés dans quelque manuscrit d'un des initiés scandinaves, et on conçoit facilement que le commerce maritime de la Suède avec l'Écosse permît aux initiés suédois d'établir l'initiation chez les Écossais. On peut se convaincre, d'après ces documents positifs, que ce n'est qu'à l'aide de l'histoire ancienne que nous sommes parvenus a dévoiler la filiaire la plus probable au moyen de laquelle l'initiation de l'antiquité a pu pénétrer en Europe et s'y propager par la suite.

QUINZIÈME GRADE.

Le chevalier d'Orient et de l'Épée.

Dans l'examen sévère que nous avons fait des

divers grades précédents, nous avons signalé ceux qui constituent et représentent l'initiation, ceux qui ont une corrélation plus ou moins directe avec elle, et les grades de sectes et de partis, qui ne sont qu'une imitation de l'initiation, puisqu'ils ne reposent pas sur la même base, et que leur but est diamétralement opposé à celui de l'initiation. Quoique celui dont nous allons nous occuper soit mixte, nous le désignons par la dénomination de grade d'époque, parce qu'il semble n'avoir été institué que pour représenter une époque d'autant plus mémorable qu'elle indique le temps précis où le temple de Salomon fut reconstruit.

Vers l'an 590 avant notre ère, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'empara de Jérusalem, et emmena un grand nombre de captifs, parmi lesquels on comptait beaucoup d'initiés des mystères esséniens. Il laissa néanmoins Jérusalem au pouvoir des Israélites, à condition qu'ils lui paieraient un tribut annuel. Tout porte à croire que les Israélites, après avoir réparé les fortifications de Jérusalem, refusèrent de payer le tribu convenu, ce qui détermina Nabuchodonosor à venir assiéger une seconde fois cette ville, dont il se rendit maître en 599. Il emporta toutes les richesses du temple, il le fit détruire de fond en comble, et emmena avec lui dix mille captifs, parmi lesquels se trouvaient *Jéchonias*, roi de Jérusalem, et sa mère; *Arachabée*, père d'*Esther;* Ézéchiel, et Josedec, grand sacrificateur; on leur donna le nom de prin-

ces de la captivité. Ils furent tous conduits à Babylone, où ils éprouvèrent une dure captivité, qui dura 70 ans. Les Israélites ne trouvèrent de consolation que dans l'initiation; ils y puisèrent une force d'âme qui soutint leur courage, et leur laissa l'espoir de rentrer un jour dans leur patrie; ce qui les détermina à ne prendre d'autre décoration qu'un ruban vert d'eau, symbole de l'espérance; et, attendu que parmi les esclaves, les femmes et les enfants en faisaient partie, Jéchonias eut un fils qui se maria, lequel eut à son tour un fils connu sous le nom de Zorobabel. L'éducation soignée de Zorobabel, sa taille, sa figure avantageuse, et son goût dominant pour les armes, joignez à ces avantages une moralité exemplaire, lui attirèrent la vénération de tous les captifs et la considération des habitants de Babylone. Le dissolu Nabuchodonosor mourut, et le clément Cyrus lui succéda. La réputation dont jouissait Zorobabel pénétra jusqu'à Cyrus, qui désira le voir et le juger lui-même; il ordonna à Zorobabel de paraître devant toute sa cour. Cette pompe n'intimida point Zorobabel, qui plaida la cause de ses frères avec la chaleur de son âge. Son douloureux récit toucha Cyrus, qui lui promit sa liberté ainsi que celle de tous les captifs, et de le replacer sur le trône de son aïeul.

Quoique le nombre des Israélites fût encore de 43,360, nombre que nous croyons exagéré, Zorobabel n'en choisit que 7,000, qu'il instruisit au maniement des armes, et qu'il créa, d'après l'histo-

rique, chevalier de l'Épée. Cyrus tint sa promesse, il publia un édit qui fit connaître la liberté qu'il venait d'accorder au peuple d'Israel, avec l'autorisation de prendre possession de Jérusalem, et d'y reconstruire le temple de Salomon; ce même édit punissait de la peine de mort quiconque troublerait la marche des Israélites. Cyrus remit à Zorobabel tous les riches ornemens du temple. Les captifs se mirent en marche pour Jérusalem, précédés par Zorobabel et les 7,000 guerriers de sa nation, et *Nabuzardan,* ancien général de Nabuchodonosor, fut chargé de faire exécuter les ordres de Cyrus. A peine l'édit fut-il publié, que les riches ornements du temple tentèrent la cupidité.

Les guerriers et Zorobabel arrivèrent les premiers sur les bords de l'Euphrate, qui sépare la Judée de la Syrie; ils trouvèrent là des gens armés qui voulurent leur disputer le passage. Ils ne tinrent aucun compte de l'édit de Cyrus, ils méprisèrent les exhortations de Nabuzardan. Zorobabel rangea sa troupe en bataille, il donna le signal, et tous s'élancèrent avec impétuosité sur des ennemis inattendus, ils les poursuivirent jusqu'au pont, où ils furent presque tous taillés en pièces; le reste prit la fuite.

Zorobabel, après avoir remporté cette victoire, fit élever un holocauste sur le champ de bataille. Après quatre mois de marche ils arrivèrent à Jérusalem, à sept heures du matin, le 22e jour du premier mois de l'an 672 avant notre ère. Après s'être

reposés plusieurs jours, les architectes jetèrent les fondements du temple, qui fut construit conformément au premier. Les ouvriers furent divisés en trois classes; mais les travaux étaient à peine commencés que les Samaritains, jaloux de la gloire et des richesses dont devaient jouir les tribus de Juda et de Benjamin, résolurent de leur faire la guerre, guerre d'autant plus acharnée, qu'elle était toute religieuse. L'histoire générale du monde ne précise pas bien l'époque à laquelle un schisme éclata parmi les Israélites. Dix tribus se séparèrent de celles de Judée, elles furent établir leur gouvernement en Samarie, et cette secte israélite prit le nom de Samaritains. Ils firent construire un temple parfaitement conforme à celui de Salomon, sur le mont Garizim, situé entre Sichem et Samarie; les Samaritains soutenaient qu'on pouvait aussi bien adorer Jéhovah dans le temple de *Garizim* que dans celui de Jérusalem, et ils avaient raison. Les Israélites de la Judée prétendaient au contraire que Salomon avait déclaré que le temple de Jérusalem serait seul destiné à adorer Jéhovah, le seul où l'on pût rendre des oracles et faire des sacrifices. Les uns et les autres étaient fondés dans leur prétention, car leur religion était la même : ils attendaient tous le Messie; toutefois les Samaritains qui existent encore sont plus sévères dans l'observance religieuse. Ils n'admettent comme livre sacré que le Pentateuque; ils considèrent *Esdras* comme un imposteur; ils prétendent en outre que

les caractères samaritains sont ceux dont se servit Jéhovah pour écrire la loi qu'il donna à *Moïse*: Saint Jérome et les critiques les plus célèbres pensent que les premiers caractères hébreux sont ceux des Samaritains, et qu'Esdras, au retour de sa captivité de Babylone, se servit de caractères chaldéens; enfin, les Samaritains diffèrent des autres Israélites en ce qu'ils écrivent le Pentateuque sans points ni virgules; voilà les motifs d'une guerre d'extermination entre deux peuples de même origine et de même religion : le fanatisme pouvait seul susciter et entretenir une semblable guerre.

Zorobabel, instruit des projets hostiles des Samaritains, ordonna que tous les ouvriers seraient armés, pour pouvoir se défendre au besoin, et tous les Israélites de la Judée devinrent soldats. Zorobabel fortifia Jérusalem; mais ces mesures militaires n'empêchèrent point les attaques réitérées des Samaritains, qui, quoique constamment repoussés, ne prenaient que le temps nécessaire pour réparer leurs pertes, et fondaient de nouveau sur leurs frères de Jérusalem, et des combats presque continuels exigèrent vingt-et-un ans de travaux pour reconstruire le temple, malgré les progrès que les arts avaient faits depuis le siècle de Salomon; cependant, quelque courte que fût la durée des travaux, Cyrus ne vit point terminer le temple, car il ne fut entièrement construit que sous le règne d'Artaxercès, et cette époque fut trop mémorable pour les Israélites, pour qu'ils ne se soient pas empressés

d'en perpétuer la mémoire par un monument impérissable; et comme l'initation avait résisté au temps, aux hommes et aux époques, ils durent l'imiter et en former un grade qui rappelât leurs malheurs et leur nouvelle prospérité; car, d'une part, ils devinrent libres et possesseurs du patrimoine de leurs pères, et de l'autre ils devinrent guerriers comme le furent leurs ancêtres sous David et Salomon; et, quoique la clémence de Cyrus et la victoire de Zorobabel dussent assurer aux Israélites la paisible possession de leur liberté et de la Judée, ce ne fut que par le secours d'un roi puissant qu'ils purent se maintenir à Jérusalem, pendant près de quatre siècles, car ce ne fut que l'an 79 de notre ère que Titus, empereur, vint avec les légions romaines faire le siége de Jérusalem; il s'en empara et détruisit le temple des Hébreux.

Nous croyons avoir démontré que le chevalier d'Orient n'est qu'un grade d'époque, et qu'on s'est servi de l'initiation pour en conserver le souvenir; nous croyons toutefois que ce grade renferme deux anachronismes que nous devons relever. Le premier, et dont nous avons déjà parlé ailleurs, c'est le titre de chevalier; nous ne pensons pas que cette dénomination existât à l'époque de la reconstruction du temple, car la chevalerie ne fut instituée que vers l'an 600 de notre ère; le second, c'est que l'épée, l'arc et l'arbalète ne furent connus des Orientaux qu'à l'époque des croisades, ce qui établit un intervalle de quinze cents ans; la division

des ouvriers en trois classes, et le lieu de leur salaire, ont été copiés de la maîtrise; on s'est borné à substituer de nouveaux noms, pour indiquer les lieux où les anciens apprentis, compagnons et maîtres se réunissaient pour recevoir le salaire du travail de chaque semaine; on a accumulé dans ce grade plusieurs symboles relatifs au culte hébreu, et plusieurs autres symboles du deuxième grade; mais ce n'est là qu'une imitation incomplète de l'ancienne initiation. Nous croyons toutefois que Zorobabel a institué ce grade, mais sous une dénomination qui nous est inconnue, et pour les motifs que nous avons exposés. Nous pensons néanmoins que le grade doit être conservé comme historique de ces temps reculés, et, en outre, parce qu'il offre un sens moral, qui prouve que, quelque longue et critique que soit la situation pénible d'un peuple, il ne doit jamais désespérer; car il a fallu une constance héroïque pour concevoir la réussite d'un projet qui paraissait plutôt illusoire que réel; il justifie d'ailleurs la vérité de cette belle pensée de Voltaire, que César exprime si bien lorsqu'il dit:

Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des États dépendait d'un moment.....

En effet, la mort de Nabuchodonosor a suffi pour changer les destinés de tout un peuple aux abois. Quelque longue et accablante qu'ait été la captivité des Israélites, leur inépuisable résignation

a fini par les faire triompher, et la liberté, rendue à un peuple qui a long-temps gémi sous l'esclavage, fait oublier tous les maux passés, ce même peuple en apprécie mieux tout le prix, et il devient alors capable des plus périlleuses entreprises pour la conserver, et les fréquents combats que les Israélites supportèrent de la part des Samaritains prouvent ce que nous avançons: il y a plus, c'est qu'en examinant ce grade avec une attention soutenue, on dirait que son instituteur avait prévu les tribulations que l'initiation devait éprouver, tant de la part des peuples barbares que de celle des peuples plus ou moins civilisés; peut-on, en effet, méconnaître dans la conduite des Samaritains envers le peuple d'Israel ces attaques constantes et non fondées que tant de pouvoirs ombrageux n'ont cessé de diriger contre notre institution, et surtout cette guerre éternelle que le parti-prêtre a constamment livrée à notre institution, soit par le moyen des noires calomnies de ses écrivains, soit par ses perfides insinuations auprès du pouvoir, soit enfin par les anathèmes délirants que plusieurs papes lancèrent en divers temps, et renouvelés dans presque toutes les époques, pour parvenir à détruire un principe dont les développements non interrompus devaient tôt ou tard démontrer l'abus du pouvoir absolu, et démasquer dans tout son jour le fanatisme et la superstition?

Ce grade représente l'opiniâtre combat des lumières contre les ténèbres. La patience, la résigna-

tion et la force d'âme des captifs de Babylone n'offrent-elles pas l'image vivante de la constance et de la fermeté des initiés de tous les temps? Et le courage avec lequel les Israélites de Jérusalem repoussèrent sans cesse les attaques des Samaritains ne symbolisent-elles pas les longs et courageux combats que l'initiation n'a cessé de soutenir pour maintenir l'institution dans toute sa pureté et pour la propager au milieu de mille dangers? D'où il résulte que, sous quelque rapport qu'on envisage ce grade, sa conservation est indispensable, parce que, si les temps venaient à changer, et que l'initiation fût de nouveau compromise ou persécutée, nos successeurs puiseraient dans ce grade le courage et la résignation de leurs prédécesseurs.

La partie historique et morale que nous venons d'exposer rendrait notre investigation incomplète si nous ne démontrions que le quinzième degré est un grade mixte; car il ne suffit pas d'avoir prouvé qu'il représente une époque et les faits qui la constituent, il faut que nous exposions l'analogie qu'il doit avoir avec les initiations égyptiennes.

Le quatrième degré des mystères d'Isis a pour titre : *De la bataille des ombres*, et, vers la fin du deuxième siècle de notre ère, en l'an 189, *Tertullien* l'a décrit sous le titre de Récompense du soldat, *De coronâ militis*, et à l'époque de Tertullien les mystères d'Éleusis étaient encore en pleine activité.

Le temps de la colère, dit le *Crata Repoa*, durait

dix-huit mois, ce qui fait allusion au ressentiment de *Nabuchodonosor*, qui prolongea si long-temps la dure captivité des Israélites. Le conducteur des initiations égyptiennes armait l'initié à ce grade d'une cuirasse et d'une arme défensive, ce qui représente l'armure guerrière de Zorobabel et de ses compagnons d'armes; et le conducteur symbolise le général que Cyrus chargea d'accompagner Zorobabel.

Lorsque l'initié avait parcouru de sombres galeries, il était tout-à-coup assailli par plusieurs hommes masqués et armés; le conducteur excitait le courage de l'initié, il lui déclarait que sa valeur pouvait seule le sauver du danger auquel il se trouvait exposé, et, quelque vaillant et fort que fût l'initié, il succombait toujours sous le nombre des assaillants; cette action mystique fait allusion à l'embuscade de l'armée qui fondit à l'improviste sur Zorobabel et ses compagnons d'armes.

La similitude que nous venons de démontrer entre l'action allégorique du quatrième grade des mystères d'Isis et l'action historique de Zorobabel, prouve que ce dernier, que nous considérons comme l'instituteur du quinzième grade, fut nécessairement initié dans les mystères que les captifs Israélites ne cessèrent de pratiquer à Babylone pendant leur captivité, et dès-lors il n'est pas étonnant que le quinzième degré ait des analogies avec un des grades des mystères de *Memphis*, qui ne furent jamais divulgués.

Si nous examinons la même partie du quinzième degré sous le rapport astronomique, nous trouverons qu'elle a une parfaite coïncidence avec le sens astronomique que renferme le quatrième degré des mystères d'Isis. Le combat des ombres symbolise le combat que Typhon livra à Osiris ; les hommes déguisés et armés qui attaquent l'initié représentent Typhon; et l'initié qui succombe épuisé et presque sans mouvement symbolise la mort d'Osiris; le lieu resplendissant de lumières et de brillantes décorations où on transportait l'initié après le combat, représente le commencement du solstice d'été, époque où le firmament brille des éclatantes scintillations des innombrables étoiles dont il est parsemé, et cette allégorie astronomique est parfaitement représentée dans le quinzième grade par l'entrée solennelle de Zorobabel dans Jérusalem à la deuxième heure hébraïque du jour, le 22 mars, moment où le soleil éclaire de sa vive lumière tout l'Orient, et l'époque du mois de mars est précisément celle où le soleil commence sa route solsticiale d'été.

L'action militaire de Zorobabel, envisagée sous le rapport philosophique, offre également une analogie frappante avec le sens philosophique que renferme le quatrième degré des mystères de Memphis; le combat des ombres figure les luttes continuelles que la philosophie eut à soutenir dans les divers âges du monde ; les hommes masqués et armés symbolisent cette foule ignorante et fanatique dont

le nombre étouffa pendant si long-temps la philosophie, qui ne put respirer que dans le sanctuaire des temples où elle se relégua, et ne put éclairer les hommes de sa vive lumière, si bien représentée par le lieu resplendissant où on conduisait l'initié, et par l'entrée de Zorobabel dans Jérusalem. Le libre passage que ce guerrier et ses compagnons d'armes s'ouvrirent à la tête du pont du fleuve Stuburzanaï, symbolise cette liberté de penser qui caractérisa les philosophes; et la victoire de Zorobabel symbolise le succès certain de la philosophie sur l'ignorance et la superstition toutes les fois qu'elle pourra les combattre ouvertement.

Nous terminerons les développements que nous avions à présenter sur ce grade par une considération d'autant plus importante qu'elle a pour objet de détruire une erreur que la tradition a pu seule accréditer. Beaucoup de maçons instruits n'ont pas craint d'avancer que les croisades avaient donné naissance à l'initiation, et presque tous, sans distinction, sont encore persuadés que les quinzième et seizième grades doivent représenter l'époque mémorable des croisades, si indispensable pour pouvoir bien apprécier la puissance générale et invincible que le fanatisme exerçait sur toute l'Europe.

Les développements qui précèdent prouvent que les croisades sont trop éloignées de l'époque et des événements que représentent ces deux grades, pour qu'elles puissent y figurer, car, si ces grades repré-

sentaient les croisades, le système que nous croyons avoir trouvé dans l'initiation et dans les grades de l'écossisme serait inexact et entièrement faux; puisque nous avons avancé qu'il nous paraissait probable que l'initiation et les grades écossais devaient renfermer la plupart des matériaux propres à former l'histoire de l'Orient, qui, au lieu d'avoir été écrite en barres et en rondes, a été transmise par des symboles ou des hiéroglyphes, et le sens positif de ces signes caractéristiques était perdu bien des siècles avant les croisades partielles et générales; d'où il suit qu'elles ne pouvaient point figurer dans des grades qui représentent des époques ou des événements entièrement accomplis dans l'Orient. Nous devons, néanmoins, annoncer par anticipation que les croisades font partie des grades écossais, mais elles n'y figurent qu'après que l'histoire de l'Orient est terminée, et nous sommes persuadés que, si les historiens qui ont pris pour point de départ la belle époque de la Grèce, eussent connu et approfondi l'initiation et les nombreux grades écossais, ils eussent pu tracer l'histoire de l'Orient, qui renferme des matériaux aussi riches que ceux de l'histoire ancienne, excepté que les dates sont plus difficiles à préciser, et que plusieurs grades capitulaires ne sont consacrés qu'à l'histoire des Hébreux; le seizième grade confirmera tellement cette vérité, que tous les personnages qui y sont mentionnés figurent dans l'histoire générale de cette époque; ce qui prouve qu'aucun d'eux n'est allégorique, tandis

que, dans les grades précédents et surtout dans ceux qui ont une corrélation avec l'initiation, la plupart des personnages sont allégoriques. En définitive, après avoir examiné ce grade sous plusieurs rapports, nous croyons avoir démontré que, quoique l'époque qu'il représente et qui renferme des faits positifs semble constituer tout le grade, il présente néanmoins une analogie frappante avec le quatrième degré des initiations égyptiennes, et la plupart de ses détails offrent le même sens astronomique et philosophique que celui des mystères d'*Isis*, ce qui justifie le titre de grade mixte que nous lui assignons, et qu'il n'a aucun rapport avec l'époque et les événements des croisades.

SEIZIÈME GRADE.

Prince de Jérusalem, ou chef des LL.·. régulières.

Au fur et à mesure que les grades de l'écossisme s'éloignent de la base et des conséquences de l'initiation, leur symbolisme diminue d'intérêt, d'utilité et d'instruction, et le grade que nous allons examiner est du nombre de ceux qui paraissent n'avoir été institués que pour rappeler un événement plus ou moins remarquable; ce sont de ces grades transitoires plus propres à remplir une lacune qu'à constituer une des parties d'un système plus ou moins régulier; mais, si le seizième grade est en-

taché des graves inconvénients que nous signalons, il offre toutefois l'avantage incontestable de concourir à l'établissement d'une espèce d'échelle chronologique, au moyen de laquelle on peut apprécier les progrès de la civilisation; c'est ce puissant motif qui nous a déterminé à préciser, autant que possible, le siècle, l'époque et la date soit de l'institution de chaque grade, soit des personnages qui y figurent; et ce n'était qu'à l'aide de la chronologie que nous pouvions parvenir à prouver ce que nous avions avancé, avant de parler des symboles, des hiéroglyphes et des mystères, que le grand système de l'initiation n'avait point été établi à la même époque, ni par des hommes de cette époque, mais que ce système n'avait pu au contraire se compléter et es développer qu'au fur et à mesure que la civilisation avait marché, et la plupart des grades que nous avons développés offrent la graduation des progrès successifs des arts et des sciences; cette vérité est si palpable, que l'institution du seizième grade ne nous sépare plus de notre ère que de quelques siècles. Quoique nous ne soyons pas encore sorti de l'Orient, qui nous a servi de point de départ, nous allons, toutefois, nous convaincre que le seizième grade ne représente qu'un événement, tandis que le quinzième représente une époque, et vous jugerez de la différence qui sépare ces deux grades, tant sous le rapport de leur utilité que sous celui de leur instruction.

Quelque grandes et soutenues que fussent les

précautions que les Israélites prirent pour conserver la possession de Jérusalem, et quelqu'éprouvé que fût leur courage, les combats sanglants que les Samaritains ne cessaient de leur livrer diminuèrent considérablement le nombre de leur population et épuisèrent la plus grande partie de leurs moyens de défense; car, à peine les Israélites avaient-ils rétabli une muraille ou une tour abattue par leurs ennemis, que les Samaritains venaient les détruire par de nouvelles attaques.

Epuisés par une guerre longue et désastreuse, Zorobabel sentit qu'il succomberait tôt ou tard au nombre de ses ennemis, et que leur nouvelle captivité détruirait peut-être pour toujours leur indépendance. Il se vit par conséquent réduit à la dure extrémité, ou de sacrifier toute une population, ou de l'exposer à un esclavage indéfini, car le fanatisme ne transige pas. Cette triste situation détermina Zorobabel à envoyer des ambassadeurs auprès d'Astiage, ou Assuérus, ou Darius Médus, roi des Mèdes et ensuite roi des Assyriens, qui connaissait la longue et dure captivité que les Israélites avaient éprouvée; car Darius Médus naquit, d'après l'histoire, en l'an 597, par conséquent deux ans avant la seconde prise de Jérusalem, ce qui suppose que ce roi devait être au moins dans sa quatre-vingtième année.

Zorobabel choisit pour cette mission importante les cinq chefs les plus distingués de son armée, il les chargea d'une lettre autographe pour Darius Médus. Les ambassadeurs de Zorobabel furent

reçus avec autant de bienveillance que de considération par le roi des Assyriens, dont tous les actes étaient empreints de la justice la plus impartiale. Il écouta avec une attention soutenue les plaintes motivées des ambassadeurs contre les Samaritains leurs coréligionnaires; il en fut si touché et si pénétré, qu'il leur promit sa puissante protection et une justice éclatante. Il rendit en conséquence l'édit suivant :

Nous, Darius, roi des rois, souverain des souverains, seigneur des seigneurs, voulant, à l'exemple de notre illustre et très-excellent prédécesseur le roi *Cyrus*, favoriser de notre bienveillance et de notre protection Zorobabel et le peuple de Jérusalem, après avoir entendu les plaintes fondées de leurs ambassadeurs contre le peuple de Samarie, qui leur fait une guerre injuste et refuse, en outre, de payer le tribut annuel qu'il doit au gouvernement de Jérusalem, ordonnons au peuple de Samarie de cesser toute hostilité et d'acquitter fidèlement les tributs annuels qu'il doit au gouvernement de Jérusalem, sous peine d'encourir notre haine et notre juste vengeance.

Donné en notre cour le quatrième jour du quatrième mois, 3534 sous le sceau du fidèle Daniel et de l'an troisième de notre règne.

L'édit de *Darius* produisit l'effet qu'il en attendait, les Samaritains firent leurs soumissions, et ils remplirent leurs engagements. Les cinq ambassadeurs de Zorobabel furent créés princes de Jéru-

salem par le roi Darius, et leur retour en cette ville fameuse fut marqué par des réjouissances publiques et par des feux de joie.

Tel est l'historique du grade et qui le renferme dans toute son étendue. On peut facilement se convaincre que ce grade n'a aucune corrélation avec l'initiation, qu'il ne représente qu'un événement propre tout au plus à figurer dans l'histoire des Hébreux. En vain cherche-t-on quelque trace de symboles ou d'hiéroglyphes, on n'en trouve aucune, quoique les mystères d'Éleusis existassent encore et qu'ils fussent en grande considération; son institution seule prouve qu'il est étranger à l'initiation, qui repoussa toujours de son sein les prérogatives civiles. A cette époque encore assez reculée, l'initiation ne connaissait ni chevaliers ni princes; les grands, les rois et les empereurs étaient obligés de se dépouiller de leurs dignités pour pouvoir être initiés.

L'instruction et ce grade n'offre aucun intérêt; c'est l'historique du grade longuement développé par demandes et par réponses; à peine si on y découvre un symbole qui n'y figure que sous un rapport moral; c'est le tablier d'apprenti dont chaque prince doit être revêtu, pour lui rappeler que ce n'est que par des services signalés et positifs qu'on peut parvenir à la dignité de prince de Jérusalem; mais que penser du titre de ce grade qui considère comme chefs des loges régulières les princes de Jérusalem.

On a sans doute oublié que les loges ont été indépendantes les unes des autres, jusqu'au moment où elles sentirent la nécessité de former un centre unique, chargé par elles de l'administration générale; et, dans tous les états, les administrateurs de l'ordre ne reçoivent que des honneurs, et aucun d'eux n'a le droit de diriger une loge, à moins que cette faveur ne leur soit déférée par la loge elle-même, et, dans ce cas, c'est une pure courtoisie, et non un droit inhérent à leurs grades. Ainsi ce titre ne peut appartenir à un grade résultant des développements de l'initiation, c'est une création arbitraire et entièrement opposée à notre institution; nous ne pouvons non plus passer sous silence l'anachronisme que renferme la date de l'édit de Darius, qui est 3534.

Nous respectons le millésime, parce qu'il est concordant avec l'ère hébraïque, mais 534 a besoin d'être rectifié, car Nabuchonosor ne s'empara une seconde fois de Jérusalem qu'en 599. Ce fut pendant les soixante-dix années de captivité que Zorobabel naquit. Cyrus succèda à Nabuchodosor, et Darius succèda à Cyrus; il est donc de toute impossibilité que Darius ait rendu un édit long-temps avant qu'il ne montât sur le trône : voilà l'invraisemblance dans laquelle tombent les faiseurs de grades d'époques et d'événements qui ne marchent pas avec l'histoire du siècle où ces époques et ces événements se sont passés.

En résumé, le titre du grade, le but de son ins-

titution, son historique et son instruction, ne méritent pas la peine de le conserver; c'est un grade nul sous le rapport de l'utilité et de l'instruction; c'est encore un échelon vermoulu qui figure dans l'échelle écossaise. On trouvera sans doute que notre critique est sévère, mais si elle est juste et fondée, on nous rendra du moins la justice que nous ne cherchons que la vérité, et que notre devoir est de poursuivre l'erreur et de la signaler partout où nous la trouvons; nous nous bornons à exposer notre conviction, sans prétendre l'imposer à qui que ce soit.

DIX-SEPTIÈME GRADE.

Chev.·. d'Orc.·. et d'Occ.·.

Jamais grade n'offrit plus de difficultés à surmonter que le dix-septième, jamais investigation ne fut plus épineuse que celle que nous allons entreprendre; nous craignons d'autant plus d'échouer dans notre entreprise, que les documents qui doivent nous servir de guide, sont incohérents. Ce grade paraît être un composé d'événements et de sectes dont les caractères ne sont qu'esquissés, car, s'ils étaient nettement dessinés, on parviendrait à séparer les éléments constitutifs du grade, et on pourrait alors le classer et l'apprécier d'une manière plus ou moins positive, et si son explication n'offrait pas tout l'intérêt que devrait renfermer chaque grade, elle satisferait du moins la curiosité

du plus grand nombre ; le meilleur et en même temps le moyen unique pour sortir de l'embarras où nous jette le dix-septième grade, nous paraît être de vous exposer son historique, son mode d'initiation et ce que son instruction peut présenter de probable ; en vous identifiant ainsi avec le grade, vous serez à même d'apprécier la justesse de nos développements ou l'aberration dans laquelle nous pourrions tomber, de manière que votre jugement confirmera ou infirmera le nôtre.

Origine des chev.·. d'Or.·. et d'Occ.·.

Quand les chevaliers et les princes de Jérusalem se rassemblèrent pour conquérir la Terre-Sainte, ils prirent une croix, qui était la marque distinctive qu'ils allaient combattre sous la même bannière, et firent en même temps serment de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour rétablir la vraie religion. La paix étant faite, ils ne purent accomplir leurs vœux, et chacun d'eux retourna dans sa patrie respective. Ils résolurent d'être par théorie ce qu'ils ne pouvaient être par pratique, et de n'admettre dans leurs cérémonies que ceux qui auraient donnés des preuves de leur amitié, de leur zèle et de leur discrétion. Ils se joignirent à l'ordre de Malte, qui se trouvait alors lié avec eux par l'initiation ; ils prirent le titre de chev.·. d'Or.·. et d'Occ.·. princes de Jérusalem, pour apprendre à tout l'univers le lieu où l'ordre avait pris nais-

sance, avec promesse de ne jamais changer leur coutume ni le mode de leur réception; et en 1118 de notre ère, les premiers chevaliers, au nombre de onze, firent leurs vœux entre les mains de *Garinous*, patriarche et prince de Jérusalem. Voilà l'historique mot à mot du dix-septième grade : examinons-le avec notre impartialité ordinaire.

Le début de l'historique annonce d'une manière explicite, que ce grade a pour objet la conquête de la Terre-Sainte par les croisés, et à cette dernière époque, il y avait long-temps que les princes de Jérusalem, qui furent juifs et non chrétiens, avaient été dépossédés et chassés d'abord par *Titus*, et les Romains à leur tour avaient été forcés d'abandonner Jérusalem aux Sarrasins, qui en restèrent possesseurs jusqu'au moment où Godefroi de Bouillon, à la tête de la première croisade régulière, saccagea Jérusalem, s'en empara, et passa au fil de l'épée tous les Sarrasins, sans distinction d'âge ni de sexe; toutefois, pour être d'accord avec l'histoire, nous devons avouer que la fureur des croisés commit seule ce carnage effroyable, et que Godefroi n'y participa en aucune manière; et on est étonné que l'historique de ce grade mentionne à peine une époque aussi mémorable où tant de chevaliers s'illustrèrent. On a joint à cette importante lacune un fait inexact, où l'historique annonce que la paix étant faite, les chev.·. d'Or.·. et d'Oc.·. retournèrent dans leur patrie sans avoir pu accomplir leurs vœux.

D'abord l'extermination complète des croisés

par les Sarrasins était la cessation absolue de la guerre, et il y a donc impossibilité de supposer l'existence d'un traité de paix, et, d'après une pareille contradiction, il n'est pas facile de démêler la vérité; nous pensons néanmoins que cette phrase exprime la première croisade irrégulière conduite par *Pierre* l'ermite : elle se composa de cinq cent mille pélerins qui furent successivement taillés en pièces par les Hongrois, par les Bulgares, et enfin par les Sarrasins, non loin de la ville de *Nicée;* d'où il résulte qu'aucun de ces premiers croisés ne put parvenir jusqu'à Jérusalem; mais il est à remarquer que cette croisade ne comptait aucun chevalier dans ses rangs : c'était une masse d'individus indisciplinés, étrangers au maniement des armes et par conséquent incapables de faire la moindre conquête : et Pierre l'ermite fut le seul qui revint en Europe; d'où il résulte que les prétendus chev.·. d'Or.·. et d'Occ.·. princes de Jérusalem ne purent pas retourner dans leur patrie, et encore moins prendre le titre de chev.·. d'Or.·. et d'Occ.·.

Quant aux vœux que ces chevaliers formèrent en 1118, il y a là erreur et anachronisme : l'erreur consiste en ce qu'à cette époque c'était Alexis qui était patriarche et non *Garinous;* ce dernier nom ne figure point parmi les patriarches grecs. L'anachronisme consiste en ce qu'en 1118, il n'y eut point de croisades ; car les six croisades qu'on a entreprises eurent lieu ainsi qu'il suit; la première en 1097, la deuxième en 1145, la troi-

sième en 1188, la quatrième en 1202, la cinquième en 1148, et la sixième en 1267. D'après ces documents historiques qu'on peut vérifier, on est à même de juger de la confiance que peut inspirer l'historique du dix-septième grade : tout est tronqué ou erroné, et par conséquent inadmissible.

Le silence que nous impose l'initiation ne nous permet pas de décrire dans toute son étendue la réception usitée dans le dix-septième grade : mais il nous est permis d'affirmer que cette réception n'a aucun rapport avec celle des chevaliers civils et militaires, ni même avec celle des chevaliers du Temple. Nous nous contenterons d'examiner les symboles les plus saillants, parce qu'il nous suffit d'être compris par ceux qui possèdent ce grade.

Le premier symbole est une robe rouge qui devait représenter le sang versé dans la première croisade irrégulière ; et cependant l'explication en est tout-à-fait différente, car elle fait allusion au sang que versèrent ceux qui périrent par de fausses accusations : ce sens est trop significatif pour qu'on puisse l'appliquer à autre chose qu'à la catastrophe sanglante des templiers ; et, avant la mort de Jacques Molay, la dernière croisade était consommée, preuve évidente que le dix-septième grade est extrêmement moderne.

Le second symbole consiste en quatre instruments élastiques contenant de l'air ; ce qui repré-

sente les quatre parties de l'Europe, qui concoururent aux croisades. Enfin le troisième symbole consiste dans des trompettes, qui figurent, au matériel, les instruments qui précédaient chaque corps régulier de croisés. Elles font également allusion à la Renommée, qui publia partout les défaites et les victoires des croisés; enfin, par une anomalie inconcevable, le signe est le même que celui du trentième degré attribué aux templiers, parce qu'il renferme toute l'histoire de la destruction de cet ordre, ainsi que le but que les templiers exilés se proposaient en instituant le neuvième grade.

Le premier symbole que nous offre l'instruction a pour but de démontrer que les chrétiens concoururent seuls aux croisades irrégulières et régulières; et ce symbole consiste dans le baptême d'eau et dans le sang que les chrétiens versèrent pour conquérir Jérusalem.

Le deuxième symbole que nous offre l'instruction est la lune teinte de sang. La mention de ce météore est-elle fabuleuse ou positive? nous n'osons nous prononcer à cet égard, quoique l'histoire des croisades publiée par M. Michaud de l'académie, assure positivement que peu de temps après que le concile de Clermont eut décidé à l'unanimité l'urgence des croisades, un éclipse de lune se montra, et à l'aurore on vit un horizon sanglant qui entourait la lune, les prêtres exploitèrent ce phénomène astronomique pour exalter le fanatisme et le courage de ceux qui s'enrôlèrent pour les croisades;

mais cette histoire renferme tant d'anecdotes fabuleuses qui répugnent à la saine raison, que nous préférons rester dans le doute; quoi qu'il en soit, ce symbole a l'avantage incontestable de se trouver en rapport avec un historien moderne, et le cahier qui renferme ce fait a plus d'un siècle de date.

Quant au titre du grade, il nous paraît difficile de pouvoir le justifier; car jamais les chevaliers d'Orient ne furent unis avec ceux d'Occident: attendu que, les croisades ne consistant que dans une guerre de religion, on ne peut pas supposer que l'ismalisme se soit uni au christianisme. On pourra nous objecter que les premiers chevaliers d'Occident, après avoir conquis Jérusalem, purent prendre le titre de chevaliers d'Orient et d'Occident, mais nous croyons avoir démontré jusqu'à l'évidence, que le dix-septième grade ne peut représenter que la première croisade irrégulière, et qu'aucun chevalier n'y participa; d'où il résulte que le titre de ce grade est non seulement arbitraire, mais encore invraisemblable.

En résumé, les incohérences dont fourmille ce grade, les divers anachronismes qu'il renferme, son peu de corrélation avec l'initiation, l'événement peu important qu'il représente, les divers points de contact qu'il a avec les templiers exilés, la nullité de son utilité et son défaut d'instruction doivent le faire considérer comme une véritable superfétation, et le faire rayer des grades écossais.

DIX-HUITIÈME GRADE.

Le souv∴ prince Rose-Croix.

Pour bien nous pénétrer de l'importance, du but et de l'utilité du grade que nous abordons, faisons un pas rétrograde et rappelons-nous que la marche du perfectionnement des mystères fut aussi lente et progressive que celle des divers grades qui en dérivent : ainsi les mystères de l'Inde furent restreints dans le cercle étroit de la théogonie ; les Chaldéens plus éclairés embrassèrent la théogonie et l'astronomie ; les Égyptiens l'un et l'autre, et de plus la cosmogonie. Les mystères grecs, moins vastes et moins profonds, n'embrassèrent pas l'universalité des connaissances humaines ; *Orphée* les simplifia et les régularisa. Les Esséniens, qui instituèrent les mystères juifs, se renfermèrent dans la théogonie et le culte hébreu ; leurs mystères furent remarquables par une austérité de mœurs bien plus sévère que celle des autres mystères, et, par une philantropie sans bornes, ils présentèrent tout à la fois le grave inconvénient d'être trop exclusifs, et de n'y faire participer que les individus de leur croyance religieuse. Parurent enfin les plus simples, les plus désintéressés, mais en même temps les plus sublimes de tous les mystères, ceux du christianisme primitif.

Un philosophe moderne a soutenu que ces mys-

tères étaient la perfection des perfections; en effet, quoi de plus parfait que les principes immuables qui leur servent de base ; unité de Dieu et immortalité de l'ame ; liberté pour tous les peuples de la terre, par conséquent liberté civile et religieuse, égalité entre tous les initiés ; aussi point de choix particulier, point d'exception. Rois, pontifes, savants, industriels, artistes, prolétaires, accourez tous, les portes de cette initiation vous sont ouvertes, pourvu que vous vous rangiez sous le niveau de l'égalité, et que vous ne preniez d'autre titre que celui de frères, parce que vous êtes tous les enfants du père de la nature. Les épreuves physiques n'imprimeront plus la terre à votre âme, les questions scientifiques n'embarrasseront plus votre esprit. Des vues aussi larges et une philantropie aussi étendue prouvent que l'auteur de ces mystères avait bien apprécié la dignité de l'homme, et qu'il connaissait bien les besoins de l'humanité ; et l'on conviendra que de pareils mystères exigeaient une initiation spéciale qui sortît de la ligne des initiations qui les avaient précédés et qui fût surtout concordante avec cette nouvelle institution mystique, parce qu'elle devait en offrir la représentation la plus positive; aussi fut-elle basée surune doctrine persuasive et dégagée de toute subtilité, et dont l'enseignement devait être public, et non secret; sur un culte spirituel et selon la conviction de la conscience ; sur une croyance idéale et non matérielle. L'admsssion à cette initiation fut li-

mitée et sans aucune distinction. Les conditions qu'elle imposait aux initiés étaient l'amour du prochain sans restriction, une tolérance sans bornes et une confraternité universelle ; et cependant, malgré cette supériorité de perfectionnement, la propagation de ces mystères fut infiniment plus périlleuse que celle de tous les mystères de l'antiquité; car la plupart de leurs sectateurs primitifs rougirent de leur sang leur innocente initiation, et quand on a parcouru leur martyrologe, on est fondé à les appeler les mystères sanglants. L'on est pénétré de la plus profonde admiration quand on passe en revue la fermeté d'âme des initiés et leur courage héroïque; le mépris de la vie semblait les dominer. Les cachots, les tortures, l'abandon de leurs parens, l'offre des honneurs et des richesses, la confiscation de leurs biens, et presque toujours une mort cruelle ne purent jamais ébranler leur croyance. Quelle etait donc la puissance invisible qui élevait les initiés presque à la hauteur du créateur de ces mystères? l'unique espoir d'une vie future aussi incompréhensible qu'inexplicable. Aussi, que de prudence, que de précautions ne fallut-il pas pour propager avec plus ou moins de sûreté cette nouvelle institution : des cavernes profondes et des souterrains presqu'inaccessibles furent les temples primitifs des initiés; une simple pierre brute formait l'autel du sacrifice; une tunique blanche était le seul ornement sacerdotal, et le cantique final de leurs pieuses cérémonies était le pardon des injures,

et des vœux ardents pour que la raison éclairât bientôt leurs bourreaux sur l'innocence de leur initiation, car elle fut la seule consolation des sectateurs de la nouvelle doctrine ; et la constance des initiés fut inébranlable pendant plus de deux siècles. Il résulte de ces considérations générales que le dix-huitième grade est entièrement consacré à représenter le christianisme dans toute sa pureté primitive, car le grade ne fut constitué que pour en perpétuer le souvenir, et pour rappeler aux siècles à venir, les difficultés sans nombre qu'eurent à surmonter les premiers initiés pour la conserver et la propager.

Toutefois examinons en détail les nombreux emblèmes qui constituent ce grade. Nous ne mentionnerons que ceux dont nous n'avons pas encore parlé. Sa division en trois parties symbolise le triangle ou une trinité, dont les trois parties qui la composent ne peuvent être séparées, puisqu'elles forment un tout, c'est-à-dire un seul grade ; le titre nous paraît être une innovation moderne, il se trouve diamétralement opposé au but des mystères que le grade renferme, car des mystères qui veulent établir une égalité parfaite, ne peuvent pas supposer l'établissement d'un titre qui exprime une cathégorie d'individus qui personnifient la féodalité et les priviléges d'une caste spéciale ; ce grade devrait être intitulé : *Rectification des anciens mystères*. Le premier appartement représente le mont Golgotha ou le Calvaire, lieu où le

Christ fut mis à mort; dans le tracé de cet appartement doit être un aigle planant dans les airs. Sur les monuments hiéroglyphiques, l'aigle est l'idiogramme du sage, tant parce qu'il plane à une grande hauteur, que parce qu'il n'est point ébloui de la lumière prise à sa source; la première de ces deux idées rend raison du nom d'*Épopte*, qu'on donnait aux grands initiés d'Éleusis, parce qu'*Épopte* signifie : Celui qui voit d'en haut. La chambre d'épreuves est un souterrain plus ou moins profond, dont l'entrée est une trappe masquée, ou un escalier dérobé; ce qui représente les temples primitifs où on pratiquait l'initiation. Dans le tracé du deuxième appartement se trouve un pélican sur son nid, perçant son flanc pour nourrir ses petits; ce volatile fut dans tous les temps considéré comme l'emblème de l'humanité bienfaisante, et la dénomination de chevalier de l'Aigle et du Pélican qu'on donne à chaque initié symbolise la parfaite sagesse, jointe à la parfaite charité, et le rit grec qui se rapproche le plus de l'ancien sacerdoce et du christianisme primitif, conserve ce double emblême dans ses temples.

L'initiation commence. L'attitude des chevaliers, leur costume, la consternation générale qu'on remarque sur leurs figures, le faible crépuscule artificiel qui permet à peine d'apercevoir ce lieu mystérieux, le crèpe qui dérobe aux yeux du néophyte et le lieu et les symboles, les outils brisés, les colonnes renversées, le voile du temple qui se déchire,

la terre qui tremble, le soleil et la lune éclipsés, et la pâleur des étoiles doivent inspirer dans l'âme du néophyte une terreur secrète dont il est difficile de se garantir. Que de symboles réunis dans la première partie de ce grade! que signifient-ils? que représentent-ils? examinons-les l'un après l'autre. L'attitude des chevaliers exprime la douleur profonde dout furent pénétrés les apôtres et les nouveaux initiés lors de la mort du Christ; leur costume représente l'habit sacerdotal des premières initiations aux mystères dont nous nous occupons; la consternation figure la terreur que les injustes persécutions du pouvoir répandit pendant si longtemps parmi les initiés; le crèpe du néophyte symbolise l'erreur que le paganisme propageait; le faible crépuscule symbolise l'ignorance du peuple hébreu; les outils brisés expriment la décadence des arts et des sciences; les colonnes renversées rappellent l'époque mémorable où l'homme Dieu renversa d'une manière si lumineuse les doctrines erronées des Hébreux; le voile du temple qui se déchire, exprime les grandes vérités religieuses que l'homme Dieu opposa aux sophismes des docteurs hébreux; enfin le tremblement de terre, le soleil et la lune éclipsés, ainsi que la pâle lueur des étoiles rappellent des phénomènes astronomiques beaucoup plus fréquents en orient qu'en Occident; car lors de la première croisade régulière conduite par Godefroi de Bouillon, par Tancrède et par d'autres chevaliers, le même phéno-

mède se manifesta peu de jours avant que les croisés ne s'emparâssent de la ville d'Antioche; et il n'est pas impossible que le même phénomène se soit manifesté à l'époque de la mort du Christ, de manière que cet épisode du premier point n'offre rien de miraculeux ni d'extraordinaire; mais le sacerdoce catholique en profita pour en attribuer la cause à la mort de l'auteur des mystères du christianisme, et de la coïncidence de ce phénomène astronomique avec le jour du crucifiement du Christ, pour en tirer des conséquences surnaturelles que la saine raison repoussera toujours.

La pierre cubique qui ruissèle sang et eau est une allégorie qui représente presque les derniers instants de l'existence du Christ; car le coup de lance donné par Longin fit couler le sang à flots; et la sueur froide qui précède l'agonie de tout mortel, et qui sort de tous les pores, forme le sens positif de cette allégorie. La croix qui constitue l'hiéroglyphe du grade est l'image positive du gibet sur lequel fut attaché l'auteur des mystères du christianisme, et la rose épanouie est le symbole de la mort prématurée du Christ: la courte existence de cette fleur offre une allégorie précise avec celle de l'Homme-Dieu. Les trois voyages mystérieux sont trop connus de chaque rose-croix pour que nous nous en occupions; ils nous paraissent toutefois exprimer l'espoir qu'avait conçu le Christ, que sa sublime doctrine pénétrerait un jour dans les trois autres parties du monde; mais ces voyages

sont remarquables par les trois allégories qui fixent toute l'attention du néophyte ; ils sont représentés par les mots *foi*, *espérance* et *charité*. Avant d'examiner chacun de ces mots, nous devons dire qu'ils ne figurent point dans les mystères du christianisme primitif, c'est une addition arbitraire qui est l'œuvre des prêtres. C'est en exploitant ces trois mots qu'ils ont asservi l'homme, dirigé le pouvoir temporel, et fait verser des flots de sang par les guerres nombreuses qu'ils suscitèrent au nom de la foi ; c'est par le moyen de la foi qu'ils établirent le fanatisme et la superstition, et ces deux auxiliaires leur procurèrent d'immenses richesses. Le Christ mit en pratique ces trois vertus, mais d'une manière bien différente de celle des prêtres. Il commença par la charité, et il prêcha d'abord l'amour du prochain ; son amour philantropique embrassait l'universalité des hommes sans distinction de rang ni de savoir; et l'Écriture a consigné cette sublime vérité dans cette belle métaphore qui nous représente le bon pasteur abandonnant tout son troupeau pour aller chercher une brebis égarée, et la ramenant lui-même, en la portant sur ses épaules pour lui épargner la fatigue du chemin. Jamais homme ne porta la philantropie à un si haut degré de perfection. Après avoir ainsi rapproché ses initiés, il leur dit : Vous n'aurez parmi vous d'autre dénomination que celle de frères ; après avoir établi cette première colonne morale, il leur peignit les douceurs d'une

autre vie, la félicité éternelle dont ils devaient y jouir : ce fut la colonne de l'espérance qu'il voulut établir, mais elle fut plus difficile à faire concevoir que la première, parce que les sens des initiés ne pouvaient être convaincus par des paroles; et l'auteur des mystères du christianisme connaissait si bien l'incrédulité humaine, qu'il se détermina à opérer devant eux des choses surprenantes, qu'on appelle miracles; ce fut par des moyens extraordinaires que le Christ porta la conviction de la réalité de ses promesses dans la conscience de ses initiés. Dès-lors leur espérance fut fondée, parce qu'ils avaient été témoins oculaires de merveilles incompréhensibles.

L'Écriture ne nous offre-t-elle pas un exemple frappant que nous ne devons croire que lorsque notre conscience est parfaitement convaincue, dans l'incrédulité de saint Thomas, qui ne reconnut le Christ qu'après avoir sondé du bout du doigt les plaies récentes de son maître? et en supposant que ce passage de l'Écriture ne soit qu'une métaphore, il nous avertit du moins que la foi ne doit pas être aveugle, et que la véritable foi doit être éclairée de la saine raison.

Voici comme doivent être classées les trois colonnes mystiques du dix-huitième grade : *Charité*, *espérance* et *foi*, et les explications de ces trois colonnes, ainsi distribuées, peuvent être présentées aux hommes de toutes les croyances. Le sacerdoce chrétien sentit tellement la défectuosité de

la classification des trois colonnes mystérieuses, qu'il voulut les exprimer par cette définition générale : vertus théologales; vertu, c'est-à-dire aptitude de l'esprit, *logos*, à découvrir par un examen approfondi, *theo*, le principe créateur de toute la nature; et quoique cette explication soit toute théogonique, elle a un rapport direct avec la classification que nous avons signalée, parce qu'elle représente les vertus morales que l'Homme-Dieu, commença à mettre en pratique avant d'inspirer la foi à ses initiés.

Les trois voyages mystérieux des chevaliers, l'extinction graduelle des bougies par le président, et le *consummatum est*, représentent le moment où le Christ et les deux larrons expirèrent. L'Église catholique consacre chaque année ce douloureux souvenir par les trois journées appelées ténèbres.

L'obligation de ce grade exprime les sévères précautions prises par les premiers initiés pour ne pas être reconnus, car le néophyte promet sur l'honneur de ne faire connaître ni le lieu ni ceux qui l'ont initié à ce grade. Cette initiation secrète dura 41 ans, et à cette dernière époque, tous les initiés de la ville d'Antioche prirent le nom de chrétiens; et à cette époque, quoique l'initiation fût publique, les persécutions contre les chrétiens durèrent encore 161 ans. Les nombreux symboles que renferme le premier point de ce grade, et dont nous avons donné l'explication la plus ra-

tionnelle, représentent les mystères du christianisme primitif dans toute leur étendue.

Le deuxième point offre moins d'intérêt et plus d'incertitude dans sa réalité ; toutefois, la scène change : le deuil, la tristesse, les insignes de la mort, sont remplacés par une pompe imposante; la décoration du temple, les nombreuses bougies qui l'éclairent, l'éclat du trône, la joie qui brille dans les yeux de chaque chevalier, la parole retrouvée, offrent l'image de la résurrection ou l'accomplissement des promesses que le Christ avait faites à ses adeptes en leur annonçant la béatitude céleste après leur mort : nous n'entrerons pas dans de plus amples détails à cet égard, parce qu'il faudrait aborder des questions théologiques qui pourraient ou nous égarer, ou établir un scepticisme qui alarmerait les consciences timorées ; mais l'anagramme qui constitue l'inscription de la croix mérite un examen attentif. Les quatre lettres qui la composent représentent, d'après nos instructions, le pays, le lieu de naissance et la tribu à laquelle le Christ appartenait ; et Raphael, qui est considéré comme conducteur, nous paraît un contre-sens; car, d'après la mythologie des premiers âges du monde, les Arabes et les Hébreux reconnaissaient douze anges, parmi lesquels Michel présidait aux destinées de l'Orient et Raphael à celles de l'Occident. Comment concevoir que Raphael puisse présider à des événements qui s'accomplissent dans l'Orient? Les Israélites donnèrent

par dérision à cette anagramme la signification de Jésus de Nazareth, roi des Juifs, quoique le Christ n'eût cessé d'annoncer dans ses prédications, que son royaume n'était pas de ce monde; et cependant les Juifs, sans s'en douter, auraient déifié le Christ par leur anagramme, si le Christ n'eût déjà participé à l'essence de Dieu par sa partie spirituelle; car nous avons démontré que, dans toutes les langues connues, le nom de Dieu est toujours exprimé par quatre lettres seulement, et le mot INRI ne contient que quatre lettres. La secte religieuse la plus ultramontaine, mais en même temps la plus instruite et la plus ambitieuse, s'est servie de cette même anagramme pour en former l'axiome latin le plus fanatique et le plus odieux : I, *justum;* N, *necare;* R, *reges;* I, *impios*; c'est-à-dire, on doit punir de mort tous les rois impies; et, dans cette affreuse proscription, se trouvent compris tous les monarques qui tolèrent toute autre religion que la religion catholique romaine : quel contraste sacrilége avec la tolérance sans borne que le Christ recommanda à tous ses initiés!

Le troisième point de ce grade ne représente que la cène du Christ avec ses apôtres, dont on a fait par la suite la communion chrétienne sous les deux espèces; et ici, le sacerdoce catholique a encore transgressé le précepte du Christ, qui dit à ses apôtres : Toutes les fois que vous ferez la cène, que ce ne soit que pour vous rappeler de

moi ; il ne leur dit pas : Le pain sans levain que vous mangez est mon corps, et le vin que vous buvez est mon sang. C'est cette pieuse cérémonie que les premiers initiés célébrèrent dans leurs temples, et qui est connue sous le nom d'agape ; toutefois, on trouve dans le troisième point le symbole distinctif de toutes les initiations positives ; c'est le jonc ou roseau que les premiers chrétiens tenaient à la main dans leurs agapes religieux, et dont chaque rose-croix doit être muni au moment de la cène. Le roseau est une plante aquatique comme le *lotus*, dont on se servait dans les initiations égyptiennes, et que l'on plaçait dans la main de chaque initié. Ce fut pour humilier le Christ que les Juifs, au moment de le flageller, armèrent ses mains d'un roseau, qui faisait allusion au sceptre de Jérusalem. Leur ignorance ne leur permit pas de s'apercevoir que le roseau était le symbole le plus caractéristique du christianisme. Cette plante aquatique est faible en apparence ; mais sa flexibilité lui permet de braver les ouragans et les tempêtes ; et le christianisme ne brilla d'un vif éclat que dans les temps où il n'eut pour soutien que sa force morale. Le christianisme-roseau résista aux persécutions les plus cruelles ; devenu chêne par le pouvoir sacerdotal, il perdit une grande partie de son influence.

L'historique de ce grade n'est qu'une explication morale des mystères du christianisme ; et, dans les considérations générales de ce grade,

nous avons exposé la sublime morale que ces mystères renferment ; toutefois, l'historique du rit écossais fait remonter l'institution des roses-croix à l'époque de Godefroi de Bouillon. C'est une erreur d'autant plus grossière qu'à cette époque presque toute l'Europe moderne était chrétienne ; et, depuis l'an 222 de notre ère, l'initiation chrétienne était publique et déjà très-répandue. Cet anachronisme méritait d'être signalé, parce que le grade de rose-croix n'a aucun rapport avec l'époque des croisades, quoique les croisés eussent pour caractère distinctif de leur milice chrétienne une croix, que les uns placèrent sur leur poitrine, d'autres sur une des épaules, plusieurs au-devant de leurs casques, et tous sur leur oriflamme.

Les nombreux symboles du rose-croix, son rameau mystique et son langage parabolique, son but religieux et politique, nous déterminent à le ranger parmi les grades qui sont la représentation de l'initiation positive, quoiqu'il représente, en outre, l'époque la plus mémorable des fastes du monde. Nous disons plus, car nous considérons les mystères du christianisme primitif comme la représentation universelle de tous les mystères de l'antiquité ; ils expriment à eux seuls l'initiation réelle, une secte puissante, une grande époque, des événements, et, en outre, la liberté et l'égalité que la force pouvoir ne voulut jamais accorder à l'homme. Ainsi, sous quelque rapport

qu'on envisage ce grade, nous pensons qu'il doit être conservé, d'abord comme historique, et ensuite comme exprimant l'institution véritable du christianisme primitif, et par conséquent, exempt de la corruption que le sacerdoce y a introduit; car, en considérant le christianisme défiguré par le sacerdoce catholique, on est fondé de reprocher à ce sacerdoce d'avoir remplacé la doctrine unique établie par le Christ par une double doctrine qu'il abolit; d'avoir violé les principes et les lois tolérantes qui en formaient l'essence; d'avoir substitué le fanatisme à la raison éclairée, la superstition à la vérité, l'orgueil et l'ostentation à l'humilité, l'amour des richesses au désintéressement, la captation à la confiance, la violence à la persuasion, le trouble de la conscience à la paix des familles, l'esclavage à la liberté, les prérogatives à l'égalité, la soif du pouvoir à l'abnégation de soi-même, le titre de frère à celui de maître absolu, et des tortures éternelles à une immortalité promise; et si la bouche du sacerdoce catholique voulait proclamer la vérité, qu'il concentre dans sa conscience, elle nous dirait qu'il a été le seul obstacle à ce que le christianisme n'est pas aujourd'hui la religion universelle. Le Christ avait confié aux soins du sacerdoce l'agneau sans tâche, comme le symbole le plus expressif de la pureté de sa doctrine; et le sacerdoce a maculé la blancheur de la toison de l'agneau. Que résulte-t-il de ces dernières considérations? Que le grade de

rose-croix est presque en désaccord avec la tolérance et la philantropie maçonnique, et que ce grade ne peut être conféré aux déistes, aux israélites ni aux ismalistes, sans violenter leur conscience; et la maçonnerie ne doit employer que la raison et la persuasion. Aussi il n'y a pas de grade qui ait plus exercé l'imagination des initiés que le dix-huitième, car le F.·. Cambacérès possédait soixante roses-croix différents. Nous avons pensé que cette multiplicité et cette variété de grades pourraient être fondus dans un seul, qui serait applicable alors à toutes les croyances : ce serait de conférer le rose-croix comme un grade purement allégorique, et de se renfermer ensuite dans une explication essentiellement philosophique. Cette dernière partie formera le complément de nos développements sur le dix-huitième degré.

Notre tâche sera d'autant plus facile à remplir, que le F.·. Chemin-Dupontés a traité ce grade avec autant de savoir que de précision ; et nous profiterons de ses documents.

L'aigle est le symbole du génie, qui s'élève par la pensée à des hauteurs si incommensurables, qu'il peut se mettre en rapport direct avec l'auteur de la nature ; il aborde les abstractions les plus subtiles, les décompose et leur arrache les vérités qu'elles dérobent aux yeux du vulgaire. Ses inspirations sont si subites et si lumineuses, que, semblables aux éruptions des volcans, elles éclai-

rent tout l'horizon qui l'entoure; elles embrasent les esprits les plus idiots, et elles brûlent, comme celles de Milton, tous ceux qui se mettent en contact avec elles: ce sont les inspirations du génie qui agrandissent la sphère des connaissances humaines.

Le pélican représente la terre, qui ouvre chaque année ses entrailles maternelles pour nourrir tous les êtres; il est l'image de cette bienfaisance inépuisable qui prodigue ses largesses à l'humanité tout entière; c'est le symbole le plus expressif de la charité philantropique. Le souterrain de la chambre d'épreuves symbolise les ténèbres, demeures habituelles de l'ignorance et de l'erreur, et apanage honteux de la plupart des peuples.

La croix est un symbole fort ancien; et, quoique l'initiation ne pénétra jamais en Chine, la croix était pour les peuples de ce pays lointain un symbole religieux et cosmogonique; car la croix était consacrée, en Chine, à l'adoration du Très-Haut; elle était en outre la représentation de l'univers. Dans les mystères égyptiens, la clé tautique ou cruciforme était destinée aux divinités égyptiennes. La croix maçonnique se compose de la réunion de quatre équerres, adossés l'un contre l'autre; la ligne horizontale placée dans le milieu, telle qu'on l'observe encore dans la croix grecque, représente l'équateur, et la ligne verticale le méridien; les quatre pointes de la

croix représentent les quatre points cardinaux, les quatre saisons, les quatre parties du jour, et même les quatre âges de la vie, les quatre éléments générateurs, et enfin les quatre lettres dont on se sert dans toutes les langues pour exprimer le nom du Très-Haut. En doublant chacune de ces lignes pour en former une certaine surface, on a les trois côtés d'un carré parfait, qui donnent chacun trois angles, et par conséquent douze en totalité, avec douze équerres qui représentent les douze maisons du soleil, ou les douze signes du zodiaque, et les douze mois de l'année; le soleil, en parcourant ces douze signes, arrive périodiquement sur les quatre branches de la croix, ou, si l'on veut que le soleil soit fixe, en tirant une ligne circulaire, qui aura pour point de départ l'angle supérieur de la croix, et qui, après avoir parcouru les trois autres angles, viendra se terminer à l'angle supérieur, vous aurez un cerle parfait, qui représentera la sphère terrestre, dont chacun des quatre points de cette sphère se trouvera périodiquement sous le méridien; et ces quatre points, ou les quatre branches de la croix, représenteront les quatre principales époques solaires, qui sont les deux équinoxes et les deux solstices; au centre de la croix, où l'équateur et le méridien se coupent réciproquement, se trouve ou l'étoile flamboyante, ou une rose; la première est l'emblème du feu divin, de la lumière vivifiante qui se renouvelle sans cesse, et qui concourt

si puissamment à l'entretien de la vie de toute la nature : la seconde est l'emblème de la durée plus ou moins précaire de la vie de l'homme, des divers êtres et des productions variées de la terre.

La signification philosophique de l'anagramme INRI est bien différente de celle que nous avons exposée. I, *igne;* N, *natura;* R, *renovatur;* I, *integra*: la nature se renouvelle entièrement par le feu, c'est-à-dire par la chaleur ou la fermentation qui en est la suite ; la faible lumière du premier appartement, la consternation des chevaliers, nous représentent la cruelle perplexité dans laquelle durent se trouver les premiers êtres lorsqu'ils virent le soleil vers la fin de sa carrière ; ils craignirent, sans doute, d'être privés pour toujours de son éclatante lumière, et d'être plongés de nouveau dans les ténèbres ; la mythologie nous a peint sous des couleurs bien sombres cette fâcheuse époque ; elle nous représente les inquiétudes, les alarmes et même les larmes que versa *Isis*, en ne voyant plus son cher *Osiris;* elle soupire après son retour ; elle craint de ne plus le revoir. Les outils brisés, les colonnes renversées, le voile du temple qui se déchire, nous représentent ces temps désastreux où le vandalisme ignorant, barbare et féroce, abusant de sa force et de son audace, détruisit sans ménagement les arts et les sciences en brûlant les manuscrits, en renversant les monuments, en détruisant de fond en comble

tons les temples, et en brisant tous les outils propres à l'industrie et aux arts.

Les voyages indiquent ces temps d'ignorance où l'homme ne pouvait acquérir des connaissances positives qu'en voyageant péniblement et en s'exposant à mille dangers. La parole perdue n'exprime autre chose que la perte des premières connaissances scientifiques. Ce fut le règne de l'ignorance et de la superstition.

La pierre cubique qui ruissèle sang et eau nous représente l'époque désastreuse où les barbares versèrent tant de sang, et égorgèrent inhumainement tant de victimes innocentes.

La *charité*, l'*espérance* et la *foi*, qui forment les trois colonnes sur lesquelles repose le premier point, sont des allégories pleines de sens et de vues utiles. C'est en aimant les hommes, c'est en formant avec eux des liaisons plus ou moins étroites qu'on parvient à les apprécier, et qu'on peut juger s'il y a avantage ou inconvénient de continuer à les fréquenter; c'est par la charité qu'on parvient à rapprocher ceux que des opinions divergentes tiennent séparés; c'est par elle qu'on se rend des services mutuels en devenant utiles les uns aux autres. Cette première colonne représente tous les avantages qu'offrent les diverses associations; c'est par l'amour du travail et de l'étude qu'on parvient à surmonter tous les obstacles; et c'est par la réunion de ces utiles notions et de ces qualités précieuses qu'on peut espérer

d'acquérir le perfectionnement moral qui donne une considération si justement méritée par le travail; l'industrie peut espérer de s'agrandir, de multiplier ses produits, et d'acquérir des richesses propres à procurer le double bonheur de satisfaire ses goûts et de faire des heureux par une bienfaisance éclairée. Par l'amour du travail on peut espérer d'agrandir la science, de faire des découvertes utiles, d'éclairer et d'instruire les hommes, pour qu'ils puissent combattre le sophisme, détruire l'erreur et faire triompher la vérité. C'est alors que la troisième colonne vient fortifier, corroborer et réaliser les espérances que les deux premières colonnes avaient fait naître; le travail peut alors apprécier le résultat de ses produits, l'étude l'utilité de ses découvertes et de son instruction; et de pareils résultats, en justifiant toutes les espérances, portent dans la conscience de ceux qui les recueillent la conviction la plus intime, et alors la confiance et la foi mutuelles s'établissent, parce que l'une et l'autre se trouvent convenablement éclairées; et lorsque toutes les espérances sont réalisées, on peut dire, conformément au premier point du grade, *consummatum est*, parce qu'on a atteint le but qu'on s'était proposé, parce qu'il ne reste plus de désirs à former ni de besoins à satisfaire. Le deuxième point nous offrira des développements moins étendus que ceux du premier, parce que nous avons déjà expliqué la plupart des symboles qu'il renferme: de nouvelles

considérations à leur sujet ne tendraient qu'à nous répéter ou à amplifier les idées que nous avons émises dans deux investigations différentes.

La pompe du temple, les riches ornements des chevaliers, la joie qui brille dans leurs yeux, la satisfaction générale, la parole retrouvée expriment, sous le rapport mythologique, le retour d'*Osiris*. Sous le rapport astronomique, c'est le commencement de la nouvelle carrière que le soleil va parcourir; sous le rapport historique, c'est l'allégresse générale que répandit sur les premiers êtres la nouvelle apparition de la lumière de l'astre du jour, dont chacun d'eux craignait d'être privé pour toujours : ils s'embrassèrent, ils se félicitèrent, ils se prosternèrent devant le soleil, image vivante du Très-Haut; et les génuflexions des roses-croix ne sont qu'une imitation de l'acte religieux es premiers êtres. Les druides, qui tenaient leurs connaissances astronomiques des Chaldéens, célébraient cette époque mémorable. Au retour du solstice d'hiver, quand ils avaient trouvé et coupé le gui (branches de chêne), ils le portaient en triomphe pour annoncer la nouvelle année, et le peuple joyeux répétait avec eux : Au gui l'an neuf!

Le deuxième point représente enfin la fête solsticiale d'hiver, que les maçons célèbrent, à la même époque, sur toute la surface du globe ; et les acclamations des chevaliers, à la nouvelle que la parole est retrouvée, et qu'ils expriment par le

mot *houzé*, se trouve être littéralement le vivat écossais, qui s'écrit *Huzza!* Nous devons avouer, toutefois, que cette dernière explication n'est pas entièrement conforme à la lettre du grade, car la catastrophe qu'il renferme se passa à l'équinoxe du printemps; mais, comme ce grade est tout allégorique, cette explication nous a paru plus rationnelle et plus probable que d'assigner au deuxième point la représentation du solstice d'été; parce qu'à cette époque, les craintes que renferme le premier point ne seraient point fondées.

Le troisième point ne nous présente d'autre sens que l'association des premiers philosophes; chacun sait qu'ils vivaient en communauté, et leur réfectoire se changeait souvent en séance scientifique. C'est encore une imitation de l'antiquité, qui a porté les auteurs du grade, à désigner le banquet du rose-croix par la dénomination de réfectoire; et on ne peut disconvenir que la plupart des grades que nous avons parcourus, ne représentent pas l'antiquité. A l'exception d'un seul, tous nous représentent ou les anciennes initiations, ou des événements, ou des époques de l'antique et stationnaire Orient. Nous avons vu dans les premiers développements du troisième point, que le roseau était le rameau type de toutes les initiations; mais si sa faible organisation végétale représente la fragilité humaine, sa répullulation non interrompue nous offre l'image de la reproduction perpétuelle de la nature entière.

Telle est l'étendue de la double explication que nous a paru exiger le grade de rose-croix, si simple en apparence et si sublime par les nombreuses allégories qu'il renferme; et notre travail, à son sujet, nous a paru avoir pour avantage incontestable de mettre les chapitres à même de conférer ce grade allégorique aux chrétiens, aux déistes, aux Hébreux, aux Ismalites et même aux idolâtres. Les premiers développements seraient réservés pour les chrétiens; et les seconds pour les hommes des diverses croyances religieuses; et ce sera remplir le but principal de la maçonnerie, qu a voulu ranger sous la même bannière tous les peuples de la terre.

Les développements détaillés que nous venons d'exposer sur le grade de rose-croix, nous paraissent justifier le nouveau titre que nous proposons de lui donner, et qui nous paraît plus concordant, parce qu'il exprime tout ce que le grade renferme; en effet, ce grade est une véritable rectification des anciens mystères, et il devrait figurer comme mystères séparés de ceux de l'Orient, puisque leur institution est postérieure à ceux de l'Orient, quoique ce grade ait une parfaite analogie avec les mystères anciens; et nous sommes persuadés que l'écossisme ne l'a intercallé dans son rit qu'à l'époque du protestantisme, que ce grade représente en grande partie. Le rose-croix n'aaucune liaison avec les grades qui constituent l'écossisme; il en est entièrement séparé, et il est

précisément isolé, parce qu'il renferme des mystères nouveaux, qui ont été les derniers et par conséquent les plus parfaits; et cependant nous y trouvons tout ce qui constituait les mystères de l'antiquité : d'abord, une théogonie simple; l'unité de Dieu, que l'auteur des mystères appelle son père, et tout homme peut lui donner cette dénomination; l'immortalité de l'âme, doctrine professée dans tous les anciens mystères; une morale douce, que l'auteur des nouveaux mystères a mise en pratique, pour donner l'exemple; une tolérance sans bornes, qui est un perfectionnement d'autant plus important, que tous les mystères anciens furent égoïstes et avares de leurs initiations; une doctrine simple, mais sous forme parabolique, que l'auteur des mystères prêcha publiquement; une liberté et une indépendance de conscience qu'on ne trouve nulle part; une confraternité universelle, qui fut même restreinte parmi les mages, qui instituèrent les premiers mystères scientifiques; enfin, une égalité parfaite, sans distinction de rangs ni de naissance.

La science astronomique, qui fit la partie la plus importante des mystères de Memphis et d'Eleusis, s'y trouve représentée par les phénomènes astronomiques que renferme le premier point du rose-croix. La mort du Christ, et les trois jours qui s'écoulèrent avant sa résurrection, symbolisent l'abaissement du soleil pendant les trois mois de l'équinoxe d'automne; et la résur-

rection du Christ exprime bien le solstice d'été : et pour qu'on ne pût pas se méprendre sur ce sens astronomique, on a placé cet événement à l'équinoxe du printemps, où le soleil entre dans sa carrière solsticiale d'été. Pour compléter la représentation de la course annuelle du soleil, on a placé la naissance du Christ vers la fin du mois de décembre, époque où le soleil renaît et recommence sa nouvelle carrière annuelle. Sous le rapport philosophique, la mort du Christ et sa résurrection représentent la destruction et la reproduction de la nature ; et la croix qui en est l'hiéroglyphe parlant, est la représentation de l'univers ; ainsi, ce grade renferme dans son ensemble la partie religieuse, morale, astronomique et philosophique de tous les anciens mystères ; et ce grade n'en diffère que par la liberté, l'égalité et sa doctrine exotérique. On peut avancer, sans crainte d'être démenti, qu'autant *Luther* et *Calvin* se sont rapprochés du christianisme primitif, autant le catholicisme en a défiguré la doctrine.

DIX-NEUVIÈME GRADE.

Grand Pontif ou sublime Écossais.

Autant le dix-huitième degré présente le type d'une initiation positive, autant le dix-neuvième s'en éloigne ; il n'est caractérisé que par des allégories, sources intarissables d'explications plus ou

moins rationnelles, plus ou moins positives; mais en même temps, plus ou moins erronées. Ce n'est donc qu'avec une extrême défiance que nous l'abordons. Eh! comment ne pas craindre de s'égarer, lorsque nous n'avons ni symboles, ni historique qui puissent nous guider dans la véritable voie que nous sommes obligés de parcourir, pour parvenir à découvrir ce que ce grade représente, ce qu'il exprime et le but positif de son institution; nous nous sommes donc abandonnés à nos inspirations et à notre faible discernement : votre jugement pourra seul nous faire connaître jusqu'à quel point nous aurons découvert la vérité que nous cherchons. Pour pénétrer le véritable sens du double titre de souverain pontife ou sublime Écossais, nous sommes obligés de recourir à l'histoire, seul moyen de connaître la véritable origine de la dénomination de souverain pontife.

Au commencement du cinquième siècle, avant notre ère, *Porsenna*, roi d'Étrurie, voulant replacer les Tarquins sur le trône, s'avança près de Rome à la tête de son armée; il ordonna de forcer le passage d'un pont qui lui permettait de pénétrer dans la ville; les Romains, de leur côté, avaient concentré leurs forces vers le même pont, afin de pouvoir résister aux vives attaques de *Porsenna*. L'intrépidité d'*Horatius Coclès* soutint long-temps les efforts des assaillants, et quoique secondé par *Mutius Scévola* et *Clélie*, qui se distinguèrent par des actes de bravoure, *Coclès* fut

forcé de céder au nombre ; il fit passer l'armée romaine sur le pont, et ordonna de le rompre ; à peine cette opération fut-elle terminée, qu'*Horatius Coclès*, qui était resté seul, se jeta dans le Tibre, le traversa à la nage et sauva Rome par ce trait de courage. Ce fut en mémoire de cette action héroïque et pour éviter dorénavant toute surprise de la part des ennemis, que le peuple romain fonda un collége d'hommes auxquels la garde et l'entretien des ponts furent confiés ; ces hommes, semblables à nos pontonniers, étaient tout à la fois charpentiers et soldats ; ils reçurent le nom de *pontifices*, et celui qui les dirigeait fut appelé *summus pontifex*, souverain pontife ; cette dernière dignité devint une des plus considérables de la république romaine, et en l'an 92 avant notre ère, Jules *César* la brigua et l'obtint ; cette dignité devint, depuis lui, une prérogative des empereurs romains, jusque vers la fin du troisième siècle de notre ère, que Gratien, empereur romain et chrétien, la refusa. *Boranius* a consigné ce refus dans le passage suivant : Gratien, empereur chrétien, rejette le nom de souverain pontife, parce qu'il appartient à la superstition des Gentils : mais l'évêque de Rome, moins scrupuleux que l'empereur Gratien, s'empara de cette dignité païenne, qu'on transforma dans la suite en dignité chrétienne ; toutefois, l'histoire n'indique pas l'époque à laquelle le chef de l'église romaine prit le titre de souverain pontife, qui, pour nous, ne repré-

sente pas la même chose que celui de *pape ;* car ce ne fut qu'en 1090, qu'un concile donna le titre de pape à l'évêque de Rome, et l'institua chef de la religion catholique à l'exclusion de tous les autres évêques. D'où il résulte, que le titre de souverain pontife est bien antérieur à celui de pape; car l'institution des évêques remonte en l'an 318 de notre ère, et Gratien refusa le titre de souverain pontife en l'an 362.

Ce qui semble confirmer l'origine que nous assignons au titre de souverain pontife, c'est qu'au commencement du quinzième siècle, sous le règne de Louis XII, un cordelier nommé *Jean Joconde* dirigea la construction du pont Notre-Dame, et fit graver sous une des arches le distique suivant;

Jucundus geminos posuit tibi, Sequana, pontes,
Hunc tu jure potes dicere pontificem.

« Seine, Joconde t'a construit un pont, tu peux dire qu'il est pontife de droit. » Et l'on voit que c'est près de douze siècles après l'usurpation de l'évêque de Rome, que Joconde fit graver son distique, preuve évidente de l'authenticité de l'origine de la dénomination de souverain pontife.

Quant à celle de sublime Écossais, elle ne représente, selon nous, que l'immense majorité de la population catholique d'Écosse.

Maintenant, examinons le grade en particulier, et voyons s'il justifiera les détails historiques que nous avons présentés; et assurons-nous s'il a pour

objet la dignité de souverain pontife. La première allégorie, qui consiste à ce que l'atelier ne soit éclairé que par un seul foyer de lumière, placé à l'Orient, représente bien le souverain pontife comme source unique de la lumière spirituelle. Le titre de trois fois puissant que prend le président, symbolise exactement la triple couronne dont se compose la tiare. Le bandeau bleu céleste parsemé de douze étoiles d'or, qui doit ceindre le front du président, exprime une puissance au-dessus de celle des trois couronnes; c'est le bandeau sacré des anciens grands-prêtres; c'est la puissance céleste devant laquelle toutes les têtes couronnées doivent s'incliner. Le tableau représente la Jérusalem céleste suspendue dans un nuage; allégorie pleine d'orgueil et de présomption; car elle n'exprime autre chose que le pouvoir spirituel dominant toutes les puissances terrestres, placé dans un nuage pour que son élévation le rendît inattaquable: la Jérusalem céleste a douze portes comme le soleil a douze temples; trois à l'orient, trois à l'occident, trois au midi, et trois au septentrion: ces allégories expriment le but que les souverains pontifes ont voulu atteindre, qui fut la domination sur toute la surface du globe. Au milieu de la Jérusalem est un arbre portant douze feuilles différentes; l'arbre est le souverain pontife, les douze feuilles sont ses représentants auprès des divers peuples de la terre; enfin, les dernières allégories du tableau sont la Jérusalem céleste semblant

écraser la Jérusalem primitive et un serpent. La première allégorie est l'anathème dirigé contre le peuple hébreu, puisque Salomon construisit le temple de Jérusalem ; et le serpent qui, par son organisation, forme un cercle et représente le globe terrestre, est l'anéantissement de toutes les croyances religieuses opposées au catholicisme.

Quelque naturelles que puissent nous paraître les déductions que nous venons de tirer des allégories qui composent le grade, et quoiqu'elles ne soient que les corollaires rigoureux de l'origine du titre du grade, on pourra nous objecter que nous sommes peut-être trop exclusif en bornant ainsi nos explications ; nous convenons que quelques allégories offrent un sens différent, et nous devons aller au-devant des objections pour justifier notre théorie. Nous savons que, rigoureusement parlant, le bandeau du président, parsemé de douze étoiles d'or, peut représenter le zodiaque et ses douze signes ; que l'arbre peut symboliser l'année, et ses douze feuilles différentes sa division en douze mois ; mais alors on donnerait au grade un sens astronomique qu'il faudrait pouvoir justifier, et ce sont là les seules allégories astronomiques que le grade renferme, les autres lui sont étrangères, tandis que notre explication embrasse toutes les allégories du grade, et elles ont pour point d'appui tout ce que comporte la dignité du souverain pontife ; et traiter toutes les parties qui constituent un grade, ou se borner à quelques-unes, offre une

différence trop grande pour que le premier but ne soit pas préférable au second.

Ce grade paraît d'abord de peu d'importance et d'une nullité complète, parce qu'il ne représente qu'un fait, qu'un événement peu en rapport avec notre institution ; mais les conséquences de ce fait sont immenses par le pouvoir illimité que le sacerdoce chrétien s'attribua ; et c'est pour démontrer que toutes les attributions attachées à la dignité de souverain pontife doivent être repoussées par tous les hommes raisonnables que le dix-neuvième grade a été institué, car ce pouvoir n'ayant pour point d'appui que l'usurpation, le fanatisme et la superstition, le grade qui le renferme rentre naturellement dans le domaine de la maçonnerie, qui doit constamment combattre ces trois ennemis du genre humain. Quoique l'initiation à ce grade paraisse peu importante, elle renferme néanmoins des allusions qui justifient la plupart de nos explications. On conduit le candidat sur le sommet d'une montagne, et on lui fait promettre de rompre toute communication avec les perfides. N'est-ce pas là toute l'intolérance absolue de la religion catholique, qui interdit, sous des peines plus ou moins sévères, toute liaison d'intérêt, d'amitié, de parenté avec les hommes qui n'embrassent pas la religion catholique ?

Voulant ensuite donner une idée positive de l'immensité du pouvoir spirituel, on apprend au candidat que la Jérusalem céleste est de quatre

mille huit cents stades; on fait ensuite descendre le candidat à reculons et d'un pas incertain et chancelant, on le conduit jusqu'à l'orient, la main droite étendue horizontalement vers le trois fois puissant, et on le fait mettre à genou. Cette allégorie n'indique-t-elle pas que les connaissances, les lumières et la raison sont interdites aux catholiques, et que la véritable instruction et toutes sciences ne résident que dans le chef de l'Église. Le trois fois puissant ordonne alors au candidat, pour signer de son obligation, de reculer de trois pas. Cette allégorie n'indique-t-elle pas la distance immense qui sépare le sacerdoce du reste des humains?

L'instruction de ce grade corrobore encore toutes les prérogatives attachées au titre de souverain pontife. L'atelier, dit l'instruction, ne doit être éclairé ni par le soleil ni par la lune, parce que le souverain pontife n'a besoin d'aucune lumière; d'où il résulte que les inspirations, la volonté, les caprices d'un souverain pontife ont des arrêts immuables auxquels tous les hommes doivent se soumettre. Le bandeau du trois fois puissant assure à celui qui le porte l'entrée de la Jérusalem céleste. Ainsi, quelle que soit la conduite d'un souverain pontife, quels que soient ses vices et ses défauts, il est assuré de jouir après sa mort de la béatitude céleste; heureuse prérogative qui décèle l'orgueilleuse présomption du sacerdoce! Ce grade paraît n'être exclusivement consacré qu'aux innombra-

bles prérogatives de la dignité de souverain pontife. L'origine de ce grade est fort incertaine, et il semblerait néanmoins que son institution doit remonter en 1517, époque où Martin Luther, religieux de l'ordre des Augustins, commença en Saxe la réforme de la religion catholique. On reconnaît dans son auteur la touche du protestantisme, qui n'a cessé de s'élever contre les immenses pouvoirs que les souverains pontifes se sont arrogés, et on n'ignore pas non plus que vers le quart du XVIIe siècle les Anglais nous apportèrent l'initiation et la maçonnerie écossaise. Par une corrélation directe avec un des buts de notre ordre, ce grade a voulu nous conserver en outre le souvenir d'une louable institution philantropique que nous devons vous faire connaître.

En 1176, saint Benezet, qui n'était qu'un simple berger du Vivarais, construisit un pont sur le Rhône à Avignon; il forma dans cette ville un établissement connu sous le nom d'hospitaliers-pontifes ou faiseurs de ponts; ces hospitaliers avaient pour but de prêter main-forte aux voyageurs, de bâtir des ponts, d'établir des bacs pour faciliter les communications riveraines, et de donner asile aux voyageurs le long des rivières.

En résumé, si l'institution primitive de la dignité de souverain pontife fut honorable, si l'usurpation de cette dignité par le sacerdoce catholique fut abusive, si le grade nous retrace tous les abus de la domination des souverains pontifes

chrétiens ; l'institution de saint Benezet nous dédommage, et nos explications peuvent offrir quelques notes instructives pour les présidents de conseil qui confèrent les hauts grades. Nous croyons devoir faire remarquer que le dix-neuvième grade semble offrir un contraste frappant avec le dix-huitième ; leur doctrine et leur but paraissent d'abord tellement opposés, qu'on pourrait dire, sans crainte d'être démenti, que les ouvriers ont détruit l'œuvre du maître ; et cependant, hâtons-nous de le dire, nous trouvons dans ce grade, non-seulement une analogie assez positive avec la partie scientifique des mystères de Memphis, mais encore le complément du dix-huitième degré.

Nous avons démontré dans le grade de rose-croix que la naissance, la mort et la résurrection du Christ symbolisent la course annuelle du soleil, et dans ce grade-ci, on a exposé la division de l'année solaire, symbolisée d'une part par le bandeau bleu céleste, parsemé d'étoiles, qui représente le firmament, et de l'autre, par un arbre unique, qui représente le soleil, et ses douze feuilles différentes les douze maisons du soleil; ainsi, sous le rapport astronomique, le bandeau du président et l'arbre allégorique représentent tout à la fois le firmament et ses corps lumineux, le soleil et les signes du zodiaque, et tous ces objets célestes devinrent tour à tour le sujet des études des mages et des mystères égyptiens, ainsi que nous le démontrerons bientôt, de manière que dans le dix-neu-

vième grade on s'est borné à exposer au néophyte l'ensemble de la voûte céleste, et de lui signaler la plupart des corps lumineux qui en font l'ornement dont l'étude spéciale commencera au vingt-unième degré.

Nous avons également avancé que le dix-neuvième grade formait le complément du dix-huitième.

En effet, l'arbre allégorique représente l'auteur des mystères du christianisme, et ses douzes feuilles les douze apôtres du Christ, et le bandeau du président symbolise l'habitation céleste que le Christ avait promise aux initiés qui suivraient sa doctrine dans toute sa pureté; et dans les mystères de Memphis, d'Eleusis, de Cérès et d'Orphée, on promettait l'immortalité aux initiés discrets et observateurs fidèles des règles de l'initiation; d'où il résulte que la partie historique nous fait connaître la signification et l'origine du titre de souverain pontife, et l'honorable institution philantropique d'un simple berger du Vivarais, dont la béatification fut si justement méritée.

La partie astronomique indique les rapports qu'une partie du grade présente avec les études astronomiques des mages et des Égyptiens, lesquelles sont une suite immédiate du dix-huitième degré, qui ne renferme, sous le rapport astronomique, que la mort apparente d'*Osiris*, sa réapparition et son exaltation; et en rapprochant les nombreux développements que nous exposerons dans l'examen des divers grades écossais, on y trouvera toute

la religion chrétienne, le Rituel et les cérémonies du culte catholique, le tout basé ou emprunté, soit des anciens mystères, soit du culte hébreu. On peut se convaincre plus que jamais sous combien de rapports différents il faut examiner un grade pour être bien pénétré de ce qu'il renferme.

VINGTIÈME GRADE.

Le vénérable G.·. Maître de toutes les Loges symboliques, ou Maître ad vitam.

Quelque soutenue que soit l'attention de celui qui lira ce grade, quelque fertile que soit son imagination pour inventer, et quelque perspicace que soit la pénétration dont il puisse être doué, nous doutons qu'il lui soit possible d'en faire ressortir la moindre notion instructive, ou d'en déduire la moindre conséquence utile. On ne trouve dans ce degré aucun symbole spécial, ni aucune trace des anciennes initiations; il ne se rattache ni à une secte, ni à un parti; il ne représente ni événement, ni époque; et quelque habitués que nous soyons à pénétrer le sens allégorique des documents qui nous servent de guide, ce n'a été qu'après avoir lu plusieurs fois le cahier qui le renferme, que nous avons cru y découvrir quelques souvenirs historiques propres à établir quelque corrélation avec le premier dignitaire des anciens mystères, avec le chef de l'ordre maçonnique de

chaque royaume et les présidents des anciens ateliers : et, si nous n'eussions pris l'engagement d'explorer attentivement chaque grade pour faire ressortir ce qu'il représente, nous l'eussions passé sous silence; aussi, nous bornerons-nous à présenter quelques inductions plus ou moins positives qui pourront prouver sa corrélation avec les mystères d'Éleusis.

Le premier titre de vénérable grand-maître nous paraît représenter la dignité de grand-hyérophante des mystères grecs, car on doit se rappeler que, lors de leur institution, les Athéniens conférèrent la dignité royale à la famille d'Érectée, et celle d'hyérophante à la famille d'Eumolpe, et cette dernière dignité devint héréditaire dans la famille d'Eumolpe, car elle jouit de cette prérogative sacerdotale pendant l'espace de douze cents ans; mais l'addition de grand-maître de toutes les loges symboliques est une dignité presque moderne. Tant que les mystères restèrent dans l'Inde, en Perse, en Egypte, en Grèce, à Rome et en Scandinavie, il n'exista point de loges, et l'initiation fut exclusivement sacerdotale parmi les druides, et même dans l'ordre du Temple; on ne constitua de loges et de chapitres que long-temps après que l'initiation eut pénétré en Ecosse, et la grande loge d'Ecosse, connue sous la dénomination mystique de métropole universelle d'*Hérodom*, porte à croire que pendant long-temps il n'exista pour tout le royaume d'Ecosse qu'une seule réunion

centrale de tous les initiés écossais, dont le siége était à Edimbourg; et lorsque, vers le IXe siècle, des ateliers spéciaux furent érigés en Angleterre, ils furent considérés comme des sociétés tellement secrètes qu'on ne consignait rien par écrit, et chaque F.·. avait une dénomination anagrammatique qui ne permettait même pas au pouvoir le plus surveillant de connaître les membres qui formaient chaque société. Les initiés écossais créèrent aussi la dignité de grand-maître, laquelle fut conférée tantôt au souverain, tantôt à un grand dignitaire du royaume; mais la dignité de grand-maître n'offrit jamais la moindre analogie avec celle de grand hyérophante des mystères de l'antiquité; car, quoiqu'elle fût à vie, elle ne fut ni sacerdotale ni héréditaire, mais elle fut toujours élective.

Le second titre de maître *ad vitam* est une dignité tout-à-fait moderne; elle n'a aucun rapport avec celle d'hyérophante, et une faible analogie avec celle de grand-maître. Ce titre rappelle la dignité des anciens présidents d'ateliers du rit écossais et du rit moderne; tout maçon qui possédait le grade de maître pouvait former une demande en constitution à la grande loge métropolitaine d'Hérodom, plus tard à la grande loge de France ou au grand-orient de Clermont. La constitution était délivrée au nom particulier du demandeur, et il la payait de ses deniers; mais ce titre lui conférait la dignité de vénérable à vie; il constituait et il organisait la

loge comme il le jugeait convenable; il nommait à toutes les dignités de la loge; il convoquait l'atelier ou en suspendait les travaux quand il voulait, parce que la loge était sa propriété comme un régiment était la propriété d'un colonel; heureusement pour la maçonnerie que le grand-orient de France abolit cette monstruosité féodale à l'époque où le grand-orient de Clermont vint se réunir à celui de France; et par cet acte de haute sagesse, le grand-orient de France émancipa tous les ateliers; seulement il concéda à chaque vénérable Ecossais la jouissance de cette dignité pendant l'espace de neuf années consécutives; passé ce délai, tous les ateliers eurent la faculté de nommer leur président, et le pouvoir ne résida plus que dans la majorité de chaque atelier. Le même président peut diriger l'atelier pendant trois années consécutives, mais il est soumis chaque année à une réélection, et il faut qu'il obtienne la majorité des suffrages des membres présents. Cependant, par une exception justement méritée, le F.·. *Housseman*, qui avait acheté la constitution de la loge des *Amis incorruptibles*, resta vénérable pendant quarante années consécutives et sans interruption; mais il se soumit chaque année à une réélection: ainsi la seconde partie du titre de ce grade ne se trouve point en rapport avec les deux principales bases de la maçonnerie, qui sont la liberté et l'égalité la plus parfaite entre les membres d'un même atelier.

Dans ce grade les travaux sont ouverts par le pré-

sident sans le consentement des FF.·.; le vénérable dit : Attendu que j'occupe l'O.·., j'ouvre les travaux de la loge. C'est le despotisme le plus absolu. La réception est d'une nullité complète; car, outre qu'elle n'offre pas le moindre intérêt; elle fait rétrograder, puisque le néophyte représente Zorobabel, qui est le principal personnage historique du quinzième grade.

Le deuxième signe, qui est celui que fit Aaron lorsque le tabernacle fut terminé, semble faire présumer que l'inamovibilité du président représente celle des grands-prêtres de l'antiquité; et, Aaron, frère aîné de Moïse, fut grand-prêtre. Ce fut Aaron qui fit adorer le veau d'or aux Israélites pendant que son frère était sur le mont *Sinaï;* Moïse fut tellement irrité de cet acte d'idolâtrie, qu'il fit périr six mille individus; et il éleva son frère Aaron à la dignité de prince des prêtres ou grand-prêtre. Ce qui prouve que, dans tous les temps, les crimes du sacerdoce furent plutôt récompensés que punis.

L'instruction de ce grade est fort longue, et elle se compose d'un mélange incohérent d'allégories, dont les unes appartiennent au troisième grade, d'autres au quatorzième, quelques-unes aux quinzième, seixième et dix-septième grades. On assure même que l'histoire des anciens mystères fut déposée dans les archives de Killwining, dont le rit exclusivement religieux ne représente que le protestantisme. Nous avons considéré ces diverses

allégories comme déplacées, et dont nous ne devions pas nous occuper, puisque nous les avons expliquées les unes après les autres dans les divers grades auxquels elles appartiennent. Ainsi le vingtième grade se borne à faire connaître la propriété, le despotisme et la permanence des anciens vénérables du rit écossais; mais, rigoureusement parlant, nous ne pouvons pas le considérer comme un grade, parce qu'il ne renferme rien de ce qui constitue un grade; il rappelle seulement la prérogative des hyérophantes des mystères de l'antiquité et celle des présidents d'ateliers, et nous pensons qu'il doit être supprimé.

VINGT-UNIÈME GRADE.

Le Noachite ou Chevalier prussien.

L'on est convenu d'appeler grades philosophiques tous ceux qui se trouvent compris depuis le dix-neuvième jusqu'au trentième inclusivement, et nous sommes forcés de convenir que le vingtième grade n'offre rien de philosophique: il n'en est pas de même du vingt-unième, car, quoiqu'il ait été mutilé et défiguré, nous espérons prouver qu'il représente la science la plus abstraite, mais en même temps la plus ancienne de toutes. Nous voulons parler de l'astronomie,

science si utile, poursuivie avec une tenacité incroyable pendant près de deux mille ans ; presqu'entièrement oubliée ensuite, jusqu'au siècle brillant de la Grèce, où Callisthène retrouva les précieux manuscrits qui la renfermaient, et qu'il envoya à Pythagore qui la régularisa; mais cette ancienne découverte est tellement défigurée dans le grade dont nous allons nous occuper, qu'à la lecture du cahier qui l'a renferme, on a beaucoup de peine à la reconnaître; et les difficultés qu'offre ce grade ne tiennent qu'à ce que les auteurs du grade n'ont pas pris l'histoire pour guide; et ce n'est pourtant qu'à l'aide de l'histoire que nous espérons pouvoir expliquer les allégories qu'il renferme, et prouver d'une manière positive ce qu'il représente.

Le titre de ce grade a d'abord fixé notre attention. Le mot de *Noachite* paraît dériver de *Noé*, qui vivait en l'an 3164 avant notre ère : ses descendants, dit le cahier, prirent le titre de *Noachites*. Les annales du monde, qui renferment tous les peuples, les tribus et les peuplades depuis le LXe siècle avant notre ère, ne font aucune mention des Noachites. Et ce ne fut qu'en l'an 2602 avant notre ère qu'un Chinois, nommé *Hoang-Ti*, inventa la sphère; il reconnut que douze mois lunaires n'équivalent pas à une année solaire, et qu'il faut intercaler sept lunes dans l'espace de dix-neuf années solaires, pour rectifier l'année lunaire et la régler dans les bornes de celle du

soleil : et, 141 ans après, c'est-à dire en l'an 2461, *Tchuen-Hio*, empereur de la Chine, fonda une académie exclusivement destinée à l'astronomie et aux mathématiques ; il paraît que *Tchuen-Hio* avait lui-même acquis des connaissances astronomiques, car il plaça le commencement de l'année à la lune la plus proche du printemps de l'année où les planètes devaient se joindre ; mais est-il probable que, dans le cas où les Noachites auraient existé, ils aient pu pénétrer en Chine pour acquérir des connaissances astronomiques ? Nous ne le pensons pas, parce que les Chinois furent toujours si jaloux de leurs découvertes, qu'ils ne laissèrent jamais pénétrer les étrangers dans l'intérieur de leur empire : ce premier titre nous paraît par conséquent bien difficile à justifier, et celui de chevalier prussien nous paraît encore moins fondé que le premier ; car les annales du monde renferment douze ordres différents de chevalerie, et les chevaliers prussiens n'y sont point mentionnés. Ainsi l'un et l'autre titres nous paraissent arbitraires et nullement en rapport avec le but de l'institution du grade.

En traitant de l'origine du grade, le cahier nous apprend que depuis plus de 300 ans, les ancêtres de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, étaient protecteurs de l'ordre des chevaliers prussiens, et que dans la nuit de la pleine lune de mars, ils célébraient la mémoire de la destruction de la tour de Babel ; ces chevaliers étaient connus ancienne-

ment sous le nom de Noachites; les païens les connaissaient sous celui de *Titans*, qui voulurent escalader le ciel pour détrôner Jupiter. En rétrogradant vers la partie graphique de l'initiation, il n'y aurait rien d'impossible que les Prussiens eussent eu long-temps avant nous les connaissances des mystères; car les premiers qui pénétrèrent en Europe furent ceux de la déesse *Herta*, qui furent établis dans la Scandinavie; mais les Gaules possédaient ceux des *Druides*. Le contact de la Suède avec la Prusse rendrait probables les connaissances mystiques qu'on attribue aux ancêtres du grand Frédéric; mais nous ne trouvons aucune trace dans l'histoire qui rende probable l'existence des chevaliers prussiens, encore moins celle des Noachites : toutefois, pour justifier ce dernier titre, après avoir fait descendre les Noachites de Noé, le même cahier assure qu'ils descendaient de *Phaleg*, qui fut un patriarche hébreux qui vivait en l'an 2642 avant notre ère; et cette dernière époque est précisément celle où la tour de Babylone fut construite.

Ce grade est entièrement allégorique, comme la plupart de ceux que nous avons examinés, et par conséquent susceptible d'interprétations plus ou moins rationnelles.

L'atelier doit être situé en champ clos, et il ne peut être éclairé que par la lumière de la lune et celle des étoiles.

Cette première allégorie renferme le grade tout

entier ; car la plus grande partie des observations astronomiques se recueillent pendant les belles nuits, où l'atmosphère, n'étant troublée par aucun nuage, se trouve parfaitement éclairée par la lumière argentine de la lune et par le feu scintillant des étoiles fixes ; cette vérité pratique se trouve parfaitement imitée par la situation que doivent garder les chevaliers ; car, dès que le chapitre est ouvert, ils sont tenus de rester debout, les yeux fixés sur la lune et sur les étoiles.

La première question adressée au candidat confirme ce qui précède. Notre intention, dit le président, est d'escalader le ciel ; voulez-vous coopérer à cette œuvre hardie ? métaphore sublime, dont le véritable sens fut si bien réalisé par le génie de Newton, qui, à l'aide des instruments de la géométrie et de l'optique, forma une échelle solide, au moyen de laquelle il mesura avec assurance la distance qui sépare la terre du ciel, et en constata l'éloignement positif par les règles rigoureuses et infaillibles des mathématiques.

Le candidat met la main à l'œuvre, mais bientôt un violent coup de tonnerre renverse son ouvrage et lui fait tomber la truelle des mains. Cette allégorie, quoique obscure, offre un rapport direct avec l'astronomie : le tonnerre qui sillonne les nues et éclaire à peine la route tortueuse qu'il parcourt, exprime les nombreuses difficultés qu'eurent à surmonter les premiers astronomes pour préciser la position et le cours des astres, ainsi que

les théories obscures qu'ils établirent ; et la chute de la truelle confirme l'infructuosité de leurs premiers essais, qu'on doit attribuer à l'imperfection des instruments dont ils se servirent ; aussi les Chinois n'eurent que des connaissances astronomiques imparfaites et incomplètes. L'explication que le cahier donne de cette allégorie est littéralement celle de l'Écriture ; et tout ce qui compose le reste de la réception n'offre qu'un sens moral et religieux, manteaux ingénieux dont on s'est servi dans tous les grades scientifiques pour dérober aux yeux des profanes les vérités plus ou moins utiles que les grades renferment.

Examinons maintenant l'historique du grade, et assurons-nous s'il offre des rapports directs avec l'astronomie.

Les descendants de Noë conçurent le projet d'élever une tour dont la hauteur pût les mettre à l'abri dans le cas d'un nouveau déluge. L'emplacement qu'ils choisirent fut une plaine nommée Sannaé, située en Asie. L'Eternel, irrité de cette œuvre de l'orgueil, ne permit pas que la tour fût achevée, car il établit une telle confusion dans le langage des ouvriers, que, ne se comprenant plus les uns et les autres, ils furent forcés d'abandonner l'ouvrage ; ce qui fit appeler cette tour Babel, qui signifie confusion. Quelque temps après, *Nembrod* fonda une ville, qui pour cela fut appelée Babylone ; ce fut la nuit de la pleine lune de mars que l'Eternel opéra cette merveille, et c'est en commémoration

de cet événement céleste que les chevaliers prussiens ou noachites se réunissent chaque année en assemblée générale dans la pleine lune de mars.

Phaleg, dit l'historique, ayant dirigé les travaux de la tour de Babel, fut tellement frappé de la confusion des langues qu'il s'expatria en Prusse. Il établit une cabane, et y construisit un temple triangulaire, dans lequel il passa le reste de sa vie pour faire pénitence d'une faute innocente.

Vers l'an 553 (nous ignorons si c'est avant ou après l'ère vulgaire), en fouillant pour découvrir une mine de sel, on trouva une forme de temple triangulaire, dans lequel était un marbre blanc, sur la base duquel toute l'histoire de Phaleg était écrite en hébreu ; à côté un tombeau de grés couvert de poussière, et une pierre d'agathe, sur laquelle était l'épitaphe suivante :

Ici, reposent les cendres du G.·. archit.·. de la tour de Babel ; le Seigneur eut pitié de lui, parce qu'il devint humble.

La plus grande partie de cet historique est la copie littérale de l'Écriture, et comme l'Écriture est allégorique, nous allons en donner l'explication pour la rendre intelligible.

Les deux personnages qui figurent dans l'historique appartiennent à l'histoire, et ils vivaient l'un et l'autre à l'époque de la construction de la tour de Babel ; nous avons déjà fait remarquer que Phaleg était un patriarche hébreu, qui vivait en

l'an 2642 avant l'ère vulgaire ; et tout porte à croire qu'il n'avait aucune connaissance dans l'architecture, car personne n'ignore que les patriarches hébreux étaient des rois pasteurs, plus ou moins errants avec leurs troupeaux ; et leur habitation consistait en une cabane, et le plus souvent en une tente ; d'où il résulte que Phaleg a dû être étranger à la construction de la tour de Babel. *Nembrod*, qui vivait en l'an 2640 avant l'ère vulgaire, fut un législateur qui s'associa à un nommé *Assur*, et ils établirent en commun des lois pour les Assyriens et les Babyloniens, peuples limitrophes des Chaldéens. Or puisque l'histoire considère Nembrod comme un législateur, il est à présumer que Babylone fut fondée plusieurs années avant lui, et qu'elle était habitée lorsqu'il publia son code de lois ; d'où il nous paraît résulter que Nembrod ne peut pas être considéré comme le fondateur de Babylone.

On se rappelle l'imperfection de l'astronomie des Chinois, et il est probable que les Assyriens en eurent connaissance, sans que nous puissions indiquer par quelle voie ces connaissances leur parvinrent, mais ils étaient voisins des Perses, qui cultivèrent l'astronomie avec plus de fruits que les Chinois ; et l'histoire des découvertes et des progrès des arts et des sciences nous apprend qu'en l'an 2264 avant notre ère, les Assyriens se livrèrent à l'étude sérieuse de l'astronomie ; science d'autant plus utile qu'elle a pour objet de déterminer les

diverses influences que les astres exercent sur les êtres et sur toute la nature; et, douze ans après, c'est-à-dire en 2252, les astronomes assyriens et les babyloniens se réunirent en commun pour faire des observations astronomiques sur la tour de Babel, qui devint alors un véritable observatoire, et ce degré d'élévation auquel les Chinois n'eurent pas recours, dut singulièrement faciliter les observations astronomiques et les rendre plus régulières et plus positives; car on parvint à cette époque à marquer la position et le cours du soleil. On voit que la tour de Babel, que l'Écriture présente comme une œuvre de l'orgueil des hommes qui espéraient atteindre le ciel, fut en réalité un monument scientifique fort utile; et la miraculeuse confusion des langues dont parle cette même Écriture ne représente autre chose que les opinions divergentes qu'émirent les astronomes de ce temps sur la forme, la marche et les déviations plus ou moins régulières des corps lumineux qui ornent la voûte azurée.

La destruction de la tour de Babel, dont les Noachites célébraient chaque année la mémoire, est allégorique, car elle représente l'époque où *Sémiramis* fit élever dans la tour de Babel un temple en l'honneur du premier *Bélus*, déifié par *Ninus* sous le nom de Jupiter, *Bélus* ou *Baal*, qui fut adoré des Babyloniens et des Sidoniens, parce qu'ils crurent voir en lui le soleil. Ainsi, pendant plus d'un siècle, la tour de Babel servit

à des observations astronomiques, puisque le temple de *Bélus* ne fut élevé qu'en l'an 2161 avant notre ère; et, à cette dernière époque, les astronomes s'assemblèrent dans les plaines de la Chaldée, non loin de Babylone, pour y continuer leurs observations astronomiques; et nous avons vu que Callisthène retrouva ces anciennes observations astronomiques, et qu'il les envoya à *Pythagore*.

L'assemblée générale et annuelle des Noachites dans la pleine lune de mars représente la fête annuelle que les prêtres égyptiens célébraient à l'équinoxe du printemps en l'honneur d'*Isis*, dont l'âme résidait dans la lune, d'après une ancienne tradition, qui finit par une croyance.

Tout ce qui est relatif au pénible exil de *Phaleg*, à son habitation solitaire, à son tombeau de grés et même à l'épitaphe, nous paraît fabuleux, parce que tout est invraisemblable.

Dans le sens littéral, ce grade ne représente que le passage allégorique de l'Écriture relativement à l'érection de la tour de Babel; et le sens positif de l'ensemble de toutes les allégories du grade, est la représentation positive de l'origine de l'astronomie, science qui faisait partie intégrante des grands mystères de Memphis et d'Éleusis; et nous ferons remarquer que l'initiation scientifique établit, dans la distribution des grades qui renferment des connaissances exactes, une graduation méthodique, qui donne une haute idée de l'antique enseignement; cela est si positif, que le pre-

mier grade scientifique traite de l'architecture, un autre de la géométrie, le quatorzième a pour objet les mathématiques, et le vingt-unième l'astronomie, qu'on ne peut acquérir qu'à l'aide de la géométrie et des mathématiques.

Nous croyons devoir placer ici une considération de peu d'importance à la vérité, mais nous ne devons rien omettre.

Les auteurs du cahier étaient tellement convaincus que *Phaleg* fut l'architecte de la tour de Babel, que, par une imitation instinctive, chaque chevalier représente un patriarche, et on lui donne cette dernière qualification parce qu'elle représente la dignité de *Phaleg*, qui fut un patriarche Hébreu, et quelque peu probable que paraisse l'origine de ce titre, il offre encore quelques rapports avec l'astronomie, car les premières observations d'astronomie pratique durent être faites par des bergers (et les patriarches étaient des chefs de troupeaux) qui, à force d'observer la position respective de chaque astre, parvinrent à pouvoir préciser chaque heure positive de la nuit, soit en observant le lieu qu'occupe constamment telle ou telle étoile, soit par le rapprochement de plusieurs d'entre elles, soit enfin par la figure que dessine leur agglomération plus ou moins symétrique ; ainsi tout concourt à prouver que le vingt-et-unième grade n'a pour objet spécial que l'origine et la lente marche progressive de l'astronomie.

Dans la crainte de détourner l'attention sur la

signification du grade, nous nous sommes abstenus de parler de l'étymologie de Ba-Bel, qui paraît être la même que Bel-Bek ou Bal-Beck, qui signifie *demeure du soleil*; nous ferons remarquer toutefois que, dès les plus anciens temps, l'initiation florissait à Babylone, et plusieurs auteurs l'ont crue même originaire des bords de l'Euphrate; le temple de Bélus avait la plus grande analogie avec les pyramides d'Egypte; il était de la même forme, orienté de même, et bâti comme elles par assises rentrantes. Macrobe nous apprend qu'on y célébrait le culte et les lamentations *d'Adon;* Pausanias, qu'on y enseignait l'immortalité de l'âme; la nature s'y nommait Solambo; les mystères de Babylone se confondaient, assure-t-on, avec ceux de *Mithras*. Ces documents prouvent que ce grade a des corrélations avec d'anciens mystères dans lesquels, sans doute, l'astronomie figurait, et il n'y a rien d'étonnant que les traditions aient fait conserver un grade qui représente tout-à-la fois et l'iniation et l'origine de l'astronomie.

VINGT-DEUXIÈME GRADE.

Le prince du Liban ou royale Hâche.

Un examen superficiel de ce grade porterait à croire qu'il se rattache à la construction du temple

de Salomon, puisque les superbes cèdres du Liban servirent à former la charpente du temple, et si le temple était la représentation positive de la maçonnerie, le grade que nous examinons devrait en être le dernier, parce que la charpente forme le faîte de tout monument; mais nous sommes trop éloignés de l'époque de la construction du temple de Salomon pour que ce grade puisse avoir le moindre rapport avec l'œuvre du roi d'Israël, attendu que les personnages historiques qui y figurent sont bien antérieurs à cette époque.

La plupart des collections du rit écossais que nous avons consultées ne font du royal-hache que le premier point du vingt-troisième degré, et une seule collection en fait un grade spécial; nous pensons que les deux parties ne peuvent être séparées, et que leur ensemble doit former le vingt-troisième degré.

Nous commencerons donc notre examen par le premier point, et nous verrons si le second se lie au premier de manière à ne former qu'un seul et même grade.

Nous avons démontré dans le grade précédent, qu'après l'érection du temple de Bélus dans la tour de Babel, les astronomes continuèrent leurs observations dans les plaines de la Chaldée; et comme les Babyloniens, les Chaldéens et les Sidoniens faisaient partie des peuples que renfermait le vaste territoire de la Syrie, il est plus que probable que les savants de ces trois peuples voi-

sins se réunirent pour arriver aux moyens d'agrandir leurs connaissances, afin d'établir un système scientifique plus régulier et plus parfait que celui qui pouvait exister à cette époque reculée; c'est le plan et la confection de leur système que ce grade représente.

Les conditions pour être admis dans ce grade sont au nombre de trois : d'abord une instruction vaste et profonde, en second lieu une bravoure à toute épreuve, et en troisième lieu une résignation sans bornes.

Des conditions aussi sévères indiquent déjà l'importance du grade; en effet, lorsque les Babyloniens eurent acquis des connaissances astronomiques plus précises, surtout à l'aide de l'élévation de la tour de Babel, qui leur servit d'observatoire, et quoique les observations isolées fussent déjà assez étendues pour leur faire apprécier l'admirable organisation du globe céleste et la marche régulière de ses corps lumineux, ils sentirent la nécessité de se réunir pour rectifier les idées confuses et plus ou moins erronées qu'on avait émises sur ce sujet important.

Le parallèle qu'on établit entre les diverses opinions astronomiques recueillies jusqu'alors donna des résultats tellement différents que ces astronomes se divisèrent en deux sections : les uns s'exposèrent à naviguer tant pour faire des observations que pour les augmenter par les nouvelles découvertes qu'ils pourraient recueillir chez les

peuples qu'ils se proposaient de visiter, et l'exécution de ce premier projet est représentée par les voyages du récipiendaire, et cette section résolut de commencer ses explorations par le nord, qui est un des pôles du monde les plus élevés de l'horizon; l'autre section choisit le mont Liban, lieu d'autant plus propre à des observations astronomiques qu'il était une des montagnes les plus élevées, et qui pouvait, par conséquent, remplacer la tour de Babel; toutefois, avant de se séparer, ils jurèrent sur le livre sacré de l'honneur de consacrer le temps nécessaire pour atteindre le perfectionnement qu'ils voulaient donner à l'astronomie.

L'historique ne nous fait point connaître le temps que ces philosophes employèrent à des recherches aussi abstraites. Toutefois les symboles de ce premier point, qui consistent en des scies, des haches, des maillets et des coins, nous offrent l'image de la coupe des cèdres du mont Liban; leurs troncs furent rangés horizontalement l'un contre l'autre et maintenus entr'eux par des liens, et ils formèrent ainsi des radeaux au moyen desquels ils s'exposèrent aux dangers de la navigation; et il fallait de la bravoure pour affronter de pareils périls, et un amour de la science dont le malheureux Lapeyrouse nous offre un exemple bien frappant.

Le second voyage de ce grade symbolise la constance et la persévérance que mirent ces philosophes nautoniers dans leur hardie entreprise, et

le soin qu'ils apportèrent à consigner minutieusement leurs observations particulières, enfin que, réunis à leurs frères, ils pussent les classer et les coordonner en commun.

Enfin le troisième voyage qu'on fait faire au candidat, qui doit être armé d'une hache, symbolise d'une part la scrupuleuse sévérité qu'ils apportèrent dans les observations qu'ils recueillirent, et d'autre part avec quel soin ils élaguèrent tout ce qui leur parut hypothétique; aussi résolurent-ils de ne donner connaissance du résultat de leurs recherches qu'à leurs frères du mont Liban, ce qui nécessite l'obligation du grade, qui représente elle-même, pour ne pas dire qu'elle résume le premier point du grade, car le candidat doit la prononcer sur un livre qui renferme les connaissances du globe céleste. On peut se convaincre, d'après ces considérations déduites littéralement du grade, que les cèdres du Liban, à l'époque reculée dont nous parlons et que nous préciserons bientôt, loin d'avoir rapport à la construction du temple de Salomon, servirent à un art d'autant plus utile qu'il permit aux hommes de braver la fureur des mers et de se frayer une route sur la surface des eaux, moyen unique pour établir des communications avec les peuples lointains que les mers qui les séparaient semblaient rendre inaccessibles; et comme les cèdres du Liban appartenaient aux Sidoniens, les annales du monde les considèrent comme les fondateurs de la navigation, et

on est fondé à croire que le premier point du vingt-troisième degré est consacré à conserver le souvenir d'une institution aussi utile ; et pour qu'il n'existe aucun doute sur le véritable but de ce premier point, on y a fait figurer l'arche de Noë, qui n'était qu'un vaisseau grossièrement construit; enfin la hache, qui est le symbole dominant de ce grade, puisqu'il en forme le signe et le bijou, est encore aujourd'hui une arme indispensable aux marins, et les Sidoniens, qui fondèrent la navigation, pressentirent bien que des astronomes pouvaient seuls tenter une entreprise aussi périlleuse, parce que les connaissances astronomiques sont indispensables pour explorer des mers inconnues.

Convenons que cette première tentative fut hardie, et que c'est à juste raison que, dans cette initiation ancienne, on dut exiger des connaissances étendues, une persévérance sans bornes et une bravoure à toute épreuve, et la prééminence que l'histoire accorde aux Sidoniens pour la navigation sur les autres peuples justifie bien le titre de *princes du Liban*, puisque les cèdres de ce mont fameux étaient leur propriété exclusive, et l'usage avantageux que les Sidoniens en firent pourrait les faire appeler princes du Liban et de la navigation.

Le titre de chevalier de la Table Ronde, que porte le second point, n'est pas aussi facile à justifier que celui du premier point ; en effet, qu'a-t-on voulu représenter par cette dénomina-

tion si moderne, en la comparant à celle de l'institution du grade? A-t-on voulu nous rappeler les six pairs laïques que Charlemagne établit au commencement du huitième siècle, et auxquels il adjoignit plus tard six pairs ecclésiastiques, qui formèrent les douze chevaliers surnommés *de la Table Ronde*, parce qu'ils se réunissaient autour d'une table ronde, tantôt pour y discuter de graves questions d'état, tantôt pour participer à des repas somptueux? et comme ils étaient tous égaux, il ne pouvait exister aucune prééminence entre eux en se plaçant autour d'une table ronde, parce que tous les points d'un cercle sont égaux; ou bien a-t-on voulu rappeler à notre souvenir ces chevaliers plus modernes encore qu'*Édouard III* créa en 1377 sous la même dénomination? La plus grande gloire de ces chevaliers aventureux consistait à parcourir le royaume de la Grande-Bretagne, et à arrêter souvent sur une grande route le premier venu, et de lui offrir l'honneur de briser une lance avec eux. Nous ne le pensons pas, car les chevaliers de Charlemagne étaient des catholiques trop superstitieux, et ceux du roi d'Angleterre étaient des spadassins trop licencieux pour qu'on ait eu l'intention de les faire figurer dans un grade maçonnique qui ne peut d'ailleurs avoir aucun rapport ni avec les premiers ni avec les seconds chevaliers de la Table Ronde. Examinons donc le second point, et assurons-nous s'il justifie bien le titre qu'il porte et la connexion qui

doit exister entre deux parties qui ne doivent former qu'un tout.

La dénomination de grand-patriarche qu'on donne au président désigne ou un vieillard respectable ou le chef d'une institution utile et honorable; l'église grecque a conservé ce titre à ses évêques, et l'église latine aux instituteurs d'ordres religieux; et si une institution fut utile et honorable, c'est, sans contredit, celle que représente le grade qui nous occupe; et la prévoyance de ceux qui ont établi le grade d'après des traditions plus ou moins certaines, fut si grande, qu'ils ont conservé aux membres de ce collége la dénomination de patriarches; titre qui établit un rapprochement avec l'égalité qui régnait parmi les douze pairs de Charlemagne; et le titre de collége indique que ce grade est consacré à une science plus ou moins spéciale, et pour bien constater l'égalité qui régnait parmi les chevaliers primitifs de la Table Ronde, et ne laisser aucun doute sur leurs travaux scientifiques, le président et les chevaliers se placent autour d'une table ronde qui n'offre aucune place distinctive, et les symboles scientifiques placés sur la table sont des compas, des équerres, des crayons, et un plan sur lequel doivent être dessinés plusieurs cercles de proportion: le tracé doit représenter des instruments de mathématiques et cinq cercles de proportion entrelacés pour former une figure quadrangulaire. Tous ces symboles sont trop expressifs et ont un rapport

trop direct avec la science que représente le grade pour que nous nous occupions de les expliquer en détail ; car, s'il eût été possible d'y joindre un télescope, l'ensemble des symboles eût alors personnifié l'astronomie ; mais soyons justes, et n'exigeons pas des auteurs du grade ce qui n'existait pas lors de son institution ; car la découverte des télescopes ne remonte qu'à l'an 1278 de notre ère, et l'omission de cet instrument d'astronomie prouve la véritable antiquité du grade ; car, si la plupart des grades eussent été créés récemment, comme beaucoup de maçons le pensent, ils seraient plus ou moins empreints de l'esprit du siècle dans lequel on les aurait composés. Cette vérité est si positive, que lorsqu'on examine les grades l'un après l'autre, on trouve que soit que les grades représentent quelques points des anciens mystères, soit l'institution d'une secte, d'un parti, de quelque science, de quelque art utile, soit enfin qu'il renferme une époque, un événement ou quelques faits, la plupart des personnages historiques qui y figurent précisent l'époque de la création de chaque grade ; et nous sommes intimement convaincus que les éléments qui ont servi à établir chaque grade sont des traditions plus ou moins tronquées, à la vérité, mais les symboles qui les expriment suffisent encore à un esprit méditatif pour débrouiller du *chaos* les vérités qui s'y trouvent, pour ainsi dire, ensevelies.

La morale de ce premier point n'est pas étendue,

mais elle est forte et utile, car elle impose aux esprits supérieurs de l'association l'obligation de communiquer leurs découvertes particulières à tous les initiés de ce grade, afin qu'ils puissent être tous égaux en connaissances positives. Ce second point n'a été séparé du premier que parce que la réunion générale des astronomes n'eut lieu qu'après que les astronomes nautoniers furent de retour de leur voyage ; ils vinrent se réunir à ceux qui avaient continué les observations astronomiques sur le mont Liban ; ce fut alors qu'ils se réunirent autour d'une table ronde, et qu'ils régularisèrent en commun les connaissances particulières de chaque section ; elles leur parurent si utiles et si positives, qu'ils formèrent une association sous la dénomination de philosophes de la Table Ronde, qu'on a remplacée par la dénomination de chevaliers ; ils vécurent en commun, car ils mirent en communauté leurs biens et leur savoir, et comme ils ne pouvaient régulariser leurs travaux astronomiques qu'à l'aide des instruments de mathématiques, on a placé sur la table du second point des instruments de mathématiques, si indispensables pour résoudre les problèmes astronomiques ; et ils ne communiquèrent leurs connaissances qu'à ceux qu'ils initièrent. Ce n'est que pour symboliser la régularisation de leurs travaux qu'on fait tracer au candidat un cercle avec le compas. Ce ne fut pourtant qu'en 450 avant notre ère et au siècle

brillant de la Grèce que l'astronomie se perfectionna.

Maintenant, examinons si nous pourrons découvrir l'époque plus ou moins précise à laquelle remonte l'institution de ce grade. Les personnages qui y sont dénommés appartiennent tous à l'histoire, et leur origine peut jeter quelque clarté sur l'obscurité qui enveloppe ces temps reculés; ces personnages sont au nombre de cinq, qui sont : Noé, Béséléel, Sidon, Japhet, Ooliab; parmi ces cinq individus, quatre appartiennent à l'histoire hébraïque; ce sont Noé, un des plus anciens patriarche hébreux; après lui vient Japhet, qui vivait en l'an 3326 avant notre ère; il fut un des dix-sept Titans, tous enfants d'*Uranus*, roi des Atlantes, et de *Titaïa* ou *Vesta* leur mère. Après Japhet figurent *Béséléel* et *Ooliab*, qui furent bien postérieurs, puisqu'ils vivaient en l'an 1594 avant notre ère; ces deux Israélites furent deux artistes habiles, qui travaillèrent en commun et firent les ornements en bronze, en argent et en or dont fut enrichi le tabernacle des Israélites; et une chose bien remarquable, c'est que presque tous les grades portent un type hébreu; les uns renferment une partie de leur théogonie, d'autres leur rituel religieux et leurs cérémonies, d'autres des personnages de cet ancien peuple; on dirait qu'ils ont participé et coopéré à l'institution de la plupart des grades; à la vérité, leur Pentateuque renferme une grande partie de nos grades, parce

que c'est la plus ancienne histoire, dans laquelle on a mêlé le profane au sacré, et nous présumons que *Béséléel* et *Ooliab* ne figurent dans ce grade que par le rapport qu'ils semblent avoir avec le vingt-quatrième, qui a pour titre le *Prince du tabernacle* : restent les Sidoniens, qui seuls auraient dû figurer dans ce grade. Sidon naquit à Byblos en l'an 2713; c'est lui qui donna son nom aux Sidoniens, parce qu'il en fut le chef; il fut considéré comme un des plus célèbres navigateur, et tout porte à croire qu'il instruisit les Sidoniens dans cet art périlleux; et les Sidoniens eurent pour déesse Astarté, dont nous avons déjà parlé, laquelle était fille du Saturne sidonien né à Byblos, ainsi que *Sidon*.

Maintenant, si nous remontons aux découvertes de ces temps reculés, les annales du monde nous apprennent qu'à l'époque de Sidon les Sidoniens se rendent célèbres par la hardiesse de leur navigation; qu'en 2600 avant notre ère les Chinois inventent la boussole; et les astronomes babyloniens, chaldéens et sidoniens étaient assez voisins de la Chine pour avoir eu connaissance de leur découverte, et il est probable qu'ils se servirent de la boussole des Chinois pour les diriger dans leur voyage scientifique; peu de temps après les mathématiciens *Hi* et *Ho* présentent à l'empereur *Yan* une sphère armillaire, qui n'est autre chose qu'une sphère évidée et composée de plusieurs cercles pour représenter la disposition du ciel et le mou-

vement des astres ; et remarquez que cette découverte ancienne se trouve symbolisée dans le second point du grade par cinq cercles de proportion entrelacés pour former une figure quadrangulaire. Ce fut à la même époque que les thérapins des Chaldéens qui n'étaient que des instruments de cuivre qui marquaient les heures et les minutes des événements futurs, furent considérés comme étant gouvernés par les astres : le sixième mot, qui est *Libanus*, représente trop bien le mont Liban pour que nous entrions dans aucun développement à son égard.

Il résulte de notre investigation, pour ne pas dire de notre dissection, car nous avons tout soumis au scalpel de la réflexion, que les découvertes en navigation et en astronomie consignées dans l'histoire justifient l'origine et le but du grade, et on peut se convaincre de nouveau que, sans le secours de l'antiquité, on ne peut rien découvrir dans les grades du rit écossais, par la raison toute naturelle qu'ils représentent l'antiquité, preuve évidente que la maçonnerie n'est point moderne, à l'exception du neuvième grade, qui, pour cette seule raison, n'a aucun rapport avec l'initiation positive ni avec l'antiquité.

VINGT-TROISIÈME GRADE.

Le Chef du Tabernacle.

Le grade que nous allons examiner est un des plus étendus et des plus compliqués du rit écossais; il paraît exclusivement consacré au culte primitif, et ce culte fut la conséquence naturelle des recherches et des observations des astronomes babyloniens, chaldéens et sidoniens, de manière que ce grade devait être placé, comme l'ont fait les auteurs de l'écossisme, immédiatement après le Noachite, grade exclusivement consacré à constater les découvertes astronomiques.

Le costume de chaque F.·., qui consiste en une tunique bleue dont le collet doit être garni de rayons solaires, en une couronne fermée entourée d'étoiles et surmontée d'un triangle lumineux, et le bijou consistant en un globe d'or ou d'argent, indiquent assez le principal motif du grade, car le triangle lumineux qui représente le grand tout, but et motif des différents cultes, désigne Dieu, et la tunique bleue, les étoiles et le globe d'or indiquent d'une manière positive le firmament et les corps lumineux dont il brille.

Le tabernacle, dont nous avons déjà parlé dans le royal-Arche, indique un lieu solitaire dans lequel les anciens initiés déposaient les manuscrits

qui renfermaient les connaissances scientifiques du monde primitif, et nous avons vu que le tabernacle des grands mystères se trouvait placé derrière la pierre quadrangulaire ; les Hébreux y déposaient et y déposent encore le Décalogue et une main d'argent dont l'index conserve la position verticale, et dès que leurs enfants ont atteint l'âge de quatorze ans on leur donne communication de la loi divine ; et par imitation les catholiques ont consacré cet acte religieux sous la dénomination de première communion, et leur tabernacle renferme l'ostensoir, qui est l'image du soleil ; le nouveau Testament donne au mot *tabernacle* une signification plus positive et plus en rapport avec le titre du vingt-troisième grade, car, d'après lui, *tabernacle* signifie le ciel ou le tabernacle éternel ; ainsi, sous quelque rapport qu'on envisage le titre du grade, le costume et les ornements des FF.·., on y trouve la représentation positive de l'astronomie comme sujet des cultes, et les astres comme motifs ; et certes les premiers astronomes qui régularisèrent l'astronomie et qui en posèrent les principes prirent avec raison le titre de chefs du tabernacle, parce qu'eux seuls possédaient des connaissances plus ou moins positives sur le firmament, et pour que les maçons fussent bien pénétrés du véritable but du grade, ses instituteurs ont eu la précaution d'y faire figurer l'idolâtrie, pour faire ressortir les avantages du véritable culte sur le faux, parce que le premier représente la réalité, et le second n'offre

que des fictions et des illusions ; enfin l'un est exempt de superstition et propre aux esprits éclairés, et l'autre ne convient qu'à la masse ignorante, dont le sacerdoce se servit dans tous les temps, tantôt pour s'emparer du pouvoir, tantôt pour s'y consolider.

Abordons maintenant le grade dans tous ses détails, afin de nous assurer s'il peut justifier les considérations générales que nous venons d'exposer.

La première instruction personnifie l'idolâtrie de manière à ne pouvoir s'y méprendre ; voici ses propres expressions : « Le temple est ébranlé, les » autels sont renversés, un culte impie oppose les » ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité. » On sait que l'idolâtrie consistait à adorer des figures ou des statues, dont les unes représentaient les dieux de la fable, d'autres certains animaux plus ou moins malfaisants ou bienfaisants. Ce fut à l'aide de ces faux dieux que les prêtres de l'antiquité envahirent le pouvoir, c'était dans l'intérieur de ces statues qu'ils rendaient leurs oracles ; on a long-temps reproché aux Égyptiens d'avoir adoré le crocodile ; ce culte populaire établi par les prêtres avait un double avantage : le premier était de détruire la métempsycose, qui fut une des croyances des premiers êtres, et on est étonné que Pythagore, qui est venu plus de deux mille ans après l'établissement du culte des crocodiles, ait osé soutenir la métempsycose ; le second avantage

de ce culte n'avait d'autre motif que la propre conservation des Égyptiens, car la loi ordonnait de tuer les crocodiles, et on les déifiait en les plaçant dans les pyramides.

Il faut avoir parcouru les immenses souterrains égyptiens pour se faire une idée de l'énorme quantité de crocodiles qui y sont enfouis; le nombre de l'entassement de leurs squelettes s'élève à plusieurs milliards. Cette idolâtrie fut instituée dans l'intérêt du peuple d'Égypte, et c'est peut-être la seule qui ait été aussi utile, car la plupart des idolâtries étaient immorales et repoussantes: le règne de l'idolâtrie fut un des plus longs, quoique dès l'an 1942 avant notre ère, Jacob, descendant d'Abraham, eût tenté de renverser l'idolâtrie; car à sa voix patriarcale, le peuple qui composait sa tribu lui remit les dieux étrangers qu'il possédait et même les bagues suspendues à leurs oreilles; Jacob enfouit le tout sous les racines d'un chêne; il partit avec toute sa tribu et fut s'établir à Leez qu'on appelle Béthel, ville située dans le pays de Canaan, et là il éleva un autel au Dieu fort.

Depuis cette époque la plupart des Israélites, et par la suite les Ismaélites, ont proscrit les statues de leur temple, et on est étonné que le catholicisme ne se soit pas renfermé dans le culte des images, parce que ces dernières ont infiniment moins de rapport avec l'idolâtrie que les statues qui décorent leurs temples.

La deuxième instruction nous rappelle les dé-

bordements de Salomon. Ce roi, que le troisième grade nous représente comme l'homme le plus vertueux et le plus sage, devint par la suite l'homme le plus dissolu d'Israël, car le premier livre des Rois nous apprend que Salomon eut sept cents princesses pour femmes et trois cents concubines, et comme ces femmes étaient de diverses nations et que la plupart d'entre elles ne connaissaient d'autre culte que celui de l'idolâtrie, parce que ce culte ne s'opposait point à leurs désirs déréglés, Salomon ne se contenta pas d'abandonner le culte des Hébreux et les lois de Moïse, il fit élever des temples à Asthoret, déesse des Sidoniens, que l'histoire désigne sous le nom d'*Astarté*, à *Kemos*, dieu de Moab, dont le culte fut institué 2002 ans avant notre ère, enfin à Milcom, dieu des enfants d'Hammon. Le règne de Salomon fut de quarante années; son exemple fut funeste à Israël, car, quatre siècles, après en l'an 737 avant notre ère, l'histoire nous apprend qu'*Achas*, roi de Juda, embrassa la religion des rois d'Israël, qui consistait dans le culte inhumain de *Moloch*, qui fut l'idole des Ammonites; *Achas* fit consacrer son fils par le feu; dans cette consécration, les prêtres de ce culte allumaient deux feux assez près l'un de l'autre, et faisaient passer l'enfant pieds nus entre les deux feux; mais quand on offrait un sacrifice à *Moloch*, les victimes étaient des enfants qu'on fixait tout vivants dans les bras de la statue embrasée; l'instruction qualifie avec juste raison un

pareil culte l'abomination des abominations, et on a peine à concevoir que des prêtres aient prêté leur ministère à des actes aussi barbares qu'inhumains, car leur récit révolte la nature; et des spectacles aussi hideux n'empêchaient point des peuples fanatiques d'adorer de pareilles idoles, et des prêtres dont les mains étaient dégouttantes d'un sang innocent faisaient brûler l'encens à la statue de Moloch. O fanatisme! ta cruauté surpasse celle des puissances infernales, puisqu'elles respectent l'innocence de l'enfance.

Pour inspirer aux initiés toute l'horreur que suscitent les sacrifices humains, le grade les symbolise par un animal qu'on égorge dont on brûle les entrailles, et on arrose le parvis de son sang; mais cette cérémonie est tout allégorique; elle n'a d'autre but que de faire exécrer les sacrifices humains, et l'église latine en a fait un précepte : *et abhorrebit ecclesia sanguinem.*

On peut considérer cette partie du grade comme le premier point, dont le sens moral ne peut blesser aucune croyance; les débordements de Salomon prouvent la faiblesse de l'humanité et les difficultés qu'éprouve même l'homme vertueux pour arriver à la fin de sa carrière exempt de tout reproche, et l'apostasie de Salomon symbolise la puissance des passions sur l'homme.

Le second point se trouve renfermé dans l'instruction, laquelle est tout astronomique; en effet le premier mot, qui est *uriel*, signifie le taber-

nacle des vérités révélées par les sens, et on ne peut méconnaître dans ces paroles la connaissance positive du firmament; le premier symbole qu'on offre aux regards de l'initié consiste dans les diverses phases de la lune, astre céleste qui fait sa ronde nocturne dans les cieux, et dont la figure triforme se remplit d'une lumière au-dessus d'elle, pour la disperser sur le sommet du Japhat.

Le second symbole consiste dans des étoiles qui, dans leur orbe mobile continuant à décrire leur cercle, permettent encore d'apercevoir à l'occident les décorations du firmament, jusqu'à ce que l'aurore, qui éclaire l'orient, annonce le lever du soleil.

Enfin le troisième symbole est la course annuelle du soleil, dont les rayons éclairent notre immense horizon; son aspect semble animer les montagnes et les vallons; la terre, courbée sous sa douce influence, entr'ouvre son sein et répand à profusion le produit de son abondante fécondité; l'*aura seminalis* de l'immense classe des animaux acquiert des nouvelles propriétés vivifiantes, et les semences végétales, brisant les cloisons qui les retiennent captives, fournissent les premiers linéaments de toute la végétation, et par le moyen des effets variés que produit la même cause, toute la nature se renouvelle sans cesse et se perpétue sans jamais s'épuiser, parce que la source de sa vie est intarissable.

Enfin des nuages amoncelés s'élèvent lentement pour disparaître tout-à-coup et montrer aux regards étonnés du candidat les étoiles, les planètes et la source de leur lumière respective, formant par leur réunion un groupe triangulaire, désigné par les mots *triangle lumineux*, dont le centre est occupé par leur créateur et leur moteur ; allégorie ingénieuse qui décèle les génies supérieurs de nos instituteurs. Et remarquons que l'ordre méthodique dans lequel on a classé les divers symboles et l'allégorie de ce grade indique d'une manière précise la marche graduelle que durent suivre les premiers astronomes pour parvenir à perfectionner une science qui était toute problématique, et le culte des astres, que semblent avoir voulu établir les instituteurs de ce grade, justifie d'autant plus leur croyance qu'elle leur était démontrée par les sens et par le raisonnement le plus éclairé ; ce qui dut remplir leur conscience de la plus intime conviction, car après avoir fait observer et avoir décrit les divers corps lumineux du firmament au candidat, les nuages amoncelés qui les dérobent à sa vue symbolisent, selon nous, d'une part l'erreur de l'idolâtrie, et de l'autre l'ignorance où étaient encore les astronomes, malgré la connaissance du cours des astres et du rapport intime qui doit exister entre eux, pour connaître l'admirable harmonie qui ne leur permet pas de s'écarter de la route que chacun d'eux doit parcourir. Le culte des astres est fort ancien, car il fut celui d'Abraham, qui vivait en l'an

30.

2164 avant notre ère, quoique ce culte existât bien long-temps avant lui. Quoi qu'il en soit, voici comment le Coran s'explique à son égard : « Lorsque la nuit eut environné Abraham de ses ombres, il » vit une étoile et il s'écria d'abord : Voilà mon » Dieu ! L'étoile ayant disparu, il reprit : Je n'ado- » rerai point de dieux qui disparaissent. Ayant vu » la lune se lever, il dit : Voilà mon Dieu! La lune » s'étant cachée, il ajouta : Si le Seigneur ne m'eût » trompé, je serais dans l'erreur. Le soleil ayant » paru à l'orient, Abraham s'écria : Celui-ci est » mon Dieu, il est plus grand que les autres. Le » soleil ayant fini sa carrière, il continua : O mon » peuple, je ne participe point au culte de vos » divinités ; j'ai levé mon front vers celui qui a » formé le ciel et la terre : j'adore son unité ; ma » main n'offrira point d'encens aux idoles. » Cette métaphore orientale est trop explicite pour qu'elle soit susceptible d'aucun développement.

Tout porte à croire que la seule observation des astres détermina Abraham à préférer le culte des astres à celui des faux dieux; et cependant, en sa qualité de prophète, ce qui suppose toujours des connaissances plus profondes que celles des autres hommes, il aurait dû savoir que le culte des astres constitua le sabéisme, dont l'origine remonte à 19700 avant notre ère. Saba ou Sabi, fils de *Joachtam*, établit à cette époque le culte des éléments et des astres, qui fut ensuite embrassé par les Babyloniens; ce qui explique pourquoi les

Babyloniens firent les premières observations astronomiques sur la tour de Babel; car ce fut, sans doute, pour mieux apprécier si leur culte était fondé qu'ils se joignaient aux Chaldéens et aux Sidoniens, qui pratiquaient le même culte, pour perfectionner leurs travaux astronomiques, et une chose fort remarquable, c'est que la plupart des sciences abstraites qu'on cultiva dans l'Orient eurent pour objet la théogonie.

Quoique les détails du second point et l'ensemble du grade indiquent que son véritable but fut le culte des astres, un mot de l'instruction prouve presque jusqu'à l'évidence que ce culte ne fut que secondaire; car on dit au candidat : Vous connaissez nos mystères, notre science, nos autels et notre *latrie*, et ce dernier mot signifie *Dieu seul;* et c'est sans doute pour ce motif que le triangle lumineux réunit tous les symboles du grade, et pour qu'on ne pût pas se méprendre à cet égard, en décorant le candidat on lui dit: Que cet habit te dérobe à jamais aux ténèbres de l'erreur et des préjugés, et le culte de latrie explique assez que les astres ne sont ici que les objets secondaires du culte, et que dans la plus haute antiquité, l'unité de Dieu fut connue de tous les hommes éclairés qui se réfugièrent presque tous dans les mystères, parce que la vie en était douce et agréable; car, malgré la beauté et l'antiquité de ce grade, l'idolâtrie fut le culte universel des masses, et quoiqu'elle fût défendue dès l'an 342 de notre ère,

elle régnait encore dans plusieurs contrées en 693 de notre ère.

En résumé nous croyons que les développements que nous a fournis ce grade justifient les considérations générales qui le précèdent, et que ce degré ne renferme que les développements de la théogonie du premier grade symbolique.

VINGT-QUATRIÈME GRADE.

Prince du Tabernacle.

Nous avons démontré antécédemment que le rit écossais d'*Hérédom* ne se composa que de vingt-cinq degrés ; que le rit écossais dit improprement *ancien* porta le nombre de ses degrés à trente-trois, et que pour parvenir à ce nombre, on fut obligé d'intercaler des grades dont les uns furent puisés dans l'ancien Testament, d'autres représentèrent telle ou telle secte religieuse, et quelques-uns ne furent que des fractions d'un grade. Tel est le treizième, et celui qui nous occupe doit être classé dans la même catégorie ; car le grade précédent aurait dû épuiser tout ce qui est relatif au tabernacle, soit que l'on considère ce dernier comme relatif au culte, soit qu'astronomiquement parlant, il ne représente que le firmament. La vie errante du peuple d'Israël d'une part, et de l'autre l'époque antérieure à laquelle le

vingt-troisième degré fut institué, ne permettent pas de croire que le tabernacle puisse représenter ici celui des Hébreux ; car ce ne fut qu'en 1842 avant notre ère, que la philosophie égyptienne se propagea parmi les Grecs et les Hébreux. Ces derniers n'étaient alors que de simples bergers ; de manière que les Grecs et les Israélites étaient des peuples nouveaux ; tandis qu'avant cette dernière époque les Babyloniens, les Chaldéens, les Sidoniens et les Égyptiens, placés pour ainsi dire au milieu d'eux, étaient ou astronomes, ou navigateurs, ou philosophes et savants dans la théogonie, la morale, la politique, la guerre, le commerce maritime, la métallurgie, et dans la plupart des arts et des sciences. Ce fut pendant leur séjour en Égypte que les Grecs et les Hébreux puisèrent leurs premières connaissances scientifiques ; d'où il résulte que le tabernacle ne peut représenter dans le vingt-quatrième grade que le firmament, dont les corps lumineux firent si long-temps l'objet des études et des recherches des anciens astronomes.

Le titre de prince du tabernacle est un titre allégorique, qui doit représenter un personnage grave, et qui, semblable au grand-hyérophante des anciens mystères, devait être chargé de développer à chaque initié les principes de l'astronomie, les règles à suivre pour en faire une juste application et la méthode de bien consigner les observations astronomiques ; enfin ce titre équivaut pour nous à celui de professeur d'astronomie, et quoique

tous les instituteurs primitifs de ce grade fussent également versés dans la science des problèmes astronomiques, ils n'étaient pas tous propres à l'enseignement de l'astronomie; dès-lors ils durent choisir parmi eux celui qui réuuissait le plus de capacité pour démontrer d'une manière claire et précise toutes les connaissances qu'exige la science astronomique. Voilà la première différence qui sépare le vingt-quatrième grade du vingt-troisième; car le titre de ce dernier est chef du tabernacle, et les premiers astronomes furent en droit de prendre cette qualité, parce que, d'après les statuts de leur association, ils étaient tous également versés dans cette science; tandis que dans le vingt-quatrième on a voulu représenter celui ou ceux qui étaient chargés de son enseignement, et on les a appelés princes du tabernacle. Ce qui rend cette explication positive, c'est une balustrade qui séparait les initiés de celui qui enseignait : dans l'intérieur de la balustrade était le grand-hyérophante entouré de ses pairs, et à l'extérieur les nouveaux initiés. C'est sans doute cette dernière particularité qui a fait dire à Salomon dans un de ses proverbes de morale : « Quand vous entrerez dans le temple, approchez-vous du sanctuaire pour bien entendre. »

Ce grade renferme un symbole qui le résume tout entier : c'est un encensoir, image vivante de l'encens que tous les peuples brûlèrent à leurs divinités; et remarquez la connexion intime qui lie

ces deux grades : dans le précédent, on s'est borné à faire connaître les divers corps lumineux du firmament et la route que chacun d'eux devait parcourir ; mais ces observations étaient si positives qu'elles décelaient l'incompréhensible organisation de chacun d'eux ; et l'harmonie qui règne dans le cercle spécial qu'ils doivent décrire est d'autant plus admirable qu'il constitue le mouvement perpétuel, et les hautes régions dans lesquelles ils sont si régulièrement disséminés les rendaient trop supérieurs à tout ce que peut renfermer le monde extérieur, pour qu'ils ne devinssent pas l'objet d'un culte motivé, mais entièrement libre, volontaire et selon la conscience d'un chacun. Cette dernière opinion est littéralement consignée dans l'Exode de l'ancien Testament ; car Dieu dit à Moïse : Établis-moi un tabernacle, et l'offrande qu'on m'y fera consistera dans tout ce que le cœur de l'homme m'offrira volontairement. Et un principe religieux si positif et émané de si haut ne peut être modifié ou restreint par aucune puissance humaine, et ce principe immuable dût avoir pour résultat la diversité des cultes : les uns adorèrent une étoile ou des étoiles, d'autres la lune ou une des planètes, quelques-uns les astres, et plusieurs leur auteur. Et cette antique variété des cultes a dû fournir à *Dupuis* son ingénieux système astronomique pour expliquer l'origine de tous les cultes.

Nous nous sommes servi du mot *adorer*, quoiqu'il soit prouvé que le sabéisme n'ait jamais dé-

passé, chez les hommes éclairés, les bornes d'une vénération, rapportée tantôt aux astres, tantôt à leur auteur; et les vingt-troisième et vingt-quatrième grades ne représentent que le sabéisme. Cependant, nous devons l'avouer, la première question du grade nous a jeté dans un vague presque indéfinissable; la voici: Quelle heure est-il?.... Le jour et l'heure où le fils d'Hiram doit venir pour sacrifier au grand-architecte de l'univers. On ne saurait douter que cette réponse ne soit allégorique; car chacun sait qu'Hiram signifie Seigneur, Dieu, Père de la nature, etc.; mais ce fils d'Hiram, est-il le Messie dont parle l'ancien Testament, venu pour les uns et attendu pour les autres? nous l'ignorons; tout ce que nos recherches ont pu nous apprendre, c'est que depuis le *Vedam*, livre sacré des Brachmes, jusqu'à l'institution du christianisme primitif, tous les peuples ont cru que le monde n'avait qu'une existence plus ou moins limitée, et qu'à des époques que chacun d'eux a plus ou moins précisées, le monde devait se renouveler. Cette fiction est positive, car nous avons avancé dans le troisième grade que l'anéantissement et la reproduction successives de la nature étaient des faits incontestables, prouvés par l'expérience de chaque jour; mais l'un et l'autre sont partielles et non générales, car s'il en était autrement, nous retomberions dans le chaos; aussi tous les anciens peuples ont reconnu deux principes généraux: le premier est immuable, éternel,

source de ce qui est, de ce qui a été et de ce qui sera ; le second est un principe conservateur, spécialement chargé de la reproduction du monde; système ingénieux, plein de sens et de vérité; car pour nous le premier principe est Dieu, dont l'existence est incontestable et dont la durée est éternelle ; le second, c'est l'homme, qui reproduit sans cesse, qui par conséquent ne meurt jamais, parce que, semblable au polype, il se reproduit continuellement lui-même. Cette hypothèse générale, si mal interprétée par les anciens, les a déterminés à diviser le monde en divers âges. Beaucoup de ces âges ont dépassé l'époque qu'on leur avait assignée, les autres ne l'ont pas encore atteinte ; la faux du temps s'est déjà promenée sur la plupart des âges, et le monde continue sa longue et pénible route ; la civilisation précipite ses pas, les peuples s'éclairent, et la liberté des cultes reviendra au point de son départ. On cherche en vain à méconnaître les lois permanentes qui régissent la nature, elles sont supérieures à toutes les puissances humaines ; et la puissance du temps, aussi indestructible que lui même, ramènera ce que les siècles on détruit, et cet espoir fondé doit ranimer et soutenir les espérances de l'humanité, dont les longues souffrances ont opprimé ses forces sans pouvoir les anéantir.

Toute l'initiation de ce grade consiste dans la joie universelle que répand dans l'assemblée la présence du candidat, qui symbolise celle du fils

d'Hiram, parce qu'il représente la liberté des cultes, et s'il pouvait exister le moindre doute à cet égard, le mot de passe qui est *libertas* et le mot *Hiram* qui l'accompagne, suffiraient pour les détruire. Grade admirable, dont l'allégorie énigmatique renferme néanmoins cette précieuse prérogative que la divinité imprima à l'homme; car la liberté de penser est inhérente à l'organisation des facultés intellectuelles de l'humanité; elle embrasse tout à la fois et la liberté de la pensée et la liberté de la conscience; et sous ce double rapport admirons la prévoyance de nos instituteurs, qui, privés sans doute de leur liberté, la consignèrent dans ce grade pour que tôt ou tard les peuples pussent s'en emparer comme d'une propriété primitive qu'on leur avait ravie; et ne soyons plus étonnés si partout où l'initiation pénétra, le principe de liberté qu'elle renferme fit palpiter le cœur de ceux qui la reçurent.

VINGT-CINQUIÈME GRADE.

Chevalier du Serpent d'airain.

Plus nous avançons dans la longue route que nous avons à parcourir, et plus nous trouvons d'obstacles qui nous forcent souvent de faire halte malgré nous; heureux encore si nous ne sommes pas forcés de rétrogader! Cette dernière supposition

pourra bien trouver une juste application dans le grade que nous allons examiner, et que peu de maçons possèdent. Ce degré est un composé bizarre d'événements, de faits et de science, de manière qu'il se trouve tout à la fois politique, religieux et scientifique, ce qui nous force à le considérer sous trois rapports différents; et cependant, quelque logique que paraisse notre division, nous craignons de nous égarer dans les détails, parce que nous ne pourrons pas toujours appeler à notre secours la chronologie, qui est cependant le guide le plus certain pour préciser les événements et les faits qui se sont accomplis dans tel ou tel siècle; c'est cette incertitude fondée qui rend notre examen si difficile et qui nous force à nous frayer une voie à travers des documents disparates : pour nous rapprocher le plus possible de la vérité, nous nous attacherons à examiner les détails que renferme le grade, sans pouvoir préciser d'avance l'étendue de la discussion dans laquelle nous allons nous engager.

L'appareil guerrier qu'on déploye dans ce grade ne laisse aucun doute qu'il ne représente une époque plus ou moins remarquable par quelque action militaire; en effet, trois appartements sont indispensables: dans le premier, on représente un camp couvert de tentes; dans le second, c'est une vaste plaine sablonneuse et inculte, sur un des côtés de laquelle se trouvent des instruments aratoires et un palais habité par un soudan entouré de toute

sa cour et gardé par des gens casqués, cuirassés et armés, et des prisons dans lesquelles sont enfermés des chevaliers enchaînés; dans le troisième est un trône éclatant avec les attributs de la puissance suprême, et dans le tableau du même grade figurent des couronnes de chêne et de laurier, une croix, avec l'inscription *Inri*. Le titre du grade, désigné par la dénomination de serpent d'airain, semble ne représenter qu'un épisode de Moïse; quel est donc l'événement politique que représente ce mélange de judaïsme et de christianisme, sectes religieuses si opposées l'une à l'autre, et si éloignées par les siècles qui séparent l'institution du serpent d'airain et l'établissement du christianisme? car nous sommes forcés de convenir que ces deux institutions sont religieuses, mais avec cette différence que la première ne représente qu'une partie du culte d'Israël, et la seconde la création d'une religion nouvelle; et cependant la partie préparatoire du grade nous offre une double captivité, supportée par deux peuples différents et ennemis l'un de l'autre. Quelque incompréhensible que paraisse un pareil fait politique, il n'en est pas moins positif, et c'est par des documents historiques que nous allons l'éclaircir, seul moyen d'en prouver l'authenticité... En l'an 1171 de notre ère, Salahedin ou Saladin détruisit le dernier calife d'Égypte et prit le titre de *soudan*. Saladin était Curde de nation et général de *Nuroddin* : il s'empara d'Alexandrie et céda cette ville aux

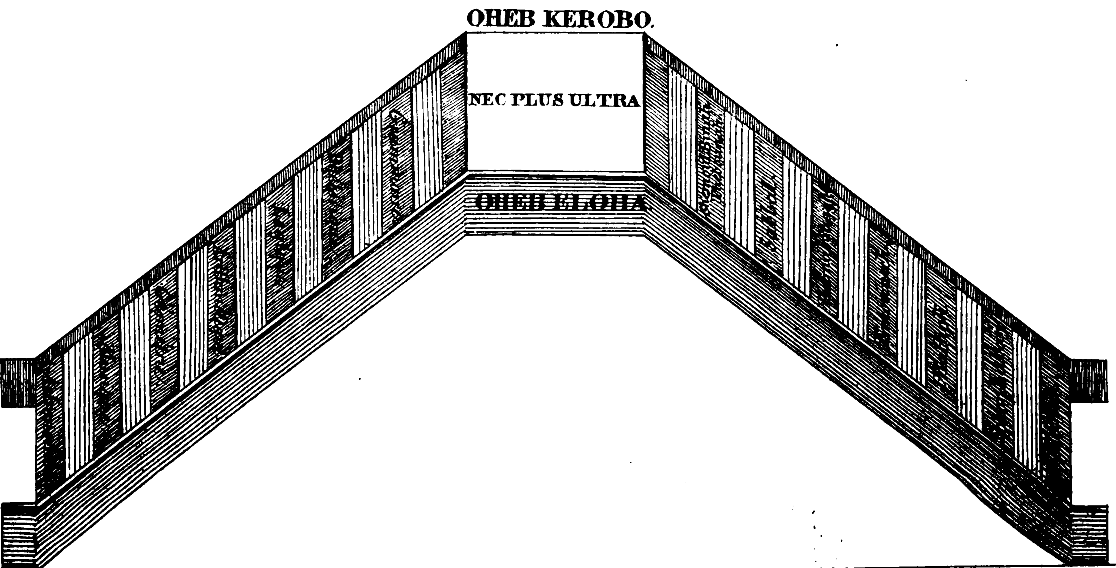
croisés ; dans le cours de la même année, Saladin leur déclara la guerre, s'empara une seconde fois d'Alexandrie, créa le premier corps de mamelucks, et, abusant de sa puissance, il plongea dans l'esclavage les Juifs et les chrétiens, qui étaient épars dans toute l'Égypte, il rendit un édit par lequel il déclara incapables aux emplois publics les Juifs et les chrétiens, et les obligea à se distinguer par des costumes particuliers pour qu'on pût les reconnaître dans toute l'étendue de l'Égypte. Voilà comme un fait politique, présenté sous des allégories différentes, peut faire confondre deux époques entièrement séparées et qui peuvent être considérées comme illusoires, quoique le fait sur lequel elles reposent soit parfaitement vrai. Ainsi la captivité des juifs et des chrétiens s'explique facilement au moyen de l'histoire, tandis que sans elle nous resterions dans le doute, parce que les allégories du grade qui renferment ce fait sont plus propres à favoriser l'incrédulité que d'établir la moindre croyance ; on peut se convaincre d'ailleurs que l'époque précise où la captivité des Juifs et des croisés eut lieu, ne peut se rapporter à la captivité des Juifs à Babylone, parce que cette dernière arriva en l'an 607 avant notre ère, tandis que les premières croisades ne commencèrent que vers le sixième siècle de notre ère; elles ne furent que partielles, et ne se composaient que de pélerins inoffensifs qui n'avaient d'autre but que d'accomplir un vœu religieux qu'ils s'imposaient volontairement.

L'initiation à ce grade est insignifiante : des captifs chargés de chaînes sont introduits, le président brise leurs fers et ceint leur front d'une couronne de laurier ou de chêne ; cette allégorie ne peut représenter que la délivrance obtenue par Zorobabel, et cette partie du grade ne serait alors qu'une portion du quinzième. Les mots expriment l'amalge du judaïsme et du christianisme, puisque le premier est *Moïse* et le second *Inri*, et ces deux mots rappellent les instituteurs de deux religions différentes.

La découverte des vérités que renferment les grades écossais étant l'unique but de nos recherches, nous devons avouer que nous possédons deux grades du serpent d'airain, dont la doctrine et le motif sont diamétralement opposés; nous venons de développer le grade qui fait partie de la collection que le Gd.·. O.·. vient d'acquérir, et nous avons démontré qu'il ne renfermait qu'un fait historique qui paraît avoir plutôt des rapports avec le quinzième grade qu'avec l'initiation, qui ne s'immisça jamais dans la politique que d'une manière fort indirecte, et un grade qui figure dans ceux qui ont pour objet spécial la philosophie doit renfermer quelque vérité de haute morale ou une science plus ou moins utile ; car l'initiation positive ne s'occupa jamais que de morale et de science, et le grade que nous allons examiner nous paraît plus convenablement placé dans la catégorie des grades philosophiques que le précédent.

ÉCHELLE MYSTÉRIEUSE

du Kadosch Philosophique.



Lith. de A. Pulin, rue d'Anjou Dauphine, 10

Le titre de cour de Sinaï que prend l'atelier, le nom de Jéhovah en lettres hébraïques placé dans un triangle, et une seule lumière qui doit éclairer le temple, sont la représentation positive du culte hébreu; et le fait politique que nous avons exposé figure l'émigration des Israélites qui habitaient l'Égypte. En effet, Moïse, après avoir été instruit dans toutes les sciences des mystères égyptiens, conçut contre les oppresseurs des Hébreux une haine qui, l'ayant rendu suspect, le força de se cacher dans le désert. Après une longue retraite, il forma le projet de tirer les Hébreux de l'oppression des Égyptiens et de leur donner des lois; il s'associa à Aaron son frère, il souleva les Hébreux, et se dit inspiré de Dieu et parvint à leur faire quitter l'Égypte : ils restèrent fort long-temps dans les déserts de l'Arabie; parvenus enfin au pied du mont Sinaï, ils furent affligés d'une affreuse famine qui leur fit regretter l'esclavage; car, en Égypte, tout y abondait, et à l'aide du travail, ils ne manquaient de rien. Dans le désespoir que leur causa cet état de détresse, ils maudirent et l'Éternel et Moïse; ce fut pour les punir, dit le Lévitique, que des serpents brûlants surgirent tout-à-coup et firent périr tous les Israélites, qui furent piqués par ces dangereux serpents. Moïse fut sur le mont Sinaï, ses prières désarmèrent l'Éternel, et ce fléau dévastateur disparut, et Moïse fit construire un serpent d'airain qu'il fixa sur une perche en forme de croix, et il déclara que tous ceux qui seraient

mordus par un serpent seraient radicalement guéris en vénérant le serpent d'airain ; telle est l'origine que la Bible donne à l'institution du serpent d'airain. Cette allégorie religieuse n'exprime, selon nous, que les calamités qui affligèrent les Israélites dans les déserts de l'Arabie et l'ascendant que Moïse exerçait sur le peuple hébreu ; et les serpents brûlants sont l'image positive des fictions multipliées dont se servent les Orientaux pour peindre un fait ou un événement. Mais l'initiation à ce grade et l'historique qui la renferme dans toute son étendue, prouvent que ce grade eut pour but spécial l'institution d'une science qui dut être fort utile aux Israélites.

L'historique nous apprend que, peu de temps après que les Israélites furent campés près du mont Sinaï, la peste se développa parmi eux et fit des ravages inouis ; cette affreuse maladie ayant pris naissance en Égypte, Moïse, qui avait été initié dans les grands mystères, l'avait nécessairement étudiée et devait en connaître les moyens curatifs; mais il jugea sans doute à propos d'entourer ses connaissances médicales d'un mysticisme qui devait affermir sa puissance et le faire considérer comme l'intermédiaire sacré entre l'Éternel et le peuple hébreu. Il monta sur le mont Sinaï, et au milieu de sa fervente prière, il vit un serpent étendu sur la terre sans mouvement et près d'expirer ; bientôt un second serpent arrive, il roule en divers sens le premier serpent sur une herbe

dont les effets salutaires le rendirent à la vie ; Moïse, frappé de ce phénomène surprenant, cueille l'herbe précieuse, il l'administre intérieurement et en applique sur les plaies des malades ; il obtient des guérisons nombreuses, la maladie diminue d'intensité, et Moïse sauve la plus grande partie d'Israël ; il lui annonça que ce médicament était un bienfait de l'Éternel, qui lui avait révélé cette plante précieuse pour la conservation de son peuple. Ce fut pour perpétuer le souvenir de ce fait remarquable, qu'il institua le serpent d'airain, et la vénération qu'il prescrivit aux Hébreux pour ce serpent devait se rapporter à l'Éternel, et que cette image ne devait rappeler à leur mémoire que la reconnaissance qu'ils devaient à Jéhovah. Voilà l'origine et le but religieux que représente l'institution du serpent d'airain ; grade d'autant plus ancien que le fait qu'il renferme se passa au commencement du XVe siècle avant l'ère vulgaire.

Examinons maintenant l'initiation, et assurons-nous si elle renferme des caractères assez positifs pour représenter une science.

Une montagne assez élevée et escarpée doit être placée au centre du temple, dont le sommet doit être couronné de plusieurs plantes verdoyantes, au milieu desquelles on place un gros serpent ; le candidat doit être chargé de lourdes chaînes dont le poids doit être supporté par lui et par l'introducteur ; à son entrée tous les chevaliers sont dans la posture de personnes malades, et le président

lui dit : « Tu vois, mortel, l'état de souffrance dans
» lequel nous sommes plongés ; une maladie con-
» tagieuse a frappé les enfants d'Israël, et la mort
» fait parmi nous des ravages affreux ! toi seul
» peux nous guérir ; si tes forces te le permettent,
» gravis cette montagne escarpée, tu trouveras sur
» son sommet la plante salutaire qui peut seule
» nous rendre la santé. »

L'introducteur abandonne le néophyte ; il lui ordonne de gravir la montagne, mais le poids de ses chaînes ne le lui permet pas : « Insensé, dit le président, comment veux-tu vaincre les obstacles qui t'arrêtent tant que tu seras chargé de chaînes ? Demande à ton guide l'euphorbe qui possède la propriété de rompre le fer, et tu recouvreras la liberté, qui te permettra de remplir ta bienfaisante mission. » Dégagé de tout lien, le candidat gravit la montagne ; mais l'aspect du serpent arrête ses pas. « Eh bien ! dit le président, qu'aperçois-tu ?.... un serpent qui mange une herbe.... Empare-toi de ce reptile, élève ton trophée, fais les trois voyages mystérieux et cueille l'herbe du sommet de la montagne....» Le néophyte apporte le végétal précieux, il en distribue une feuille à chaque chevalier ; chacun se relève, et le président dit au candidat :.... « Nous t'avons délivré de la captivité : tu nous arraches à une mort certaine ; viens recevoir le prix de notre reconnaissance. »

Chacun de vous doit reconnaître dans cette allégorie expressive le fait politique que nous avons

signalé et l'acte religieux établi par Moïse. Quant à la science quelle représente, elle est facile à désigner : c'est la botanique en apparence, science si aride, si longue à acquérir et si utile par ses résultats. Et admirez la marche progressive que suivirent les sciences et les découvertes ; les besoins de l'homme les firent éclore ; son premier besoin dut être l'entretien de la vie, et tous les premiers êtres furent agriculteurs, chasseurs ou pêcheurs ; le second dut être de se garantir des intempéries des saisons et des animaux carnassiers: de là le rapprochement des êtres et l'établissement des cabanes ou des maisons ; le troisième dut être la connaissance de l'auteur de la nature : de là la théogonie expliquée par les astres ; le quatrième dut être de trouver des moyens pour guérir les maux qu'entraîne toujours l'agglomération des individus, et le règne végétal, qui fournit des moyens efficaces si multipliés, dut attirer l'attention des premiers êtres, ne fût-ce que pour distinguer les fruits salutaires que produit la terre de ceux qui sont malfaisants. Qui ne sait d'ailleurs que la connaissance des végétaux donna naissance à l'empirisme médical, et que l'empirisme fut le berceau de la médecine.

Ce grade doit être considéré comme renfermant les développements d'une des parties du premier degré des mystères égyptiens, lesquels jettent un grand jour sur l'origine positive de la médecine, car dans le premier degré des initiations d'Isis, on

démontrait aux néophytes l'anatomie, on leur enseignait la médecine et l'art de composer les médicaments ; et la médecine dut se borner primitivement à constater les effets plus ou moins salutaires des plantes qu'on administrait, et quoique l'histoire générale présente la médecine des Arabes comme la plus ancienne, puisqu'elle remonte à 1040 ans avant l'ère vulgaire, nous croyons que les prêtres égyptiens la possédèrent long-temps avant les Arabes ; ce qui confirme notre assertion, c'est qu'en 1300 et quelques années, époque à laquelle les mystères égyptiens passèrent en Grèce, les prêtres d'Eleusis faisaient apporter les malades dans leurs temples, ils les examinaient soigneusement et leur prescrivaient des infusions ou des décoctions de plantes médicinales ; et lorsque les malades étaient guéris, les prêtres dressaient des tableaux sur lesquels ils décrivaient les symptômes, la marche, la terminaison de chaque maladie, les médicaments qu'on avait administrés pour la combattre, et leurs résultats plus ou moins efficaces ; et les nombreux temples de la Grèce étaient remplis de ces *ex voto* religieux en apparence, quoique scientifiques en réalité. Or toutes les sciences et toutes les découvertes se trouvent concentrées dans l'intérieur des mystères, et nous sommes portés à croire qu'*Hippocrate* dut être initié dans les mystères d'Eleusis ; doué d'un génie méthodique, Hippocrate visita tous les temples de la Grèce, il y recueillit toutes les observations médicales que

plus de six siècles y avaient accumulées ; il les résuma, les classa et en forma ses immortels Aphorismes, qui ont toujours été considérés comme le résultat d'une longue pratique médicale, ce qui a fait long-temps douter de l'existence d'Hippocrate, et cependant, d'après l'histoire générale, il a existé quatre Hippocrate ; le premier vivait vers la fin du cinquième siècle avant l'ère vulgaire ; le second en 421 ; le troisième en 313, et le quatrième en 260 avant notre ère.

Une nouvelle preuve que la médecine est née des mystères de Memphis, c'est que l'Esculape égyptien, qui fut considéré comme le dieu de la médecine, vivait 5090 ans avant l'ère vulgaire : il fut par conséquent antérieur à l'institution des mystères égyptiens, et comme les prêtres grecs héritèrent de ces mystères soixante ans après leur établissement, c'est-à-dire en 1310 avant notre ère, Esculape, Grec de naissance, fils de Coronis, instruit dans l'école de Chiron, qui fut un centaure remarquable par l'étendue de ses connaissances variées, vivait en 1460 avant notre ère. Il se rendit célèbre par les progrès qu'il fit dans les propriétés des plantes médicinales, et par leur juste application dans diverses maladies ; ce fut lui qui joignit la chirurgie à la médecine ; et Hippocrate suivit ses traces. La profondeur des vues médicales d'Esculape et les services qu'il rendit à son pays le firent diviniser par les Grecs, qui, après sa mort, élevèrent des temples en son honneur.

Enfin la preuve la plus incontestable que la médecine est la science que renferme ce grade, c'est que le serpent, qui en est le symbole dominant et qui lui sert de titre, symbolisa toujours la médecine. Toutefois ne perdons pas de vue que Moïse dut puiser ses connaissances médicales dans les mystères égyptiens et qu'on ne dise pas que Moïse ne fut pas médecin, car ses lois hygiéniques prouvent qu'il connaissait bien le peuple qu'il gouvernait et les maladies auxquelles il était exposé : elles décèlent un esprit médical qui avait bien apprécié l'influence que le climat devait exercer, soit sur le développement des maladies endémiques des pays chauds, soit sur leur intensité, et son hygiène, qu'il institua religieuse pour qu'elle fût scrupuleusement observée, eut pour but de soustraire les Hébreux aux maladies régnantes, ou de les rendre plus rares, ou enfin d'en diminuer la gravité ; et la longévité mentionnée dans la Bible semble attester la bonté des lois hygiéniques de Moïse, dont les connaissances anatomiques sont aussi incontestables que ses connaissances médicales ; car il défend aux Israëlites de manger de la chair d'un animal dont les poumons sont adhérents, soit à la plèvre pulmonaire, soit à la plèvre costale, et les sacrificateurs, qui sont chargés d'égorger les bœufs, observent très-scrupuleusement le précepte de Moïse, preuve incontestable des observations d'anatomie pathologique faites par Moïse.

Nous croyons avoir démontré : 1° que le fait politique attesté par l'histoire qui se trouve consigné dans le premier grade du serpent d'airain, que nous avons exposé, est trop moderne pour qu'il ait fait partie de l'épisode hébreu qui constitue le second grade du serpent d'airain, et nous attribuons cette erreur à l'ignorance complète dans laquelle étaient les auteurs du premier cahier; 2° que le deuxième grade du serpent d'airain, que nous avons développé, renferme l'émigration des Israélites de l'Égypte suscitée par l'ascendant de Moïse; 3° que ce législateur se servit de ses connaissances médicales pour établir un acte religieux motivé en apparence sur les avantages qu'en retirèrent les Israélites, quoique en réalité Moïse n'eût pour but que d'affermir le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel qu'il exerça sur le peuple hébreu; 4° enfin, que les allégories de ce dernier grade représentent l'origine de la médecine, science dont l'humanité tout entière retire journellement des avantages incontestables.

Quoique nous ayons épuisé le vingt-cinquième grade, nous croyons néanmoins, pour ne rien laisser ignorer, devoir faire connaître une institution trop philantropique pour que nous la passions sous silence, parce qu'elle a un rapport immédiat avec le grade dont nous nous occupons.

Après que les croisés se furent emparés de Jérusalem, trois cents d'entre eux se retirèrent sur le mont Sinaï, et ils y formèrent une société reli-

gieuse et chevaleresque en même temps, sous la dénomination de chevaliers du serpent d'airain. Ces chevaliers choisirent pour leur supérieur Jean de *Ralp*. Cette honorable association avait un double but philantropique : le premier consistait à soigner les malades, et ils établirent à cet effet une vaste habitation, dont une partie fut divisée en plusieurs salles, où les voyageurs qui tombaient malades étaient reçus et soignés gratuitement; le second but consistait à servir d'escorte aux pélerins et à les protéger contre les attaques des Sarrasins ; pendant six mois de l'année, cent d'entre eux campaient près des grands chemins et accompagnaient les nombreux pélerins jusqu'aux confins de la Palestine ; leur campagne finie, ils rentraient dans la communauté et ils étaient remplacés par cent autres chevaliers, et les rentrants soignaient les malades à leur tour. Cette institution parut si noble et si désintéressée, que ces chevaliers finirent par être vénérés par les Sarrasins, qui vinrent fréquemment réclamer le secours de leur art. Nous pensons que cette pieuse institution a été ajoutée au grade, ce qui lui donne néanmoins une corrélation avec les bienfaits que l'initiation répandit partout où elle pénétra ; mais nous la croyons trop moderne pour qu'elle ait pu faire partie du grade lors de son institution, qui pour nous n'en est pas moins admirable, et si conforme au but philantropique de la maçonnerie.

Au risque d'être prolixe, nous ferons remarquer,

avant de terminer, que les statuts du premier grade que nous avons examiné respirent le patriotisme le plus pur; ils sont l'expression d'un peuple libre, qui sent tout le prix de la liberté; les devoirs que chaque chevalier du serpent d'airain a à remplir envers la patrie, y sont tracés de manière à enflammer le cœur le plus froid; ils expriment ce grand héroïsme belliqueux qui éleva si haut les inimitables héros de la Grèce. Quels que soient les torts de la patrie envers un chevalier, il ne peut tirer le glaive contre elle sans être deshonoré et répudié par l'ordre, et si notre institution pouvait s'occuper de politique, les statuts des chevaliers du serpent d'airain devraient être lus à chaque fête solsticiale, moyen infaillible pour entretenir l'amour sacré de la patrie; ces statuts nous paraissent d'autant plus importants qu'ils soulèvent le voile qui dérobe le véritable but politique que renferme ce grade; car, de même que le vingt-quatrième grade est consacré à la liberté de la pensée et de la conscience sous le rapport religieux, de même le vingt-cinquième paraît exclusivement consacré à la liberté civile. Mais il fallait masquer un but que nous n'avons pu découvrir qu'en nous occupant d'une manière spéciale des symboles et des allégories, qui renferment toutes les vérités que l'initiation voulut soustraire aux regards profanes. Quoi de plus expressif et de plus significatif que les chaînes dont on charge l'initié ? Peut-on méconnaître à cette allégorie l'oppression permanente du

despotisme et de la tyrannie? et l'action corrosive que la nature a placée dans l'euphorme pour détruire le fer n'exprime-t-elle pas les moyens légaux et irrésistibles qu'un peuple a le droit d'employer pour recouvrer la liberté qu'on lui a ravie? L'attitude maladive des patriarches pendant la réception ne figure-t-elle pas l'esclavage des peuples, qui constitue la maladie politique qui les énerve et les réduit à l'ilotisme? Le but du grade que nous venons de signaler nous paraît d'autant plus positif que, dans nos considérations générales, nous avons déjà fait remarquer que l'émancipation de l'Angleterre, de l'Amérique et de la France fut due aux bienfaits de l'initiation, et nous ne doutons pas que les lumières que répandirent les mystères d'Eleusis n'aient puissamment contribué à la liberté dont jouit la Grèce; et si l'Égypte ne participa pas aux bienfaits de la liberté, c'est que l'entrée de ses mystères fut long-temps réservée au sacerdoce, qui se l'appropria exclusivement; car ce ne fut que tardivement que les philosophes étrangers y furent admis, et ces hommes supérieurs étaient libres quoique soumis aux lois du pays.

VINGT-SIXIÈME GRADE.

Prince de Mercy.

Le vingt-sixième grade est le plus philosophique de tous ceux qui composent cette catégorie; et,

malgré les nombreuses explications qu'on y trouve, il renferme encore une foule d'abstractions dont les vérités sont très-difficiles à dégager et à démontrer, et les nombreux symbôles qui y figurent représentent deux religions différentes, une science d'autant plus abstraite qu'elle n'a fait des progrès réels qu'après le milieu du XVIII[e] siècle; mais la morale qu'on y trouve est des plus pures et des plus parfaites. On dirait toutefois, que le nombre ternaire lui sert de base; car, de quelque manière qu'on examine ce grade, les explications dérivent toujours ou de trois symboles réunis ou d'une triple signification assignée à chaque groupe de symboles. La division comme la réunion des symboles représente le nombre trois, qui est le carré de neuf; et ce n'est que d'après cette base ternaire que le titre du grade peut être justifié; car la dénomination de prince de Mercy fait allusion à une institution religieuse, que l'on désignait par trinitaires ou pères de Mercy. Cet ordre avait un but philantropique très-louable; car ils étaient astreints à faire des quêtes continuelles dont le produit était destiné au rachat des chrétiens qui étaient captifs à Alger, à Tunis et dans tous les états barbaresques, et à la procession annuelle de la Fête-Dieu à Marseille, les trinitaires exposaient aux regards publics le nombre d'esclaves rachetés, et la vue de ces malheureux rendait les quêtes plus abondantes. Quelque utile et louable que fût une pareille institution, elle n'a aucun rapport avec le

grade qui nous occupe ; d'où nous croyons pouvoir conclure que le titre de prince de Mercy est moderne, et qu'il n'a de corrélation avec le grade que par le mot *trinitaire*.

La tenture du temple doit être tricolore ; et l'atelier s'appelle troisième ciel : ainsi tout exprime le nombre ternaire ; l'âge est quatre-vingt-un ans, qui est le carré de neuf, lequel a pour racine le nombre trois.

Les symboles de ce grade, au nombre de quinze, sont : 1° un bûcher allumé ; 2° un bras armé d'un grand coutelas ; 3° un ange dans un nuage ; 4° une grande croix ; 5° une lance ; 6° une couronne d'épines ; 7° une arche d'alliance ; 8° les tables de la loi ; 9° un encensoir ; 10° une figure de Mercure ; 11° un réchaud surmonté d'un creuset ; 12° un lingot d'or ; 13° un flambleau ardent ; 14° un globe tournant sur son axe ; 15° un triangle équilatéral en or. L'ensemble de tous ces symboles a donné lieu à trois explications différentes ; la première est toute religieuse ; la seconde scientifique, et la troisième philosophique ; mais avant de les aborder, examinons d'abord l'initiation de ce grade.

L'introduction du candidat exige qu'il exécute la marche du serpent d'airain, et comme cette marche exprime l'ignorance la plus complète, le candidat ne peut être initié à un grade scientifique et philosophique qu'autant qu'il donnera des preuves d'une instruction solide ; et pour lui en faire

sentir toute la nécessité, on lui fixe une aile à chaque épaule, symbole positif du génie.

Chevalier du serpent d'airain, dit le président, le symbole précieux que vous possédez vous permet de vous élever au-dessus du vulgaire : nous avons parcouru la route que vous allez traverser ; elle n'est donc pas au-dessus des forces humaines, à moins qu'une fausse instruction ne vous égarât, et vous seriez indigne de nous appartenir. Mais, si vos connaissances sont positives, il existe en vous une force d'ascension assez puissante pour vous élever sans danger au-delà des régions où se trouve circonscrite l'atmosphère de notre planète.

Après avoir parcouru le premier ciel, le candidat est forcé d'arriver au second et de monter l'échelle mystérieuse qui n'est composée que de trois degrés, qui sont : la foi, l'espérance et la charité. Parvenu à ce troisième degré, Homme insensé ! lui dit le président, comment voulez-vous trouver un degré au-dessus de celui où vous êtes parvenu ? les trois échelons que vous avez parcourus, représentant l'intelligence, la pensée et la raison, ne constituent-elles pas la perfection humaine ?

Nous passons sous silence le reste de l'initiation, parce qu'elle n'a pour objet que de peindre au candidat les diverses sensations physiques que l'homme éprouve en parcourant les différentes régions de l'atmosphère.

Les allégories de cette initiation sont trop expressives pour qu'elles soient susceptibles de longs développements, car nous sommes convaincus d'avance qu'en lisant le cahier du grade, chacun y trouvera des principes positifs de la physique, de la chimie primitive et de la philosophie ; elles expriment surtout les difficultés que l'homme doit éprouver pour les acquérir, puisque ce n'est que par degré qu'il peut y parvenir, et la force d'âme dont on a besoin pour fouler aux pieds les préjugés et combattre les doctrines erronées. Ce n'est qu'à cette condition que le génie de l'homme peut s'élever dans les hautes régions, qu'il ne peut atteindre que par la pensée réflexive, qui est la règle de *Descartes*.

Nous avons avancé que les symboles de ce grade offraient trois explications différentes, l'une purement et exclusivement religieuse, l'autre scientifique, et la troisième entièrement philosophique. En effet, si on groupe tous les symboles du grade, on y découvre la représentation positive de la religion hébraïque et de la religion catholique, et tous les grades de l'écossisme sont plus ou moins enveloppés de ce double manteau religieux, parce que l'esprit religieux fut dominant presque jusqu'à nos jours, et il pénétra même jusqu'au cœur de la philosophie ; ce fut donc une nécessité que les progrès de la civilisation pouvaient seuls dissiper ; mais nous pensons que les deux cultes introduits dans ce grade sont des additions modernes qu'il

faut attribuer aux auteurs du cahier, puisqu'il renferme une science qui fut instituée en Égypte, et les Égyptiens ne pratiquèrent jamais le culte hébreu, encore moins le culte catholique, qui ne fut institué que plusieurs siècles après : nous avons été également étonnés de ne voir figurer dans ce grade que deux religions, tandis que le vingt-quatrième degré est exclusivement consacré à la liberté des cultes. Nous verrons bientôt comment les auteurs du cahier du grade surmontèrent l'incohérence que présentait leur système. La partie scientifique de ce degré a pour titre : *Système du grand Œuvre de la Nature.*

Les éléments constitutifs des métaux, leur association, leur fusion, leur séparation, et les nouvelles combinaisons qu'on peut opérer à volonté, quoiqu'appartenant à la physique, font néanmoins partie de la philosophie, et c'est sous ce rapport qu'il faut entendre l'œuvre philosophique ; et la science que représente cette partie du grade est la chimie minérale, la seule qui fût connue des anciens; voici comment le grade exprime cette science :

L'étude spéciale du philosophe est la recherche des opérations de la nature : Dieu en est le principe et la fin; son souffle est le feu central et universel qui vivifie tout. Les éléments des métaux sont l'humidité combinée à la chaleur de la terre; le mercure représente l'humidité, et le soufre la chaleur de la terre. Cette dernière constitue la vie

des métaux dans leur mine, parce qu'en diminuant l'humidité, elle rapproche leurs éléments et concourt à leur cohésion : l'excès de la chaleur est la mort des métaux, parce qu'elle produit la fusion, qui est la séparation de leurs éléments.

L'objet des recherches du philosophe consiste dans la connaissance de l'art de perfectionner ce que la nature laisse d'imparfait dans le règne minéral; et les opérations du grand œuvre consistent dans la sublimation, c'est-à-dire, que les anciens croyaient, qu'en combinant le soufre avec des métaux, et en soumettant cette combinaison à l'action du feu, on parvenait à produire la sublimation, qui était une poussière plus ou moins adhérente aux parois du vase, et que cette sublimation constituait l'or, et pour éviter toute erreur, on distingua l'or astral, c'est-à-dire le soleil, l'or élémentaire qui est l'élément le plus pur des trois règnes de la nature, et l'or vulgaire, qui est le positif; de manière que la combinaison du soufre avec des métaux soumise à une chaleur plus ou moins prolongée devant produire l'or, constituait la pierre philosophale.

Quelque obscure et abstraite que soit cette ancienne théorie, elle n'en représente pas moins l'alchimie, qui fut le berceau de la chimie éclairée, et on attribue l'institution de ce grade à Hermès, dénomination que lui donnèrent les Grecs, car son nom primitif fut *Siphaos*, fils de Vulcain, parce qu'il connaissait l'art de mettre les métaux en fu-

sion, et les annales du monde assurent qu'en l'an 1596, avant notre ère, *Hermès* fonda l'alchimie chez les Égyptiens, et à la même époque, Coré, oncle ou parent de Moïse, devint savant dans la chimie; il acquit de grandes richesses au moyen des secrets du grand œuvre; l'alchimie fut une science hypothétique et dont les résultats furent toujours trompeurs, et elle ne fut exploitée que par des esprits exaltés. Toutefois, en 960 de notre ère, Geber, Gerbert ou Giabert, tenta de renouveler les expériences des anciens. Médecin chimiste, et astronome arabe ou maure d'Espagne, il fit diverses découvertes curieuses sur la nature, telles que la purification, la fusion et la malléabilité des métaux, la propriété des sels et de l'eau forte; il passe pour l'inventeur de l'alambic et du bain Marie; on prétend que c'est lui, qui, le premier, chercha à découvrir un remède universel, c'est-à-dire, la pierre philosophale; mais l'or, dont on prétend qu'il se servait pour guérir la lèpre et autres maladies, rappelle la prétention des tao-ssé de la Chine, qui espéraient rendre leurs empereurs immortels par un remède composé d'or et de mercure. Les travaux de Giabert avaient été précédés par ceux de ses compatriotes; car, en 750 de notre ère, les Arabes se livrèrent à l'étude de la Chimie, qu'on appela d'abord polypharmacie. Les premiers chimistes furent Geber, Mazué, Thadéus, Bazile, Valentin: c'est une erreur de la part des chimistes de faire remonter plus haut la connaissance des

Arabes dans cette science; car, du temps de Mahomet, les Arabes n'étaient que des tribus grossières. Ce n'est qu'en approchant de l'élévation des Abassides sur le trône des califes, que les Arabes acquirent quelques lumières, et ce ne fut qu'en 1520 que Jacques de *Carpi* unit les expériences anatomiques à celles de la chimie, pour éclairer l'art de la médecine.

Cette partie scientifique du grade donne néanmoins la mesure de la vaste profondeur du génie d'*Hermès*, qui, pour inspirer l'amour de l'étude, créa une science qui avait pour stimulation l'attrait de la possession des richesses. Que les résultats annoncés par Hermès fussent positifs ou non, peu lui importait! Son but était d'exciter à l'étude, et répandre les lumières, de pousser les Égyptiens aux découvertes, et au perfectionnement des arts et des sciences, et il atteignait ce but par sa belle institution, parce que l'alchimie exigeait des études solides, une rectitude d'esprit et une judicieuse observation; et, si les résultats de l'alchimie trompaient les espérances de ceux qui s'y livraient, les connaissances qu'ils possédaient leur permettaient d'embrasser une science plus positive et plus utile; les intérêts scientifiques de la patrie étaient donc attachés à l'institution de ce grade. Mais avant d'initier le néophyte, Hermès lui réservait une épreuve morale cent fois plus rude que celles des initiations anciennes. Après lui avoir fait subir toutes les épreuves, s'être assuré de l'étendue de

sesconnaissances, lui avoir expliqué le grand œuvre philosophique, on lui disait voici notre secret: nous faisons de l'or en commun, et personne de nous ne peut en posséder une parcelle; nous l'enfermons soigneusement, et trois années de travail produisent des lingots pour la valeur de trois millions, et pour que notre secret n'éveille ni l'attention publique, ni celle du gouvernement, nous donnons tous les trois ans ce produit au plusancien d'entre nous. Toutefois nous lui imposons les trois conditions suivantes :

La première, c'est de s'expatrier et de faireun éternel adieu à celle qui l'éleva et l'instruisit; il faut qu'il brise tous les liens de l'amitié, qu'il renonce à ses plus douces affections, qu'il nous oublie pour toujours.

La seconde, qu'il nous fasse connaître les moyens qu'il emploiera pour transporter sûrement son trésor.

La troisième, qu'il nous indique l'usage qu'il en fera, car notre travail commun a pour but le soulagement de l'humanité. Vois, si tu veux travailler avec nous. La durée incertaine de la vie et le nombre des princes de Mercy ne t'offrent rien de positif. Veux-tu t'exposer à travailler pendant de longues années sans être certain d'en recevoir la récompense ?

Des conditions aussi sévères devaient éloigner beaucoup de néophytes, et ceux qui persistaient après avoir pris l'engagement solennel de remplir

ne nous reste plus qu'à vous présenter le sens philosophique qu'exprime chaque symbole que le grade renferme :

1° Un bûcher allumé;

Martyre, conviction intime, mépris de la vie.

2° Un bras armé d'un coutelas;

Crimes, rigueurs des lois, vengeance fanatique.

3° Un ange dans un nuage;

Génie, liberté, enthousiasme.

4° Une lance;

Valeur, bravoure, victoire.

5° Une croix;

Univers, christianisme, abnégation de soi-même.

6° Une couronne d'épines;

Difficulté des études, aridité des sciences, récompense de la plupart des philosophes.

7° Arche d'alliance;

Culte hébreu, alliance des peuples, rapport de l'homme avec Dieu.

8° Les tables de la loi;

Décalogue, morale universelle, devoirs de l'homme envers Dieu et le prochain.

9° Un encensoir;

Image des cultes, sacerdoces, cérémonies religieuses.

10° Un Mercure avec ses attributs;

Industrie, commerce, relation des divers peuples de la terre.

11° Un réchaud surmonté d'un creuset;

Doctrines épurées, principes invariables, chimie.

12° Un lingot d'or;

Ambition, corruption, pouvoir.

13° Un flambeau ardent;

Source de toute lumière, intelligence, philosophie.

14° Un globe tournant sur son axe;

Éternité, force centripète, harmonie de l'univers.

15° Un triangle équilatéral d'or;

Delta, trinité philosophique, nombre ternaire.

16° La statue de la Vérité;

But des philosophes, recherches des initiés, résultat de l'initiation.

Dans les longs développements que nous venons d'exposer, nous croyons avoir embrassé toutes les allégories qui constituent le grade et avoir démontré le but religieux, scientifique et philosophique, par des explications assez positives pour qu'elles puissent vous pénétrer des efforts constants que nous ne cessons de faire pour mettre en lumière les vérités abstraites qu'on s'est étudié à envelopper dans un mysticisme tellement obscur qu'un esprit profane, quelque pénétrant qu'il soit, ne peut en deviner le véritable sens qu'à l'aide de l'initiation, et cette sage précaution a été la sûreté de l'ordre et la durée de notre sublime institution.

Nous terminerons par une remarque qui prouve tout à la fois l'antiquité du grade, et son véritable but caché sous le mysticisme; en effet, il n'y a pas plus de quarante ans que la chimie conservait en-

coré une foule d'hiéroglyphes, peints dans presque toutes les officines; chacun d'eux représentait une substance médicamenteuse; c'était un reste de la méthode orientale ou ésotérique, que les initiés égyptiens pouvaient seuls comprendre, et l'alphabet de ce grade consiste dans des hiéroglyphes égyptiens; toutefois, si *Hermès*, *Coré* et Giabert furent de véritables alchimistes, il y en a eu beaucoup de faux, qui ne se servaient pas plus, matériellement parlant, de leur alambic que les maçons de leur truelle, et pour qui de tels emblèmes n'étaient, comme chez les maçons, que l'écorce de l'initiation. Peu de sciences paraissaient aussi propres à remplir ce but: car l'alchimie était, dans le principe, la recherche des moyens de relever la matière à sa première nature, dont on la supposait déchue. L'or était jugé pour la matière ce que l'éther du huitième ciel était pour les âmes; et les sept métaux, désignés chacun par le nom d'une planète, formaient l'échelle ascendante de purification qui correspondait aux épreuves des sept cieux; l'alchimie étant donc, si on peut le dire, la mystagogie des corps, ou la mystagogie, une alchimie des esprits; l'une convenait fort bien pour servir de voile à l'autre. Aussi arriva-t-il souvent que dans des ateliers, où le vulgaire croyait les adeptes occupés de préparations officinales, on ne cherchait d'autres métaux que ceux de l'âge d'or, d'autre pierre philosophale que la pierre cubique, ou la pierre angulaire du temple de la philosophie;

qu'enfin l'on n'y purifiait que des penchants et qu'on n'y passait au creuset que des hommes.

VINGT-SEPTIÈME GRADE.

Souverain Commandeur du Temple.

Le vingt-septième degré, dont nous allons nous occuper, ne mériterait pas d'être classé dans l'écossisme comme grade, puisqu'il ne renferme ni symboles, ni allégories qui puissent le rattacher à l'initiation. Il mérite encore moins de figurer parmi les grades philosophiques. Nous pensons donc qu'il n'a été intercalé que pour remplir une lacune, et rappeler un ordre qui fut justement célèbre; et nous nous fussions contenté de ce court exposé, si cet ordre n'avait dans son institution secrète une corrélation directe avec l'initiation, et il est de notre devoir d'exposer tous les documents historiques qui puissent prouver ce que nous avançons.

Les crimes absurdes dont les templiers ont été accusés, les persécutions tyranniques et les supplices pour les leur faire avouer, ont excité de nos jours une juste indignation, et pour mieux réhabiliter leur mémoire, on a cru devoir nier qu'ils aient jamais eu aucune pratique secrète : on a eu tort, parce que la vérité doit passer avant tout.

Personne ne peut nier la bravoure, la générosité, la piété et la charité des templiers; mais on

ne peut pas contester qu'ils n'eussent pas des assemblées mystérieuses où ils conservèrent, dans les épanchements d'une pure fraternité, l'héritage des connaissances de l'antique initiation.

Hugues de Payen, qui fonda cet ordre en 1118, voulut y réunir tousl es avantages obtenus jusque-là au moyen de la chevalerie; il prétendait que la milice fût utile à la patrie par son bras, et que les chefs le fussent au monde par l'élévation et la liberté de leurs idées. Une règle sévère, mais indispensable dans un temps où l'austérité était plus admirée que la vertu, se faisait remarquer parmi les frères; on peut la lire dans *Gürtler*. Le précepte fondamental de l'association était la charité, soigneusement observée dans ses deux branches, la bienfaisance et la tolérance; car on distribuait, trois fois par semaine, d'abondantes aumônes à la porte de chaque commanderie. Leur tolérance fut remarquable dans les guerres de la Palestine, car ils traitaient avec la plus grande douceur les musulmans qui tombaient entre leurs mains, et les laissaient libres *dans leur croyance*. Il passe pour certain que le grand *Saladin*, supérieur au fanatisme de sa religion, reçut secrètement l'initiation d'*Hugues* de Tibériade, qui fut son prisonnier.

Aux rits septentrionaux, dont la loge d'York était le foyer depuis deux cents ans, l'ordre s'empressa de réunir les rites et les usages des chrétiens de Saint-Jean et de ceux des gnostiques, qui subsistaient encore dans l'ombre. Cette fusion avait été pré-

parée par les nombreux pélerinages à la Terre-Sainte, et la première croisade régulière augmenta les relations de l'Orient et de l'Occident. Personne n'ignore que, dans le procès des templiers, on parla beaucoup d'une tête barbue, à laquelle on attribuait la puissance de faire croître les fleurs et les moissons. Cette prétendue idole est l'image du père éternel des gnostiques et des chrétiens, du *Brachma* indien, du *Phtha* égyptien, c'est-à-dire de Dieu, considéré comme créateur.

De tout temps la barbe a signifié chez les Orientaux la majesté, la paternité, la force génératrice; et quant au pouvoir qui fait germer les productions de la terre, il paraît être de tous les attributs de la divinité celui qui a le plus frappé les hommes. Voilà pourquoi, dans la mythologie, *Pan,* qui signifiait d'abord le grand tout, a fini par dégénérer en un dieu champêtre. Cette tête, appelée dans l'interrogatoire des templiers *Baphométus*, et qui signifie baptême de sagesse, a sans doute été pris par erreur pour le nom de l'image; il devait se rapporter à quelqu'une des cérémonies pratiquées dans les chapitres où elle était placée; il convient parfaitement à l'épreuve de l'eau, commune aux anciennes et aux modernes initiations. Au reste la même tête, barbue et couronnée, se retrouve sur deux pierres gravées, rapportées dans la collection de Jean l'Heureux, avec commentaire de Chifflet; elle y est accompagnée, dans l'un des quatre séphirots ailés, en attitude d'adoration, et

dans toutes deux des figures symboliques celèbres. Sur la fin du dix-septième siècle, on a découvert en Allemagne ; dans le tombeau d'un templier mort avant la persécution de l'ordre, une espèce de talisman qui, à l'exception de la tête de vieillard, portait absolument les mêmes signes que les pierres gravées dont nous parlions. Ces signes sont 1° le compas et l'équerre, symboles de notre initiation ; 2° une sphère, emblème de l'astronomie, motif de plusieurs grades ; 3° le décagone, dit pentagone de Pythagore, celui qu'on nommait *de bien-être*, celui qui servait de sceau à l'âme purifiée ; figure devenue, il y a vingt ans, la marque distinctive de la société des philadelphes, à qui la Légion-d'Honneur l'a empruntée ; 3° les huit étoiles de l'ogdoade gnostique, qui remplacent, comme on sait, les huit cabires de Samothrace, les huit principes égyptiens et phéniciens, les huit dieux de Xénocrate, les huit angles de la pierre cubique.

Les templiers recevaient, comme marque de leur chevalerie secrète, une ceinture, ultérieurement changée en une écharpe de laquelle dérivent tous les cordons modernes ; ils avaient en outre, ainsi que la découverte du tombeau en Allemagne le prouve, tous les insignes de l'initiation gnostique, tels qu'on les portait dans les loges anglaises, d'Athelstan, et dans celles du Bas-Empire, ou tels qu'ils sont encore en usage sur toute la terre.

La dénomination de chevalier du Temple ne se rapportait pas, comme on le croyait, à l'église

du Saint-Sépulcre ; par suite de leurs idées mystiques, les chefs de l'ordre avaient eu en vue un autre temple, plus digne sans doute de la divinité, le monde entier, peuplé d'hommes libres et vertueux. C'est à la construction de ce dernier temple qu'ils travaillaient, et celui de Salomon en était le symbole, moins encore à cause de sa munificence qu'à cause de son unité. Aussi, quoique leur nom de *templiers* prévalût, ils n'avaient point perdu entre eux celui de maçons, ou d'initiés. Nicolaï, qui ne veut pas en convenir, en fournit lui-même la preuve la plus forte, dans le fait suivant. En Italie, d'anciennes églises, qui ont appartenu à l'ordre avant son abolition, conservent par tradition le nom d'église *della Massone* ou *Maccione*; on est forcé de convenir que les Italiens, avant de les appeler ainsi, savaient que franc-maçon ou templier était la même chose, et nous avons vu dans la partie graphique que les templiers possédaient l'initiation avant qu'elle ne parût en France ; après la destruction apparente des templiers, une partie d'entre eux en conservèrent la dénomination dans leurs assemblées, les formes et le costume ; tout fait présumer que cette branche s'éteignit, car la société particulière qui en prend aujourd'hui le nom n'a conservé, ni la dénomination, ni le costume, ni le rituel, ni la doctrine, et ses initiations n'ont aucun rapport avec celles des anciens mystères. L'authenticité de la charte de transmission, que

nous avons été à même de vérifier, signée sans interruption par tous les grands-maîtres, présente les noms les plus illustres, et prouve leur succession positive, moins les initiations mystiques de leur devancier.

Mais le plus grand nombre des initiés, en cessant, au quatorzième siècle, de former un ordre reconnu, rentrèrent au sein de la grande famille des maçons, qui n'avait jamais cessé d'exister; car, en 1424, Jacques lord Stewart reçut dans sa loge, à Kilwin en Écosse, les comtes de Glocester et d'Ulster, l'un Anglais et l'autre Irlandais: cette amalgame fut la cause des craintes que les souverains éprouvèrent de trouver dans les maçons des vengeurs des templiers, et le but du neuvième grade justifiait leurs soupçons.

Enfin, la maçonnerie, dont le centre était en Angleterre, après avoir triomphé des terreurs frivoles d'*Élisabeth* et du parlement, après avoir obtenu la protection d'Édouard III et de Henri VI, qui se firent initier, vit le nombre de ses membres s'accroître avec les lumières, dès que l'Europe eut reçu l'impulsion vigoureuse du seizième siècle. La maçonnerie propagea toutes les sciences et les enseigna sous la forme symbolique, et ce fut la mission et le but spécial de toutes les initiations, celle du christianisme excepté, et cette forme d'instruction fut conservée jusqu'à ce que les sciences furent enseignées publiquement : c'est du sein de la réunion des maçons, qu'est sortie

la société royale de Londres; ce corps maçonnique conçut le projet d'un dictionnaire de toutes les sciences, bien avant qu'on ne pensât en France à la fameuse Encyclopédie; des matériaux avaient déjà été recueillis pour son exécution.

Les documents historiques que nous avons exposés prouvent que l'ordre du Temple, dont on a si diversement parlé, n'était qu'un anneau de la grande chaîne de l'initiation mystique; placé entre les temps anciens et les temps modernes, il en a formé la coïncidence, atteignant d'un côté à nos assemblées mystérieuses, et de l'autre aux pompes isiaques; car les recherches faites dans les anciennes églises de Schœngrabern, de Wultendorf, de Saint-Wenceslas de Prague, offrent de nouveaux indices de la liaison des hiéroglyphes des templiers avec ceux des anciens mystères, et par conséquent ceux de la maçonnerie. M. de Hammer aurait dû seulement attacher moins d'importance à quelques figures peu décentes qui n'étaient qu'un résultat de la grossièreté du siècle et un reste d'imitation sans conséquence des phallus, si pieusement représentés par le cierge pascal, qui figure fort innocemment dans les cérémonies catholiques. Cette filiation de l'initiation prouve que l'auteur des *Ruines* a été trop loin lorsqu'il a avancé que le fil de la science occulte était rompu : sa métaphore eût été plus juste en disant que le fil s'est aminci sans se rompre, et que tel qu'il nous reste, il est encore le meilleur de tous les guides

pour pénétrer dans le labyrinthe de l'antiquité.

Nous croyons pouvoir inférer de tout ce qui précède que les templiers ont joui long-temps avant nous des bienfaits de l'initiation, et, sous ce rapport, ils sont nos prédécesseurs en France, mais non nos instituteurs; car, d'une part, l'Angleterre possédait l'initiation bien antécédemment à l'institution de l'ordre du temple, et d'autre part, lorsque les Anglais nous la transmirent, près de quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'abolition des templiers; ainsi cet ordre n'a contribué en rien aux divers rits que possédaient les ateliers de France, et encore moins à ceux que régit le G.·. O.·. Il nous reste maintenant à vous faire connaître le grade tel qu'il est, et à vous offrir quelques développements sur les allégories dont il se compose.

Le titre indique la suprême puissance que le grand-maître des templiers exerçait sur toute la milice; l'atelier représente la cour, qui se composait des hauts dignitaires de l'ordre; la tenture rouge et noire exprime le sang des martyrs et le deuil des templiers; un glaive, un évangile, un sceptre, placés près du trône, représentent la bravoure des templiers, leur croyance religieuse, et leur puissance. Le président, qui s'appelle à si juste titre la toute-puissance, ouvre la séance quand il le juge convenable, sans la participation des dignitaires ni des chevaliers; lui seul a le droit de parler.

Le candidat, privé de la lumière, est introduit,

il est livré à un silence absolu; la toute-puissance fait exécuter les voyages mystérieux, et dès qu'ils sont terminés, les deux premiers lieutenants-généraux, qui remplissent les fonctions de deuxième et troisième dignitaires, et qu'on appelle souverains, saisissent le néophyte, le soulèvent, lui font traverser le tableau, et viennent le déposer aux pieds du trône; allégorie ingénieuse qui exprime tout ce qui est relatif à la catastrophe sanglante de cet ordre.

Elle représente, d'une part, la soumission entière des chefs de l'ordre au message qui leur ordonnait de se rendre dans la capitale, la sécurité de leur conscience et la pureté de leurs actions, et le voyage qu'ils firent de l'île de Rhodes pour venir à Paris; et, d'autre part, la violence qu'employèrent contre eux Philippe-le-Bel et Clément V, et l'inflexible tribunal devant lequel ils comparurent. Une forte détonation se fait entendre, et on accorde la lumière au néophyte. La première allégorie représente l'arrêt des templiers, dont l'injustice retentit dans toutes les parties du monde; et la seconde symbolise les flammes qui les dévorèrent. On communique deux mots au nouveau reçu : le premier exprime leur inviolable fidélité à la religion qu'ils embrassèrent, et le second la sévère sagesse de leur conduite irréprochable.

L'instruction du grade est toute chrétienne; elle exprime la piété sincère des templiers : voilà tout le grade, et on conviendra qu'il serait difficile d'en

créer un qui exprimât mieux la destruction de l'ordre des templiers, et dont les allégories parussent plus innocentes aux yeux des hommes qui sont étrangers à l'initiation et à l'art incertain de pénétrer le sens des allégories qui caractérisent chaque degré. Et on s'est bien gardé de joindre à ce grade un discours historique, parce que les allégories qui le composent représentaient des faits trop récents pour qu'à l'aide du discours on n'en eût pas de suite pénétré le but et le motif. L'injuste condamnation des templiers dut exciter la pitié générale, et nous savons que la maçonnerie anglaise avait fait une fusion avec l'initiation templière. Ceux qui furent sur cette terre hospitalière durent créer ce grade, et l'écossisme l'admit, mais il le classa là où il ne fallait pas, parce qu'il ne devait pas figurer parmi des grades scientifiques, et les auteurs de ce grade furent néanmoins bien plus sages que les réfugiés de la Thébaïde, qui instituèrent le neuvième, qui respire une vengeance que l'initiation positive repoussa toujours, parce que la philantropie et la tolérance constituent une partie de sa base; ainsi la maçonnerie anglaise ne se contenta pas d'offrir un asile à leurs frères de France malheureux, elle voulut consacrer leur malheur par un grade spécial.

Nous pouvons assurer que l'association des templiers de nos jours a abandonné et l'initiation primitive et secrète de leurs chefs, et le grade d'élu de leurs frères malheureux; mais elle exécute à la lettre les deux conditions qui formèrent la base de

son institution naissante : la bienfaisance et la tolérance. Les bienfaits qu'elle répand ne sont connus que de celui qui les distribue, et sa tolérance est plus que chrétienne, car elle est philantropique. En résumé, nous croyons que ce grade doit être conservé sous un triple rapport historique.

Premièrement, pour perpétuer le souvenir d'un ordre religieux et militaire, qui fut tout à la fois indépendant, vaillant, généreux et bienfaisant.

Secondement, comme un exemple inoui, chez un peuple régi par des lois, de l'abus d'un pouvoir guidé par le fanatisme et l'ambition.

Troisièmement, enfin, pour constater que les chefs des templiers possédèrent les connaissances des anciens mystères plusieurs siècles avant que l'initiation ne se répandît en France, car on lit dans les constitutions des religieux grecs, dont parle *Javet*, que pendant le temps que les chrétiens croisés étaient prisonniers chez les infidèles, ils s'assemblaient sous différents noms, et qu'entre autres assemblées, il y en avait une composée des chevaliers les plus instruits et les plus vertueux; que lorsqu'un d'eux y paraissait, le grand-maître lui présentait une branche d'acacia; et le rameau fut le type distinctif des anciennes initiations.

VINGT-HUITIÈME GRADE.

Le grand Écossais de saint André-d'Écosse.

Peu de grades offrent des développements plus étendus que le vingt-huitième, et les auteurs du cahier le considèrent comme le seul grade capable de fixer l'attention des maçons, parce que son but est tellement réel, dit l'historique, que les choses sérieuses et raisonnables qu'il renferme sont prouvées par des traditions fidèles que le temps a respectées. L'antiquité de son origine, la science qu'il représente, la fidélité qu'il prescrit et sa morale épurée, doivent lui mériter une prééminence sur tous les autres grades; des promesses aussi positives nous laissaient l'espoir que l'instruction de ce grade nous permettrait d'agrandir le cercle des connaissances que renferme le système maçonnique, et nous nous félicitions d'avoir trouvé un phare lumineux capable d'éclairer l'obscur labyrinthe du mysticisme [primitif, et cependant une lecture attentive et soutenue a fait évanouir toutes nos espérances. Des préceptes de morale présentés presque dans tous les autres grades, et un fait historique rattaché à ce grade-ci, forment toute la richesse des connaissances scientifiques que nous pourrons y puiser; à quoi donc attribuer des résultats aussi opposés à tout ce que l'historique pro-

met? A une chose toute naturelle; c'est que loin de suivre la route que traçaient aux auteurs du cahier les faibles documents du grade, mais qui étaient positifs, ils se sont engagés dans des défilés obscurs, et ils ont fait fausse route; car, si on se fût bien pénétré de ce principe invariable, qui exige que tout grade relatif à l'initiation ait pour caractère distinctif des symboles un des hiéroglyphes, parce qu'eux seuls tiennent en réserve les vérités qu'on doit démontrer aux initiés, les auteurs du cahier se fussent renfermés dans les symboles expressifs du grade, et dès-lors, la doctrine eût été claire et précise, ainsi que nous espérons le démontrer; mais forcés de suivre le cahier, nous allons examiner le grade dans ses détails, et nous terminerons par l'examen des symboles qui nous conduiront à connaître le but et le motif réels de l'institution primitive du grade.

Il serait très-difficile de justifier le titre de grand Écossais de Saint-André; ce fervent apôtre de la foi chrétienne ne figure ni dans l'initiation qu'on fait subir au néophyte, ni dans l'historique, ni dans l'instruction. On a prétendu que ce titre rappelait une procession annuelle que les maçons faisaient en Écosse le jour de Saint-André; ce fait est plus que douteux, car nous connaissons un Anglais qui possède non-seulement le trente-troisième, mais encore plusieurs collections de grades, et tout ce qui a été publié sur notre institution, et il assure que cette prétendue procession n'a jamais

eu lieu dans la ville de *Kilwin*, et en supposant que le fait fût vrai, il n'aurait d'autre mérite que de rappeler une cérémonie religieuse; mais il ne serait point propre à servir de titre à un grade. Nous n'ignorons pas cependant que saint André est le patron de l'Écosse, mais on ne doit point donner un titre moderne à un grade qui représente l'antiquité. Le tableau de l'atelier est divisé en trois parties, dans lesquelles se trouvent les allégories qui représentent la construction du temple de Salomon, la sépulture d'Hiram, plusieurs allégories du quatorzième degré, les emblèmes de sept arts libéraux, dont on ne dit pas un mot, et une croix de Jérusalem, d'où on a inféré que ce grade fut institué à l'époque des croisades, et pour bien exprimer le christianisme, on y a fait figurer un équerre renversé, qui rappelle le premier point du rose-croix; l'ordre est celui de maître, seules allégories qui puissent avoir quelque rapport avec le martyre de saint André. L'ouverture des travaux renferme une morale aussi pure que celle du premier grade; le néophyte est présenté avec le même appareil qu'au deuxième grade, et au lieu d'être armé des symboles de ce degré on lui donne la pierre brute et la pierre cubique; il remet le premier au troisième dignitaire, et le second au deuxième, et par une inadvertance impardonnable, lorsqu'il arrive auprès du président, il lui donne le mot de maître du rit français, quoique ce grade soit le sublime de l'Écossisme: cette dernière faute décèle

le chaos de ce grade; le rit français ne peut pas y figurer, puisque son dernier échelon est le dix-huitième degré; deux seules épreuves constituent l'initiation : celle de la mer d'airain et celle des sacrifices, et elles appartiennent toutes les deux au quatorzième degré. Les quatre éléments font partie intégrante de ce grade, et ils représentent la physique. Voilà le résumé de toute l'initiation, voyons si le discours historique, qui occupe vingt-six pages, nous offrira plus de lumière.

Nous avons déjà fait connaître les utiles découvertes que promet l'introduction de ce discours; voici comment il justifie ces promesses : description de la construction du temple de Salomon; mort d'Hiram, son remplacement, le renvoi des ouvriers; le quatrième et le quinzième grade, les deux destructions du temple et ses réédifications, l'émigration des architectes de Jérusalem en Écosse; la première fondation des LL∴ par Guillaume-le-Conquérant, et le bel épisode de l'époque des croisades, où vingt-sept mille Écossais partirent avec Louis IX. La vaillance et la bravoure des Écossais fut remarquable, car trois d'entre eux se sacrifièrent pour sauver les jours du monarque malheureux; ainsi la récapitulation de la construction du temple maçonnique et de plusieurs grades capitulaires; enfin, le fait historique que nous venons de relater, constituent toute la science et la grande lumière que ce grade devait nous offrir. L'instruction ne renferme que les dé-

veloppements de l'historique par demandes et réponses. Nous avons passé sous silence la partie morale, parce qu'elle est inhérente à tout ce qui a rapport à l'initiation; convenons, cependant, que de pareils documents ne sont pas faits pour dédommager l'homme studieux et avide de savoir, qui lit avec une attention soutenue un volumineux cahier pour être moins éclairé qu'il ne l'était avant son pénible travail; heureusement pour nous, qu'à côté de ces choses insignifiantes, les auteurs du cahier ont conservé des symboles qui attestent la véritable antiquité du grade et l'époque qu'il représente :

Le 1er est un caducée;
Il représente la géométrie.
Le 2e une lyre;
C'est la poésie.
Le 3e un violon;
C'est la musique.
Le 4e une palette;
C'est la peinture.
Le 5e un buste, un marteau, un compas;
C'est la sculpture.
Le 6e un plan;
C'est l'architecture.
Le 7e un alambic;
C'est la chimie.

Nous présumons que ce sont là les seules traditions symboliques qui furent au pouvoir de ceux qui ont établi le cahier du grade; nous convenons

qu'ils étaient bien faibles en apparence; mais dans une science occulte où tout doit être mystère pour les yeux vulgaires, on avait intérêt à ne présenter que des symboles qui ne pouvaient être appréciés, compris et bien développés, que par ceux qui étaient versés dans la science abstraite du mysticisme; et ceux qui transmirent ces symboles craignant, sans doute, de ne pas être compris, eurent néanmoins la sage précaution de les intituler : *Savoir;* n'était-ce pas dire : voilà la science, le motif et le but qui a fait instituer ce grade? Quelqu'un peut-il se méprendre à ce laconisme si savant et si positif en même temps; en effet, que représente ce groupe de symboles? si ce n'est la brillante époque de la Grèce, berceau des beaux-arts, si peu connus dans l'antique Orient, à en juger par leurs gigantesques monuments et leur colossales statues, qui n'offraient ni formes ni proportions régulières; cherchons la preuve de ce que nous avançons dans l'histoire de ces temps reculés, puisque l'origine de l'histoire est la même que celle des beaux-arts; il y a plus de deux mille siècles, qu'aux conquêtes des Athéniens succédèrent un luxe ruineux et un désir insatiable de fêtes et de spectacles. Toutes les sources de la corruption se répandirent dans l'état. Les courtisanes se multiplièrent; *Périclès*, sévère dans ses mœurs, acheva de corrompre les Athéniens pour les amollir; il autorisa la licence; *Aspasie* l'étendit; *Alcibiade* la rendit aimable. Imitant ce modèle dan-

gereux, les jeunes Athéniens devinrent frivoles, parce que *Périclès* était léger; insolents, parce qu'il était hardi; indépendants des lois, parce qu'il l'était des mœurs. La guerre du Péloponèse avait renversé les anciennes idées, et les anciens principes qui liaient les Grecs entre eux; on appela la bonne foi, duperie; l'adresse, duplicité; la prudence et la modération, faiblesse et pusillanimité; l'audace et la violence étaient applaudies. Les familles anciennes furent remplacées par des hommes nouveaux qui ne confondirent plus leur gloire avec celle de la patrie; le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire. Ce fut vers l'an 450 avant notre ère, que la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres; Athènes en vit un grand nombre venir briguer chez elle l'honneur de ses suffrages; les sophistes par leurs doutes avaient multiplié les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane, brillaient sur la scène entourés de rivaux; Méton calculait les mouvements des cieux et fixait les limites de l'année; *Antiphon*, *Auducide*, *Lysias*, se distinguaient par leur éloquence; Thucydide, encouragé par des applaudissements accordés à Hérodote, lisait son histoire aux Athéniens; Hippocrate posait les règles de la médecine; Socrate, épurant les systèmes, transmettait à ses disciples une doctrine sublime; des généraux habiles faisaient triompher les armes de la république d'Athènes; des édifices s'élevaient sur les des-

sins des plus habiles architectes ; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius, et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoraient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques : tous ces grands hommes se reproduisaient dans des élèves dignes de les remplacer ; le siècle le plus corrompu devint bientôt le siècle le plus éclairé ; pendant que la Grèce entière était menacée de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens lui assurait l'empire de l'esprit.

Les sciences acquéraient de nouvelles lumières ; les arts obtenaient de nouveaux progrès ; l'histoire devenait une leçon vivante qui transmettait le passé à l'avenir. Les règles de la physique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, se développaient dans des ouvrages réguliers et élégants ; la philosophie, par des efforts hasardeux, commençai à débarrasser les esprits de la terreur des prodiges ; mais les arts, évitant les préjugés, prenaient leur essor. Le temple de Jupiter, commencé sous Pisistrate ; celui de Thésée, commencé sous Cimon, offraient déjà des modèles ; mais tout-à-coup, Parcenus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon ; Polygnote varia les mouvements du visage, les revêtit de robes brillantes et légères, et donna aux personnages l'empreinte d'une beauté morale ; Apollodore fit un heureux mélange des ombres

et des lumières; Zeuxis perfectionna cette découverte; il peignit les mœurs et les caractères, et accéléra les progrès de l'art par la beauté de son coloris : Parrhasius, son élève, par la pureté du trait, la correction du dessin, et la science des proportions, fit voir des airs de tête expressifs, des bouches embellies par des grâces, et des cheveux traités avec légèreté; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Des concours solennels furent ouverts à Delphes, à Corinthe et à Athènes : le comble des honneurs et de la gloire était d'être chanté par Pindare, après y avoir été couronné vainqueur. Le goût des arts s'introduisit dans toute la Grèce; toutes ces merveilles de l'art furent l'ouvrage de la liberté, et les Grecs, jaloux de leurs découvertes, les concentrèrent dans leur patrie, et ils les consignèrent dans leur langue; et comme tous les grands mystères de l'initiation de l'antiquité consistaient dans le développement des connaissances humaines, les mystères d'Éleusis s'emparèrent de toutes ces nouvelles découvertes, et ils n'en donnèrent communication qu'à leurs initiés, et dans la crainte qu'elles ne se répandissent, les grands mystères d'Éleusis furent réservés pour les Grecs; car peu d'étrangers y furent admis : voilà pourquoi tous les hommes éclairés furent forcés de visiter la Grèce pour augmenter ou rectifier leurs connaissances scientifiques. On ne saurait douter, d'après les documents historiques que

nous venons d'exposer, que les symboles du vingt-huitième degré n'aient fait partie des mystères grecs, et que ces mêmes symboles ne constituent le grade tout entier ; et les innombrables découvertes de la brillante époque de la Grèce étaient bien dignes de figurer dans les grands mystères grecs, qui étaient le sanctuaire de toutes les sciences utiles : on peut se convaincre, d'après les développements que nous venons d'exposer, que tout grade qui a une corrélation avec l'ancienne initiation, doit renfermer des symboles ou des hiéroglyphes, parce qu'ils constituent la langue spéciale de l'initiation, et quelque insignifiants que paraissent d'abord les symboles d'un grade, ils n'en forment pas moins le fil de la science occulte, qui, quoique aminci, mais non interrompu, suffit à un esprit méditatif pour le guider dans la route positive de l'initiation : et nous croyons avoir démontré cette vérité, en prouvant que les symboles de ce grade ne représentent que la fameuse époque de la Grèce.

O antiquité, que tu es profonde ! pourquoi as-tu enfoui toutes tes recherches scientifiques dans des allégories dont le sens mystique a rendu les peuples stationnaires pendant une si longue série de siècles ?

VINGT-NEUVIÈME GRADE.

Chevalier du Soleil, prince adepte.

Parmi les divers grades écossais, le vingt-neuvième est le plus philosophique de tous; son double but est nettement exposé et clairement expliqué; il renferme peu d'emblèmes, mais ils sont si expressifs que l'homme le plus vulgaire peut en pénétrer le véritable sens : son premier but est le culte du soleil; son second but est une philosophie explicite dégagée de toute abstraction métaphysique; c'est la vérité dont la nudité n'est voilée que par une gaze légère, mais tellement transparente qu'elle permet d'en apercevoir toutes les formes. Nos devanciers conférèrent rarement ce grade, et le chapitre métropolitain, qui en fut long-temps seul possesseur, en fut avare, quoique son grade fût masqué par la plupart des emblèmes du catholicisme. Celui du chapitre de saint Alexandre d'Écosse fut plus positif; mais sa doctrine est si opposée à tous les cultes pratiqués, que nous craindrions de blesser les consciences les moins timorées si nous la développions dans toute sa pureté, et nous devons être avares d'un pareil poison social, qui n'a pu nous atteindre, parce qu'habitués à manipuler journellement les sub-

stances vénéneuses, notre expérience nous a donné le discernement nécessaire pour en faire des médicaments salutaires, et nous suivrons cette sage méthode en vous offrant les vérités morales de haute philosophie que renferme ce grade, parce qu'en éclairant ainsi ceux qui n'ont pu pénétrer ce grade, nous serons sûrs de ne point produire chez eux ces cécités morales qui enfantent souvent des séides, êtres si dangereux, à quelque secte qu'ils appartiennent. D'où il résulte que ce grade ne devrait être conféré qu'à des hommes instruits et assez éclairés pour apprécier la pureté du culte qu'il représente et la sublimité de la philosophie qu'il renferme; et malgré ces qualités recommandables, les conseils se bornent à communiquer un pareil grade, et ils ne le confèrent jamais.

Les philosophes de la plus haute antiquité regardaient Dieu comme incompréhensible et comme ineffable. Cette doctrine des noms ineffables est sublime, appliquée surtout à l'être suprême; car, si *ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement*, comment oser énoncer ce que la portée de notre esprit nous permet si peu de comprendre? Ou nous nous trompons, ou c'est là un noble aveu de la faiblesse humaine. Ces philosophes proposaient Dieu à l'adoration de la terre de deux manières détournées, qu'ils jugeaient plus respectueuses : 1° dans son plus bel ouvrage, ou du moins dans l'astre qui semble tel aux yeux des hommes, le *Soleil;* 2° dans l'ensemble des lois admirables par lui établies pour

régir l'univers, code personnifié sous le nom de la *Nature*. L'un était en quelque sorte le portrait du *Créateur*, l'autre l'expression de ses volontés.

Voilà ce qui devint plus tard le principe des erreurs du paganisme ; voilà l'origine du grand dieu et de la grande déesse, adorés, l'un sous les noms de *Mithras*, d'*Oaxis*, d'*Osiris*, *Osochor*, *Osimandias*, *Sésostris*, *Bacchus*, *Iacchus*, *Chamos*, *Bel-phé-gor*, *Bellérophon*, *Baal*, *Apollon*, *Mars*, *Hercule*, *Ménès*, *Minos*, *Mannos*, *Acis*, *Acinax*, *Atys*, *Adonis*, etc.; l'autre sous ceux d'*Isis*, *Parachacti*, *Salambo*, *Vénus-Uranie*, *Vénus*, *Astarté*, *Dionée*, *Diane*, *Galatée*, *Vesta*, *Cybèle*, *Ops*, *Rhéa*, *Cérès*, etc., suivant les peuples et les circonstances.

Le premier emblème, quoique honoré dans l'initiation, devint principalement populaire, et fut l'objet des cultes plus ou moins extravagants, ainsi que nous l'exposerons bientôt. Le second, moins accessible aux sens qu'à l'intelligence, non-seulement se conserva pur dans les mystères ; mais, en certains pays, comme en Perse, et surtout en Égypte, il demeura, même dans la religion publique, bien moins méconnaissable que l'autre.

Par l'abus du langage figuré, les phénomènes du ciel et de la terre devinrent dans ce système des événements humains ; naissances, mariages, adultères, combats, fuites, meurtres ; en un mot, des *mythes* ou fables dont plus tard on perdit de vue l'origine ; les initiés seuls ne s'y trompèrent

jamais. « Un sens physique intéressant, dit Cicéron, est renfermé dans des fables en apparence impies. »

De ces allégories, la plus ancienne peut-être et la plus célèbre est celle qui est relative au solstice d'hiver; ainsi que nous l'avons démontré dans les grades égyptiens, dans la maîtrise et dans le rose-croix, car on la retrouve partout, tous les peuples paraissent avoir été frappés de la crainte de voir périr le soleil, arrivé alors au plus bas de sa course pour l'hémisphère boréal. Tous ont regardé l'accroissement des jours comme un triomphe remporté par cet astre sur le génie du mal ou des ténèbres, au moyen des lois éternelles de Dieu, ou, pour parler leur langage poétique, *par le secours de la nature toute puissante;* et toutes les divinités citées plus haut se réduisent à deux; les médailles de l'antiquité ainsi que les inscriptions l'attestent; et s'il fallait le démontrer d'une manière indubitable, il suffirait de parcourir les fables de ces temps reculés, car chacune d'elles, consacrée à une de ces divinités, peint ou le soleil ou la nature. Nous aurions pu les citer toutes l'une après l'autre, ainsi que l'a fait l'auteur du poème de la *Maçonnerie;* mais nous aurions craint de fatiguer votre attention. Nous dirons toutefois que, dans la nomenclature des divinités que nous avons signalées, nous n'avons point compris *Jupiter* ni *Junon*. *Junon* signifie tout simplement l'air (*aër, éra*). C'était l'air qui était l'objet du culte grec. Junon est mère

de Vulcain, parce que l'oxygène donne seul la vie au feu, et on l'appelle air vital. Quant à Jupiter, il n'y a point en lui d'allégorie : c'est Dieu tel que les philosophes et les chrétiens l'entendent. Son nom, dans Ennius, est *Jovis* (l'*Iou* des Celtes, le *Jeova* des Hébreux), c'est-à-dire l'être, l'*existence*. Le mot *Pater*, ajouté depuis, et qui lui donne le sens d'être générateur, créateur, ne s'y incorpore qu'au nominatif. En résumé, le soleil et la nature ont toujours figuré et figurent encore dans tous les cultes sous des dénominations différentes, mais exprimant toujours les mêmes objets.

Nous allons examiner le premier but de ce grade, puisque son titre l'indique ; nous entrerons ensuite dans les détails qui renferment son second but.

Quoique l'origine de la navigation remonte à l'époque des Sidoniens, la multiplicité des cultes prouve que les premiers peuples eurent peu de relations entre eux, et que chacun s'appropria le culte qui lui convenait. Les annales du monde mentionnent et décrivent cent onze cultes différents, parmi lesquels celui du feu et du soleil est reproduit sous des dénominations diverses; mais elles sont toutes relatives à ce principe éternel du calorique universel. Le plus ancien de tous fut celui des Mages, ou culte du feu. Son origine remonte à 100,000 ans avant notre ère; cette date nous paraît être une allusion qui exprime l'obscurité qui règne sur ces temps fabuleux. Quoi

qu'il en soit, selon les mages, *Mithras* était l'âme vertueuse qui, après sa mort, avait obtenu de Dieu l'empire du soleil. On voit par là que les mages, quoique les plus instruits parmi les premiers hommes, reconnaissaient un être suprême au-dessus du soleil. La ville de Baleck, située sur les confins de la Perse et de l'Inde, était le centre de la religion des mages, comme Jérusalem, Rome et la Mecque ont été le centre des religions juive, chrétienne et mahométane. Plusieurs peuples voisins de la Perse embrassèrent, dont l'origine se perd dans la nuit des temps primitifs, et cependant, en 2164 avant notre ère, le premier Zoroastre, en Perse, réforma le magisme, ou culte du feu; il en régla les cérémonies, donna des lois aux ministres, et établit des pyrées ou temples, dans lesquels on conservait le feu sacré, et il mêla à ce culte celui des astres, ou sabéisme. C'est d'après cette réforme que le F∴ Lenoir, dans son savant ouvrage, avance que Zoroastre fonda le culte du feu, parce que Zoroastre signifie *un feu qui luit en tout temps*. Zoroastre le régularisa, mais il n'en fut pas le fondateur; car, bien des siècles avant son époque, le culte d'Osiris, de Bacchus ou du soleil, était pratiqué par une foule de peuples, et plus de deux siècles après Zoroastre, en l'an 1921 avant notre ère, le culte de Thammuz, ou ancien Adonis, ou le soleil, fut admis par les Syriens, les Assyriens, les Sidoniens, les Égyptiens et les Perses.

Suivant Maimonide, Thammuz, qui était un pro-

phète chez les Assyriens, ayant fait prévenir le roi de venir adorer les sept planètes du zodiaque, fut indignement traité par ce souverain, qui le fit périr. La douleur qu'excita cette mort fut si profonde chez les Assyriens, qu'ils l'exprimèrent par la fable suivante. La nuit qui suivit la mort de Thammuz, toutes les statues de l'univers se trouvèrent rassemblées dans le temple du soleil à Babylone. La statue du soleil, placée au milieu de ce temple, se précipita à terre, et, entourée des statues diverses, elles se mirent toutes à pleurer. Ce conte sacerdotal passa en croyance, et on adora Thammuz sous l'image du soleil. On lui donna tous les attributs de cet astre radieux. On lui consacra quatre fêtes annuelles; la fête d'automne et d'hiver se célébrait par des gémissements à cause de l'éloignement du soleil, et celle du printemps et de l'été par des chants d'allégresse à cause de son retour. La maçonnerie a été plus régulière en célébrant les deux solstices, parce que l'un exprime l'apogée du soleil, et l'autre son périgée.

Soixante-dix-neuf ans après, c'est-à-dire en 1800 avant notre ère, le culte de Baalphegor fut établi chez les Moabites et les Madianites; c'est ce même culte qu'adoptèrent d'abord les Hébreux, qu'ils délaissèrent et qu'ils reprirent si souvent; on a cru que ce dieu était Priape, ou Adonis, ou Chronos, qu'on emprunta aux Sidoniens et aux Chaldéens, dont le principal dieu fut Bélus, ou Baal, ou le soleil, ou le dieu *Crepitus*. Les rabbins

ont prétendu que ce dernier culte était dégoûtant; et la phrase latine qui l'exprime est trop ordurière pour que nous la consignions. Nous croyons toutefois que les Israélites ont toujours écrit en hébreu, et non en latin, et nous restons dans le doute sur l'existence d'un culte qui dégraderait l'homme qui l'aurait pratiqué. Les sacrifices qu'on offrait à Baalphegor étaient des victimes humaines dont on mangeait la chair.

En 1240 avant notre ère, on établit dans la Grèce les fêtes aphrodisies en l'honneur de Vénus ou culte d'Adonis. Les Grecs, en s'appropriant ce culte, firent d'Adonis un fils adultérin de Cinyre et de Myrrha, qui fut tué par un sanglier; il descendit aux enfers, et fut aimé de Proserpine. Vénus le réclama, et ne put l'obtenir que pendant quatre mois de l'année, et les huit autres mois il devait les passer auprès de Proserpine. Dupuis explique cette allégorie mythologique ainsi qu'il suit: Les quatre mois auprès de Vénus expriment les quatre signes d'été où le soleil est avec la terre, et les huit autres mois auprès de Proserpine représentent le reste de l'année où le soleil est loin de nous. Adonis, tué par un sanglier, représente l'hiver, où les rayons solaires n'ont pas la force de chasser le froid, ennemi de la fécondité. Cette explication nous paraît forcée et fausse, astronomiquement parlant; car le soleil, en s'éloignant de nous, se rapproche d'autres peuples, et la terre tout entière n'est jamais privée de sa pré-

sence, et en second lieu, nous avons démontré que l'hiver est une nécessité qui, loin de s'opposer à la fécondité de la terre, la prépare. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à comparer la végétation de la zône torride avec celle des zônes plus ou moins tempérées.

Dix-sept siècles après, c'est-à-dire en l'an 921 de notre ère, Mancocapac, premier Incas du Pérou, établit dans ses états le culte du soleil, ou de *Pacachamac*, ou plutôt il donna ce dernier nom à l'Être suprême, qui dans la langue des Péruviens signifiait *celui qui anime le monde*; de manière que le soleil était un dieu sensible et présent, et Pacachamac un dieu invisible. Ils n'osaient même pas prononcer ce dernier mot, tellement ils le vénéraient; et sous ce dernier rapport, ils se rapprochaient des Hébreux, qui ne prononçaient pas *Jéhovah*. Les prêtres péruviens portaient ostensiblement sur leur poitrine l'image du soleil, et aucun Péruvien ne fixait cet astre radieux. Ce culte se rapproche beaucoup de celui des mages. Les Mexicains célébraient les solstices. On dressait un bûcher sur l'autel des holocaustes que les rayons solaires devaient embraser en les réunissant en un seul foyer à travers une loupe ou un verre.

Le catholicisme conserva une partie de ce culte et cette dernière cérémonie; car, le samedi saint, aucune lumière ne doit exister dans l'intérieur de ses temples. Tous les prêtres se rendent à l'entrée intérieure de la porte principale; on tire des étincelles

par les chocs d'une pierre, elles enflamment un morceau d'agaric, et ce feu naturel allume le cierge pascal. L'ostensoire est l'image visible du soleil; la forme sphéroïde de la tonsure des prêtres représente le soleil, et leurs cheveux en forment les rayons. Et remarquez la différence qui existe entre le sacerdoce péruvien et celui du catholicisme : le premier place l'image du soleil sur la région précordiale, parce que son culte est le résultat de la conviction de sa conscience; le second le place au sommet de sa tête pour exprimer qu'il possède seul la véritable lumière.

Il résulte des documents historiques que nous venons d'exposer que l'origine du culte du soleil remonte à une haute antiquité, et ce culte fut pratiqué par l'universalité des peuples de la terre, puisqu'il existe encore; et sous ce dernier rapport, les Péruviens conservèrent une partie de leur culte primitif, tout en embrassant le catholicisme; et un culte aussi universel et aussi positif dut nécessairement faire partie de l'initiation; puisque les initiés cherchaient la lumière, ils ne pouvaient refuser leurs hommages à son véritable auteur, parce qu'il est le représentant positif de la divinité. Ainsi ce culte ne peut blesser aucune croyance religieuse, parce qu'il est basé sur une évidence dont la conscience de tout homme peut acquérir la conviction la plus intime; et on peut se convaincre par les grades antécédents que l'initiation, après avoir démontré l'origine de tous les cultes, s'ar-

rêta à celui qui est invariable et qu'on ne peut nier, parce qu'il est trop ostensible pour qu'il ne frappe pas nos sens.

Examinons le grade dans ses détails, et assurons-nous si sa philosophie justifie la prééminence que l'initiation accorde au culte du soleil.

Deux dignitaires figurent dans ce grade : le premier s'appelle Adam, dont l'origine remonte, d'après les annales du monde, à 5585 ans avant notre ère, et d'après les Hébreux, à 4004 ans avant notre ère. Adam est en général considéré comme le premier homme par beaucoup de peuples; mais les peuples primitifs ont donné des noms différents à l'être qu'ils croient avoir existé le premier parmi eux. Adam représente dans ce grade le principe et le moteur de tout ce qui existe, l'Éternel enfin. Le second dignitaire s'appelle *la Vérité;* il représente l'homme, dont la mission spéciale fut de chercher la vérité et de la proclamer pour éclairer ses semblables.

Un globe étincelant de lumière éclaire seul l'atelier : c'est l'image du soleil, et ce symbole constitue le principal régulateur de l'atelier; le second régulateur est un œil, qui exprime l'intelligence.

Ouverture des travaux.

Quel temps fait-il sur la terre? — La nuit enveloppe les profanes; mais le soleil est dans son midi pour nous. Allégorie expressive qui représente l'ignorance d'une part, et de l'autre la lumière que répandent les connaissances positives.

L'invocation suivante, qui résume presque tout le grade, précède les travaux :

« Source de lumière et de toute fécondité, soleil, » image de la divinité, répands sur nous ta vivi- » fiante lumière ; éclaire notre intelligence pour » dissiper les ténèbres de l'erreur qui dérobent à » nos yeux le sanctuaire de la vérité ; fais participer » à tes bienfaits tous ceux qui sont dans l'aveugle- » ment, afin que tous les êtres intelligents ne for- » ment qu'une seule famille. »

Toute explication affaiblirait le sens de cette belle invocation. Le titre du grade est tout aussi clair et aussi intelligible. Le soleil étant l'astre qui nous éclaire avec le plus d'éclat et de majesté, nous le prenons pour le symbole de la vraie lumière que nous cherchons, et que nous ne pouvons acquérir que par l'étude et la méditation.

Ce grade a pour but de parvenir à la connaissance de la cause première de tout ce qui existe. Mais comment des mortels, dit Adam, peuvent-ils espérer pénétrer un mystère aussi profond? Parce qu'il nous est permis, répond la Vérité, de nous servir de notre intelligence et de notre raison pour atteindre ce but, et quoique les efforts de l'une et de l'autre n'aient pu encore découvrir ce principe, nous ne devons pas moins persister dans nos recherches.

Les travaux sont ouverts et l'initiation commence ; mais un obstacle arrête le candidat sur le seuil de la porte du temple, et son conducteur dit : Je présente un néophyte qui désire sortir des té-

nèbres qui l'enveloppent et qui l'empêchent de jouir de l'éclatante lumière de la vérité. Il demande à se régénérer en détruisant en lui les préjugés de l'erreur dans laquelle sont plongés la plupart des hommes.

Les conditions qu'on impose au candidat pour être admis sont le désir sincère de faire le bien, d'adopter les principes qu'on va lui développer, et de posséder des connaissances physiques et morales assez positives pour pouvoir mettre en pratique ces mêmes principes; et on le conduit alternativement auprès de sept chevaliers qui doivent l'interroger sur les grades de maître parfait, d'élu, de grand élu, de chevalier d'Orient, de prince de Jérusalem, de rose-croix, de noachite et de prince du Liban; et ces divers grades renferment l'architecture, la géométrie, le dessin, l'arithmétique et l'astronomie. Cette multiplicité de connaissances prouve combien peu d'individus pouvaient aspirer à ce grade. Après ce sévère examen, on fait pénétrer le candidat dans le sanctuaire; il n'est plus question ici d'épreuves ni de connaissanees matérielles; il faut sonder sa conscience, la scruter sévèrement, afin de s'assurer si son organisation morale et intellectuelle est susceptible de comprendre les explications et le sens véritable des emblèmes philosophiques de ce grade et des connaissances sublimes qu'il renferme; et pour s'en assurer, on fait subir au candidat un long interrogatoire sur la philosophie. La justesse et la profondeur de ses réponses

doivent déterminer son admission ou son rejet, et dans le cas d'admission on lui fait parcourir les sept voies qui peuvent conduire à la découverte de la vérité, et qui consistent dans l'unité de Dieu, la philantropie universelle sans nulle distinction, de douter des choses dont on ne peut pas démontrer mathématiquement la vérité; une conduite irréprochable, la pratique du bien; vaincre ses passions, pratiquer la philosophie dégagée de fanatisme et de superstition, suivre enfin la théologie naturelle, fondée sur un culte que l'intelligence dicte et que la conviction approuve. Ce n'est qu'après avoir répondu à cette longue filière de questions philosophiques que le candidat prend l'engagement solennel de faire tous ses efforts pour extirper les préjugés, la superstition, le fanatisme, et de travailler à sa perfection morale et à celle de ses semblables par une conduite exemplaire. On le consacre et on lui développe la grandeur des mystères de ce grade dans les considérations suivantes :

« Nouveau sectateur de la sagesse! la Vérité, qui va parler par mon organe, ne doit avoir d'autre asile que ton intelligence et ta conviction, et la Vérité ne peut paraître avec éclat que dans ce sanctuaire sacré, parce que le monde profane se trouvant subjugué par l'empire des passions, des vices et de l'erreur (monstres dévorants dont nous devons nous affranchir), elle fut forcée de l'abandonner pour se réfugier dans les temples purs de l'initiation éclairée, où elle se plaît, parce qu'elle peut y

faire entendre sa voix : cependant elle ne dédaigne pas de rendre visite aux philosophes pour les éclairer de sa lumière et les affermir dans la bonne voie ; mais elle ne se montre jamais à visage découvert, si ce n'est dans les sciences positives ; hors ces cas, elle ne se fait connaître que par des mouvements secrets, toujours appréciables par ceux qui la recherchent et qui la chérissent ; puisque tu es de ce nombre, prête donc une attention soutenue à ses leçons, et alors le nuage qui couvre encore tes yeux se dissipera, et il te semblera voir cette reine des vertus, que peu d'hommes connaissent. »

L'initiation embrasse la connaissance de tout l'univers, et pour qu'elle fût aussi indestructible que l'univers lui-même, elle eut pour bases la théogonie, la morale, la physique et la philosophie.

La première renferme la connaissance de l'auteur de la nature et le véritable culte ; la seconde, les devoirs de l'homme civilisé ; la troisième apprend à connaître la nature et ses opérations ; et la quatrième, après avoir appris à discerner le vrai du faux et le positif de l'incertain, élève autant qu'on peut le concevoir jusqu'au créateur, par la connaissance des êtres corporels et incorporels, visibles et invisibles, ce qui constitue cette science abstraite qu'on appelle métaphysique, et qui renferme des vérités enveloppées d'emblèmes. La métaphysique fut une nécessité, parce que le des-

potisme religieux et politique enchaînèrent le génie de l'homme, moyen infaillible pour étouffer les lumières de la raison, et pour propager l'ignorance et les préjugés, filles naturelles de l'hypocrisie, et les mages consacrèrent ce grade au culte du soleil, parce que cet astre éclaire l'univers, vivifie toute la nature, et la reproduit continuellement.

Le temple de Salomon, sur la construction duquel on a calqué toute la maçonnerie, est une fiction ingénieuse qui indique les efforts incroyables et soutenus que firent les philosophes de tous les siècles pour élever le temple de la Vérité, et la destruction du temple de Salomon figure la violence et l'abus dont se servit de tout temps le pouvoir sacerdotal pour le faire crouler et étouffer la Vérité; car si la Vérité avait pu être proclamée, et qu'on lui eût élevé des autels, le pouvoir sacerdotal eut disparu, parce qu'il n'aurait plus eu à exploiter que la partie morale de la société, et les dissensions religieuses n'eussent jamais existé: voilà pourquoi le temple de Salomon est si difficile à construire; car il ne sera définitivement achevé que lorsque la Vérité règnera en souveraine sur tous les peuples de la terre; ce qui doit engager les maçons à continuer leurs travaux jusqu'à ce qu'on ait atteint ce but, qui doit coopérer au bonheur du genre humain.

Le nombre des initiés à ce grade fut si borné qu'il paraît démontré que dans les anciens mys-

tères, l'hiérophante et les prêtres philosophes qui desservaient le sanctuaire du temple étaient seuls admis à ce sublime grade; ces derniers étaient les gardiens du livre de la vérité que le grand hiérophante pouvait seul enseigner et expliquer, et lorsque l'initiation passa de l'ancienne Grèce dans la Grèce moderne, ce grade ne se conférait que dans des colléges de perfection; quelques grands philosophes y furent alors admis, et on pourra juger de l'étendue des connaissances des initiés, lorsqu'on saura qu'ils ne s'occupaient que des points scientifiques les plus abstraits, que chaque question était soumise à une sévère investigation, et que tout théorème qui n'offrait pas pour résultat une vérité mathématique était repoussé; l'erreur ne fut jamais tolérée ni admise; ce fut parmi ces initiés que les plus hautes questions de théogonie furent agitées et gravement discutées, et si ces profonds penseurs ne purent parvenir à démontrer l'essence du créateur, ils furent convaincus que la plupart des cultes religieux ne furent inventés et établis que pour asservir l'homme, et comme le sacerdoce se réserva cette initiation, il s'empara d'un pouvoir d'autant plus redoutable qu'il fut toujours arbitraire et despotique; ce n'est que dans ce grade qu'on trouve la véritable signification d'Hiram, qui joue un rôle si important dans le troisième grade symbolique; *Hiram* n'est autre chose que la Vérité, qui succomba sous les coups

des trois infâmes compagnons, qui ne figurent à leur tour que le fanatisme. la superstition et l'ambition. Leur audace sapa les fondements du temple primitif élevé à la gloire de l'Éternel; plusieurs hiéroglyphes trouvés sur quelques colonnes d'anciens temples, apprirent que dans une des époques les plus reculées du monde, et qu'on désigne par la dénomination d'*âge d'or*, ou temps fabuleux, parce qu'on manque de documents historiques à cet égard, que la simple loi naturelle rendit nos premiers pères les mortels les plus heureux; car leur culte fut aussi pur que les rayons de l'astre radieux qui y présidait; mais plusieurs siècles après, les créateurs et les sectateurs du fanatisme, de la superstition et de l'ambition, étouffèrent la vérité, en propageant le mensonge et l'erreur; ils imposèrent aux hommes le devoir de rendre à l'Éternel un culte plus étendu qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et par un droit divin qu'ils s'approprièrent, ils eurent seuls le pouvoir de régir ce culte. L'aveugle croyance qu'ils parvinrent à établir, et le zèle trompeur qu'ils inspirèrent donnèrent naissance à ces innombrables querelles religieuses qui ont si long-temps divisé les peuples, et si souvent ensanglanté la terre; et l'hydre de *Lerne*, quoique vaincue par Hercule, enveloppe journellement et enveloppera long-temps encore les hommes assez pusillanimes et assez stupides pour ne pas suivre l'exemple d'Hercule; le danger social subsistera jusqu'au moment où le vrai, [illegible]

seront assez nombreux et assez forts pour faire triompher l'auguste vérité.

Les trois mots mystiques de ce grade sont : *matière première*, *roi plein de gloire*, et *créateur de toutes choses*. Ce grade renferme en outre deux explications différentes du tracé ; la première, intitulée *physique*, est entièrement astronomique, et nous avons déjà rempli cette tâche : la reproduire ce serait nous répéter ; la seconde, qui est morale, renferme une morale philosophique entièrement conforme à l'esprit du grade.

Nous croyons avoir démontré que le motif du vingt-neuvième degré fut le culte du soleil, basé sur une philosophie éclairée, et que son véritable but a été de ramener les hommes instruits au culte primitif qui devrait constituer la religion universelle. Quoique la doctrine que nous avons développée soit entièrement philosophique, nous avons eu soin de l'envelopper encore d'un voile allégorique, dont la légèreté et la transparence n'empêchent point de voir la vérité dans sa nudité presque complète ; mais ce mince voile nous a paru suffisant pour écarter toute idée d'athéisme qui pourrait blesser les consciences timorées, et c'est cet écueil dangereux que n'a su éviter l'auteur du cahier du grade de chevalier du soleil, qui servait de guide au chapitre de Saint-Alexandre d'Écosse. Nous sommes intimement convaincus que la sublimité de ce grade exige, de la part du président qui le confère, une circonspection pro-

portionnée à l'étendue des connaissances plus ou moins positives de chaque candidat, parce que la lumière philosophique doit être distribuée avec discernement et graduellement. Les mages furent si prévoyants, qu'ils enveloppèrent les vérités philosophiques du grade dans des allégories, parce qu'elles sont susceptibles d'explications tellement variées, qu'un président intelligent peut les approprier à chaque capacité; car, sans cette ingénieuse prévoyance, on eût été exposé à troubler les consciences timorées, et on eût poussé à l'athéisme les esprits superficiels.

TRENTIÈME GRADE.

Le grand chevalier élu Kadosch.

La lucidité et la pureté de la philosophie du vingt-neuvième grade devrait former le complément de cette science si antique et si utile aux divers peuples de la terre, car dans le vaste Orient, où elle fut primitivement presque toute théogonique, elle servit néanmoins à éclairer la théogonie obscure de ces temps d'ignorance, pour ne pas dire fabuleux, et quoique le sacerdoce fût seul possesseur des connaissances scientifiques, les historiens de toutes les nations ont eu grand soin de diviser le sacerdoce en prêtres purement religieux

et en prêtres philosophes; de manière que la théogonie des premiers était rectifiée par la philosophie des seconds; ce qui a fait dire avec juste raison que la religion était inséparable de la philosophie, parce que la première trace le cercle que doit parcourir la seconde, et cette dernière dissipe les erreurs de la première, de manière qu'elles se prêtent un mutuel appui, et sont par conséquent inséparables; et cette vérité est si positive, que la philosophie du vingt-neuvième grade a pour objet spécial de faire connaître l'auteur de toute la nature et le culte que les mortels doivent lui rendre; et cependant l'*ultimatum* de la philosophie a été placé dans le trentième degré; mais ce grade ne nous paraît pas justifier cette présomption; seulement son échelle mystérieuse, qui en est l'unique symbole, prête à des développements scientifiques que ne renferment pas les autres grades, et que nous aurons soin d'exposer.

Le titre de kadosch, qu'on donne aux initiés de ce grade, signifie consacré, sage, philosophe, et cette triple signification se rapporte plus au sacerdoce qu'aux philosophes, qui furent plutôt considérés comme des impies que comme des hommes consacrés. Quoi qu'il en soit, on est frappé de la ressemblance que ce grade présente avec le neuvième, car on dirait que le même motif a présidé à leur institution; on trouve dans tous les deux le même attouchement; et les fameux *neka neckum* du neuvième n'ont été remplacés dans le trentième que

par *nika maka*; et les mots de l'un et de l'autre présentent la même signification. Sens odieux, que l'initiation positive a toujours repoussé, parce qu'il est contraire à sa noble institution. Qu'est-il résulté de cette similitude? c'est que sur six grades de kadosch que nous connaissons, cinq appartiennent à des sectes ou à des partis, et c'est avec une parfaite connaissance que nous avons placé le neuvième parmi les grades de sectes et de partis; ce qui nous dispensera de nous occuper des cinq kadosch que nous venons de signaler, et qui se trouvent compris dans les trois grades de sectes et de partis que nous avons développés en traitant le neuvième.

Le sixième grade de kadosch, avoué et reconnu par le G.·. O.·. de France, et qui sert de guide à tous les conseils de sa correspondance, sera digne de l'initiation lorsqu'on aura fait disparaître l'odieux *nika maka;* tant que cette tache indélébile restera, l'initiation ne peut point avouer un pareil grade, parce que leur sens est contraire à l'esprit, à la lettre et au but du grade; et si on s'obstine à les conserver, on sera forcé d'adopter la doctrine qui les a consacrés, et alors on rendra l'initiation complice d'un but qu'elle n'a jamais eu, et ce grave inconvénient nous paraît mériter l'attention des régulateurs de l'ordre.

Ces considérations générales expriment assez bien le titre du grade pour que nous passions à son examen.

On a placé en tête de ce grade un discours historique qui devrait faire connaître son origine, son motif et son but, tandis qu'il ne renferme que des erreurs et des mensonges, vices inhérents à la plupart des discours des degrés écossais, parce que leurs auteurs ne se sont pas pénétrés de l'antiquité que renferment et représentent presque tous les grades. L'historique assure que les mages furent considérés comme des impies, parce qu'ils adoraient le grand architecte de l'univers, au lieu d'adorer de stupides idoles, et qu'ils furent forcés de tenir leurs assemblées dans les souterrains de l'Egypte : l'histoire et la chronologie démentent ces assertions. D'abord l'institution des mages remonte à près de 100,000 ans avant notre ère ; cette association se composa de Persans, de Chaldéens et d'Hébreux. Nous avons vu que leur culte fut celui du feu, puisqu'ils en furent les instituteurs, et loin d'être considérés comme des impies, l'histoire atteste que les mages jouissaient d'une grande considération et se voyaient également recherchés des grands et du peuple. On leur confiait l'éducation des princes, et aucun roi de Perse n'était couronné qu'il n'eût subi une espèce d'examen pardevant les mages ; et on présume que les pyramides d'Egypte ne furent établies que vingt et quelques siècles avant notre ère ; d'où il suit que les mages ne purent pas se réunir dans des souterrains qui n'existaient pas, et que ce ne fut pas la persécution ni le péril de leur vie qui les rendit méfiants et

difficiles pour l'initiation, mais bien la crainte rationnelle d'initier des hommes dont l'intelligence ne fût pas apte à recevoir les révélations scientifiques qui étaient l'objet des mystères, parce que leur but fut de transmettre leurs connaissances, pour qu'elles fussent conservées après eux.

De là naquit, dit l'historique, cette filière de grades nécessaires pour ne dévoiler l'étendue de tous les mystères qu'aux derniers degrés : c'est encore une erreur, car, pour admettre cette supposition, il faudrait que les divers grades ne fussent que des parties correspondantes à un tout, ce qui constituerait un système qu'on ne pourrait comprendre qu'après avoir parcouru toutes les divisions qui le composent ; tandis que chaque grade représentant une science, une secte, un parti, un événement, une époque ou un fait, les uns et les autres sont exprimés par des symboles particuliers qui les caractérisent, et qui n'ont aucun rapport avec les symboles des autres grades; de manière que pour les posséder tous, il faut être plus ou moins versé dans les diverses sciences que les grades renferment.

C'est de l'époque des mages, continue l'historique, que date la magie : erreur grossière, ignorance profonde de l'antiquité ; la magie naquit de l'astrologie, qui fut un système astronomique établi par les Assyriens en l'an 2264 avant notre ère. Les astronomes assyriens cherchèrent à déterminer l'influence des astres sur la nature entière, et ce

fut bien des siècles après que des charlatans effrontés firent dégénérer l'astronomie en magie, moyen subtil qui leur servit à duper le peuple, les grands et les rois, parce que l'ignorance était générale.

Les principes philosophiques de la maçonnerie, ajoute l'historique, se conservèrent jusqu'à Cromwel, qui défigura les grades et les principes philosophiques.

Nouveau mensonge; car Cromwel se borna à créer un grade dans lequel furent initiés les chefs de son parti; mais il favorisa la maçonnerie; la multiplicité des loges et les mauvais choix qui les composaient déterminèrent la grande loge de Londres à se séparer en deux scissions: l'une conserva les grades philosophiques et l'autre les grades symboliques; d'où il résulte que les principes philosophiques ne furent point perdus ni pervertis.

Enfin l'historique signale comme cause du dégoût qu'on eut pour la maçonnerie le grade que les jésuites instituèrent après leur expulsion: c'est encore une assertion inexacte; car à cette époque la maçonnerie était très-florissante en Angleterre, elle n'était pas encore établie en France; d'où il suit que le grade des jésuites n'a coopéré en rien à la décadence de la maçonnerie; seulement ce grade faillit devenir funeste à l'ordre maçonnique en France en 1815, mais le G.·. O.·. prouva par l'organe du F.·. de Beunonville, qui était alors

grand-maître adjoint, que le kadosch pratiqué dans le royaume n'avait aucun rapport avec le grade des jésuites ni avec celui des templiers exilés. D'où nous concluons que l'historique que nous venons d'examiner doit être biffé ou refait tout entier, car son infidélité n'a d'autre but que de perpétuer l'erreur que le grade s'efforce de dissiper.

Le grade de kadosch a été divisé en quatre parties, dont les unes sont purement morales, et les autres scientifiques; mais leur ensemble est éminemment philosophique.

La représentation funèbre du premier point, la faible clarté, qui ne permet même pas de l'apercevoir, et l'interrogation sépulcrale qui sort d'un cercueil, doivent imprimer à l'âme du candidat une terreur dont il ne peut se défendre; l'appareil funèbre de ce lieu mortuaire et silencieux dut inspirer de sérieuses réflexions à tous ceux qui voulurent pénétrer dans le sanctuaire de la philosophie; car cette sombre allégorie indiquait aux initiés les dangers auxquels ils s'exposaient en embrassant la philosophie. Quel fut le sort de la plupart des philosophes? Des cachots, des chaînes, des tortures pour leur faire abjurer les vérités qu'ils avaient découvertes, et la mort s'ils persistaient dans leur intime conviction. Socrate, le Christ et Galilée attestent cette triste vérité. Eh! pouvait-on représenter d'une manière plus positive les dangers de la philosophie?

Les ténèbres de ce lieu mystérieux n'expriment-elles pas celles de l'aveugle fanatisme et de l'ignorante superstition? La voix sépulcrale n'indique-t elle pas les lieux inaccessibles où l'ignorance exila la vérité ou la philosophie, ce qui est la même chose? La crainte et l'étonnement, si bien exprimés par l'interrogation, ne représentent-elles pas l'attitude toujours menaçante du fanatisme et de la superstition, qui frappaient plus souvent dans l'ombre qu'au grand jour? Et l'isolement où on laisse le candidat, qui représente l'ignorance, prouve l'horreur que les philosophes eurent toujours de ce fléau des peuples, puisque tous leurs efforts tendirent toujours à le dissiper, et, grâce aux lumières de la philosophie, la vérité put se montrer au grand jour.

Les sentences morales des trois grands-juges renferment les devoirs de tous les initiés.

Le second point de ce grade représente le culte que nous avons longuement développé dans le grade précédent, et l'invocation du grand sacrificateur le précise d'une manière positive. La simplicité du rituel des cérémonies de ce culte est la représentation de celui des philosophes de l'antiquité. Tout nous porte à croire que ce fut le culte des initiés des grands mystères, et nous pensons qu'un culte aussi pur, pratiqué par des hommes moraux, imprimerait des sentiments plus religieux qu'un culte somptueux et mensonger, qui ne frappe que par sa magnificence, et qui ne peut inspirer

d'autres sensations que celles des pompes théâtrales.

Le troisième point a été désigné par la dénomination d'aréopage, institution orientale, qui représente le célèbre tribunal d'Athènes, qui se trouvait placé dans un lieu consacré à Mars, et qui jouit d'une réputation méritée par la sagesse de ses décisions. C'est devant cet inflexible tribunal qu'étaient jugés les actions et les ouvrages des hommes célèbres de la Grèce, et ceux qui obtenaient une palme, soit civile, soit militaire, étaient chantés par Pindare, récompense à laquelle les Grecs attachaient un si haut prix. D'après ces documents historiques, on croirait que le mot *aréopage* n'a aucun rapport avec l'initiation positive. Eh bien! c'est tout le contraire; car les Grecs avaient puisé cette institution dans les mystères des cabires de Samothrace, qui ne furent consacrés qu'au courage et à la valeur; et tout porte à croire que les grands mystères d'Eleusis, qui s'emparaient de toutes les institutions utiles, établirent dans leur sein un aréopage pour y juger à la fin de chaque année scholaire les progrès plus ou moins positifs que les initiés avaient faits dans les sciences qu'on leur avait enseignées. On peut se convaincre de nouveau qu'à l'aide du mince fil de la science occulte, on parvient à dévoiler toutes les vérités cachées que renferment les symboles ou les allégories de nos obscurs documents, et personne avant nous n'aurait pu croire que l'aréopage d'A-

thènes fût une imitation des mystères des cabires de Samothrace. Et ici nous éprouvons le besoin de rendre hommage aux ateliers instruits, qui établissent des concours littéraires, parce que la solution des théorèmes qu'ils proposent ne peuvent que tourner au profit des initiés, et de pareilles institutions sont conformes à l'initiation de Memphis et d'Eleusis.

Les trois grands-juges qui figurent dans ce troisième point justifient tout ce que nous avons exposé sur l'origine et le but de l'aréopage, et les deux grands servants d'armes offrent une double allégorie ; l'une représente l'institution des mystères de Samothrace, et l'autre les philosophes instruits d'Eleusis. L'intelligence éclairée de ces derniers formait leur casque, leur dialectique leur cuirasse, et la solidité de leurs principes leurs armes de défense ; et cette armure allégorique doit être celle de tous les philosophes, puisque c'était celle que revêtissaient les grands initiés pour subir leurs dernières épreuves scientifiques.

Le quatrième point porte le nom de sénat, et cette dénomination n'aurait aucune corrélation avec l'initiation, si on lui attachait le sens politique des sénats de Rome, de Venise, de Pologne et autres ; mais ce mot exprime une assemblée de plusieurs personnes distinguées, dans laquelle réside la principale autorité ; et ce dernier sens rentre dans l'initiation, parce que le grand hiérophante, réuni aux prêtres du temple, constituait

le sénat, qui devait prononcer définitivement sur l'admission ou l'ajournement des initiés; et les conseils jouissent de cette prérogative dans le sénat, car, nonobstant les trois premiers points, qui ne sont que des épreuves préparatoires pour apprécier la capacité de chaque initié, dans le quatrième point, les trois grands-juges doivent faire leur rapport au sénat, qui les a délégués pour cet objet; et c'est d'après ce rapport que le sénat prononce. Et remarquez combien la filière philosophique établie dans ce grade est rationnelle : dans le premier point, études philosophiques représentées par la morale et la théogonie; dans le second point, culte positif et cérémonies; dans le troisième point, examen des candidats; et dans le quatrième, récompense distribuée à qui l'a méritée par son savoir, et malgré la capacité bien constatée de chaque candidat, et malgré qu'on leur fasse connaître les engagements qu'ils doivent contracter pour être initiés; leur consécration n'a lieu qu'après les développements de l'échelle mystérieuse. Nous avons avancé qu'elle était le symbole unique qui exprimât et résumât le grade; en effet, nous allons prouver qu'elle renferme toutes les sciences qu'on enseignait dans les grands mystères; mais auparavant, justifions le sage discernement du grand O.·. de France, qui lui fit repousser les cinq premiers grades de kadosch que nous avons signalés et décrits antécédemment, pour admettre celui que nous pratiquons, parce qu'il

dérive des anciens mystères ; et en sa qualité de gardien et de conservateur de l'ancienne initiation, le G.·. O.·. ne pouvait pas et ne devait pas s'en écarter; et il fût tombé dans ce grave inconvénient s'il eût admis les autres grades de kadosch, puisque nous avons exposé que, sur cinq de ces grades, quatre appartiennent à des sectes, et le cinquième représente le parti de Cromwel ; et l'initiation positive a toujours repoussé et les sectes et les partis, parce que leur doctrine a un but qui déshonorerait l'initiation. Et attendu que leur but déguisé était de s'emparer du pouvoir pour asservir l'homme, et qu'ils ne pouvaient y parvenir qu'en propageant le mensonge et l'erreur, ils adoptèrent un symbole différent de la véritable initiation ; car ils réduisirent le symbole dominant du grade à une échelle droite composée de sept échelons, auxquels on attacha un sens très-moral à la vérité ; mais une pareille instruction était la seule que renfermaient ces grades ; elle assurait le règne de l'ignorance. Ce fut sous ce manteau moral que les auteurs de ces cinq grades cachèrent leur but politique ; mais comme la politique est l'enfant de l'hypocrisie, dont la figure variée sait si bien déguiser la vérité par un langage amphibologique toujours susceptible d'interprétation, on dut repousser ces grades, et par rapport à leur doctrine, et par rapport à leur symbole exclusif.

Le symbole du grade que nous pratiquons est plus large, plus véridique et plus conforme à l'i-

nitiation : notre échelle se compose de deux montants, dont un représente la morale comme première base de notre institution, et l'autre la science qui doit éclairer les hommes, et qui constitue le but principal de l'initiation. Il résulte de cette ingénieuse combinaison, que la morale modère les écarts de la science, et la science éclaire la morale, et la différence qui sépare le kadosch philosophique des autres kadosch était trop sensible pour que les administrateurs de l'ordre en France ne l'appréciassent pas à sa juste valeur.

La plupart des philosophes de la plus haute antiquité paraissent avoir concouru à la formation de notre échelle philosophique. Ces génies supérieurs, dont les vastes et profondes connaissances ont fait l'admiration de tous les siècles, sentirent le besoin de propager la philosophie, pour préserver les peuples des maux affreux de la stupide ignorance, ce qui les détermina à transmettre leurs hautes connaissances aux postérités les plus reculées. Ici se présente une question épineuse. Quels moyens employèrent les philosophes avant la brillante époque de la Grèce, pour consigner leurs découvertes? Les symboles furent les premiers caractères de l'Orient, et les hiéroglyphes ceux des Egyptiens; et cette vérité patente porterait à croire qu'ils employèrent l'un ou l'autre de ces moyens pour transmettre leurs découvertes; et cependant, si on réfléchit combien il faudrait varier et multiplier les symboles ou hiéroglyphes

pour exprimer les principes et les développements d'une seule séance, on ne tardera pas à être convaincu que les premiers philosophes durent employer d'autres caractères. Car les symboles et les hiéroglyphes placés ostensiblement, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des temples et sur les monuments, ne durent représenter que les connaissances qu'on développa au peuple, et qu'ils ne durent pas constituer le langage des grands mystères. Se borna-t-on aux traditions orales? mais quelque vaste et locale que fût une mémoire, elle ne pourrait jamais embrasser assez solidement les principes et les développements d'une science, pour pouvoir l'enseigner d'une manière méthodique. Nous pensons et nous croyons qu'on a dû se servir de l'écriture pour conserver et transmettre les découvertes scientifiques qu'on dévoilait dans les grands mystères, et cette méthode savante devait former un des plus grands secrets des mystères. Nous fondons notre opinion, 1° sur les documents que le grand hiérophante pouvait seul communiquer aux grands initiés, et dans le lieu souterrain où ces documents étaient cachés; 2° sur ce que l'écriture fut inventée par *Hénoch* ou *Edris*, l'an 3400 avant notre ère, et quoique la fameuse bibliothèque d'Alexandrie ne fût fondée que 322 ans avant notre ère, l'immensité d'écrits qu'elle renfermait ne pouvait pas y avoir été accumulée depuis la brillante époque de la Grèce, puisqu'il ne s'était écoulé que cent-vingt

huit ans, et ce laps de temps n'est pas en proportion avec les immenses richesses que renfermait cette bibliothèque. Ces documents historiques sont tellement liés au grade que nous traitons, qu'ils nous expliquent pourquoi l'art d'écrire ne figure pas dans l'échelle mystérieuse; l'écriture se trouve néanmoins comprise dans le terme général de grammaire, et elle occupe l'échelon supérieur de l'échelle, parce qu'elle représente la plus ancienne des découvertes scientifiques, puisque sans l'écriture on ne pourrait consigner ses pensées.

Bien pénétrés des avantages que les initiés pouvaient retirer des diverses sciences qu'on leur enseignait, les auteurs des grandes initiations sentirent le besoin de classer les sciences d'une manière méthodique, afin que les facultés intellectuelles de chaque initié pussent apprécier l'importance de chaque science, et que ceux qui pourraient les parcourir toutes pussent saisir la connexion qui les lie entre elles, et sentir l'indispensable nécessité de les connaître à fond, pour pouvoir embrasser l'ensemble des connaissances humaines.

Ces motifs rationnels les déterminèrent à établir divers degrés d'enseignement représentés par les grades que nous avons développés, et dont l'échelle mystérieuse est la représentation positive. Sublime prévoyance de la part de ces savants philosophes, qui avaient trop bien sondé les capacités individuelles pour ne pas être convaincus

que tous les initiés ne sont pas aptes à recevoir le même degré d'instruction; et en divisant la science philosophique en divers échelons, ils en ouvrirent la carrière à tous indistinctement; moyen infaillible pour juger chaque capacité intellectuelle, et pour ne pas lui faire franchir la barrière que son étroite conception lui impose.

Après avoir démontré l'utilité et la nécessité de diviser les grades, examinons sommairement chaque échelon de l'échelle écossaise. La grammaire, qui exprime l'art d'écrire correctement et régulièrement, forme le premier échelon; et quoique cet art soit le plus simple et le plus facile en apparence, il est néanmoins le plus utile de tous, parce qu'il constitue le lien des peuples; c'est par lui que les nations les plus éloignées purent établir des relations entre elles; que chacune d'elles put transmettre ses mœurs, ses usages, ses découvertes, ses lois et son culte: c'est par lui que le génie put léguer ses vastes conceptions à ses contemporains et à la postérité. Il dut former le complément de l'instruction des initiés, parce qu'ils pouvaient conserver les connaissances qu'on leur transmettait.

La rhétorique en forme le deuxième degré, et ce degré établit déjà une ligne de démarcation entre les initiés qui le possèdent. Les instituteurs de l'enseignement philosophique sentirent que beaucoup de vérités utiles seraient, pour ainsi dire, perdues, s'ils ne créaient une méthode pro-

pre à les démontrer d'une manière persuasive, et ils établirent la rhétorique, qui constitue l'art sublime de faire passer dans l'âme des auditeurs la profonde conviction de celui qui expose des vérités plus ou moins positives, et les riches figures de la rhétorique donnent à la voix de l'orateur une noblesse et une majesté qui électrisent d'une part, et déterminent de l'autre des vibrations sensoriales qui font éprouver des émotions qui élèvent l'âme de l'orateur, agrandissent ses idées, et produisent sur ses auditeurs un enthousiasme irrésistible qui subjugue tous les cœurs. C'est par elle que les tribunes publiques dévoilèrent aux peuples et leurs droits et leurs prérogatives, et depuis la Grèce jusqu'à nous, elle fut l'éloquent défenseur public de l'humanité opprimée.

Consigner ses pensées, les transmettre et les inculquer aux autres, n'étaient que l'ébauche de la route scientifique que les philosophes voulaient ouvrir à leurs semblables : il fallait trouver un moyen d'investigation qui fût tout à la fois propre à scruter les principes de chaque science et à éclaircir les théories plus ou moins abstraites qui en découleraient, et ils créèrent à cet effet la logique, qui constitue le troisième échelon ; et on ne peut disconvenir que, par le secours de la logique, on ne parvienne à détruire les sophismes spécieux, à démontrer l'erreur des paradoxes et à discerner le vrai du faux et le positif de l'incertain. Enfin la logique est l'image vivante de la pensée réflexive,

qui, à l'aide de la méditation, dévoile les vérités obscures que le masque de la métaphysique défigure et dérobe à la connaissance de la plupart des hommes, et cette science était trop utile aux initiés qui veulent pénétrer les mystères pour qu'elle ne figurât pas dans l'échelle philosophique.

Après avoir indiqué le développement graduel et régulier de la pensée, son mode d'enseignement, sa double méthode de transmission, et la sévère investigation à laquelle elle doit être soumise avant d'être communiquée, les instituteurs de l'école philosophique sentirent le besoin d'imprimer à la marche de l'esprit humain une rectitude invariable; et l'application de la science des nombres, qu'Aristote perfectionna si bien, leur parut devoir former le quatrième échelon, comme une conséquence naturelle de la logique, et les règles de l'arithmétique devinrent le prototype de toutes les connaissances exactes, parce que ces dernières ne consistant que dans une combinaison plus ou moins variée et plus ou moins multipliée de la pensée, doivent donner des résultats aussi positifs que les preuves de la science des nombres. Ils personnifièrent par là la rectitude du jugement; car ce n'est qu'à l'aide de l'arithmétique qu'on parvient à résoudre les théorèmes les plus abstraits. Ainsi le quatrième échelon doit être considéré comme le creuset de l'analyse des pensées, des inventions et des découvertes utiles.

Ces divers degrés de perfectionnement imprimés

graduellement aux productions humaines sembleraient devoir terminer l'échelle philosophique; et cependant il n'en est rien, car l'insatiabilité du génie ne peut se circonscrire dans une sphère déterminée : tant qu'il n'a pas tout embrassé, il marche quelquefois en aveugle, mais à pas de géant, dans l'espoir d'atteindre un but qu'il soupçonne souvent à peine. C'est ainsi que, non content d'avoir régularisé les conceptions des facultés intellectuelles, on voulut connaître les formes, l'étendue et les dimensions de tous les corps de la nature, et on y parvint à l'aide de la géométrie, science qui a pour objet tout ce qui est mensurable, et qui constitue le cinquième échelon. Pythagore en posa les principes en l'an 540 avant notre ère; et trois siècles après, Archimède la régularisa et la perfectionna. Admirons toutefois la classification méthodique des divers échelons et leur inséparable connexité; car, de même que l'arithmétique constitue par ses résultats le jugement positif des conceptions intellectuelles, de même la géométrie constitue le jugement des sens, car sans elle, nous n'aurions que des notions erronées sur les divers corps de la nature qui nous enveloppent de toute part. On dirait que l'antiquité, en nous léguant l'initiation, conçut l'espoir de nous faire participer aux bienfaits des premières découvertes scientifiques, en dérobant toutefois à notre connaissance combien furent multipliés et pénibles les tâtonnements qui les précédèrent. En effet, que d'obsta-

cles le génie eut à surmonter! que de travaux imparfaits durent éclore! que de siècles s'écoulèrent avant que les sciences pussent être soumises à des règles précises! Est-ce pour nous faire sentir toutes les difficultés dont les sciences sont hérissées? ou bien est-ce pour nous indiquer les délassements nécessaires à l'esprit fatigué pour qu'il ne s'épuise pas, que la musique forme le sixième échelon? Chacun sait que la musique rendit plus supportable la vie monotone de la plupart des premiers êtres, qui ne furent que de simples bergers, et que la supériorité de Pan dans cet art agréable le fit déifier. Orphée ne désarma la rigueur des épreuves de l'initiation que par les sons harmonieux de sa lyre enchantée, et de graves philosophes s'en sont occupés. Pythagore enseigna la musique : il inventa un monocorde, formé d'une seule corde, divisée en plusieurs parties égales, sous lesquelles il appliqua une espèce de chevalet qui la soutenait, et il divisait cette corde de manière à en tirer six tons différents, et plus de deux siècles après lui; Aristote examina les différentes manières de chanter; il appela improprement *symphonie* un concert formé par deux voix qui chantent le même air, ou joué sur deux instruments accordés à l'unisson; il donna le nom d'*antiphonie* au concert que font deux voix et deux intruments exécutant le même air et accordés à l'octave. On se servit dans l'école d'Aristote d'un instrument appelé *magadès*, dans lequel les cordes sont accordées à l'octave, de ma-

nière qu'étant pincées ensemble, elles ne rendent qu'un seul son; et quelques années après, *Olympe*, musicien phrygien, observa que les six tons de Pythagore, et le septième ajouté par Simonide, ne remplissaient pas toute l'étendue de la voix et des instruments; il introduisit les semi-tons dans les modulations; il se servit du monocorde de Pythagore, sur lequel il tendit une corde plus fine d'une corde à l'autre; il combina ensuite ses semi-tons avec les tons entiers, et forma un système qui comprend les trois genres de la musique vocale et instrumentale, savoir : le genre diatonique, le genre chromatique et le genre enharmonique; et c'est à Timothée qu'on doit le genre chromatique, qui est le diatonique altéré d'un semi-ton, soit quand il est élevé par des dièzes, soit quand il est baissé par des bémols. On trouva ce genre si tendre, qu'on chassa Timothée d'Athènes, de peur qu'il ne corrompît les mœurs des citoyens. Nous bornons là nos documents historiques, parce que nous ne devons rendre compte que des connaissances de l'Orient exprimées par les divers grades que nous avons parcourus, et on ne peut récuser en doute que la musique ne fît partie des anciennes initiations; car c'était aux sons d'une musique douce et touchante que chaque initié était consacré. Aussi le sixième échelon offre un double motif: il nous rappelle d'abord une partie des anciennes initiations, et en second lieu, si on considère les difficultés souvent insurmontables qu'offre la mu-

sique, les règles diverses qu'elle impose, le goût exquis et délicat qu'elle réclame, on sera convaincu qu'on aura voulu appliquer à cette science les mêmes conditions qu'aux sciences qui la précèdent, et d'ailleurs les diverses parties de la musique concertante n'indiquent-elles pas la connexion intime et les rapports parfaits qui doivent exister entre des sciences différentes, qui, quoique distinctes, se lient entre elles et se prêtent un mutuel appui, et dont l'ensemble forme le grand système scientifique? Remarquez surtout qu'on a donné au sixième échelon la laconique explication d'*harmonie*; mais cette expression générale renferme l'harmonie qui existe entre Dieu et l'humanité, l'harmonie des pensées, des peuples, des gouvernements, des initiés, de l'univers, et cet ensemble d'harmonie constitue à son tour la vie éternelle.

Ainsi les six premiers échelons représentent presque toutes les connaissances scientifiques que l'homme peut acquérir pour concourir efficacement aux progrès de la civilisation; mais le dernier a pour objet d'élever l'homme au-dessus de lui-même, porté sur les ailes du génie; son intelligence peut parvenir jusqu'au véritable tabernacle de l'Éternel, et se mettre en rapport direct avec lui-même. Ce furent sans doute ces immenses avantages qui déterminèrent les Perses, les Babyloniens, les Chaldéens, les Sidoniens, et plus tard les Égyptiens, à se livrer avec ardeur à l'étude des corps célestes qui ornent si merveilleusement la voûte azurée.

Pénétrés de cet utile besoin qui devait éclaircir leur incertitude désespérante, ils ne se contentèrent pas de se frayer la route aérienne qu'il fallait parcourir pour arriver jusqu'aux astres. Profondément instruits dans la science des nombres, mais privés des instruments d'optique qui peuvent seuls agrandir le cercle étroit des perceptions de nos sens, les uns recueillirent leurs observations sur la tour de Babel, d'autres sur les montagnes élevées du Liban, et quelques-uns sur la surface de la mer; et, quoique séparés du reste des humains, ils ne durent s'élever qu'à des hauteurs proportionnées à celle de leurs sens: de là, l'imperfection de cette science dans l'Orient. Les astronomes de l'antiquité parvinrent néanmoins à observer la forme des astres, à décrire leurs cours réguliers, à préciser même leur position respective. Jugez de l'étendue de leurs découvertes s'ils eussent possédé les instruments d'optique dont se servirent Copernic, Galilée, Descartes et Newton! Nous plaçons ces grands astronomes en dernière ligne, parce qu'ils n'appartiennent pas à l'Orient, puisqu'ils ne sont séparés de nous que de deux siècles; mais nous les avons signalés pour deux motifs: le premier pour rendre hommage à leur génie qui perfectionna une science encore abstraite; le second pour justifier l'admirable classification des échelons de l'échelle philosophique. Plusieurs esprits judicieux ont été choqués, et leur raison a même été soulevée, en voyant que le dernier

tait l'explication de l'échelle mystérieuse porterait d'abord à croire que tous les anciens initiés à ce grade durent posséder toutes les sciences qu'elle renferme ; mais les génies assez vastes pour embrasser un pareil ensemble de connaissances sont trop rares pour faire présumer qu'on pût en réunir un assez grand nombre pour former un conseil. Nous pensons qu'une pareille réunion devait se composer de savants, dont chacun d'eux ou plusieurs d'entre eux avaient étudié à fond une des sciences mentionnées dans le grade, et cette association embrasse par sa composition le grand système scientifique de l'Orient ; c'était dans son sein que toutes les questions douteuses ou nouvelles étaient agitées et résolues, parce qu'elle possédait les premières lumières de toutes les connaissances humaines ; et comme le grade de kadosch devait former le complément de l'instruction des grands mystères, tout porte à croire qu'on n'y admettait que des docteurs, c'est-à-dire des hommes doctes dans telle ou telle science, ce qui doit donner la mesure du degré d'instruction que chaque initié devait posséder pour obtenir ce sublime grade ; et si nous étions aussi sévères que le furent nos ancêtres, les portes de notre sénat seraient très-étroites ; mais le temple des kadosch renfermerait de hautes capacités qui illustreraient l'institution, et les savants s'y présenteraient en foule, comme ils se présentèrent dans la grande loge de Londres avant l'usurpation de Cromwel ; les insignes de

ce grade, loin d'être un vain hochet d'orgueil et d'ostentation, seraient la représentation positive de capacités reconnues et méritées; et alors les initiés des grades inférieurs entoureraient de leur respect et de leur considération ceux qui parmi nous se seraient rendus dignes par leur savoir et leur conduite d'une si flatteuse récompense. Nous croyons avoir considéré le grade dans tous ses points et dans tous ses détails, et pouvoir conclure que chacun est à même de se convaincre de l'énorme différence qui existe entre le kadosch philosophique que tous les conseils confèrent, et les kadosch de sectes et de parti que nous avons signalés; car les uns ne furent enfantés que par l'ambition de dominer, et les autres par un désir insatiable de se venger d'une injustice tantôt révoltante, tantôt méritée; tandis que le kadosch philosophique ne fut institué que pour perfectionner l'homme, pour l'éclairer, l'instruire, et pour lui faire connaître toute l'étendue de sa dignité, les droits qu'il pouvait légalement revendiquer, puisqu'on les lui avait ravis injustement, pour lui ouvrir enfin les portes du sanctuaire de la vérité, but unique de tous les vrais philosophes. D'où il résulte que le kadosch philosophique est un grade dégagé de tout esprit de parti; la haine et la vengeance lui sont étrangères, parce que l'initiation positive abhorra toujours l'une et l'autre, et le poignard philosophique est l'image vivante de la digue morale que les philosophes doivent constam-

vent opposer aux débordements du fanatisme et de la superstition, et leur devoir consiste à combattre les sopismes par la raison, le fanatisme par la douce persuasion, et la superstition par des vérités incontestables.

QUATRIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

SECTION PREMIÈRE.

Bases de l'initiation.

Les nombreux développements que nous avons plus ou moins longuement exposés, soit dans les généralités, soit dans chaque grade en particulier, doivent convaincre tous les esprits judicieux que le système de l'initiation de l'antiquité ne pouvait être complètement apprécié, qu'après avoir examiné chaque degré séparément et sous plusieurs rapports différents, et qu'il était impossible de saisir leur enchaînement, ou les différences qui les caractérisent, en procédant d'après un système spécial préconçu et établi d'avance. C'est à ce défaut capital que nous attribuons l'obscurité, les incohérences et les erreurs matérielles dont fourmillent les ouvrages de tous ceux qui nous ont précédés dans la carrière épineuse que nous venons de parcourir. Nous croyons toutefois que le rit

écossais primitif doit être préféré à tous les autres rits, parce qu'il a eu le discernement et le savoir de réunir, dans les divers degrés qui le composent, les mystères de l'antiquité qui durent inspirer le plus de vénération; et quoique tous les mystères eurent pour motif principal le culte le plus pur, les plus remarquables d'entre eux joignirent au culte le développement des arts et des sciences, moyens infaillibles pour arriver graduellement au perfectionnement de l'espèce humaine; et cependant, malgré la similitude apparente qui semble confondre les divers mystères de l'antiquité, ils diffèrent néanmoins entre eux, parce que les uns eurent un but d'utilité générale, tandis que les autres n'eurent qu'un but d'utilité locale. Les uns et les autres n'en furent pas moins recommandables, et nous avouons que c'était une grande entreprise, que de tenter d'agglomérer les mystères les plus remarquables et les plus utiles, pour n'en former qu'un système général; et le rit écossais primitif nous paraît avoir atteint ce noble but en renfermant dans les divers degrés qui composent son échelle de proportion les mystères de l'Inde, des Mages, des Égyptiens, des Grecs, des Esséniens, de Salomon et du christianisme primitif, parce que leur ensemble fait connaître à fond la progression lente et graduelle des connaissances humaines, soit morales, soit scientifiques. Malgré l'utilité incontestable des mystères de l'antiquité, nous sommes intimement convaincus que le développement de

la civilisation n'a été si tardif que parce que les prêtres s'efforcèrent toujours de concentrer dans le sanctuaire des temples toutes les lumières dont les divers peuples de la terre avaient un si grand besoin; et qu'ils réservèrent pour leurs initiés. Ce corollaire est si positif, qu'aujourd'hui même, dans toute l'étendue de l'Égypte, les élèves des Mosquées sont seuls lettrés, parce que les huléma, ou prêtres possédant des connaissances positives, sont seuls chargés de répandre l'instruction dans les classes aisées seulement; d'ou il résulte, que si d'une part les mystères de l'antiquité concoururent si puissamment au développement des arts, des sciences, de l'industrie, de la législation et du culte, d'autre part, l'égoïsme sacerdotal commit un véritable attentat contre la liberté des peuples, en les laissant croupir dans la plus profonde ignorance; car nous avons déja démontré que la liberté de la Grèce ne commença qu'à la mémorable époque où des génies supérieurs, affrontant le pouvoir sacerdotal, eurent le courage de proclamer publiquement des vérités philosophiques qui n'avaient jamais franchi les parvis des temples; et l'initiation ne devint véritablement utile aux peuples que du moment où le sacerdoce ne fut plus exclusivement chargé de l'enseignement mystique. Ces considérations générales font assez pressentir que le système de l'initiation n'a pu être établi ni par les mêmes hommes, ni à la même époque, et que de nombreux siècles durent s'écouler avant qu'il ne fût

entièrement perfectionné. Quelque variés que soient les divers degrés dont il se compose, et quelque multipliés que soient les divers rits qui le représentent plus ou moins complètement, ce système ne nous paraît reposer que sur deux bases principales et différentes, dont l'institution remonte à deux époques fort éloignées l'une de l'autre. En effet, les bases fondamentales de toute initiation consistent dans la théogonie d'une part, et dans les connaissances scientifiques et utiles d'autre part. L'institution de la première base remonte à l'époque des Brachmes, et celle de la seconde à l'époque des Mages : la première fut toute religieuse, la seconde, au contraire, fut religieuse et philosophique, en même temps; car les Mages, en fondant le culte le plus pur, l'appuyèrent sur une philosophie explicite, mais symbolique, pour qu'il n'y eût que les hommes instruits qui pussent bien apprécier toute la sublimité de cette double institution, qui par sa pureté et sa lucidité pouvait assurer le bonheur de l'espèce humaine. Le sacerdoce de la plupart des mystères conserva cette double doctrine, mais il ne la développa qu'à ses adeptes de prédilection. Ces deux bases générales, quoique différentes en apparence, ont une telle connexité entre elles, qu'elles furent inséparables depuis l'époque des Mages jusqu'à l'établisement du christianisme primitif; dont l'auteur conserva la philosophie la plus explicite et la plus sublime dans ses admirables paraboles; mais le sacerdoce primitif eut l'impru-

dence d'en exclure la philosophie, parce que son défaut d'instruction ne lui permit pas d'apprécier toute l'étendue et le véritable sens des paraboles du Christ. Les évangélistes seuls les comprirent parfaitement.

Mais la vénération qu'ils eurent pour leur divin auteur les détermina sans doute à se servir du même langage parabolique, et les interprétations remplacèrent le sens positif que le Christ attacha à ses paraboles, et ses sublimes mystères, dépouillés ainsi de toute philosophie, durent rentrer nécessairement dans la classe des mystères primitifs de l'Inde, qui furent exclusivement religieux, et ils devaient avoir pour résultat inévitable, de faire rétrograder les peuples jusqu'au berceau du monde, afin de les plonger dans l'ignorance primitive et dans l'ilotisme, dans lequel croupissent encore la plupart des peuples de l'Orient. Et cependant, près de cinq siècles avant l'établissement du christianisme primitif, les génies supérieurs, qui rendirent cette époque si brillante, avaient proclamé, d'une manière obscure à la vérité, la plupart des connaissances philosophiques que l'ancien sacerdoce avait soigneusement concentrées dans l'intérieur des temples ; et malgré les efforts inouïs que firent les philosophes Grecs pour éclairer l'humanité, leur philosophie fut étouffée par les épaisses ténèbres de l'ignorance et par les illusions attrayantes de l'insidieux mensonge sacerdotal ; et les peuples du moyen-âge devinrent plus stupides et plus barbares

que les peuples de l'Inde. Ce fut au milieu de cet épouvantable cahos social que le sacerdoce affermit son pouvoir, et qu'il s'appropria pour lui seul la philosophie des mystères du christianisme, qui était exclusivement basée sur la liberté et l'égalité dont le Christ avait voulu faire jouir l'humanité toute entière; et le pouvoir sacerdotal devint si immense que les souverains, les grands, les savants et les masses furent enchaînés et traînés à la remorque du char triomphal du sacerdoce, qui soumit tout à sa puissance colossale: mais aussi, dès l'instant que la réligion se sépara de la philosophie, une lutte épouvantable s'établit entre elles, et leur rapprochement est encore loin de s'opérer, quoique depuis plus de quinze siècles elles combattent constamment chacune de leur côté.

Les Egyptiens ne furent heureux pendant une longue série de siècles, que parce que leur religion ne se sépara jamais de la philosopie, et l'initiation représentant cette époque fortunée doit être considérée comme le prototype du bonheur primitif. Silencieuse, modeste, et sans ostentation, l'initiation conserva dans son sanctuaire le feu sacré de la philosophie religieuse, ou de la religion philosophique, et lorsque la plupart des institutions ont été englouties sous les décombres sanglants des guerres réligieuses et politiques, l'initiation est restée vierge et sans taches; car l'impitoyable temps, qui détruit tout ce qui est bien ainsi que tout ce qui est mal, ne s'est pas contenté de respecter

l'initiation, il n'a pas osé imprimer un seul ride sur sa figure toujours jeune, quoiqu'aussi vieille que le monde; car la robe nuptiale de l'alliance que l'initiation contracta avec la philosophie religieuse brille encore dans nos mystères de tout son éclat primitif. Lassociation mystique de la religion avec la philosophie est si explicitement renfermée dans les divers degrés de l'initiation, que le premier grade symbolise l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, le culte et la morale, et personnifie la religion. Les symboles du deuxième grade remfermant les emblèmes expressifs de toutes les sciences, leur ensemble personnifie la philosophie, et pour que les initiés pussent bien comprendre le système religieux et philosophique de l'initiation, le vingt-neuvième degré fut consacré aux développements religieux dont le premier grade renferme les principes, et le trentième degré, appelé avec tant de justesse le *nec plus ultrà*, est le résumé des vastes connaissances scientifiques qu'embrassa la philosophie des Mages, des Égyptiens et des Grecs; d'où il résulte que les deux derniers grades philosophiques sont les corolaires des deux premiers, comme conséquences rationnelles et inévitables des deux bases positives de toute initiation. Cette conséquence est si incontestable, que les deux derniers anneaux de notre chaîne mystique et scientifique sont parfaitement conformes aux deux premiers anneaux de la même chaîne; car si le premier anneau représente la religion primitive, le second

représente la philosophie des Mages, pour prouver la connexité intime qui doit lier ces deux institutions différentes. L'avant-dernier anneau fait connaître sans voile le motif et l'objet du culte, et le dernier tout ce que la philosophie symbolique renferma de savoir. Il résulte de ce classement méthodique, que quelle que soit la position que l'on puisse donner à cette chaîne mystique, soit que l'on place chaque anneau en face de l'annau correspondant, soit qu'on en forme une échelle ou un cercle, l'anneau religieux se trouvera toujours en contact immédiat avec l'anneau philosophique, preuve incontestable que la religion est inséparable de la philosophie, et si leur union intime constitua l'âge d'or, l'humanité ne jouira du bonheur de ces temps reculés, que lorsque la religion s'associera de nouveau avec la philosophie, parce que la première arrête les écarts de la seconde, et la seconde éclaire les erreurs de la première : d'ou nous concluons que la religion positive et la saine philosophie doivent former les bases indestructibles de toute initiation.

SECTION DEUXIÈME.

Motifs de l'institution des divers mystères.

Les motifs qui déterminèrent à établir les divers mystères durent varier selon le genre de chaque

mystère, et nous ne devons nous occuper que de ceux que nous avons signalés avoir des rapports ou des analogies avec les divers grades qui constituent la franche-maçonnerie.

Les mystères primitifs de l'Inde n'eurent d'autre motif que d'éprouver les hommes qui se destinaient au sacerdoce, afin de s'assurer de leur savoir positif, et de leur inviolable dévouement à la religion de ces contrées; voilà pourquoi l'initiation des Brachmes fut exclusivement religieuse; car leurs mystères ne furent constitués que pour la conséoration secrète du sacerdoce, et ils ne purent avoir pour objet spécial que l'étude de la théogonie; aussi leur initiation fut exclusivement réservée pour la caste sacerdotale; car les grands, les lettrés et les prolétaires n'y furent jamais admis.

Les mystères des Mages eurent pour motifs de dérober aux divers peuples de l'Orient leurs découvertes scientifiques; leur doctrine ostensible consista dans une série d'abstractions qu'ils présentèrent sous des formules tantôt symboliques, tantôt allégoriques, et leur ensemble constitua la science occulte que le peuple ne put jamais pénétrer; mais leurs mystères furent plus étendus et plus savants que ceux de l'Inde; car ils furent religieux et philosophiques en même temps. C'est donc de l'époque des Mages que date l'alliance de la religion avec la philosophie; leur religion fut si rationnelle et si positive, que presque tous les peuples de la

terre l'embrassèrent, et la cultivèrent pendant une si longue série de siècles, qu'elle ne disparut, pour ainsi dire, complètement qu'au commencement du seizième siècle, lorsque Fernand-Cortès s'empara du Mexique : car le culte du soleil forme en grande partie le fond du catholicisme. Autant les motifs des mystères de l'Inde furent restreints, autant ceux des Mages furent illimités.

Les motifs des mystères égyptiens furent beaucoup plus utiles que ceux des Brachmes et des Mages réunis : car leurs mystères embrassèrent tout à la fois la théogonie la plus éclairée, la cosmogonie dans tous ses détails, la législation, les sciences et les arts, d'où il résulte que le principal motif des mystères égyptiens fut l'instruction la plus étendue et la plus positive, source incontestable du bonheur des peuples et de la prospérité des états. Leurs mystères furent si supérieurs à ceux qui les avaient précédés, que l'Égypte fut le berceau de la civilisation primitive.

Les motifs des mystères des Cabyres furent grands, généreux et propres à illustrer tous les initiés ; car leur principal motif fut d'aiguillonner l'amour-propre des Grecs, d'exciter l'émulation dans tous les genres de talents, de promettre l'immortalité à tous ceux qui se distingueraient, soit par des actions d'éclat, de dévouement à la patrie, ou de rares vertus, soit par des découvertes scientifiques ou utiles pour le pays. Ce fut dans ces mystères que le polythéisme prit naissance,

Les mystères des Cabyres de l'île de Samothrace eurent pour motifs le patriotisme le plus pur et le plus désintéressé, et le dévouement le plus absolu à la cause sacrée de la patrie.

Les mystères d'Eleusis eurent pour motifs l'instruction spéciale et générale des Grecs. Car les étrangers ne furent admis à leurs mystères que par une faveur spéciale, ou par quelques rares exceptions.

Les motifs des mystères de Cérès furent l'illusion, l'erreur et le mensonge, parce que les prêtres qui les instituèrent furent des jongleurs et de vrais charlatans.

Les motifs des mystères d'Orphée furent la régularisation et la division de l'instruction selon la capacité de chaque initié; ils furent le berceau de la méthode si utile et si indispensable pour que chaque science soit claire, précise et positive.

Les mystères esséniens eurent pour motifs l'abolition de l'idolâtrie et de l'esclavage, le rétablissement du culte des Mages, et la pratique d'une morale austère, ainsi que l'utilité du travail, parmi les Israélites, qui n'étaient alors que des tribus errantes, vagabondes, immorales et *feignantes*.

Enfin les mystères du christianisme primitif eurent pour motifs l'établissement d'une religion nouvelle, et d'autant plus sublime qu'elle eut pour bases l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'égalité la plus parfaite entre tous les initiés, la liberté de la conscience et la liberté politique

la plus étendue et l'abolition des castes privilégiées.

SECTION TROISIÈME.

But que se proposèrent les divers mystères de l'antiquité.

Le but des divers mystères que nous venons de parcourir dut être conforme aux motifs qui les firent établir ; et nous regrettons dans cette partie de notre travail de n'avoir pas pour tout le sacerdoce de l'antiquité l'opinion favorable que s'en est formée le savant auteur du poème de la *Maçonnerie* dont nous avons consigné le sentiment tout entier dans nos considérations générales. Le lecteur jugera si notre dissidence d'opinions est fondée, ou si elle est entachée de partialité.

Le but que se proposèrent les Brachmes en instituant les mystères de l'Inde, fut la soif du pouvoir et l'abrutissement du peuple ; car les Brachmes n'admirent dans leur initiation que des hommes élevés dans le parvis de leurs temples, et qui se destinaient au sacerdoce. Les Brachmes possèdent seuls les connaissances théogoniques et scientifiques que renferme le *Vedan*, et l'ignorance la plus profonde fut réservée pour le peuple ; ils formèrent une caste privilégiée contre laquelle échoua toujours le pouvoir temporel. Ce

résultat était inévitable, parce que leur religion ne s'associa jamais à la philosophie; voilà pourquoi l'Inde fut, est, et sera peut-être encore long-temps sous la domination sacerdotale, qui s'opposa constamment à tout progrès, puisqu'elle réserva pour elle seule toute espèce d'instruction; d'où il résulte que le but spécial des mystères de l'Inde fut l'égoïsme sacerdotal.

Les Mages se proposèrent un double but dans l'institution de leurs mystères : le premier fut l'établissement d'un culte pur et si positif, que le fanatisme et la superstition ne pourraient jamais l'atteindre. Soit que l'on considère le soleil comme la représentation de Dieu, ou comme Dieu lui-même, il n'en est pas moins vrai que l'essence de l'un et de l'autre ont échappé jusqu'à ce jour à toutes les investigations humaines. Leur second but fut d'associer la philosophie à la religion; prévision pleine de sagesse et de prudence! parce que, dans le cas où l'erreur tenterait d'obscurcir le motif de leur culte, la philosophie était là pour la dissiper avec les arguments irrésistibles de sa sévère logique. Convenons que leur double but fut savant et généreux, puisqu'il tendait à éclairer l'humanité et à prévenir les atroces résultats des guerres religieuses.

Les Mages furent moins ambitieux et moins égoïstes que les Brachmes, et cependant leurs mystères furent encore trop restrictifs; car ils n'admirent à leur initiation que des hommes forts de

pensées et profondément instruits. Leur restriction fut-elle de l'égoïsme? ou bien n'eut-elle d'autre motif que de ne faire participer à leur snblime philosophie religieuse que des capacités reconnues? nous livrons la solution de ce problème à votre discernement.

Les mystères d'Isis, plus vastes que ceux des Mages, eurent un triple but: le premier fut la prospérité de l'Égypte; le second l'instruction spéciale des Égyptiens; et le troisième fut politique, mais local. Le sacerdoce de l'Égypte fut le plus désintéressé, et le premier qui s'occupa réellement des besoins de l'humanité; car toutes ses institutions eurent pour objet principal le bonheur public. Le sacerdoce Égyptien qui fut si digne de la vénération qu'il inspira et qu'il mérita par ses savantes et utiles découvertes, eut la sagesse d'établir deux cultes et deux doctrines. Les deux premiers, appelés *esotériques*, furent ceux des Mages, et ils ne furent développés et pratiqués que dans l'intérieur des mystères; les seconds, appelés *exotériques* ou *populaires*, furent hiéroglyphiques: ils furent développés et pratiqués publiquement, et l'un et l'autre eurent pour base la métempsycose. De là, l'âme d'Osoris dans le soleil, et celle d'Isis dans la lune; et la métempsycose établit une morale générale d'autant plus parfaite, que d'après sa doctrine, l'âme de chaque Égyptien devait être transformée, après la mort, en pierre, plante, arbre, animal domestique ou en animal dangereux,

selon que sa conduite avait été plus ou moins déréglée ; tandis que l'âme des hommes les plus utiles à leur pays, et les plus recommandables par leurs vertus, devait occuper une planète ou une étoile, et concourir par son influence à la fertilité de l'Égypte. De là le culte public des astres ; et cette doctrine religieuse rendit les hommes meilleurs que l'effroi de flammes éternelles qui doivent constamment brûler sans jamais consumer.

Le but politique des mystères égyptiens fut encore dans l'intérêt du peuple : des lois sages et peu nombreuses, mais proportionnées aux mœurs douces et aux besoins réels des Égyptiens, les rendirent le peuple le plus heureux ; l'instruction y fut générale, les arts et les sciences commencèrent à s'y développer. C'est à cette époque que nous avons placé le berceau de la civilisation ; ce qui nous a déterminé à avancer que le deuxième grade avait pris naissance dans les mystères égyptiens, c'est que les symboles de ce dégré représentent les arts, les sciences, l'industrie et le commencement des progrès ou de la civilisation. En définitive nous considérons le triple but des mystères égyptiens comme le plus noble, le plus généreux et le plus populaire de tous les mystères de l'antiquité, et nous conservons pour leurs prêtres la vénération que l'auteur du poème de la *Maçonnerie* a si bien exposée.

Le but des mystères des Cabyres fut la gloire nationale et l'illustration du pays, puisque le po-

lythéisme, qui en forma la base principale, offrait l'espoir à chaque Grec qui rendrait à la patrie des services éminents de pouvoir être déifié après sa mort, et le sacerdoce de ces mystères fut tout national. Le catholicisme, qui a tout emprunté aux mystères de l'antiquité, imita cette belle institution en établissant la nombreuse catégorie des saints, et loin de la faire tourner au profit de la patrie, le sacerdoce, qui la créa, l'exploita à son profit; car tous les souverains qui furent dociles aux vues ambitieuses de Rome, tous les grands qui se dépouillèrent de leur richesse pour l'Église, et la plupart des prêtres ou des moines qui concoururent à l'accomplissement des desseins du saint-siége, furent canonisés.

Le but des mystères des Cabyrés de l'île de Samothrace fut plus spécial, mais toujours dans l'unique intérêt de la patrie; car leur but fut d'exciter le courage militaire et de provoquer des actions d'éclat, puisque tout guerrier qui se distinguait à l'armée par une action importante, était couronné publiquement dans la célébration annuelle des mystères; les grands capitaines de la Grèce attestent assez l'utilité de cette institution toute guerrière, et dans le seul intérêt de la patrie.

Les mystères d'Éleusis, quoique moins savants que ceux des Égyptiens, eurent pour but l'instruction générale et presque exclusive des Grecs. Voilà pourquoi leurs prêtres initièrent si rarement des étrangers, et l'institution de ces mystères atteignit si

bien le but qu'ils s'étaient proposé, que la civilisation fit d'immenses progrès; les beaux-arts se perfectionnèrent; l'histoire naquit; la philosophie publique remplaça l'occulte; la plupart des sciences encore imparfaites commencèrent à se régulariser; le théâtre devint classique.

Le but des mystères de *Cérès* fut le sordide intérêt; le degré de béatitude céleste que leurs prêtres assuraient à leurs initiés après leurs mort, était proportionné aux riches offrandes que chacun d'eux faisait. L'institution du purgatoire par le sacerdoce catholique fut une imitation des mystères de *Cérès*.

Les mystères d'Orphée eurent deux buts aussi louables qu'avantageux : le premier but fut d'abolir le charlatanisme des mystères de *Cérès;* le second fut de les remplacer par l'institution d'un collége scientifique, où l'instruction fût proportionnée aux besoins de chaque classe. Orphée divisa l'instruction en deux degrés : le premier fut consacré à l'instruction du peuple ; le second à celle des prêtres, des grands et des philosophes. Ainsi Orphée en perfectionnant les mystères grecs, les fit tourner au profit de la Grèce.

Le but des mystères esséniens fut la civilisation des Israélites, parce qu'en les habituant au travail, ils étaient forcés d'adopter une patrie; ces mystères eurent en outre un but nouveau et inconnu jusque là parmi les Israélites et dans la plus grande partie de l'Orient : ce fut la philantropie;

car les Esséniens secouraient indistinctement tous les hommes, quelle que fût leur croyance religieuse et la nation à laquelle ils appartinssent. Honneur à cette ancienne secte religieuse et morale qui fonda une des bases de la maçonnerie!

Les mystères du christianisme primitif eurent plusieurs buts qui sont parfaitement conformes à leurs motifs. En fondant un religion universelle dont la doctrine était parabolique, leur but fut de lier tous les peuples entre eux par des liens sacrés; de remplacer l'esclavage par la liberté, et de substituer l'égalité la plus parfaite à toutes les castes privilégiées; on ne peut disconvenir que leur but général ne fût le bonheur de l'humanité tout entière, et ces mystères eussent atteint le but généreux de leur divin auteur, s'ils eussent été appuyés sur la philosophie, qui se fût opposée à ce qu'on les défigurât comme on l'a fait. Il résulte de nos considérations que le plus grand nombre des mystères de l'antiquité furent établis par des motifs louables, et que chacun d'eux eut un but utile, tantôt général et tantôt local.

SECTION QUATRIÈME.

De l'influence que l'initiation a dû exercer sur la civilisation des divers peuples.

Quelque peu favorables que soient les opinions que nous avons émises sur les prêtres de quelques

mystères, s'il est vrai néanmoins, et on n'en saurait douter, que toutes les connaissances scientifiques et utiles de l'Orient aient été concentrées dans les mystères, et que chacune d'elles n'ait été exprimée que par des symboles, des allégories ou des hiéroglyphes, qui furent tour à tour la langue universelle de l'Orient, et qu'enfin ces signes obscurs ne fussent bien appréciés et bien développés que par les prêtres, il nous paraît incontestable que le développement et les progrès de l'industrie, des arts, des sciences, de la morale, de la religion et de la législation, durent être le résultat de l'enseignement spécial que les prêtres professèrent dans l'intérieur des mystères. Or, si la civilisation primitive dut consister dans l'instruction plus ou moins complète, d'une agglomération plus ou moins nombreuse d'individus qui sentirent le besoin d'établir des règles compassées pour contenir la force brutale, protéger le faible, garantir la liberté individuelle, encourager les découvertes, agrandir les voies de l'industrie, propager l'instruction, récompenser le vrai savoir, et le dévouement au bien public, réprimer les délits et punir les crimes, on sera forcé de convenir que l'initiation fut la cause médiate et immédiate de la civilisation primitive, parce que son enseignement plus ou moins régulier, mais toujours solide, dut développer les facultés intellectuelles des peuples de l'Orient, et l'état de leur civilisation dut être en rapport avec l'étendue des lumières que l'initiation répandit,

Nous sentons d'avance que l'incommensurable question dont nous allons nous occuper serait au dessus de nos forces, s'il fallait que nous la traitassions dans tous ses détails, parce que nous ne pourrions la résoudre complètement qu'en déroulant devant vous le tableau général des religions, des philosophies, des diverses branches de l'industrie, des lois, des découvertes, des arts et des sciences des divers peuples de l'Orient qui jouirent des bienfaits de l'initiation; seuls moyens irréfragables pour pouvoir apprécier en détail l'influence plus ou moins positive que l'initiation exerça sur la civilisation particulière de chacun de ces peuples; et les limites de notre travail nous forcent à nous renfermer dans des généralités qui ne peuvent offrir qu'un aperçu rapide sur les peuples qui furent sous l'influence des divers mystères dont nous avons traité; nous garderons, toutefois, le silence sur l'état politique de ces divers peuples, parce que, d'une part, la politique de l'Orient fut presque locale, parce que les peuples primitifs eurent peu de relations entre eux, et d'autre part, parce que nos documents écrits portent à croire que l'initiation de l'antiquité se mit toujours en dehors de la politique, et le grand Orient de France a suivi cette sage méthode, en interdisant aux ateliers de sa correspondance de s'occuper de politique; l'Inde nous servira de point de départ, puisqu'elle fut le berceau de l'initiation, et quoiqu'à la brillante époque de la Grèce, parurent l'histoire et la philo-

sophie classique, qui s'emparèrent de tout ce qui était du domaine des mystères, sans néanmoins divulguer ces derniers, nous passerons outre pour ne nous arrêter qu'à notre époque.

Quoique les mystères de l'Inde fussent exclusivement religieux, leurs prêtres furent plus savants qu'on ne le pense, leur langue fut le *sanskrit*; quelques écrivains pensent que les brachmes instituèrent les premiers degrés de la civilisation, qui par la suite des temps passa chez les Chaldéens, chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, et même, par les voies des brachmanes du Tibet, chez les Chinois; mais les mystères de l'Inde furent trop exclusifs et trop peu instructifs pour que nous leur attribuions la moindre influence sur la civilisation de l'Inde, où le peuple se trouve encore plongé dans la plus profonde ignorance. On attribue même aux Indiens plusieurs découvertes astronomiques, mais nous sommes fondés à élever des doutes sur leurs connaissances astronomiques, parce qu'elles sont postérieures à celles des mages : de manière que tout est vague et incertain sur cette origine présumée de la première civilisation, parce que nous manquons de détails positifs sur ces temps reculés, où tout paraît fabuleux; car si la date chronologique des Indiens était positive, elle remonterait à plusieurs milliards de siècles; et cependant toute leur science consistait dans une théogonie conjecturale, et la théogonie seule n'est guère propre au développement de la civilisation.

Les hommes les plus instruits de la Perse, de la Chaldée, quelques Hébreux et des Sidoniens formèrent une association savante qu'on désigna sous le nom de *Mages*. Ils créèrent la navigation, l'astronomie, le culte du feu, et les premières lois sociales, de manière qu'on doit considérer les mages comme les fondateurs de la civilisation; et cette origine de la civilisation, quoiqu'encore incertaine, nous paraît néanmoins plus probable que celle de l'Inde, parce que les mages possédèrent des connaissances positives, ainsi que nous l'avons démontré dans les vingt-unième, vingt-deuxième, vingt-troisième, vingt-quatrième et vingt-neuvième degrés du rit écossais; quoique nous connaissions les principales découvertes religieuses et scientifiques de ces temps reculés, nous ignorons complètement l'état de l'industrie, des arts, des métiers, et de quelle nature était la législation qui régissait ces divers peuples; nous savons, toutefois, que les mages, moins égoïstes que les brachmes, initièrent dans les mystères de Mythras toutes les capacités qui se présentèrent; et s'il est vrai, ainsi que nous l'avons avancé dans le grade de Kadosch, que les mages étaient chargés de l'instruction des grands et des rois, on ne peut méconnaître l'influence de leur initiation sur la civilisation primitive; puisque les rois et les grands qui formèrent les divers gouvernements de l'Orient furent des initiés, et les peuples durent être mieux gouvernés que par des prêtres exclusifs et absolus; chez les Egyptiens, *Menès*,

surnommé le Trismegiste, parce qu'il fut philosophe, prêtre et législateur, donna des lois qui régirent fort long-temps ces fertiles contrées; et pour que le pouvoir n'abusât pas des lois, ou peut-être pour qu'il ne changeât pas sa législation, il établit une instruction générale et proportionnée, et il ne négligea aucun moyen pour répandre l'instruction, ce qui dut puissamment contribuer à la civilisation des divers peuples de l'Orient; et on ne peut pas contester que la civilisation de l'Egypte ne soit sortie des mystères, puisqu'à cette époque qui remonte à près de trois mille ans avant l'ère vulgaire, les *Scythes*, les Chinois, les Babyloniens, les Assyriens furent régis par les lois de l'Egypte. Le premier Zoroastre introduisit la même législation chez les Bactriens; d'où il résulte que ces divers peuples jouirent de la civilisation que l'initiation répandit parmi eux. Si l'état de l'industrie, des arts, des sciences et de la législation devait être comparé à celui de la philosophie, qui ne fut chez ces divers peuples que de la théogonie, on serait porté à croire que la civilisation dût être peu avancée; mais si on réfléchit que la philosophie fut la dernière partie scientifique des mystères de l'Egypte, et que peu d'individus recevaient ce dernier degré qui conférait le droit de l'enseignement, il ne répugnera à personne de croire que la plupart des découvertes avaient dû faire des progrès plus ou moins étendus, et que la civilisation dut commencer à marcher d'une manière plus régulière qu'elle ne l'avait

fait jusque là, puisqu'à l'époque de *Menès* les découvertes se succédèrent. Les Chinois établirent des ponts, ils créèrent une monnaie particulière, ils inventèrent la boussole, ils établirent une académie, des écoles, des hôpitaux; un mathématicien inventa la sphère armillaire; *Nictoris*, reine d'Egypte, fit élever la première pyramide; les Assyriens se livrèrent à l'astrologie; l'astronomie fit des progrès plus positifs. Le premier Zoroastre enseigna cette dernière science aux Indiens et aux Bactriens. On creusa un canal pour recevoir les eaux du Nil. On commença à construire le labyrinthe qui fut consacré au soleil et qui fut l'œuvre de douze Rois de l'Egypte; ce qui nous détermine à conclure que l'Egypte fut le berceau de la civilisation positive; les mystères des cabyres qui furent établis à Memphis, durent exercer la même influence sur la civilisation d'une partie de la Grèce; l'établissement de leur savant système de stratégie en est une preuve incontestable; l'astronomie fut une des principales sciences qu'on y enseigna.

Les mystères des cabyres de l'île de Samothrace, n'étant qu'une translation de ceux de l'Égypte, durent exercer une puissante influence sur la civilisation de cette partie de la Grèce; leur dévouement absolu et sans réserve à la patrie atteste le degré de leur civilisation.

Les Arabes, qui se livrèrent avec ardeur à l'étude de la philosophie, qu'ils avaient puisée dans le Zabiénisme, et qui consistait dans le culte

des astres (ce qui fait présumer qu'ils durent s'occuper d'astronomie), jouirent des bienfaits de la civilisation que l'initiation introduisit parmi eux. Les Arabes sont le premier peuple de l'Orient qui ait cultivé ostensiblement et avec fruit l'art de guérir. Voilà pourquoi leur médecine est antérieure à celle des Grecs, puisque son institution remonte à plus de mille ans avant l'ère vulgaire. C'est à cette époque, trop incertaine pour pouvoir bien la préciser, que l'histoire générale du monde place les guerres intestines et étrangères qui désolèrent l'Égypte, et que les fameuses colonnes établies par Menès, et sur lesquelles étaient des hiéroglyphes qui renfermaient toute l'histoire de l'Égypte, furent renversées, brisées et presque dispersées par les fameux débordements du Nil, qui submergèrent presque toute l'Égypte. C'est aux débordements de plusieurs fleuves et de plusieurs rivières dont les eaux n'étaient point contenues, et qui submergèrent un ou plusieurs peuples, qu'il faut attribuer les divers déluges mentionnés dans l'histoire générale des divers peuples de la terre ; mais il n'y a jamais eu de déluge universel. Les Indiens, les Mexicains, les Chaldéens eurent leur déluge, sans compter ceux de Noé, de Deucalion et d'Origès. Toutefois Siphaos rassembla les diverses parties des colonnes de Menès, il les releva et donna aux prêtres de l'Égypte la clé des hiéroglyphes qui étaient gravées sur ces colonnes ; mais les prêtres de cette époque, loin de conserver la

méthode de Siphaos, multiplièrent tellement les hiéroglyphes, qu'elles devinrent inintelligibles et inexplicables. Nous ne partageons pas cette dernière opinion; nous pensons que l'histoire de l'Égypte fut consignée dans des manuscrits qui furent déposés dans la bibliothèque d'Alexandrie, et que le Vandale Omar livra aux flammes. C'est la privation de ces documents précieux qui nous a plongés dans l'ignorance complète dans laquelle nous sommes sur la plupart des découvertes utiles faites par les Égyptiens; et cependant, à l'aide des cahiers imparfaits qui nous ont servi de guide, nous avons pu découvrir la plupart des sciences que les prêtres d'Isis possédèrent, et qu'ils enseignèrent avec un talent si supérieur qu'on les nomma les seconds savants de l'Orient, puisque les Mages les avaient précédés.

Les mystères d'Éleusis, consacrés d'abord au culte de Cérès, loin d'exercer la moindre influence sur la civilisation, n'enfantèrent que le fanatisme et la superstition qui enrichirent les prêtres; mais un demi-siècle après leur institution, Orphée les ayant régularisés, et y ayant concentré la plupart des savantes découvertes de l'Égypte, et ayant fait participer le peuple à leurs découvertes utiles, leur influence ne tarda pas à se faire sentir; l'instruction populaire que nos mystères répandirent, et les diverses sciences que leurs nouveaux prêtres enseignèrent à toutes les capacités de la Grèce, préparèrent de longue main la brillante époque de la

Grèce, qui fut le prototype de la civilisation la plus parfaite. Les mystères esséniens, quoique exclusivement religieux et moraux, durent exercer une puissante influence sur la civilisation des Israélites; puisqu'ils établirent la philantropie, qui tend à rapprocher les hommes, à leur faire sentir le besoin de s'affectionner et de s'entr'aïder les uns les autres; ils établirent la tolérance, si nécessaire chez un peuple égoïste et exclusif.

Salomon puisa sa législation tempérée et éclairée dans les mystères d'Éleusis réorganisés par Orphée; et la civilisation des tribus d'Israël, qui firent partie des vastes possessions de Solomon, fut encore un des bienfaits de l'initiation.

Les Romains durent la plus grande partie de leur civilisation à l'initiation des mystères; ils furent un peuple libre, parce qu'ils furent un peuple d'initiés, et lors de leur asservissement, ils ne se dédommagèrent de la perte de leur liberté que dans le sein des mystères. La Grèce, qui posséda plus de mystères qu'aucun autre peuple, ne dédaigna pas d'y faire participer les femmes: des prêtresses furent attachées aux temples de la Diane d'Éphèse et de *Cérès Eleusine;* elles inspirèrent à leurs initiées ce courage magnanime et ce dévouement à la patrie, qui les portaient à sacrifier leurs biens et leurs parures pour soutenir l'indépendance de la Grèce, et le nombre des héros grecs n'est si étendu que parce que leurs épouses excitaient en eux l'amour de la gloire. A Rome même, les mys-

tères de la bonne déesse, où l'on n'admettait que des femmes, ne furent pas seulement célèbres par les abondantes aumônes qu'ils répandaient, mais bien encore par le sublime courage que les femmes initiées inspiraient à leurs époux ; mais si les mystères grecs et les mystères romains influèrent si puissamment sur la civilisation respective de ces peuples, c'est que leurs mystères furent établis dans des vues d'utilité générale, et que l'amour de la patrie en faisait une des principales bases.

Dans les Gaules, bien avant les Grecs et les Romains, les druides jouirent seuls des bienfaits de l'initiation. A l'imitation des brachmes de l'Inde, les druides n'initièrent que ceux qu'ils destinèrent au sacerdoce; mais ils furent versés dans toutes les connaissances scientifiques des Chaldéens et des Égyptiens; leur institution remonte presqu'aux premiers âges du monde. Ils sont antérieurs à la théogonie des Hébreux; leur établissement dans les Gaules dut être le résultat de missionnaires, que le sacerdoce de l'antiquité envoya dans les diverses parties du monde, dans l'unique but de soumettre l'univers à son insatiable pouvoir. Leur culte fut celui du feu. Les druides sont tellement anciens qu'ils furent les prêtres des Celtes, des Germains, des Gaulois et des Bretons; et sous le rapport des lettres et des sciences, ils furent les premiers philosophes de l'Occident, comme les mages furent les premiers philosophes de l'Orient. Les druides étaient divisés en eubages, en vacerres

et en vatées ou prophètes; mais élevés dans l'égoïsme sacerdotal, ils n'initièrent que leurs élèves; ils enfouirent tout dans leurs bois sacrés, et l'Occident fut privé des lumières et des bienfaits de la civilisation.

Les mystères du christianisme primitif étaient destinés à exercer la plus grande et la plus puissante influence sur la civilisation du globe. Mais deux siècles s'écoulèrent avant qu'il fût permis aux initiés de posséder un temple; car ce ne fut qu'au commencement du quatrième siècle que le grand Constantin illustra ces mystères; mais la doctrine primitive du Christ était non seulement déjà altérée, mais elle était même remplacée par celle du sacerdoce qui, à l'imitation des mystères grecs rectifiés par Orphée, avait établi la double doctrine, l'une publique et l'autre secrète; et ce fut à l'aide de l'initiation secrète que le sacerdoce s'appropria pour lui seul l'admirable doctrine du Christ, qui renfermait le républicanisme dans toute sa pureté virginale, puisque la liberté et l'égalité en formaient les véritables bases, et par cette transformation des mystères du christianisme primitif, le despotisme sacerdotal pesa de son bras de fer sur tous les initiés sans nulle distinction; puisque peuples, savants, grands et souverains en subirent les funestes conséquences qui furent l'ignorance et la superstition, et ces deux monstres enfantèrent les guerres religieuses, qui firent couler à grands flots le sang de tant de victimes

innocentes ; de manière que, grâce au sacerdoce, la civilisation recula au lieu d'avancer, puisqu'elle disparut parmi les peuples qui en avaient joui; en effet, le catholicisme ne se contenta pas d'envahir et la Grèce et la superbe Rome, qui avait été la maîtresse du monde, mais il en chassa l'initiation qui, loin de s'éteindre, retrempa son courage dans l'adversité, car elle émigra, et fut se réfugier en Scandinavie ; la pureté de son culte et de sa doctrine lui donnèrent une force morale assez puissante pour commencer la civilisation des hordes barbares du Nord, qui n'avaient alors d'autres lois que la force brutale. Les progrès de l'initiation furent si rapides dans ces contrées presque sauvages, que, pendant le cours de la célébration annuelle des mystères, toutes les inimitiés étaient suspendues, les guerres intestines devinrent moins fréquentes, des peuplades ennemies se rapprochèrent et se soumirent à des lois dont les prêtres de la déesse *Herta* étaient les organes. . .

Vers le milieu du huitième siècle de notre ère, surgit l'utile institution de la chevalerie, qui entreprit de mettre un frein au despotisme tyrannique de l'épouvantable féodalité, en accordant secours et protection aux opprimés, et on ne peut se dissimuler que cette institution n'ait été l'œuvre de quelque initié, car ces réceptions chevaleresques furent une imitation des initiations militaires des mystères des cabyres de l'île de Samothrace ; quoique les initiations de la première chevalerie fussent secrètes

et mystérieuses, elles furent le premier rayon de la civilisation de l'Occident, malgré que l'Ecosse et l'Angleterre jouissaient depuis long-temps des bienfaits de l'initiation. Mais l'initiation chez ces deux peuples séparés alors, n'exerça une influence positive sur leur civilisation respective que bien postérieurement à son institution.

Au commencement du douzième siècle, *Hugues de Payen*, en instituant l'ordre du *temple*, réunit tous les avantages que se proposa la première chevalerie, et toutes les lumières de l'initiation de l'antiquité, et la participation des templiers aux croisades régulières en fit des hommes profondément instruits, qui joignirent au savoir le plus étendu l'indépendance la plus éclairée; ils rapportèrent en Occident une grande partie des anciennes lumières de l'Orient, et nous présumons qu'ils furent les premiers qui connurent et pratiquèrent le grade de Rose-Croix. Les templiers croisés répandirent à leur retour, et dans leur ordre, l'instruction solide qu'ils avaient puisée dans l'Orient; leur ordre se propagea sur la plus grande partie du globe; et en répandant l'initiation, ils ont puissamment concouru à la propagation des lumières, et ils préparaient par là la civilisation des peuples, qui n'eût pas tardé à se faire jour, si le pouvoir sacerdotal de Rome ne les eût forcés à envelopper leur initiation du manteau de la religion, qui était encore l'élément dominant de leur époque. Nous avons démontré dans le vingt-septième

degré l'affiliation secrète qui existait entre les templiers et les maçons d'Angleterre, et le long séjour de l'initiation dans la Grande-Bretagne dut inspirer aux Anglais le goût de l'indépendance, et préparer de longue main leur civilisation; et les Anglais furent un des premiers peuples libres des temps modernes.

Dans le siècle brillant de Louis XIV, les encouragements que ce monarque donna aux sciences et aux arts, introduisirent le goût des lettres. Elles inspirèrent l'amour de l'étude; et le génie, quoique dominé encore par le pouvoir sacerdotal, prit son essor, et ses productions répandirent l'instruction dans les classes aisées; dès-lors l'influence sacerdotale perdit une partie de sa puissance, et la civilisation se fraya une route malgré l'opiniâtre opposition de l'obscurantisme. Ce fut vers le quart du dix-huitième siècle, que quelques Anglais de distinction vinrent implanter l'initiation en France; elle fut reçue avec enthousiasme, malgré la surveillance d'un pouvoir soupçonneux, mais déjà trop faible pour s'opposer aux progrès rapides que fit la maçonnerie. Que d'hommes lettrés, que de savants, que de familles illustres s'empressèrent de venir se ranger sous la bannière de l'initiation! la partie éclairée du clergé, et même des prélats, ne dédaignèrent pas de venir se placer sous le niveau maçonnique, et cette institution naissante, qui ne fut considérée d'abord que sous des rapports frivoles, fut pourtant un grand achemine-

ment à la civilisation : le nombre des initiés ne tarda pas à augmenter, et dans leurs réunions mystiques, les professions diverses séparées jusque là par les préjugés, se rapprochèrent et se confondirent; les grands, le sacerdoce, les savants, les industriels et les prolétaires, rangés sous le symbole de l'égalité, se prodiguèrent le doux nom de frère, et concoururent tous ensemble à combattre le fanatisme et la superstition, les deux plus cruels ennemis de la civilisation, puisqu'ils furent de tout temps les causes essentielles de l'esclavage des peuples. Le peuple anglais, admirateur sincère de l'initiation, ne tarda pas à faire jouir l'Amérique des bienfaits de l'initiation; et l'Amérique s'émancipa malgré les efforts de l'Angleterre, et il devait en être ainsi, parce que l'Angleterre en dotant l'Amérique de l'initiation, lui légua la liberté, et comme la France possédait l'initiation, et qu'elle avait puissamment concouru à l'affranchissement des Américains, la grande régénération française suivit de près l'émancipation du Nouveau-Monde; et les initiés français qui s'illustrèrent à la tribune nationale, coopérèrent puissamment aux progrès de notre civilisation. Notre commotion politique ébranla le monde entier, et le despotisme effrayé, réunit toutes ses phalanges pour étouffer notre liberté naissante. On voulut profiter de cette effervescence générale, pour introduire la politique dans l'initiation; mais l'initiation, fidèle à sa première origine, suspendit ses travaux, ferma ses

ateliers, et le plus grand nombre des initiés vola au secours de la patrie en danger, et la conduite des initiés de la France fut conforme à la doctrine de presque tous les mystères grecs. A peine les dangers de la patrie furent-ils dissipés, que sous le faible et despotique pouvoir du directoire, l'initiation rouvrit ses temples, et elle se livra à ses travaux mystiques avec une ardeur inconcevable, et elle se propagea avec une rapidité si étonnante, que chaque petite ville brigua la faveur de posséder une loge. Pendant cet interrègne, le génie militaire d'un grand homme qu'on peut appeler le dieu Mars des temps modernes, après avoir opéré des prodiges de valeur dans l'armée d'italie, fut faire la conquête de l'Egypte avec une poignée de braves. L'Egypte, étonnée de ses exploits, lui ouvrit ses souterrains et ses pyramides, et sembla lui donner la mission d'aller propager sa vieille initiation, pour faire participer tous les peuples à son antique civilisation, et l'initiation comme un trophée de la conquête lointaine de ce grand capitaine, le suivit pas à pas dans ses brillantes et nombreuses victoires, et elle implanta son oriflamme dans toute l'Italie, en Portugal, en Espagne, dans les Pays-Bas, sur les bords du Rhin, en Prusse, et dans la plus grande partie de la Russie, et surtout en Pologne, et l'initiation inspira à ces divers peuples le goût de la liberté et de la civilisation. Aussi, jamais l'initiation ne fut plus brillante de gloire et de splendeur que sous l'empire; mais le

despotisme, jaloux de la prospérité de la France, forma une ligue générale, et ses innombrables phalanges terrassèrent le grand homme qui négligea trop les intérêts de la patrie, et ne respecta pas assez la liberté, que le peuple français avait conquise au prix de son sang, et l'initiation fut opprimée partout, excepté chez quelques peuples qui lui étaient redevables de leur civilisation; et les derniers efforts de la malheureuse Pologne pour recouvrer son indépendance et la civilisation furent le résultat de l'enthousiasme que l'initiation leur suscita. Malgré l'oppression sous laquelle gémit l'initiation, qui répandit ses lumières chez les divers peuples modernes qui en sont privés depuis plusieurs années, s'il nous est permis de juger le futur d'après le passé, nous ne désespérons pas que tôt ou tard l'acacia dont est jonchée la terre, où l'initiation pénétra, ne se transforme un jour en gui joyeux des druides, et qu'elle n'y acquière la force du chêne, dont les rameaux bienfaisants offriront un asile assuré aux peuples opprimés. Nous croyons pouvoir conclure de tout ce qui précède, que partout où l'initiation a pénétré, elle a exercé une influence incontestable sur la civilisation des divers peuples de la terre, mais cette influence n'a été véritablement utile pour les masses que dès l'instant que l'initiation ne fut plus confiée au sacerdoce, qui la réserva presque toujours pour les hommes instruits, tandis qu'elle est si nécessaire aux masses, qui ont un pressant besoin d'instruction.

SECTION CINQUIÈME.

De la réforme dont la maçonnerie est susceptible.

Maintenant que nous avons développé les divers grades qui renferment les mystères les plus remarquables de l'antiquité, et qui constituent le grand système de l'initiation; que nous avons signalé ses bases, fait connaître ses motifs et son but, et développé l'influence qu'elle exerça sur la civilisation, nous allons aborder la question principale, qui nous a fourni l'occasion d'entreprendre notre grand travail.

Chacun peut se convaincre, d'après nos développements que les symboles, les hiéroglyphes, les allégories et les paraboles qui se trouvent consignés dans les divers grades du rit écossais représentent la religion, le culte, la morale, la plupart des découvertes utiles et des sciences du monde primitif, et tous ces matériaux précieux nous paraissent propres à concourir utilement à tracer l'histoire de l'Orient, qui, loin d'être toute monumentale, se trouve en partie consignée dans les divers degrés de l'écossisme, qui en renferment du moins les principaux éléments. Nous avons exposé antécédemment que dans le troisième degré des mystères d'Isis, on développait aux initiés l'histoire de l'Orient, et on nous objectera peut-être qu'il

est bien étonnant que les premiers philosophes grecs, ainsi que les historiens qui vivaient à une époque où les mystères d'Éleusis réorganisés par Orphée étaient en pleine activité, n'aient point publié cette histoire, qui aurait dû leur servir de guide. Le silence absolu des uns et des autres à cet égard est une preuve incontestable que l'histoire de l'Orient devait faire partie intégrante des mystères, et la sainteté du serment était si sacrée alors que les philosophes et les historiens grecs, qui furent tous des initiés, préférèrent ne rien publier, et ils privèrent ainsi le monde entier d'une histoire instructive qui eût puissamment contribué aux progrès des lumières. Or, si la maçonnerie possède dans la plupart de ses divers degrés des documents aussi précieux que rares, est-il rationnel, est-il dans l'intérêt de l'initiation, et même dans celui des peuples qui les ignorent encore, de les altérer pour les faire concorder avec les connaissances modernes? Car nous doutons que les arts et les sciences modernes soient aussi avancés que ceux des anciens Égyptiens; puisque nous avons démontré que les éléments fondamentaux de la philosophie des mages étaient les mêmes que ceux de la philosophie moderne. Quel est l'écrivain assez hardi qui oserait entreprendre une réforme aussi périlleuse? Quelque profondément versé qu'il fût dans toutes les découvertes de l'Orient, et quelque habile que fût le burin de celui qui tenterait de vouloir rajeunir l'antique initiation, ne s'expose-

rait-il pas à la mutiler? et en transformant ce vieux monument scientifique en un monument moderne, serait-il certain de lui conserver cette majesté orientale qui inspira aux esprits les plus éclairés autant de respect que de vénération? enfin les initiés des siècles futurs qui découvriraient un jour cette métamorphose sacrilége n'associeraient-ils pas la hardiesse imprudente de l'auteur au vandalisme fanatique d'Omar? C'est donc sans un examen approfondi et raisonné que la plupart des jeunes maçons réclament une réforme générale, qui serait plus nuisible qu'avantageuse. La principale objection des novateurs est fondée sur ce que la maçonnerie étant aussi vieille que le temps, ne doit plus et ne peut plus être en rapport avec nos mœurs et nos usages. Esprits irréfléchis! avez-vous mesuré toute l'étendue de votre injuste reproche? Quoi! la maçonnerie représente les temps primitifs, les progrès lents et gradués de la civilisation qui constituent le prototype des connaissances plus ou moins positives de ces temps reculés, et vous voulez vous priver de ces modèles! mais sans eux, comment pourriez-vous établir un parallèle entre la civilisation des peuples anciens et celle des peuples du moyen-âge et des temps modernes? demandez aux historiens du progrès, et par conséquent à vos contemporains, s'ils ont jamais eu la pensée de rajeunir l'histoire ancienne. Non, mille fois non, parce que son étude approfondie a formé la plupart des grands hommes qui illus-

trèrent la patrie, puisque plusieurs d'entre eux ont donné leur nom à leur siècle. Mais, ajoutent les novateurs, la maçonnerie est trop allégorique et trop mystique, il nous faut du positif et du certain. Et l'initiation de l'antiquité leur répond : Vous ne m'avez jamais étudiée ni examiné mes traits avec attention, car vous vous seriez aperçus que c'est précisément ma figure tout allégorique qui me rend toujours jeune, parce que ma forme mystique peut s'adapter aux mœurs et aux usages des peuples de tous les siècles; et d'ailleurs n'est-il pas probable qu'une réforme générale romprait infailliblement l'unité maçonnique, qui représente si bien l'unité de Dieu, que symbolisa si positivement le temple unique de Salomon? Plus nous avons médité cette grave question, et plus nous sommes convaincus qu'il faut conserver l'initiation dans toute sa pureté primitive, parce qu'elle représente les dieux pénates de l'antiquité la plus reculée; elle doit être considérée comme l'arche sainte des Hébreux, à laquelle il ne faut pas toucher, qu'il ne faut ni transformer, ni rajeunir, parce que les symboles, les hiéroglyphes, les allégories, les paraboles, les bases de l'initiation, ses motifs, son but et sa doctrine représentent l'antiquité dans toute sa vétusté; ils ne peuvent par conséquent ni ne doivent pas représenter les temps modernes.

Pour bien se persuader du danger de réformer l'initiation, qu'on interroge les voyageurs de tous les temps, et surtout les savants qui, pendant la

mémorable expédition d'Égypte, admirèrent avec autant d'étonnement que de respect ses fameuses pyramides, dont l'origine remonte si loin ; demandez aux uns et aux autres s'ils pensent qu'on doit transformer ces pyramides en monuments modernes : tous vous répondront négativement, parce qu'elles sont les symboles vivants de la profonde instruction des anciens Égyptiens ; et les lettrés qui n'ont vu dans les pyramides que des monuments d'orgueil et d'ostentation de la part des souverains de l'Égypte sont tombés dans une grave erreur ; car, en consultant les annales du monde, on peut se convaincre que les pyramides sont des monuments scientifiques qui furent élevés par l'assentiment de la nation réunie, et non par la volonté de quelques princes ; et la grande pyramide est un monument cent fois plus imposant par son objet et par le génie qui présida à sa construction, que par sa masse et son antiquité. Sa forme, ses dimensions et la manière dont elle est orientée sont le produit des plus savantes combinaisons.

Cette pyramide fut élevée en l'honneur du soleil, et *Chazelle*, qui fut envoyé en Égypte en 1693, trouva que ses quatre faces regardaient les quatre points cardinaux du monde, auxquels aboutissaient les quatre côtés prolongés du carré parfait qui constitue sa base ; ce qui formait une grande croix qui aboutissait aux quatre coins du monde, et dont les branches se coupaient au centre de la base de la pyramide, sous laquelle Osiris était

étendu mort. Il résultait de cette savante combinaison astronomique qu'à midi, à l'équinoxe du printemps comme à l'équinoxe d'automne, le soleil, porté alors au zénith du ciel, paraissait cependant se poser au sommet de la pyramide comme sur un piédestal, et qu'à minuit, la lune venait au rendez-vous et prenait la place de son époux. C'est aussi à ces deux équinoxes que le peuple égyptien se pressait en foule au pied de ce vaste et majestueux autel. Il s'agenouillait devant le dieu Osiris, dont l'image était placée au centre d'une pompe religieuse et entourée de danses pieuses exécutées aux sons mélodieux d'un grand nombre d'instruments. Le peuple attendait dans cette posture l'apparition de la lune ou de la grande déesse Isis pour lui rendre les mêmes honneurs.

Nous ne pouvions choisir un exemple plus frappant pour prouver que le symbolisme de la maçonnerie, qui représente l'antiquité, ne saurait être remplacé par un symbolisme moderne, parce que nos symboles sont aussi savants par rapport à l'antiquité, que la grande pyramide d'Égypte l'est elle-même par rapport à l'astronomie; et ce n'est pas sans motif que l'Égypte est symbolisée sur les diplômes de maître par une pyramide et par des palmiers.

La doctrine de l'initiation est trop pure et trop sublime pour qu'elle soit susceptible du moindre changement. Ses bases sont trop positives et trop utiles à tous les peuples pour les séparer ou pour les

augmenter. Le but et les motifs de chaque mystère sont assez généreux et assez dans l'intérêt des peuples et de la patrie pour oser les altérer, enfin l'influence de l'initiation sur la civilisation est trop évidente pour ne pas conserver cette admirable institution. Mais il n'en est pas de même du cérémonial pour la collation des divers degrés de l'écossisme; leur rituel respectif a excité de vives et justes réclamations ; on trouve le rituel de chaque degré non seulement trop religieux, mais encore trop exclusif, puisqu'il revêt presque toujours les formes du culte hébreu, et quelquefois l'association de ce culte au catholicisme ; à la vérité, ce fut une nécessité indispensable pendant le moyen âge, parce que le sacerdoce catholique avait envahi tout le pouvoir; nous sentons le besoin d'un cérémonial pour chaque degré, mais il doit être proportionné au rituel, qu'on observait dans les mystères que le grade représente : ainsi dans tous ceux qui sont la représentation des divers degrés des mystères égyptiens, il faudrait observer le rituel des prêtres *d'Isis*; ceux qui expriment les divers mystères grecs, le rituel de chacun de ces mystères; dans tous les degrés attribués à Salomon le rituel hébreu dans toute son étendue ; enfin les grades qui expriment le christianisme, le rituel des premiers chrétiens, mais dans toute sa simplicité et son austérité primitive. Cette réforme proportionnelle et rigoureuse serait concordante avec l'instruction que comporte chaque degré; le rituel

en serait le complément, parce qu'en parlant à l'esprit par des développements relatifs à chaque degré, on parlerait aux sens par l'exposition du culte, des cérémonies, et des costumes; chaque initié se croirait au milieu du peuple de l'antiquité que représente le degré qu'on lui confère. L'instruction serait plus profonde et plus solide, et les grades seraient recherchés avec plus d'empressement, parce que l'histoire de l'Orient serait mise en action, et chaque initié s'en pénétrerait; et sans divulguer les mystères, il propagerait leur doctrine : nos temples ne tarderaient pas à n'être ni assez vastes ni assez multipliés pour contenir le nombre prodigieux des initiés. Le théâtre classique a été plus sévère et plus vrai que nous; il a toujours observé l'unité de temps, de lieu, les usages, les mœurs, le costume, le langage du peuple chez lequel l'action doit se passer; au lieu d'étudier l'antiquité et de l'imiter, on a introduit du moderne, et on a fait un mélodrame de chaque collation de grade; l'un a introduit des trompettes, l'autre des tambours, quelques-uns une musique diamétralement opposée à la sévérité de l'action que représente le grade; ceux-ci des manteaux de Crispin, ceux-là des panaches de toutes les couleurs, et cette bigarrure du théâtre romantique rend la collation des grades presque bouffonne lorsqu'elle devrait être morale et savante. Honneur à l'ordre du temple, qui toujours sévère dans son costume et austère dans ses initiations, représente le temps, les mœurs et les actions généreuses de ces anciens preux

qui s'illustrèrent partout où ils pénétrèrent. En résumé, le rituel de chaque grade nous paraît susceptible d'une réforme d'autant plus urgente qu'elle peut rendre à l'initiation sa splendeur et sa vénération primitive.

Les épreuves physiques ont produit une dissidence d'opinions fort remarquable. Quelques ateliers les ont presqu'entièrement abandonnées; le plus grand nombre au contraire les exécutent avec une ponctualité souvent trop rigoureuse. Notre longue expérience à cet égard, et l'instruction plus répandue de nos jours que dans ceux de l'antiquité, nous portent à croire que les supprimer constamment n'est pas prudent, et que les mettre à exécution dans toute leur rigueur n'est pas rationnel; c'est à la sagacité du président que doit naturellement appartenir le genre d'épreuves qu'il juge convenable de faire subir à chaque néophyte, parce qu'il doit connaître d'avance sa moralité, le degré de son instruction, son organisation physique, son impressionabilité. Toutes ces notions sont d'autant plus importantes, que nous avons initié nous-mêmes un homme fort et vigoureux, ayant fait d'assez bonnes études, et qui éprouva d'horribles mouvements convulsifs dans une épreuve nullement dangereuse; et ce même homme, si impressionable, lutta corps à corps et en chemise contre deux voleurs qui s'introduisirent pendant la nuit dans son appartement; il en blessa un très grièvement qui s'évada par une fenêtre, et continua la lutte avec le

second jusqu'à ce que la force armée vînt à son secours ; la bravoure ne lui manquait pas. Cet exemple doit engager les présidents d'ateliers à être sobres d'épreuves physiques envers les néophytes instruits qui sont en général les plus impressionables ; mais elles nous paraissent indispensables pour les individus dont les facultés intellectuelles ne sont pas assez développées pour comprendre toutes les vérités qu'on doit leur révéler ; nous les croyons même utiles, parce que de fortes impressions physiques sont propres à remuer l'âme la plus apathique, et leur réaction sur les facultés intellectuelles peut occasionner un développement subit qui n'attendait qu'une cause existante : mais dans ce dernier cas, il faut que des explications instructives soient en rapport avec le genre d'épreuves qu'on fait subir, et que ces dernières puissent faire entrer en action une sensibilité presqu'obtuse ; en nous servant avec discernement des épreuves physiques, nous avons souvent obtenu des résultats aussi avantageux que satisfaisants. Ces considérations générales suffiront pour diriger convenablement ceux qui sont chargés des initiations, dont les fonctions sont aussi pénibles que difficiles, et nous avons peine à concevoir qu'on puisse briguer une pareille fonction ; à la vérité beaucoup de postulants ont plus de hardiesse que de savoir, et cette dernière qualité est indispensable pour un président d'atelier. La partie sacramentelle de la plupart des grades a froissé bien des consciences, aussi ne

balançons-nous pas de proposer la révision de l'obligation du premier grade; elle a besoin d'être concordante avec les progrès du siècle ; elle exprime l'ignorance du moyen-âge, ou du moins le despotisme sacerdotal qui ne permettait pas qu'aucune connaissance utile franchît les parvis du temple; et enfermer les lumières, c'était perpétuer l'ignorance. Cette réforme est d'autant plus innocente qu'aucun document ne peut prouver que l'obligation de notre premier grade soit la représentation fidèle de celle qu'on imposait aux anciens initiés; cette formule était si sacrée que nous doutons qu'elle soit parvenue jusqu'à nous; tout ce que nous savons à cet égard, c'est que les initiés des mystères égyptiens prenaient pour témoins de leurs engagements solennels, le soleil, la lune et les planètes. Et peu d'initiés manquèrent à leur promesse. Ce fut sans doute la constance de la foi jurée qu'observèrent scrupuleusement presque tous les initiés qui rendit l'initiation si tolérante que, dans sa plus grande sévérité, elle se borna à imposer à ceux qui l'avaient mérité la réclusion dans l'intérieur des mystères, ou des privations plus ou moins étendues. Cette douce répression constitua la purification des anciens mystères, à laquelle néanmoins le grand Constantin et Néron ne furent point admis; et si Socrate fut condamné à mort, il le fut par les lois civiles de la Grèce, et non par celles de l'initiation. L'obligation du grade de maître convient à tous les hommes et à tous les peuples, quelle que soit leur

croyance religieuse ; elle ne peut répugner qu'aux hommes pervers, et ces derniers sont indignes de l'initiation. Cette obligation est d'ailleurs conforme à la saine morale et à la philosophie la plus éclairée ; elle est propre à confondre les délateurs de notre institution. Celle du Rose-Croix est un contre-sens pour notre siècle; elle fut indispensable sans doute pour la propagation du christianisme primitif, qui fut contraint pendant près de deux siècles de pratiquer ses initiations dans des souterrains, mais aujourd'hui elle n'est plus propre qu'à rappeler les injustes persécutions du paganisme contre des initiés éminemment vertueux; mais aussi, pendant tout le moyen-âge, le sacerdoce catholique surpassa la cruauté des prêtres fanatiques du paganisme. Le silence que l'obligation du dix-huitième degré impose, et qui est violé par l'attestation qu'on délivre à chaque initié, est une forte présomption pour croire que ce grade est oriental, et qu'il fut institué par les premiers chrétiens, qui ne pouvaient avouer publiquement leur initiation sans exposer leurs jours; mais depuis le moyen-âge, où le christianisme se répandit et particulièrement dans l'Occident, exiger une pareille obligation, c'est être peu concordant avec l'état présent de cette initiation.

L'obligation des chevaliers du soleil et celle des Kadoschs sont sublimes, parce qu'elles renferment la philosophie religieuse la plus éclairée et la plus propre à dévoiler la grandeur de Dieu, et le culte que la conscience de chaque homme doit pratiquer

d'après sa propre conviction; la morale de ces deux grades doit être considérée comme la perfection humaine; quant aux obligations de tous les autres grades, elles sont tellement identiques et si peu importantes que nous croyons devoir les passer sous silence.

Dans notre examen général et particulier, nous avons presque toujours négligé d'expliquer ou de développer les mots, signes et attouchements de chaque grade; parce que d'une part, nous ne pouvions ni ne devions nous en occuper, et d'autre part, les uns et les autres ne nous ont pas paru renfermer un sens assez positif et assez instructif pour nous appesantir sur des détails qui doivent être réservés pour les initiés. Nous sommes néanmoins convaincus qu'on doit les conserver, non pas comme appartenant aux anciens mystères, parce que les caractères dont ils se servirent pour distinguer les initiés de chaque degré nous sont inconnus, mais par l'unique motif qu'ils constituent un langage universel, qui est compris par les peuples divers, et il peut être prononcé dans toutes les langues anciennes et modernes, et même dans tous les idiomes; il suffit que des nombreux siècles en aient consacré l'usage, pour qu'il faille le respecter. Ce langage unique est si avantageux, qu'il est propre à mettre en rapport chaque initié avec ceux des contrées les plus éloignées. Quelques-uns de nos signes sont si importants, que, dans des circonstances très-critiques, ils ont suffi pour sauver la

vie à une foule d'initiés. La moindre innovation à ce sujet serait d'autant plus dangereuse, qu'elle exposerait à rompre la grande chaîne fraternelle qui lie si étroitement les initiés des deux hémisphères.

La réforme la plus importante et la plus indispensable nous paraît être celle de la révision des grades; car si la maçonnerie est la représentation fidèle de la réunion de tous les mystères de l'antiquité qui eurent un but utile et des motifs d'instruction, il ne faut conserver que les grades qui renferment la doctrine, soit de ces divers mystères, soit de quelques-uns d'entre eux, et qu'il est urgent d'élaguer tous les degrés qui n'ont pas une corrélation directe avec quelques-uns de ces mystères. Ainsi tout système maçonnique, quelque instructif qu'il puisse être, s'il n'est pas concordant avec l'antiquité, doit être repoussé; à plus forte raison, les degrés qui le constituent.

Les trois grades symboliques comme bases de toute initiation, soit ancienne, soit moderne, doivent être conservés, pourvu toutefois que l'historique du troisième degré soit rétabli d'après l'histoire du siècle de Salomon; et avec cette modification, que réclame la vérité des faits qu'il renferme, et qui sont présentés sous la forme allégorique, on enlèvera à ce degré important tout sens ambigu, et il sera ainsi purgé du sens odieux que quelques esprits sceptiques lui ont attribué.

Le neuvième degré doit disparaître complètement, ou si on le conserve comme historique,

on ne doit le communiquer que pour faire connaître les sectes et le parti qui se servirent du manteau de la maçonnerie pour masquer des projets ambitieux et même criminels, et l'initiation fut trop morale et trop tolérante pour avoir institué un pareil grade.

Le onzième degré est d'une nullité complète, puisqu'il ne renferme ni instruction, ni but positif, ni motif plausible.

Le seizième degré se trouvant entaché des mêmes défauts que le onzième, doit également disparaître. Le dix-septième se trouve dans le même cas, ainsi que le vingtième ; ce dernier surtout, ne représentant que la féodalité avec toutes ses prérogatives, est incompatible avec la liberté et l'égalité, que renferment plusieurs grades philosophiques ; tous les autres degrés que nous avons développés ayant des rapports directs avec l'initiation de l'antiquité doivent être conservés. Il résulte de la réforme que nous proposons, et qui nous paraît fondée en droit et en raison, que le rit écossais doit se trouver réduit au nombre de vingt-cinq degrés, qui formèrent tous ceux du rit primitif, dit d'hérédom. Nous avons démontré antécédemment que le grade de Kadosch, qui étoit le vingt-cinquième du rit primitif, avait été désigné le *nec plus ultrà*, parce qu'il renferme le résumé de toutes les découvertes utiles et scientifiques de l'Orient. Car les trois derniers degrés qui complètent les trente-trois du rit écossais, dit ancien

et accepté, sont tellement modernes qu'ils n'ont aucune corrélation avec les divers mystères de l'antiquité; ce qui fournit la preuve la plus convaincante du remaniement que le F.·. de grâce Tilly et consors opérèrent dans le rit écossais primitif. Et fut-il vrai que le grand Frédéric eût institué les trente-unième, trente-deuxième et trente-troisième, ce que nous avons contesté dans notre essai historique du rit écossais, il n'en résulterait pas moins que ces trois derniers grades et les cinq que nous avons signalés se trouvent en dehors de l'initiation positive, parce qu'aucun d'eux ne représente, ni une époque, ni un événement, ni un fait qui se soit accompli dans l'Orient, ni aucune des sciences qui furent enseignées dans les mystères de l'antiquité. Le trente-deuxième est le seul grade qui représente l'époque des croisades, qui n'eurent lieu que onze siècles après l'institution des derniers mystères.

Mais une réforme peut-être plus importante encore que celles que nous avons signalées, et pour la réalisation de laquelle nous formons les vœux les plus ardents, ce serait la fusion de tous les rits dans un seul. Car, puisque les bases sur lesquelles reposent tous les rits sont les mêmes que celles des anciens mystères, et que les divers rits ne diffèrent entr'eux que par le nombre plus ou moins étendu de leurs grades respectifs, et par la variété de leur rituel; ne serait-il pas avantageux de les réunir pour ne former qu'un seul système général, dont

l'uniformité serait conforme aux mystères religieux et scientifiques de l'ancienne Égypte, et applicable comme eux à l'universalité des hommes; malheureusement l'antiquité donna un exemple qui n'a point été apprécié par les modernes; car de ce que plusieurs peuples de l'antiquité eurent des mystères spéciaux, les modernes en conclurent que chaque nation devait avoir une initiation particulière ou nationnale. Comme si la maçonnerie pouvait être localisée, et comme si sa doctrine et son rituel devaient varier selon les mœurs, les usages et le langage de chaque pays. On ne fût point tombé dans cette grave erreur, si on eût réfléchi que lors de l'institution des anciens mystères, les divers peuples de ces temps reculés avaient de rares communications entr'eux. Chaque état formait pour eux un monde séparé, et chaque nation devait croire que les limites de sa sphère étaient celles de l'univers. Le sacerdoce, qui était presque la seule partie éclairée de la nation, dut instituer des mystères particuliers pour lui et pour le peuple qu'il voulut ou subjuguer, ou rendre plus ou moins utiles au pays.

De l'ignorance complète dans laquelle on fut de la nécessité qui donna naissance aux divers mystères, il en résulta que des corporations, des sectes, soit politiques, soit religieuses, créèrent des mystères qu'ils s'approprièrent, et qui furent une imitation presque toujours infidèle de celles de l'antiquité; ainsi le rit de Kilwining fut établi

pour le protestantisme; le rit français, qui ne se composa pendant long-temps que des trois grades symboliques, épousa pour ainsi dire la cause des templiers; le rit philosophique, qui réduisit tout le système de l'initiation à sept degrés, fut un amalgame incohérent; le rit rectifié de Dresde, parce que ce rit fut établi à Dresde, embrassa la réforme religieuse de Luther. On ne peut disconvenir que ces divers rits ne forment une anomalie, parce que la plupart sont exclusivement religieux, et quelques uns, quoique philosophiques, se sont cachés sous le manteau du catholicisme, dont l'ascendant était si puissant dans la plus grande partie de l'Occident, qu'on croirait qu'il a été la cause principale de leur institution respective; or, puisque les trois grades symboliques forment les bases de ces divers rits, ne serait-il pas rationnel et très-avantageux de n'en former qu'un tout. Leur fusion dans un système général représenterait l'unité de doctrine, de rituel, de but et de motifs, que représenta si bien l'érection du temple de Salomon; une pareille réforme fermerait le gouffre de toute dissidence, parce qu'il n'existerait plus ni prééminence ni prérogative de tel ou tel rit sur tel autre. Nous ne nous dissimulons pas qu'une pareille entreprise soit très-facile à opérer, mais nous ne pouvons nous charger de l'exécuter; notre devoir comme écrivain est de la signaler, d'en faire ressortir les immenses avantages qu'en retirerait la maçonnerie; l'exécution appartient exclusivement au grand Orient de

France, parce que son existence plus que séculaire et son affiliation avec la plus grande partie des grands Orients étrangers semblent l'autoriser à s'occuper le premier de cette importante mission, parce qu'elle est honorable, philantropique et philosophique en même temps; il lui suffirait pour opérer un œuvre aussi méritoire, de communiquer aux grands Orients étrangers notre projet, en l'accompagnant de développements qui exposeraient tous les inconvénients de la multiplicité des rits, et des avantages incontestables que retireraient les initiés des divers peuples de la terre de l'uniformité d'un rit unique; et nous sommes persuadés que les grands Orients étrangers s'empresseraient d'y donner leur assentiment. Cette confédération générale établie entre les centres administratifs de chaque nation reposerait sur les mêmes principes; elle enseignerait la même doctrine, elle pratiquerait le même rituel; les insignes seraient uniformes, ce qui aplanirait les obstacles que la maçonnerie a encore à surmonter avant d'atteindre le but important de sa noble mission, parce que, sur quelque point du globe qu'on se portât, on serait sûr d'y voir pratiquer le même rit; la fusion des rits amènerait celle des peuples, et de la conformité d'instruction naîtrait celle de la civilisation, qui doit être le but unique de la maçonnerie, parce que la civilisation fera le bonheur des peuples. Et qu'on ne s'imagine pas que la réforme sur laquelle nous insistons le plus soit bien diffi-

cile à opérer, car elle existe déjà, et nous l'avons faite pressentir. En effet, nous avons démontré dans nos divers développements que le rit écossais primitif avait réuni dans un seul système les différents mystères de l'antiquité, et par cette ingénieuse agglomération ce rit est devenu l'expression de ce que l'antiquité offre d'utile et d'instructif, car il a signalé avec plus ou moins de précision les différences positives qui séparent chaque mystère dont le but est plutôt un intérêt local qu'un intérêt général; nous croyons toutefois que plusieurs degrés du rit écossais primitif ont besoin d'une investigation particulière qui doit faire disparaître les anachronismes qu'ils renferment, élaguer les faits modernes qu'on y a ajoutés, et purger leur rituel, emprunté à un culte différent de celui qu'on pratiquait dans tel ou tel mystère que représente chaque degré. Ce rit ainsi perfectionné et concordant avec l'antiquité, ne se composant que de vingt-cinq degrés, devrait être proposé comme rit unique et universel, parce qu'il renfermerait la théogonie, la morale, les découvertes utiles et scientifiques qu'enseignèrent la plupart des mystères instructifs de l'ancien monde; nous le proposons pour type, parce qu'il nous paraît le plus complet de tous les rits connus jusqu'à ce jour, puisque les cinq grades du rit écossais ancien et accepté, que nous avons indiqué, ne font point partie des anciennes initiations et que les 31ᵉ 32ᵉ 33ᵉ degrés,

ne renferment que des événements et des faits modernes.

L'examen sévère, mais impartial, que nous venons de faire sur le danger de changer les symboles, les hiéroglyphes et les allégories comme types de l'initiation positive; les avantages que peuvent offrir les épreuves physiques dans certains cas; le besoin de modifier quelques obligations, la nécessité d'élaguer plusieurs grades, les avantages de la fusion des divers rits dans un seul, les perfectionnements que ce rit réclame prouvent que pour opérer des réformes utiles et avantageuses dans quelque institution que ce soit, il faut au préalable l'avoir examinée dans tous ses détails et dans tous ses rapports, moyens infaillibles, pour la connaître et pour juger et apprécier les changements dont elle est susceptible, parce qu'ils doivent tendre à son perfectionnement.

SECTION SIXIÈME.

Du but de la maçonnerie.

Nous avons démontré que le système de l'initiation devait reposer sur trois bases : 1° sur l'unité de ses principes; 2° sur la variété de ses développements et de son application; 3° sur les rapports qui doivent exister entre ces principes et leurs conséquences : et il n'est pas donné à l'esprit hu-

main de trouver des bases plus rationnelles, plus solides, et dont l'application soit plus générale; car l'histoire, la philosophie, les découvertes, les arts, les sciences, la législation et la religion ne peuvent être parfaits qu'autant qu'ils reposent sur cette triple base. Or, puisque le rit écossais primitif a été fondé sur la même base, il doit être le représentant positif de l'ancienne initiation, puisqu'il embrasse dans son vaste système les mystères de l'Inde et de l'Égypte, ceux de la Grèce, des Esséniens, rectifiés par Salomon, et ceux du christianisme primitif. Son but et sa mission doivent être, par conséquent, plus larges et plus étendus que ceux de la plupart des anciens mystères pris isolément, puisqu'il les renferme tous.

Nous avons déjà fait pressentir la mission de la maçonnerie lorsque, dans les considérations générales du premier grade, nous avons avancé que chaque atelier devait être considéré comme une école d'enseignement mutuel. Cette vérité est d'autant plus incontestable que, dès que les initiés possèdent le troisième grade, ils sont aptes à professer à leur tour; et les fonctions de surveillant sont d'autant plus concordantes avec cette institution, qu'elles correspondent à celles que remplissent les moniteurs des écoles de l'enseignement mutuel. Mais borner l'instruction que les ateliers doivent répandre à la collation des grades et à la pratique routinière du rituel, des mots, signes, attouchements et des batteries, c'est mal comprendre la

haute mission qu'elle est appelée à remplir, ou du moins c'est la restreindre dans des bornes tellement circonscrites et si peu instructives, qu'elle éloignera comme elle l'a fait tous les initiés instruits dont elle a un si grand besoin ; mais il faudrait, pour que la maçonnerie pût atteindre son véritable but, que les initiés lettrés s'habituassent d'abord aux formes populaires de l'initiation, et qu'ils se pénétrassent bien que le rôle qu'ils ont à remplir dans leur atelier respectif doit être celui des prêtres de l'antiquité qui s'occupèrent plus d'instruire solidement leurs initiés, que de chercher à briller, soit par leur éloquence, soit par leur érudition : et lorsque le grand hiérophante consacrait un prêtre, il ne lui dissimulait pas que l'instruction qu'il avait acquise dans le sein des mystères était un dépôt sacré qu'on lui avait confié pour instruire à son tour les initiés, et pour la faire tourner au profit de la société, et c'est ce dernier résultat qui inspira une si grande vénération pour les prêtres philosophes de l'Orient. Toutefois l'enseignement des ateliers doit être proportionné à leur composition et à leur localité, et pour atteindre ce double but, nous proposons deux genres d'instruction : le premier doit être tout mystique, et se renfermer dans la collation de chaque degré d'abord, et ensuite dans des tenues d'instruction maçonnique, et cette dernière est aussi importante à chaque initié que l'exercice et les manœuvres sont indispensables aux militaires ; car il

est honteux que des maçons fort anciens, et souvent fort instruits, soient d'une ignorance profonde dans les manœuvres maçonniques. Si on les soumet au moindre tuilage, ils ne peuvent répondre; ils ignorent et la place des dignitaires et leurs fonctions respectives. Nous avons entendu des orateurs fort distingués traiter des grades avec une telle incohérence qu'ils n'ont pu terminer qu'en se réfugiant dans des illusions politiques, qui ont si peu de rapport avec l'initiation. Nous avons été témoins d'actes bien plus discordants encore : c'est lorsque des orateurs pleins d'instruction et d'érudition se sont trouvés placés sur la chaire de vénérable, et qu'ils ont été obligés de procéder à une initiation. Quel embarras! quelle confusion! Ils font des questions scientifiques lorsqu'ils ne devraient en faire que de morales et de religieuses. A quoi tient un pareil désordre? à ce qu'on ne veut pas se pénétrer qu'il faut étudier chaque grade, et que dans les mystères de l'antiquité, chaque prêtre connaissait ses fonctions particulières, et les parties de l'instruction dont il était chargé. On évitera ces graves inconvénients à l'aide de tenues d'instruction à chaque grade. Les dignitaires instruits doivent diriger les initiés qui offrent de la capacité, et peu à peu chacun s'instruit et devient apte à remplir quelque fonction que ce soit. Ainsi ce premier genre d'instruction est dans l'unique intérêt des initiés, et il peut fournir un aliment continuel à chaque atelier.

Le second genre d'instruction n'aurait plus rien de mystique, il consisterait dans un enseignement qui pût être utile au pays dans lequel réside l'atelier, particulièrement dans les localités où les masses sont encore dans une ignorance plus ou moins profonde; et après que les mystères seraient terminés, on pourrait admettre des profanes, pour qu'ils profitassent de l'instruction que l'atelier doit répandre; ce serait un moyen de prosélitysme rationnellement fondé, parce que les profanes jugeraient de l'utilité de notre institution, par les connaissances positives qu'ils viendraient puiser au sein de la maçonnerie, et nous désirerions que cet enseignement public fût réservé pour l'hiver, où la diminution des travaux et la longueur des soirées permettent de disposer d'un temps que l'on consacre souvent à l'oisiveté ou à l'ennui; les initiés instruits seraient les professeurs désignés par l'atelier, parce qu'ils doivent propager les connaissances qu'ils ont pu acquérir. C'est surtout dans les provinces où la plupart des habitants sont encore subjugués par les préjugés de l'erreur, qu'il devient important d'établir des cours instructifs et proportionnés aux besoins locaux. Ici, un cours d'agriculture serait établi, et aurait pour objet de développer les procédés nouveaux et économiques, soit pour cultiver la terre, conserver ses productions ou les augmenter, et les moyens appropriés à la culture spéciale du sol; là, un cours de géométrie et d'arpentage: dans les villes manu-

facturières, un cours d'industrie, dans lequel on exposerait les procédés les moins dispendieux, et les moyens de perfectionnement, soit des machines, soit des procédés reconnus les meilleurs; dans les villes maritimes, un cours de commerce, dans lequel on exposerait les avantages des échanges; on ferait connaître les moeurs, les usages, le genre de commerce des peuples avec lesquels on doit se mettre en rapport, et les moyens les plus avantageux pour faire écouler les produits du sol. On pourrait, d'après une statistique annuelle, connaître les peuples qui fréquentent le plus ordinairement ces villes, la nature de leur importation, et les marchandises qu'ils ont besoin d'exporter : dans tous les pays peu éclairés, un cours analytique du code français, pour que chacun connût ses droits; dans les grandes villes où l'instruction est plus généralement répandue, on établirait des cours de législation, d'histoire, d'économie politique, de philosophie; nous désirerions que dans chaque atelier du royaume, il y eût chaque hiver, un cours de morale religieuse, pour prémunir tous les initiés et les profanes contre les dangers du fanatisme et de la superstition; et pour que ce cours devînt d'une utilité générale, les épouses et les enfants de douze à treize ans, de chaque membre de l'atelier, y seraient admis après la célébration des mystères. Ce cours, qui nous paraît le plus utile de tous, aurait pour objet spécial de dévoiler les abus du despotisme politique et sacerdotal;

siècle par siècle, et d'exposer à la vénération publique la mémoire des souverains, des prêtres et des citoyens qui ne cessèrent de faire des efforts pour le bonheur de l'humanité. L'histoire ancienne, celle du moyen-âge, et l'histoire moderne, renferment tous les matériaux nécessaires pour remplir cette tâche honorable. Les résultats d'un pareil cours seraient d'autant plus salutaires, que les sectateurs du fanatisme et de la superstition, jaloux des nombreux prosélytes que ne manquerait pas de faire la maçonnerie, seraient forcés d'abandonner la route de l'erreur, pour marcher de concert avec la sage morale qu'on enseignerait publiquement dans nos temples. C'est en exposant des vérités irrécusables, et par la douce persuasion, qu'on gagne les cœurs, et qu'on peut attacher les individus de l'un et l'autre sexe à notre institution, qui fut si mal appréciée et si souvent calomniée : il nous paraîtrait également utile que dans les petites villes de cinq à six mille âmes, où chacun se connaît particulièrement, on pût à la fête solsticiale d'hiver, imiter les mystères que Rome consacra à la bonne déesse; après les travaux mystiques de l'atelier, on ouvrirait ceux d'adoption, auxquels participeraient les épouses et les parentes des membres de la loge; un discours moral et relatif à cette cérémonie édifierait le sexe; la décence qui régnerait au banquet, et la gaieté fraternelle qui y présiderait, offriraient le tableau d'une véritable fête de famille; et les épou-

ses, loin de détourner leurs maris de notre association, seraient les premières à les engager d'en faire partie. Toutefois, nous blâmons les initiations que certains ateliers se permettent encore; les mœurs, et de graves inconvénients propres à compromettre la santé de jeunes femmes et de jeunes demoiselles, réprouvent ces initiations. Pour donner plus de splendeur à notre institution, et lui attirer toute la considération qu'elle mérite, nous engageons les ateliers dont les finances sont florissantes d'établir un ou plusieurs prix, qui pourraient être distribués dans le courant du mois d'avril. Ces prix doivent avoir pour objet de récompenser les vertus domestiques, le dévouement filial ou autre, les élèves les plus distingués des écoles primaires, la charité la plus étendue et la moins ostensible, l'industriel le plus utile, le commerçant le plus probe, le citoyen qui a rendu le plus de services à sa commune, le magistrat le plus désintéressé et le plus impartial, le prêtre, à quelque culte qu'il appartienne, qui sera tolérant, vertueux et bienfaisant, sans distinction de croyance religieuse : voilà des motifs dignes de la méditation des ateliers. Chacun d'eux nommerait un jury pour prendre tous les documents nécessaires propres à éclairer la loge, et pour la mettre à même de ne décerner le prix qu'à celui ou à celle qui l'aurait véritablement mérité. La plupart des ateliers n'ignorent pas les impressions avantageuses que produisirent sur la capitale, les distribu-

tions de prix faites aux élèves des écoles de l'enseignement mutuel, par la loge des *Sept Ecossais réunis*; et celles du prix de vertu établi par la loge des *Fidèles Ecossais*, elles arrêtèrent les plumes envenimées des journaux ultramontains. Ces fêtes de famille devraient, selon les localités, être remarquables par un appareil qui parle aux yeux, par une austérité qui commande le respect, par des discours qui pénètrent l'âme et excitent l'enthousiasme, par des chants et une musique proportionnée à ces solennités. Les institutions que nous proposons ne sont qu'une imitation de celles de l'antiquité, car ce fut par des cérémonies imposantes et brillantes, que les hiérophantes de l'Egypte attirèrent un peuple immense dans les temples de Thèbes et de Memphis. La fête annuelle d'*Isis*, pompeuse, par le luxe le plus recherché, en imposait à la multitude, fixait tous les yeux et captivait tous les cœurs, et les concerts les plus mélodieux charmaient les oreilles. Voilà comme les prêtres égyptiens instruisaient le peuple en l'amusant, car *Apulée* nous apprend que la danse et les chants n'étaient point épargnés dans la fête d'*Isis*.

Le goût du peuple, a dit Dupuis, fut bien senti par les anciens législateurs, qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes publics de la religion et à la célébration des mystères, et la maçonnerie, qui est la dépositaire des anciens mystères, doit conserver des usages

que les prêtres de l'antiquité firent tourner au profit du peuple.

Nous avons avancé que les améliorations introduites dans la maçonnerie par le progrès des lumières était la seule ligne de démarcation qui semblât la séparer des anciens mystères, et la plus importante de toutes est, selon nous, la philantropie, qui ne fut mise en pratique que dans les mystères esséniens, qui repoussèrent toujours la servitude comme incompatible avec la dignité de l'homme. Cette base sympathique est un lien sacré dont le but admirable est de lier non-seulement l'individualité à d'autres individualités, un peuple à d'autres peuples, mais d'embrasser dans son étendue immense l'humanité tout entière, pour n'en former qu'une famille de frères, et les divers mystères de l'antiquité ne purent mettre la philantropie en pratique, parce que chaque peuple eut pour ainsi dire des mystères spéciaux et adaptés aux besoins de chacun d'eux, et cette espèce d'égoïsme était inévitable par le peu de relations que les peuples primitifs eurent entre eux; mais aujourd'hui que les relations de peuple à peuple sont si communes, un pareil égoïsme serait condamnable; nous pensons, toutefois, que la philantropie doit être exercée avec discernement dans une foule de cas où la fourberie la réclame avec une telle impudeur, que sur un ajournement, ou sur un refus motivé, elle passe aux menaces les plus positives : aussi, combien sont

pénibles et difficiles à remplir les fonctions d'hospitalier, lorsqu'elles devraient être si douces et si honorables. Malgré ces inconvénients, nous croyons qu'en principe, tout homme doit protéger et secourir son semblable, toutes les fois que la violence ou un accident mettent sa vie en danger; et les ateliers qui ont des fonds disponibles doivent des secours proportionnés aux besoins de chaque malheureux; mais ils ne possèdent le plus souvent que le produit de la bienfaisance volontaire de chaque initié, et, en général, leurs moyens sont très-modiques, et encore ne sont-ils pas toujours distribués avec assez de discernement. Les ateliers doivent surtout se garantir de ces entraînements presqu'irrésistibles que suscitent trop souvent des événements politiques, qui leur commandent pour ainsi dire des sacrifices pécuniaires, qui seraient plus propres à soulager une foule d'infortunes non méritées. Mais on veut souvent faire de la philantropie un acte d'ostentation; et cette philantropie est en dehors de notre institution, dont la main droite doit distribuer les bienfaits à l'insu de la main gauche. Nulle part, la philantropie n'est plus difficile à être exercée convenablement que dans les grandes villes, où il est si difficile de bien connaître les véritables nécessiteux. L'établissement d'une caisse centrale serait fort utile dans les cités qui renferment plusieurs ateliers, mais trop d'intérêts divers se sont opposés jusqu'à ce jour à l'exécution d'un projet aussi philantropique, et le seul

qui permit de faire le bien avec connaissance de cause. La maçonnerie est encore loin de bien comprendre tous les devoirs que la philantropie impose et aux ateliers et aux initiés, et cependant, des institutions religieuses bien plus modernes qu'elle, et qui couvrent presque tout le midi de la France, l'exécutent presque dans toute son étendue : nous voulons parler des confréries de pénitens, contre lesquelles on a tant récriminé sans les connaître. Dès que l'un de leurs membres est dans le malheur, il est secouru de toute manière; est-il malade, un surveillant lui donne des soins et la nuit et le jour, et chacun remplit ses fonctions avec un zèle et un désintéressement admirables! vient-il à succomber, son corps est détergé par des ablutions de vinaigre; on l'ensevelit, et la confrérie en corps l'accompagne jusqu'à sa demeure sépulcrale, et là, chaque frère remplit le rôle de fossoyeur. Une autre institution mystique de pénitents, dont les membres n'étaient connus que des initiés, exerçait une philantropie plus désintéressée et plus courageuse, puisqu'au milieu d'un fanatisme aussi aveugle que barbare, elle s'imposait le devoir de s'emparer des corps de tous les suppliciés, et de leur accorder la sépulture qu'un sacerdoce intolérant leur refusait. Nous demandons si la maçonnerie est à la hauteur de cette philantropie secrète et locale. Nous avons cru devoir signaler ces deux exemples pour rappeler les devoirs philantropiques que la maçonnerie

nous impose; et si nous ne pouvons les remplir dans toute leur étendue, nous allons indiquer trois moyens qui nous paraissent propres à pouvoir mettre les ateliers à même de distribuer des secours à ceux qui les méritent. Le premier dépend des ateliers eux-mêmes, il consiste à être plus sévère qu'on ne l'est en général dans le choix et l'admission des initiés; on doit bien se pénétrer que notre institution est de charité et de bienfaisance, et que chaque initié doit pouvoir y coopérer; n'admettez à vos mystères, disait l'illustre frère de *Beurnonville*, que ceux qui peuvent secourir efficacement, et jamais ceux qui doivent tendre la main. Le second moyen consisterait à n'accorder des secours qu'à des vieillards incapables de travailler, ou à des infirmes nécessiteux, et à des voyageurs qui par des circonstances imprévues se trouvent réduits à la dure nécessité de réclamer notre philantropie; le troisième moyen consisterait à ce que chaque atelier établît une caisse de réserve exclusivement destinée à soulager des infortunes non méritées, tels qu'un vol considérable, bien constaté, une incendie, un frère qui, pour sauver son honneur ou celui d'un de ses proches parents, se dépouille de tout ce qu'il possède; et dans ces divers cas, nous devons non seulement secourir nos frères de notre bourse, mais faire tous nos efforts pour leur procurer du travail et les mettre à même de ne pas réclamer d'autres secours. Une pareille philantropie illustrerait l'institution; elle secourrait effi-

cacement ceux qui le méritent, et finirait par détruire cette foule d'imposteurs qui font profession de mendicité, et que nos largesses entretiennent dans une honteuse oisiveté. Nous mettons hors de ligne les initiés étrangers qui, opprimés par un despotisme tyrannique, sont forcés de venir chercher un asile sur notre terre hospitalière : leurs infortunes non méritées parlent assez haut pour que nous nous empressions de les secourir de tous nos moyens.

Ainsi propager l'initiation, jusqu'à ce que tous les peuples jouissent de ses bienfaits ; choisir nos initiés et les instruire; répandre l'instruction dans les masses ; combattre le fanatisme et la superstition ; récompenser la vertu ; encourager la jeunesse ; secourir la vieillesse; honorer les citoyens dévoués à leur pays; prêcher une morale religieuse ; exercer une philantropie éclairée; proclamer des vérités utiles; alimenter l'amour sacré de la patrie; maintenir notre liberté par notre soumission aux lois; soutenir l'égalité et les droits que la constitution a départis à tout Français : telle est la noble et grande mission que la maçonnerie a à remplir. Qu'on ne dise pas qu'elle a terminé sa carrière, parce que nous jouissons d'une liberté acquise au prix de tant de sang versé! gardons-nous d'imiter l'ancienne Grèce, qui enivrée de sa liberté, eut l'imprudence de laisser étouffer l'initiation, et son abolition la replongea dans l'esclavage le plus honteux ; l'orgueilleuse Rome subit le même joug après l'abo-

lition de ses mystères, et le grand homme ne fut si grand que parce qu'il fut infatigable. Loin de nous arrêter au milieu d'un triomphe partiel, redoublons de zèle et d'efforts; travaillons sans relâche : les peuples envient notre sort; le despotisme chancelle; l'humanité réclame notre appui; aidons-la dans la longue route qu'elle a encore à parcourir; et lorsque tous les peuples jouiront des bienfaits de l'initiation, nous ferons une halte plus ou moins prolongée. Nous grouperons nos armes en faisceau pour les reprendre à la moindre alerte.

Notre longue et pénible tâche est terminée, et nous craignons d'être restés au-dessous de l'immense sujet que nous avons embrassé; car pénétrer dans tous les détours de l'obscur labyrinthe de l'initiation; mettre en lumière toutes les vérités de son ténébreux mysticisme; redresser les erreurs de nos imparfaits documents; démêler les personnages historiques des personnages fabuleux; interpréter ses allégories et ses paraboles; déchirer le voile de ses mystères; établir la chronologie des temps fabuleux; assigner l'origine de la plupart des découvertes de l'Orient; présenter les éléments de son histoire; faire concorder les éléments fondamentaux de la philosophie des mages avec celle des temps modernes, offraient des difficultés presqu'insurmontables, et on ne pouvait se déterminer à les aborder que dans l'espoir de mettre les ateliers à même de conférer les grades avec plus de connaissance, d'instruire chaque maçon, de relever la splendeur de notre

institution et de rassurer les gouvernements les plus ombrageux sur un ordre, dont les principes, la doctrine et les développements tendent à établir l'harmonie la plus parfaite entre tous les peuples de la terre; mais avons-nous traité convenablement toutes les abstractions que renferment les cahiers qui nous servent de guide, et que personne avant nous, n'avait osé aborder, poursuivre et éclaircir, pour mettre en lumière les vérités posisives qu'elles dérobaient à tous les regards? Nous n'osons l'affirmer, et cependant nous ne désespérons pas que l'amour du vrai, qui a dirigé nos recherches, aussi variées que multipliées, que l'impartialité qui a présidé à nos sévères et nombreuses investigations, et que le désir sincère de tracer une route pratiquable à travers les défilés périlleux et inconnus de la plus haute antiquité et des divers âges du monde, ne puissent nous faire absoudre des imperfections dont notre ouvrage doit être nécessairement entaché: et si l'histoire générale que nous publions n'était qu'un essai, nous osons espérer que des esprits plus profonds et plus méditatifs que nous pourront donner à notre travail le degré de perfectionnement que nous aurions désiré lui imprimer.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

IIe PARTIE.

IIe PARTIE.

Des grades.

IVe PARTIE.

Résumé général.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 8, ligne 8; après le mot phare, *lisez* lumineux.

P. 17, lig. 30; celu, *li sez* celi.

P. 34, lig. 7; plantes, *lisez* planètes.

P. 38, lig. 14; d Herms, *lisez* d'Hermès.

P. 43, lig. 15; après po sitive, *lisez* de l'auteur.

P. 51, lig. 6; 1330, au lieu de 1830.

P. 75, lig. 18; fermé, *lisez* formé.

P. 78, lig. 12; Christophis, *lisez* Christophoris.

P. 111, lig. 11; tirent, *lisez* tirèrent.

P. 125, lig. 30; après représentaient, *lisez* et.

P. 117, lig. 15; rependent, *lisez* répand.

P. 241, lig. 29; fondmental, *lisez* fondamental.

P. 283, lig. 23; s'expatrient, *lisez* s'expatrièrent.

P. 290, lig. 25; le niveau, *lisez* la règle.

P. 336, lig. 30; on ne, *lisez* ce ne.

P. 366, lig. 15; trois, trois, *lisez* trois en trois.

P. 427, lig. 21; ont, *lisez* sont.

P. 455, lig. 2; enfin, *lisez* afin.

P. 469, lig. 4; joignaient, *lisez* joignirent.

P. 498, lig. 22; l'or constituait, *lisez* l'or qui constituait

P. 500, lig. 15; et répandre, *lisez* et de répandre.

P. 533, lig. 11; après embrassent, *lisez* la religion des mages.

P. 552, lig. 30; Beunonville, *lisez* Beurnonville.

P. 560, lig. 2; séance, *lisez* science.

P. 578, lig. 30; le, *lisez* son.

P. 588, lig. 25; d'Osoris, *lisez* d'Osiris.

P. 600, lig. 27; nos, *lisez* ces.

